

INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES
ET
LECTURES DU SOIR

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Colra et Chaton

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH 1.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

ET

LECTURES DU SOIR

SUR

TOUTES LES VÉRITÉS DE LA RELIGION

PAR

M^{GR} DE SÉGUR

TREIZIÈME ÉDITION

TOME SECOND



BIBLIOTHÈQUE S.J.
SAINT-JOSEPH
Fontaines
CHANTILLY

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

68, RUE BONAPARTE, 68

1867

Traduction et reproduction expressément réservées

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES ET LECTURES DU SOIR

TROISIÈME PARTIE

— SUITE —

PREMIER ET DEUXIÈME COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

LES FÊTES TU SANCTIFIERAS,
QUI TE SONT DE COMMANDEMENT.

Outre les cinquante-deux dimanches de l'année, l'Église nous ordonne, au nom de *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, de *sanctifier* certains jours, que l'on appelle des *Fêtes*, et qui sont destinés à raviver dans le souvenir des chrétiens les principaux mystères de la vie du Sauveur et de sa Mère, ainsi que les triomphes des Martyrs et les vertus héroïques des Saints. Ces fêtes sont de deux sortes ; les unes, nommées *Fêtes d'obligation*, entraînent pour tous les fidèles la cessa-

tion du travail manuel et l'assistance à la Messe ; les autres, appelées *Fêtes de dévotion*, n'obligent pas sous peine de péché à interrompre le travail et à entendre la Messe ; mais on fait bien de les célébrer par la prière publique, afin d'en retirer les avantages spirituels que l'Église s'est proposés en les instituant.

En France, depuis le concordat réglé entre le Souverain Pontife Pie VII, et l'Empereur Napoléon I, au commencement de ce siècle, il n'y a dans le cours de l'année que *quatre* Fêtes d'obligation, c'est-à-dire que l'on est obligé de chômer : ce sont les fêtes de *Noël*, de l'*Ascension*, de l'*Assomption* et de la *Toussaint*. Il y a d'autres grandes fêtes que l'on observe religieusement ; mais comme elles tombent toujours le dimanche, telles que *Pâques*, la *Pentecôte*, etc., il n'est pas nécessaire de commander qu'elles soient chômées, le dimanche emportant déjà cette obligation.

Avant le concordat il y avait un assez grand nombre de fêtes d'obligation, telles que l'*Épiphanie*, la *Purification de la Sainte-Vierge*, la *Fête-Dieu*, la *Saint-Pierre*, la *Saint-Jean-Baptiste*, etc... ; depuis le concordat la solennisation de ces fêtes est remise au dimanche suivant et ainsi les fidèles n'en perdent ni les joies ni les bénédictions, tout en conservant la liberté de vaquer à leurs travaux habituels. Comme cette fixation des fêtes obligatoires est une pure affaire de discipline ecclésiastique, leur nombre pourrait s'augmenter ou diminuer si les Souverains Pontifes jugeaient à propos de l'ordonner.

Le premier commandement de l'Église nous oblige donc à sanctifier par l'assistance à la Messe, par la Prière et le repos manuel, les quatre fêtes réservées que nous avons signalées. Désobéir à l'Église de DIEU dans une affaire de cette importance, serait un péché mortel, et le chrétien qui violerait ces saints jours ne pourrait être excusé que par un empêchement de force majeure.

LES DIMANCHES LA MESSE OUÏRAS
ET LES FÊTES PAREILLEMENT.

Tous les chrétiens sont donc obligés, sous peine de péché, de *sanctifier* les dimanches et les fêtes d'obligation. Par son second commandement général, l'Église nous indique l'œuvre de religion qui doit servir comme de fondement à cette sanctification salutaire.

Cette œuvre est l'assistance au très-saint et très-adorable Sacrifice de la Messe, dans lequel *Notre-Seigneur Jésus-Christ* daigne descendre au milieu de nous, sous les voiles du Saint-Sacrement et rendre ainsi présent à son Église jusqu'à la fin des siècles le sacrifice unique de notre Rédemption. La messe étant le centre du culte de DIEU sur la terre, il était tout simple que l'Église la choisisse pour l'acte religieux qui doit sanctifier les Dimanches et Fêtes.

Ayant parlé fort au long de ce sujet lorsque nous avons traité du troisième commandement de DIEU, nous nous contenterons aujourd'hui de rappeler qu'il y a péché mortel à manquer volontairement la Messe

le Dimanche et les Fêtes ; qu'il est très-désirable, bien que cela ne soit pas absolument ordonné, que l'on assiste à la Messe paroissiale ; que pour satisfaire au précepte de l'Église, il faut entendre la Messe avec attention et respect, et qu'il faut l'entendre tout entière depuis le commencement jusqu'à la fin ; celui-là n'aurait pas satisfait à son devoir de chrétien qui, par sa faute, serait arrivé à l'Église après l'Évangile.

. L'assistance à la Messe chaque Dimanche est la réunion de famille des chrétiens ; elle est destinée à leur faire rendre à DIEU le *culte public* d'adoration, d'action de grâces et de prières qui lui est dû ; à leur rappeler sans cesse qu'ils sont tous les enfants d'un même père, les membres d'un même corps, les fidèles d'une même Église, les soldats d'une même armée, les agneaux d'un même berçail. On peut affirmer que pour l'ouvrier surtout, dont la semaine est absorbée par le travail des mains, la sanctification du Dimanche résume pratiquement toute la religion, et que si l'on veut juger de l'état moral d'une population il suffit de voir comment elle observe la loi du Dimanche.

TROISIÈME ET QUATRIÈME COMMANDEMENT DE L'ÉGLISE

**TOUS TES PÉCHÉS CONFESSERAS,
A TOUT LE MOINS UNE FOIS L'AN.**

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a institué la confession

pour faciliter à la faiblesse humaine le repentir et pour nous rendre certains du pardon de nos péchés.

JÉSUS n'a pas réglé les époques auxquelles les pécheurs doivent recourir à ce sacrement de miséricorde; c'est une source toujours ouverte et intarissable où nous pouvons aller sans cesse puiser, avec le pardon, la paix du cœur et la pureté de la conscience. Dans le premier siècle de l'Église, on recourait au sacrement de pénitence seulement quand on était tombé dans une faute grave, et non pas à des époques déterminées et périodiques. Les chrétiens de ces temps n'avaient guère de chutes graves à se reprocher : ils priaient constamment, pratiquaient les abstinences, les jeûnes et les veilles saintes; méditaient sans cesse la parole de DIEU et communiaient tous les jours. On conçoit qu'avec un pareil ensemble de vie la confession leur était pas aussi nécessaire qu'aux chrétiens si tièdes de notre époque.

Mais lorsque les peuples barbares se furent en masse faits chrétiens, il s'introduisit dans les mœurs religieuses des négligences qui provenaient de l'ignorance de ces nouveaux venus et du peu de culture de leurs consciences. On en vint au point de négliger si gravement, en certaines contrées, la piété et le service de DIEU, que l'on vivait pour ainsi dire sans sacrements ou que du moins on laissait passer, sans les recevoir, de longs espaces de temps. Pour remédier à cet abus, le pape Innocent III, au concile général de Latran, tenu à Rome en 1215, décréta que désormais tous les chré-

tiens arrivés à l'âge de raison seraient tenus, sous peine de désobéissance grave, de péché mortel et d'ex-communication, d'aller se présenter au prêtre et de confesser leurs péchés, *au moins* une fois par an. Ceux qui oseraient contrevenir à ce commandement de l'Église seraient exclus de la grande famille catholique, privés des prières publiques et de la permission d'assister aux offices, et enfin s'ils persévéraient dans cet état jusqu'à la mort, privés de la sépulture chrétienne.

Le concile de Latran n'a pas, comme le prétendent les protestants, *inventé* la confession ; mais il en a *réglé* l'usage en ordonnant qu'on y ait recours au moins *une fois par an*.

L'époque de l'année où l'on doit accomplir ce précepte de l'Église n'est pas déterminée ; pourvu que l'on se confesse une fois dans le cours de l'année, on est dans la règle. Cependant, comme la confession est la préparation naturelle à la communion pascale, il est d'usage dans l'Église que l'on choisisse le temps pascal pour se confesser.

Nous n'ajouterons rien ici pour venger la confession des calomnies et des blasphèmes dont elle est l'objet de la part de ceux qui en ont le plus besoin ; outre qu'il n'y en a pas un sur cent qui croie le premier mot de tous ces beaux discours, nous n'envisageons ici la confession qu'au point de vue du commandement de l'Église, et nous croyons en avoir assez dit plus haut pour faire bien saisir la nature et la portée de ce commandement.

TON CRÉATEUR TU RECEVRAS
AU MOINS À PÂQUES HUMBLEMENT.

Le concile de Latran, après avoir commandé à tous les fidèles de ne jamais laisser passer une année entière sans se confesser, porta en outre une loi semblable relative au sacrement de l'Eucharistie. Il ordonna que tout chrétien qui a fait sa première communion s'approchât de la Sainte Table au moins une fois l'an, dans le temps de Pâques.

Dans ce précepte, il y a deux parties : la première, qui règle que l'on doit communier au moins une fois chaque année ; la seconde, qui détermine le temps pascal pour l'époque de cette communion.

La communion pascale n'est pas seulement une œuvre de piété ; elle est en outre et surtout une sorte de protestation publique de foi catholique et de religion. L'Église donne rendez-vous à tous ses enfants au pied des autels, à la Table Sainte ; elle les convie au divin banquet de l'Eucharistie, et fixe les fêtes de Pâques pour cette grande réunion de famille ; quiconque manque *par sa faute* au rendez-vous, s'exclut de la famille et s'excommunie. Il ne participe plus aux bénédictions et aux biens spirituels de l'Église, et on l'enterre comme un païen s'il persévère dans son excommunication volontaire.

Ne pas faire ses Pâques est un péché des plus graves, c'est une rupture publique avec l'Église de Dieu. Si vous aviez eu le malheur de tomber dans cette faute, il fau-

drait en faire pénitence sans tarder davantage; vous préparer, par un sincère repentir et une confession fervente, à couvrir votre négligence et à vous approcher saintement du sacrement de l'Eucharistie. Lors même que le temps pascal serait passé, il reste toujours pour vous l'obligation de communier au moins une fois l'an, et c'est le cas d'appliquer le dicton populaire: *Mieux vaut tard que jamais.*

De ce que l'Église nous ordonne de communier au moins une fois par an, quelques esprits peu éclairés ont conclu qu'il ne fallait pas communier davantage. C'est une grande erreur et une parfaite ignorance des choses de Dieu. Comme nous venons de le voir, la communion officielle de Pâques est, avant tout, une manifestation catholique; les autres communions que nous faisons dans le courant de l'année, n'ont pas ce caractère officiel; leur objet principal est de nous fortifier contre les attaques du démon et d'alimenter en nous la vie de la grâce, c'est-à-dire l'union sanctifiante de nos âmes avec notre Créateur et Seigneur Jésus-Christ. Tout chrétien qui veut travailler sérieusement à son salut s'approche *souvent* de la sainte communion, non point pour obéir au commandement de l'Église, mais pour entrer dans les vues du bon Dieu qui se donne à nous au saint sacrement, et nous soutient ainsi dans la sainteté chrétienne durant notre pèlerinage sur la terre.

LA COMMUNION PASCALE

Nous ne reviendrons point sur la vérité de la présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie. Nous avons déjà traité cette grande question. — Qu'il nous suffise de rappeler, si jamais un doute s'élevait à ce sujet, que JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU, a dit : *Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Prenez et mangez; CECI EST MON CORPS. Prenez et buvez; CECI EST MON SANG.* — Cette seule parole suffit pour dissiper tous les nuages.

Mais pourquoi JÉSUS-CHRIST vient-il ainsi dans l'Eucharistie? pourquoi descend-il sur nos autels? pourquoi cet admirable voyage qu'il fait ainsi du ciel en terre?

Pour un seul motif. Le Fils de DIEU, notre Sauveur, vient prendre possession d'un sanctuaire, d'un temple, plus beau mille fois, plus digne de lui que le temple de Jérusalem. — Lequel donc?... — Votre cœur. Oui, votre cœur, votre âme; tel est le temple que DIEU s'est choisi. C'est là qu'il veut descendre; c'est là qu'il aime à reposer. Que lui importent, après tout, les tabernacles et les vases sacrés où notre foi l'abrite? Il est le DIEU vivant; et ces temples, ces ciboires, ces autels, qu'est-ce autre chose que du métal et de la pierre? Ce qu'il veut, c'est un temple vivant comme lui, capable d'être éclairé de sa lumière, qui est la lumière toute spirituelle et invisible de la vérité; capable d'être embrasé de son ardeur, qui n'est point

1.

un feu extérieur, mais le feu spirituel et immatériel de l'amour. Voilà quels adorateurs veut le bon DIEU; *des adorateurs en esprit et en vérité*, comme il le dit dans son Évangile : donc des êtres raisonnables, capables de le connaître et de l'aimer, et d'entrer en participation de sa vie.

JÉSUS-CHRIST vient donc dans l'Eucharistie, pour faire de nos âmes et de nos corps les sanctuaires vivants de DIEU.

Mais pour répondre à ce grand bienfait du bon DIEU, il faut deux choses de notre part : 1^o il faut communier; 2^o il faut bien communier.

1^o *Il faut communier.*

Sans cela le dessein de DIEU est renversé. C'est pour nous que le bon Seigneur est là présent; ce n'est pas pour lui, car il n'a besoin de rien, et il est souverainement heureux; mais c'est par pure miséricorde et bonté pour nous.

Aussi y a-t-il *obligation, obligation sous peine de péché mortel*, de communier au moins une fois par an, au temps de Pâques. C'est ce qu'on appelle *faire ses Pâques, ou accomplir le devoir pascal.*

« Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, a dit le concile général de Latran, qui sont en âge de pouvoir communier, doivent se confesser et communier dans leur paroisse, au temps des fêtes de Pâques. S'ils osent y manquer, qu'ils soient excommuniés pendant leur vie, et, après leur mort, qu'ils soient privés de la sépulture chrétienne. »

De même que la Pâque réunissait jadis, chaque année, les Juifs d'une même famille autour du même banquet religieux, de même, chez les chrétiens, qui sont le vrai peuple de DIEU, la grande solennité pascale, où l'Église célèbre les mystères de la Passion, de la mort et de la résurrection triomphante du Sauveur, doit rassembler autour du banquet sacré de l'Eucharistie les membres de la famille catholique.

S'éloigner par sa faute de cette fête de famille, c'est renoncer à son titre de chrétien, de membre de l'Église catholique ; c'est rompre l'union des frères, et s'excommunier soi-même.

Aussi, quiconque ne fait pas ses Pâques commet-il un péché trèsgrave; et s'il persévère dans cet état de mort spirituelle, court grand risque de perdre la foi, de tomber dans l'endurcissement et dans l'impénitence finale, et de devenir enfin, pendant l'éternité, la proie de la seconde mort, c'est-à-dire, d'être à tout jamais séparé de DIEU dans les affreuses flammes de l'enfer.

2^o Mais il ne suffit pas de communier; il faut en outre **Bien communier**.

Bien communier, c'est recevoir Jésus-CHRIST présent, dans l'Eucharistie, avec une conscience pure, et la sincère volonté d'être désormais fidèle à DIEU, moyennant son secours.

Mal communier, c'est recevoir le saint sacrement dans une âme souillée du péché mortel, et sans la ferme résolution d'être à l'avenir un bon chrétien.

Bien communier, c'est la plus sainte des actions et

la plus grande des bonnes œuvres qu'il puisse être donné à l'homme de faire en ce monde. Mal communier, c'est le plus grand des péchés par lequel l'homme puisse offenser son Sauveur et son Dieu.

Bien communier, c'est recevoir la joie et la consolation de l'âme, la paix du cœur, le gage de la persévérance et de la vie éternelle. Mal communier, c'est s'incorporer son jugement et sa condamnation, signer soi-même l'arrêt de son enfer, renouveler le crime de Judas, et s'attirer la malédiction des sacriléges.

Faites donc tous vos Pâques, communiez tous ; mais communiez bien. Vous êtes tous placés entre cette triple alternative : 1^o communier bien ; 2^o communier mal ; 3^o ne pas communier.

Or, ne pas communier équivaut à peu près à mal communier, car c'est tuer son âme. Mourir parce qu'on ne mange pas, équivaut à peu près à mourir parce qu'on a avalé du poison. Le résultat est le même, la mort.

De ces trois partis, deux conduisent en enfer ; un seul conduit au paradis. Choisissez-le donc.

Communiez à Pâques. Et pour bien remplir ce devoir si grand et si doux, préparez-vous pendant quelque temps par la prière, par de bonnes lectures et par de bonnes œuvres, proportionnées à votre position. Allez vous confesser quelque temps d'avance, surtout si vous êtes du nombre des *retardataires*. Faites ce que vous pouvez, et Dieu suppléera le reste. « Paix aux hommes de bonne volonté. »

Quand vous quitterez la sainte table, après avoir

rempli votre devoir de chrétien, vous verrez comme vous serez content, comme votre âme sera paisible ! « Oh ! si j'avais su plus tôt combien c'est facile et combien ça fait de bien, disait une fois un pauvre ouvrier, *retardataire de vingt-neuf ans*, je n'aurais pas attendu si tard ! J'ai été un fameux imbécile ! mais maintenant je ne le serai plus !... » (*sic.*)

CINQUIÈME ET SIXIÈME COMMANDEMENT DE L'ÉGLISE

QUATRE-TEMPS, VIGILES JEUNERAS
ET LE CARÈME ENTIÈREMENT.

Jeûner, c'est se priver d'une partie de sa nourriture habituelle, et se contenter d'un repas par jour, avec une légère collation¹ destinée à rendre moins pénible cette pratique de pénitence.

Le jeûne est, pour ainsi dire, d'institution divine. Depuis le commencement du monde, le jeûne a été mis en tête des œuvres de pénitence ; il a été pratiqué et sanctifié par les Patriarches et les Prophètes, par notre Sauveur JÉSUS-CHRIST et par ses Apôtres, par les Martyrs, par tous les Saints. Son but est, non pas de ruiner les forces du corps, mais d'humilier la chair et de dompter les passions.

¹ La collation est un repas si léger qu'il ne peut porter le nom de repas, comme serait par exemple un goûter, et dans lequel certains aliments sont spécialement prohibés. Sur ce dernier point, les curés et confesseurs sont chargés de renseigner exactement les fidèles

L'Église, à l'imitation de son divin Maître, et par l'ordre des Apôtres, a choisi le jeûne pour faire pratiquer à tous ses enfants la pénitence chrétienne, elle l'ordonne à tous ceux qui ont atteint l'âge de vingt et un ans, pendant les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques, aux *Vigiles* ou veilles de grandes fêtes, et enfin à quatre époques de l'année appelées les *Quatre-Temps*, et qui répartissent dans chacune des quatre saisons trois jours de pénitence et de sanctification.

L'observation du jeûne varie, quant aux détails, suivant les pays et les diocèses. Comme cette sainte pratique est autant une œuvre d'obéissance que de mortification, la seule règle générale que l'on puisse donner, est qu'il faut observer le jeûne en conséquence des prescriptions de l'Évêque du diocèse où l'on se trouve. Le fond est toujours le même, mais les détails peuvent varier. Dans le doute, il faut aller consulter son curé ou son confesseur.

On n'est tenu au jeûne qu'à partir de vingt et un ans, parce que jusque-là l'homme n'est pas encore dans le développement complet de sa constitution, et la privation d'aliments pourrait altérer sa santé. A partir de cet âge, on est obligé au jeûne sous peine de péché grave, à moins que l'on n'en soit empêché par des raisons légitimes. Ces raisons, qu'il faut soumettre, pour plus de sûreté, au jugement du confesseur, sont : 1^o la faiblesse de la santé, et à plus forte raison la maladie ; 2^o la pauvreté, qui réduit l'homme

à ne pas choisir sa nourriture, et à manger ce qu'il peut et quand il peut; 3° l'impossibilité morale qui provient d'un travail dur et pénible, de fatigues extraordinaires, et enfin d'autres circonstances, dont le confesseur encore est le seul bon juge. En résumé, on est obligé de jeûner quand on le peut, et dans la mesure où on le peut.

La gravité de l'infraction de ce commandement vient surtout de la désobéissance à une règle publique et officielle. C'est le mépris de la pénitence publique de l'Église joint au mépris de ce précepte évangélique: « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous! »

On ne jeûne jamais le dimanche, parce que c'est le jour du Seigneur; voilà pourquoi le carême, qui renferme six dimanches, commence le quarante-sixième jour avant Pâques, et non pas le quarantième. Quant aux Vigiles, où le jeûne est prescrit, elles sont en petit nombre en France; ce sont les veilles de la Pentecôte, de la Saint-Pierre¹, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.

Les Quatre-Temps sont indiqués sur tous les calendriers, et surtout sont annoncés aux fidèles au prône de la messe paroissiale.

VENDREDI CHAIR NE MANGERAS
NI LE SAMEDI MÊMEMENT.

Le *maigre* du vendredi et du samedi a, comme le

¹ Le jeûne de la veille de Saint-Pierre n'est pas d'obligation dans tous les diocèses, même en France.

jeûne, dont nous venons de parler, un caractère de pénitence publique et générale, qui en fait une loi religieuse fort importante. C'est la sanctification de la semaine par la mortification du corps, par le souvenir de la Passion du Sauveur et par la préparation au dimanche. Aussi la violation de l'abstinence, aux jours où elle est prescrite par l'Église, est-elle un péché grave, aussi bien que la violation de la loi du jeûne.

Et que l'on ne dise pas que : « Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme, » que « le bon Dieu tient pour indifférent les plats que nous mangeons, » etc. ; là n'est point la question; ce n'est pas la viande, mais la désobéissance qu'il faut considérer ici. Dieu, qui tient en effet pour indifférent le choix de nos aliments, ne tient pas du tout pour indifférentes nos dispositions d'obéissance ou de révolte, et non-seulement il nous ordonne à tous de faire pénitence en général, mais, en outre, il nous ordonne d'obéir à l'Église, lorsqu'elle règle la pratique de la pénitence. Or, c'est l'Église elle-même qui nous commande de faire pénitence les vendredis et les samedis, en nous abstenant de manger de la viande.

Les raisons qui dispensent du maigre sont les mêmes que celles qui dispensent du jeûne : l'âge (sept ans), la maladie, la faiblesse de la santé, la grande pauvreté, et enfin l'impossibilité morale d'accomplir le précepte. Il ne faut pas se faire illusion en ce point ; on ne trompe pas Dieu, et si l'on n'a pas une véritable et légitime raison pour ne pas faire maigre, on ne peut être excusé de

péché mortel. Dans le doute, consultez le curé ou le confesseur.

Il y a plusieurs pays et diocèses où le pape a accordé la dispense du maigre pour tous les samedis de l'année, excepté les veilles des fêtes et les samedis de Carême. Il en est ainsi à Paris, à Reims, etc....; il faut en cela, comme en tout ce qui concerne les lois de l'Église, s'informer bien positivement auprès de son curé de ce qui est permis ou défendu, et obéir en vrai catholique.

Laissons les libertins, les incrédules et les hérétiques nous regarder comme de petits esprits qui s'occupent de bagatelles; est-ce bagatelle que d'obéir à Dieu et à son Église? Est-ce faiblesse d'esprit que de respecter la parole évangélique adressée par JÉSUS-CHRIST aux Pasteurs de son Église : *Allez, enseignez tous les peuples, apprenez-leur à observer ma loi; CELUI QUI VOUS ÉCOUTE M'ÉCOUTE, ET CELUI QUI VOUS MÉPRISE ME MÉPRISE!* »

LE CARÈME

A ce seul nom, je vois votre visage qui s'allonge, votre mine qui s'assombrit, vos lèvres qui se contractent d'un air piteux et mécontent... Ce pauvre Carême, on le reçoit toujours « comme un chien dans un jeu de quilles, » c'est-à-dire, fort mal; et sauf un tout petit nombre de chrétiens fervents, on ne pense à ces quarante jours qu'avec chagrin et presque avec colère.

Nos pères n'étaient point ainsi. Hommes de foi, ils puisaient dans leurs solides croyances un motif puissant d'énergie, de persévérance, de bonne volonté. Ils estimaient *le devoir*; ils en connaissaient toute la grandeur; et ils mettaient les lois sacrées de Dieu et de son Église au-dessus des vains prétextes auxquels notre mollesse les sacrifie si souvent.

Nos pères observaient avec une sévère exactitude les lois de l'Église sur le jeûne et sur l'abstinence; tout le monde faisait maigre les vendredis et samedis. On ne s'écoutait pas, on ne se *dorlotait* pas comme maintenant; si bien qu'à Paris, au quinzième siècle, malgré une population de plusieurs centaines de mille individus, *un seul boucher* débitait de la viande pendant le Carême, et satisfaisait à tous les besoins *avec un seul bœuf par jour*. On jeûnait tout le Carême, c'est-à-dire, les quarante jours qui précèdent Pâques; et on n'en mourait pas. Non-seulement on n'en mourait pas, mais on n'en souffrait pas; car les populations étaient beaucoup plus florissantes, les tailles plus élevées et les santes plus robustes. Ce qui prouve bien que « *jeûner et faire maigre, ne tue pas*, » quoi qu'en disent bon nombre de gens qui ont trop d'esprit et pas assez de conscience.

Mais, disent-ils, est-ce donc la pénitence du corps que Dieu demande? n'est-ce pas bien plutôt celle du cœur? A quoi nous répondons tout simplement, que Dieu veut *l'une et l'autre*, parce que la pénitence de l'âme ne va jamais sans celle du corps. L'âme influe sur le corps et

le corps réagit sur l'âme, à cause de leur intime union ; un corps traité délicatement inculque tôt ou tard sa mollesse à l'âme, sa compagne ; et une âme énergique, pure, victorieuse de ses passions, tient nécessairement le corps dans la discipline et l'assujettissement. — Le corps, d'ailleurs, est en révolte perpétuelle contre l'âme et contre la loi de DIEU, depuis le désordre du péché originel ; il faut donc que l'âme le traite un peu en ennemi, ou du moins en suspect, pour assurer son indépendance, sa fidélité au bon DIEU et enfin son salut éternel.

Mais pourquoi choisir ce désagréable moyen de faire pénitence ? Eh ! pourquoi ne le pas choisir ? l'Église le choisit : 1^o Parce qu'il est suffisamment désagréable pour constituer une pénitence, et pas assez pour ne pouvoir être pratiqué de tous les chrétiens. 2^o Elle le choisit par respect pour les Apôtres qui sont les instituteurs du Carême. 3^o Elle le choisit parce que telle est sa volonté ; et nous devons tous, tant que nous sommes, respecter son choix, nous soumettre à son commandement, parce que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a chargée de nous gouverner et de nous faire pratiquer sa loi.

Obéir aux lois de l'Église, c'est obéir à JÉSUS-CHRIST, violer ces lois, les négliger, n'en pas tenir compte, les regarder comme des bagatelles de peu d'importance, c'est désobéir à JÉSUS-CHRIST, négliger, mépriser JÉSUS-CHRIST. Est-ce là une faute légère ?...

Je veux bien obéir à DIEU, mais je ne veux pas obéir

aux hommes. Le pape et les évêques sont des hommes. Oui, mais comme nous venons de le dire, ce sont des hommes que DIEU a revêtus de son autorité pour vous commander ; ce n'est donc pas se soumettre à son semblable que de se soumettre au Pape ou à l'Évêque ; c'est se soumettre, c'est obéir à JÉSUS-CHRIST, à DIEU lui-même qui parle par son ministre, qui commande, défend, gouverne, instruit, sanctifie les hommes par l'auguste ministère de son envoyé.

Mais comment ce qui entre dans le corps peut-il souiller l'âme ? Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme ; c'est la désobéissance qui rend l'âme coupable devant DIEU. DIEU m'ordonne, par son Église, de m'imposer telle privation, de m'astreindre à telle observance. Je refuse de me soumettre ; je me révolte, je deviens coupable. Quoi de plus simple ?

Mais la viande n'est pas plus mauvaise le vendredi, le samedi et pendant le carême, que les autres jours ? Non, mais le vendredi, le samedi et pendant le carême, elle est interdite par l'autorité légitime qui, *de droit divin*, exerce par là notre obéissance et nous fait pratiquer la vertu indispensable de pénitence.

Ce qui est *mauvais*, ce jour-là, c'est la violation d'un précepte important, qui n'oblige pas, les autres jours. Il importe, sans doute, fort peu au bon DIEU que nous mangions du bœuf ou des carottes ou des harengs ; mais il tient beaucoup à ce que nous soyons obéissants, dociles, pénitents et humbles. C'est du *cœur* qu'il s'agit en tout cela, et non de l'estomac ; c'est de la

conscience que s'occupe l'Église et non de la marmite.

Mais Dieu me damnera-t-il pour un morceau de viande? Non, mais il vous damnera pour votre révolte obstinée, pour votre orgueil, pour votre désobéissance d'autant plus coupable que la loi qui vous est imposée est plus facile, plus simple à accomplir. *Est-ce donc, je vous le demande, un énorme sacrifice que de manger tel ou tel aliment? une assiettée de viande ou une assiettée de légumes; en vérité, voilà une belle affaire!* N'est-ce pas une folie, une vraie stupidité que d'offenser Dieu pour cela? Plus la loi est facile, plus sa violation est inexcusable. Un homme qui, pouvant faire maigre, pouvant jeûner, aura violé les commandements de l'Église sur cette matière, sera sans excuses au tribunal de Jésus-Christ

Mais je ne peux pas jeûner; je ne peux pas faire maigre: cela me fait mal. Est-ce bien vrai? Faites attention, on ne trompe pas le bon Dieu, et c'est lui qui doit juger! Si le jeûne ou l'abstinence vous fait réellement mal, si vous en éprouvez une incommodité véritable, si votre santé est trop débile pour supporter ce régime, alors vous n'y êtes plus obligé; la loi n'est plus faite pour vous; l'Église veut nous imposer une privation, non une souffrance; elle veut nous faire faire pénitence, non pas nous rendre malades; elle veut retrancher au corps son superflu, non pas son nécessaire. Si la viande vous est nécessaire (notez bien ceci: *nécessaire*), mangez-en sans scrupule; mais sur cette nécessité même gardez-vous de vous faire

illusion ; consultez auparavant, pour plus de sûreté, un médecin chrétien, et surtout votre curé ou votre confesseur. Ils sont les docteurs de la loi et ont grâce d'état pour vous l'expliquer.

Il y a également dispense de la loi du jeûne et même du maigre, en cas de travail *très-pénible*, ou d'*extrême pauvreté*, ou quelque autre impossibilité réelle. Quand on n'a pas à manger autre chose que du gras, on peut en manger ; car, enfin, on ne peut vivre sans nourriture. On n'est pas obligé non plus de se réduire au pain sec, pour faire maigre, surtout si on exerce une profession dure et laborieuse.

Mais c'est ennuyeux ! Mais c'est désagréable ! Le maigre n'est pas aussi bon que le gras, etc. Eh ! allons donc voilà le fond du sac et le grand mot lâché ! C'est de la franchise, au moins. Pourquoi ne le disiez-vous pas tout d'abord, au lieu de chercher des arguments de théologie ?

« C'est pénible de remplir son devoir ; donc je ne vais pas le remplir. » Soit ; seulement je vous en avertis d'avance ; faites vos paquets pour aller en enfer ; car vous êtes sur la droite route qui y mène. Quiconque ne remplit pas ses devoirs, vit dans le péché ; et qui-conque vit dans le péché a pour salaire l'éternelle punition dont N. S. JÉSUS-CHRIST nous avertit tant de fois dans l'Évangile d'éviter à tout prix les inconcevables douleurs !

Allez-y donc, si cela vous fait plaisir.

Pour moi, je trouve qu'il est moins dur de faire

mon Carême tous les ans et d'observer le maigre du vendredi et du samedi, que de brûler ÉTERNELLEMENT.

Après cela, chacun son goût...

L'ÉNIGME DE LA VIE

Il est une chose bien étrange en ce monde, ou, pour mieux dire, le monde lui-même est une bien étrange chose. D'un côté nous sommes certains, absolument certains que Dieu est infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant; il n'est pas moins certain que c'est lui qui crée le monde, que sans lui rien n'existe, et que, dans son infinie bonté, il destine toutes les créatures à être heureuses: comment se fait-il donc qu'il y ait tant de misères dans la vie? D'où viennent tant de douleurs, tant de déceptions, tant de souffrances du corps et de l'âme? d'où viennent tant de larmes amères? Comment expliquer, sans porter atteinte à la souveraine sagesse et à la souveraine miséricorde du Créateur, tous ces bouleversements, ces fléaux, ces destructions, ces maladies qui ravagent nos provinces, ces inondations qui désolent les villes et les campagnes, ces grêles, ces tempêtes qui brisent en un moment l'espoir du laboureur? Comment surtout expliquer cet horrible et inévitable phénomène que l'on appelle la mort, et qui répugne tellement aux instincts les plus profonds de notre nature, que les hommes les plus justes, les plus chrétiens, pâlissent à son approche,

quoique ils sachent qu'elle leur ouvre les portes de la sainte Éternité?

Telle est l'énigme dont la religion chrétienne seule nous donne l'explication. **Dieu**, nous dit-elle, est la bonté infinie, est la vie éternelle, l'ordre parfait. Rien de mauvais, rien de désordonné ne peut être l'œuvre de ses mains. « *Il n'a point fait la mort*, » comme il le déclare lui-même dans ses Saintes Écritures; la vie ne peut pas engendrer la mort.

Mais depuis le commencement du monde une double révolte, dans le ciel et sur la terre, bouleverse l'ordre établi de **Dieu** en toutes choses, et cette révolte, que l'on nomme le *péché*, est la cause unique de tous les maux qui nous affligent.

Cette révolte fatale commence dans le ciel et se continue sur la terre. Le plus puissant des anges de **Dieu**, le premier habitant des cieux, Lucifer ou Satan, refuse d'adorer le Seigneur et entraîne dans sa rébellion un grand nombre d'esprits célestes. Il est rejeté du ciel avec tous les démons, et, sur la terre, il tente la fidélité de l'homme et cherche à l'adjoindre à sa révolte et à sa damnation.

En effet, Adam, notre premier père, avait été créé dans l'innocence et dans le bonheur; les anges fidèles l'accompagnaient sans cesse dans le paradis terrestre et le garantissaient de l'influence mortelle de Satan; mais, malgré ces secours et au milieu de ce bonheur, Adam demeurait libre de correspondre à l'amour de **Dieu** ou bien de se détourner de lui. Il succomba à la

tentation, transgressa le commandement facile que DIEU lui avait donné, et, par cette adhésion à la désobéissance du démon, il se soumit à ce dernier, lui-même d'abord et tout le genre humain qu'il portait en lui.

De là toutes nos douleurs, de là tous les maux de la vie. « Tu mourras de mort, lui dit le Seigneur; la terre sera maudite sous le travail de tes mains, elle produira pour toi les ronces et les épines; tu vivras dans la tristesse tous les jours de ta vie et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu es sorti, car tu es poussière et tu retourneras en poussière. » — Telle est la peine du péché, tel est l'arrêt de la Justice divine, tel est le secret des souffrances et des maux de l'humanité. Nous nous sommes livrés au démon qui nous afflige, et nous n'aurions pour partage que le désespoir, si la miséricorde de DIEU, qui est infinie comme sa justice, ne nous avait donné un Sauveur.

Ce Sauveur est JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU fait homme, qui, par son incarnation dans le sein de la vierge MARIE, est devenu notre frère, notre semblable et nous a tant aimés, qu'il s'est offert à la justice de son Père comme la victime sainte et universelle de la révolte de tous les hommes. Il a souffert, il est mort pour nous, et il nous a mérité par le sacrifice de sa croix le pardon de nos péchés; il nous a rouvert le ciel d'où nous étions exclus, et il a institué sur la terre une Église et des Sacrements au moyen desquels il est facile à tout

homme de bonne volonté de se réconcilier avec DIEU et de vivre saintement.

Mais cette vie éternelle que Jésus est venu nous rendre, il faut que chacun de nous la fasse *sienne*, la conquière, en triomphant en lui-même de l'ennemi dont Jésus a triomphé le premier.

Il faut que chacun de nous, à l'imitation du divin Maître, demeure uni à DIEU par l'obéissance et par l'amour, et supporte patiemment les mille épreuves dont la vie est semée.

Ainsi le chrétien, tout en demeurant soumis, aussi bien que les autres hommes, aux souffrances du corps, aux maladies, aux maux de toute espèce qui résultent de l'action fatale du démon sur la terre, s'élève, par son union avec Jésus-CHRIST, au-dessus de la puissance de son ennemi. Les coups de celui-ci, au lieu d'abattre le chrétien, tournent à sa gloire en lui donnant chaque jour de nouveaux sujets de triomphe. La pauvreté, la douleur, la mort elle-même se transfigurent pour le disciple de Jésus-CHRIST, et quelquefois la générosité de son amour va jusqu'à les lui faire aimer et désirer pour le faire plus parfaitement ressembler à son Sauveur.

Telle est l'explication, malheureusement trop ignorée de nos jours, de tout le mal qui nous accompagne dans le chemin de la vie. Heureux le chrétien fidèle auquel est révélé le mot de cette énigme redoutable, et qui, au milieu des plus cruelles épreuves, a la douce consolation de ne pouvoir douter de l'amour paternel de son DIEU!

LE SECRET DU BONHEUR

Il y avait, au quatorzième siècle, dans la ville de Cologne, un célèbre prédicateur appelé *Jean Tauler*. Il était renommé pour sa science et pour sa charité. Il entra un jour dans une église, et, répandant son cœur devant le bon Dieu, il lui demanda de lui faire connaître la meilleure manière de le servir.

Quand sa prière fut terminée, il sortit de l'église; à la porte, accroupi sur un des degrés, gisait un pauvre, à peine couvert de quelques vieux haillons, et si défiguré, que sa vue seule faisait pitié; son visage était à moitié rongé par un ulcère, il avait perdu un bras et une jambe, et son corps était couvert d'affreuses plaies.

Le bon Tauler, touché de compassion, s'approche de lui, tire de sa bourse une petite pièce d'argent et, saluant ce pauvre homme: « Bonjour, mon cher ami, lui dit-il. — Je vous remercie, monsieur, lui répondit le pauvre; mais je n'ai jamais eu de mauvais jours. »

Tauler crut que ce malheureux infirme l'avait mal compris: « Je vous souhaite le bonjour, lui répétait-il; je vous souhaite d'être heureux et d'avoir tout ce que vous pouvez désirer. — J'entends bien, repartit le mendiant; et je vous remercie de votre charité, mon bon maître; mais il y a longtemps que votre souhait est accompli. »

Ce bon homme a perdu la tête, pensait Tauler en

lui-même, ou bien il est sourd, et élevant la voix : « Vous ne m'entendez donc pas ? lui cria-t-il, je vous souhaite d'être heureux.

— Eh ! mon Dieu, répondit le pauvre, ne vous fâchez pas, mon cher maître ; si fait, je vous entendis bien, et je vous réponds de nouveau que je suis très-heureux, que j'ai tout ce que je désire, et que je n'ai jamais de mauvais jours. »

Un instant Tauler le crut fou ; cependant, il y avait dans la parole de cet homme un certain accent qui le frappa. Il s'approcha donc de lui, s'assit à ses côtés et lui demanda de lui expliquer ce que tout cela voulait dire :

« Oh ! Dieu, lui dit avec abandon ce bonhomme, c'est bien simple. Je sais, dès mon enfance, que Dieu est sage, juste et bon ; dès mon enfance j'ai souffert ; j'ai été attaqué de la cruelle maladie qui m'a dévoré une partie du corps ; j'ai été pauvre toujours... Je me suis dit : Rien n'arrive que par la volonté ou la permission du bon Dieu. Or, le bon Dieu sait mieux que moi ce qu'il me faut ; il m'aime comme un père aime son enfant... Je suis donc bien sûr que ces souffrances-là sont pour mon plus grand bien. Je me suis aussi habitué à ne vouloir jamais que ce que veut mon bon Seigneur ; s'il m'envoie la maladie, je la reçois comme la bienvenue, comme ma sœur ; s'il me donne la santé, je la reçois de même avec joie ; si je n'ai pas de quoi manger, je jeûne de bon cœur pour expier mes péchés et ceux des autres ; si je n'ai pas de quoi me vêtir, je

pense à mon Sauveur nu dans sa crèche et sur sa croix, et je me trouve plus riche encore que lui; si je souffre sur la terre, je serai plus heureux dans l'éternité... Que vous dirai-je? Je suis toujours content; si je pleure d'un œil, je ris de l'autre; je veux tout ce que DIEU veut, et rien que ce qu'il veut; je ne désire rien que de faire sa volonté. Vous voyez donc, mon bon maître, que je suis très-heureux, que je n'ai jamais de mauvais jours et que j'ai tout ce que je désire. »

Tauler pleurait en silence... Jamais il n'avait entendu un aussi beau sermon; il donna au pauvre son manteau et un petit écu, le seul qu'il portât dans sa bourse; et, malgré la plaie de son visage, il l'embrassa avec transport.

Il rentra à l'église, remerciant DIEU de lui avoir montré la méthode la plus parfaite de le servir.

Il se fit depuis lors, autant qu'il le put, le disciple et l'imitateur de ce saint pauvre, et il avait coutume de dire, en citant cette touchante aventure : « *Le bonheur est possible dans toutes les conditions*; il est pour le pauvre, comme pour le riche; pour celui qui souffre, comme pour celui qui est en santé. *Le bonheur est dans le cœur et nulle part ailleurs*; il est dans la DISPOSITION, non dans la POSITION. Faites la volonté de DIEU, aimez DIEU, et vous serez heureux, dans quelque position que vous soyez extérieurement. »

LE PLAISIR ET LE BONHEUR

Il n'est pas d'erreur plus répandue de nos jours et plus pernicieuse que la confusion de ces deux idées, PLAISIR et BONHEUR. Rien cependant n'est plus distinct, et souvent plus dissemblable, plus opposé, que le plaisir et le bonheur.

Le plaisir est la satisfaction des sens. Le bonheur est la satisfaction du cœur. Le plaisir est matériel, et toujours plus ou moins grossier; le bonheur est d'une tout autre nature, il réside dans l'âme, et élève l'homme au-dessus de la matière.

Il y a autant de différence et de disproportion entre le plaisir et le bonheur qu'entre le corps et l'âme; et confondre ces deux pensées, c'est tomber dans un ignoble et déplorable matérialisme. Le plaisir est le bonheur de la bête, de l'animal qui n'a point d'âme, qui n'a que des instincts extérieurs, qui ne vit que par ses sens. L'homme est, il est vrai, susceptible de plaisir, puisqu'il a un corps et des sens; mais sa vocation le porte infiniment plus haut. Il a une âme raisonnable, spirituelle, capable de connaître la vérité, d'aimer et de vouloir le bien; il ne vit sur la terre que pour aller au ciel où le bonheur parfait doit être son partage. Le bonheur pour nous est donc, sur la terre d'abord, puis ensuite dans le ciel, le repos complet et la pleine satisfaction de toutes les facultés de notre âme.

S'il y a en ce monde si peu de gens heureux, c'est qu'il y a très-peu d'hommes qui cherchent le bonheur là où il est. La plupart croient être heureux en contentant leurs sens et les désirs de leurs passions grossières, en confondant le bonheur avec le plaisir. Dans la jeunesse surtout cette erreur est presque universelle, et les jeunes gens chrétiens seuls trouvent dans les merveilleux enseignements de leur foi, non-seulement un remède à ce danger, mais des secours efficaces pour y résister.

Le débauché cherche le bonheur dans l'assouvissement de passions qu'on ne peut nommer, et, n'y trouvant que le plaisir, il sent toujours au fond de son cœur un vide, un besoin inconnu et non satisfait, qui n'est autre chose que le besoin du bonheur absent.

L'ambitieux croit être heureux par les grandeurs et par les emplois importants; il travaille et sue pour les obtenir. La plupart du temps il n'y arrive point, les places élevées étant rares et difficiles à atteindre; et lorsque, plus heureux que beaucoup de compétiteurs, il est arrivé à ses fins, le pauvre homme ne trouve dans ses grandeurs que les vaines fumées de l'orgueil, accompagnées d'une foule d'ennuis et de déceptions amères. Là encore le bonheur est absent, parce que là encore les besoins réels de l'âme ne sont pas remplis.

Il en est de même de l'avare. Combien d'hommes, par le temps qui court, sont avares sans le savoir!

L'avarice, en effet, ne consiste pas seulement à amasser l'or et l'argent; elle consiste surtout à aimer passionnément l'or et l'argent. C'est le culte de l'argent, de la richesse; et cette religion-là compte beaucoup de dévots. Tels sont, par exemple, ceux, quelle que soit leur industrie, pour qui richesse veut dire bonheur, et qui confondent le cœur avec la bourse. Mais ils ont beau faire, beau acquérir, le vide du cœur ne se comble pas, comme le vide de la bourse, par des écus.

Où donc est le bonheur? Et comment donc entrer dans les desseins de ce bon et grand DIEU qui ne nous a faits que pour être heureux? En nous préparant par une vie pure et chrétienne, sur la terre, à ce bienheureux repos de l'éternité, où notre âme et notre corps ressuscité seront en possession parfaite de leur fin dernière, qui est DIEU lui-même. Les chrétiens seuls connaissent ici-bas le secret du vrai bonheur, de ce bonheur que les hommes ne peuvent ravir, et qui est indépendant de toutes les vicissitudes de la vie. DIEU seul, en effet, pour qui et en qui vivent les chrétiens, peut combler les besoins du cœur; lui seul se réserve, comme un domaine inaliénable, le fond de nos cœurs qu'il n'a créés que pour sa gloire.

Si nous voulons être heureux sur la terre et dans le ciel, servons-le donc fidèlement, évitons le péché qui est toujours le messager du malheur. Persévérons énergiquement dans l'accomplissement de cette loi sainte

de JÉSUS-CHRIST, qui nous mène sûrement au repos parfait de l'éternelle félicité.

A CEUX QUI SOUFFRENT

Tout le monde a des peines sur la terre, riches et pauvres, jeunes gens et vieillards, grands et petits, il nous faut tous passer par la triste nécessité de la souffrance. Souffrir, c'est notre condition en ce monde ; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, d'où nul effort humain ne peut nous retirer. Toujours, toujours et toujours, il y aura ici-bas des maladies, des peines, des douleurs. Toujours il y aura des veuves et des orphelins; toujours des mères inconsolables pleurant sur le berceau vide de leur enfant!...

La vie, depuis le péché originel, semble n'être qu'une longue douleur ; cette douleur peut être adoucie, mais elle ne peut être enlevée.

Les choses étant ainsi, et qui pourra le nier? vous concevez combien il est utile de nous remettre souvent devant les yeux les vérités qui peuvent nous aider à adoucir nos peines et à nous les rendre, sinon douces, du moins profitables.

La première de ces vérités, que nous enseigne la religion, et que confirme le simple bon sens, c'est que *rien ne nous arrive ici-bas que par la volonté expresse ou par la permission formelle du bon Dieu* ; et cela, notez-le,

est aussi vrai pour les maux que pour les biens. DIEU est le maître, le seul et souverain maître ; il gouverne tout, il règle tout, il sait tout ; et pas un seul cheveu de notre tête, ainsi qu'il nous en assure lui-même dans son saint Évangile, ne peut tomber sans sa volonté. **R**ne pousse point un brin d'herbe dans les champs, il ne tombe pas une seule feuille dans les forêts, il ne se remue pas un grain de sable sur la terre ni une seule goutte d'eau dans l'immensité de l'océan, ou dans le trouble des tempêtes, sans que DIEU tout-puissant ne le sache, le règle et l'ordonne.

S'il en est ainsi pour les moindres êtres de la nature, que sera-ce pour nous, *objet spécial* de son amour ! Notre impatience, nos murmures viennent de notre peu de foi. Toujours inclinés vers la terre, nous n'élevons jamais nos cœurs en haut ; et, nous arrêtant aux causes secondaires de nos peines, aux hommes, aux événements qui nous affligen, nous ne remontons pas jusqu'à DIEU. Nous faisons comme les bêtes qui mordent le bâton, et non la main qui les frappe.

En nous affligeant ainsi, le bon DIEU, loin d'être cruel à notre égard, nous témoigne souvent une plus grande miséricorde ; *car les afflictions sont grandement utiles à notre âme, et d'ordinaire le bon DIEU ne nous les envoie que pour notre plus grand bien.* Nous nous trompons la plupart du temps dans le jugement que nous portons des choses. Nous nous plaçons à un point de vue faux, parce qu'il n'est pas chrétien, et alors nous voyons de travers. Nous appelons *mal* ce qui est en réalité un

bien, et bien ce qui est en réalité un *mal*. Qu'est-ce en effet que cette vie, sinon la *préparation* à notre vie véritable, qui est la vie éternelle ? Nous ne sommes pas sur la terre pour nous amuser, pour boire, manger, chanter, dormir, etc...; nous y sommes pour mériter, par l'accomplissement de la loi de notre Créateur, le bonheur infini du Paradis, auquel sa bonté nous destine, et qui, pour cette raison, peut seul contenter nos désirs. — Donc, tout ce qui nous approchera de ce but sera bon et utile; ce qui nous préparera un plus grand bonheur dans l'éternité sera *meilleur*, et, au contraire, ce qui nuira au bonheur de cette vie qui va venir, sera dangereux et mauvais; à plus forte raison ce qui pourra nous en priver. Voilà la réalité, la vérité; le reste est illusion. A cette lumière, seule vraie, il faut juger de tout. Il est facile dès lors de le comprendre: ce que les mondains appellent *biens* (les plaisirs, les jouissances de la vie, l'abondance de tout ce qui flatte les sens ou l'orgueil), étant des obstacles à la vie éternelle que le Sauveur Jésus est venu nous mériter, sont des *maux* inévitables, ou du moins des *dangers*. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur le maudit dans le saint Evangile.

Et, au contraire, les privations, les souffrances, la pauvreté, les humiliations, en un mot ce qu'on appelle les *maux* dans le monde, tout cela est un *bien*, un bien réel; car tout cela nous porte à Dieu, nous rappelle nos espérances éternelles, et nous détache de tout ce qui est obstacle à notre salut, c'est-à-dire à notre vrai bonheur. Et voilà aussi pourquoi Notre-Seigneur

répète si souvent : *Heureux sont les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient ! Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, parce qu'ils seront consolés !*

Voilà le vrai bonheur ! nous ne le trouvons que dans l'éternité ; et, sur la terre, le bonheur, c'est la consolation de l'espérance. Or, pour que notre espérance ne soit pas vaine, il faut que nous prenions en cette vie le chemin qui aboutit au Paradis. Autrement, notre espérance ne serait qu'une chimère, ou plutôt nous aurions la certitude d'être éternellement malheureux. Ce chemin du salut, c'est la vie chrétienne, c'est la fuite et la haine du péché, l'amour de JÉSUS-CHRIST, la prière, la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, destinés par la bonté divine à nous faire avancer et persévéérer dans la bonne voie. Soyons sages, et n'abusons pas de la vie ; c'est un précieux trésor que DIEU ne prête qu'une fois. Malheur à qui le méconnait ! Résolvons-nous à tous les sacrifices ; profitons de nos peines et de nos douleurs ; bientôt il va venir, ce grand repos, ce moment de la pure et éternelle consolation ! *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ! Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !*

**QU'EST-CE QUE J'AI FAIT AU BON DIEU POUR QU'IL
M'ENVOIE TANT DE PEINES**

Telle est la première parole de bien des gens dès qu'ils ont un chagrin ; au lieu de se plaindre au bon Dieu, ils se plaignaient du bon Dieu.

« Hommes de peu de foi ! » pourrions-nous leur dire, comme jadis Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses disciples infidèles ; hommes de peu de foi, qui ne comprenez point les secrets de Dieu ! quand il vous visite par la souffrance, ne lui posez jamais, croyez-moi, cette redoutable question : « Que vous ai-je fait pour tant souffrir ? »

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il pourrait vous réduire au silence en déroulant devant vos yeux épouvantés la longue, la honteuse série de vos péchés, que votre indifférence religieuse dérobe seule à votre attention. Ces péchés, si grands, si multipliés, ont mille fois mérité l'enfer avec ses douleurs éternelles ; et vous ossez vous plaindre du châtiment, comparativement si léger, que la justice de Dieu vous impose !...

Toujours, le bon Dieu pourrait vous répondre en vous montrant les flammes redoutables du purgatoire... Les peines mitigées de la vie présente, que sont-elles en comparaison de ces terribles expiations qui nous attendent par delà le tombeau ? Êtes-vous assez pur

pour ne pas les craindre? Êtes-vous assez aveugle pour ne pas voir que de grandes souffrances et de longues souffrances vous attendent dans le purgatoire en pénitence de vos fautes? N'est-ce donc pas tout profit pour vous de souffrir en votre vie? Les flammes du purgatoire sont les mêmes que celles de l'enfer; elles n'en diffèrent que parce qu'elles ne sont point éternnelles. Qui pourra habiter dans ce feu dévorant? Et n'est-ce pas un grand bonheur que de pouvoir l'éviter, sinon entièrement, du moins en grande partie, par la pénitence chrétienne et par la souffrance acceptée saintement?

Toujours, enfin, Dieu pourrait vous répondre en vous montrant son Paradis, sa Crèche et sa Croix. Votre voyage en ce monde n'est qu'une épreuve passagère. Jésus-Christ, le premier, Dieu fait Homme pour votre salut, vous a donné l'exemple de la patience, afin que, par le saint usage de la douleur, vous sanctifiez votre âme, et vous accumuliez sur votre tête un poids immense de gloire dans l'éternité... L'éternité! l'éternité! voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, principalement quand on est éprouvé. La pauvreté et ses privations, la maladie avec ses angoisses, la prison avec ses heures si longues et si affreuses, la privation des êtres qui nous sont chers, tout change d'aspect à la vue de l'éternité.

Quand vous souffrez, allez à Jésus-Christ. Lui seul est *Consolateur.*

« Venez à moi, a-t-il dit à tous les malheureux,

« venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés et moi je vous consolerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; c'est là que vous trouverez le repos de vos âmes.

« En vérité, en vérité, je vous le déclare, vous pleurerez et vous souffrirez, tandis que le monde se réjouira; mais votre tristesse sera changée en joie. La femme qui enfante souffre et gémit quand arrive son heure; mais quand elle a enfanté, elle oublie bientôt ses souffrances, à cause du fils qu'elle a mis au monde!...

« Et vous aussi, vous êtes maintenant dans les larmes; mais je vais bientôt venir, et votre cœur sera dans la joie, et rien ne pourra désormais troubler votre bonheur. »

Oh ! qu'ils avaient bien compris ces grandes vérités, ces saints qui supportaient non-seulement avec patience, mais avec actions de grâces, mais avec joie et ravissement, les souffrances physiques ou morales que la Providence leur envoyait! Quel bonheur solide et quels immenses mérites ils puisaient dans ces épreuves qui nous désolent!

C'est ainsi qu'on voyait une sainte *Ludovine*, clouée sur un lit de douleur pendant plus de quarante années consécutives, conserver une telle sérénité qu'on eût dit qu'elle ne souffrait rien.

Ainsi saint Louis, notre grand roi de France, disait, en parlant de sa captivité en Égypte, où il avait beau-

coup enduré de la part des Sarrasins : « Je me réjouis « et je rends plus de grâces à DIEU de la patience qu'il « m'accorde dans ma captivité, que si j'eusse conquis « toute la terre. »

Sainte Élisabeth, duchesse de Thuringe, chassée de ses États avec ses quatre petits enfants, délaissée de tout le monde, réduite à la mendicité, alla dans un couvent de Franciscains à qui elle avait jadis fait du bien, et y fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces de ce que DIEU lui accordait la précieuse faveur de souffrir pour son amour.

Saint Joseph de Calasanza, célèbre en Italie, disait « que le travail et la peine ne sont rien, quand il s'agit de gagner le Paradis ; » et il rapportait ces grandes paroles de l'apôtre saint Paul : « *Les souffrances de la vie présente ne sont point proportionnées au poids éternel de gloire qui sera manifesté en nous.* »

Du courage donc ! qui que nous soyons, justes ou pécheurs, comprenons le mystère adorable de la douleur ! C'est la visite la plus intime de DIEU ; c'est le don le plus précieux, le plus solide de sa miséricorde.

« Le bien que j'attends est si grand, disait saint François, qu'il rend douces toutes mes peines. » Qui-conque veut gagner le Ciel, doit s'apprêter à souffrir.

DIEU n'a rien trouvé de plus excellent à donner à son Fils unique Jésus ; à MARIE, son épouse, sa mère, sa créature choisie et bien-aimée ; à ses Saints ; à ses Martyrs ; à tous ses amis !...

Si vous souffrez avec Jésus-CHRIST, vous serez couronnés avec lui.

C'est par la croix qu'on arrive à la gloire !

DE LA PATIENCE DANS LES MALADIES

La maladie est la triste compagne de l'homme durant son voyage sur la terre. Fille du péché, elle est comme le précurseur de cette autre terrible et dernière punition qu'on appelle la mort. C'est une destruction partielle et anticipée de cette chair coupable qui, par la faute de notre premier père, est tombée sous l'empire du démon, et ne peut désormais entrer dans sa demeure éternelle qu'après avoir été purifiée par le baptême douloureux de la mort, et révivifiée par la résurrection.

DIEU, qui est le bien infini et la vie même, n'est pas plus l'auteur de la maladie ni de la mort qu'il n'est l'auteur du péché, cause unique de l'une et de l'autre. « DIEU n'a point fait la mort, » dit la Sainte Écriture ; et c'est au démon, « qui a l'empire de la mort » et qui est « le prince de ce monde, » que doivent être attribués tous les maux qui désolent l'humanité ici-bas.

Mais, si DIEU n'est pas l'auteur de la maladie ni de la mort, il les permet l'une et l'autre, comme *expiation* d'abord, puis ensuite comme *épreuve*; expiation pour le péché, épreuve pour la sanctification. Et Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, Sauveur du monde, nous a

laissé la **PATIENCE** chrétienne comme un baume consolateur dans ces expiations et dans ces épreuves.

La patience est nécessaire à tous les hommes, car tous les hommes ont à souffrir; mais elle est surtout nécessaire dans les infirmités et les maladies, dont elle allège les souffrances en les fécondant pour le paradis. La patience nous rend semblables à JÉSUS-CHRIST notre Dieu, qui a tant souffert sur la terre pour l'amour de nous, et qui nous a laissé l'adorable exemple de sa douceur et de sa sérénité au milieu des douleurs.

La patience est une disposition chrétienne de l'âme qui nous fait accepter et supporter paisiblement, pour l'amour de Dieu et en union avec JÉSUS-CHRIST, toutes les souffrances auxquelles il plaît à la divine Providence de nous soumettre. C'est une victoire de l'esprit sur la chair, de la grâce sur la nature, qui dompte les révoltes d'un corps rebelle à la douleur, et le soumet au bon plaisir de Dieu.

Il ne faut pas croire, en effet, que la vertu de patience soit une sorte d'insensibilité aux maux et aux souffrances. S'il en était ainsi, la patience n'aurait aucun mérite, et la souffrance ne serait pour nous ni une expiation ni une épreuve.

On raconte dans la vie de saint François de Sales, que ce grand évêque, visitant un jour une pauvre malade dont on lui avait vanté la résignation, voulut éprouver la réalité de sa vertu, et savoir si cette patience était de bon aloi. Il se mit donc à interroger la malade, à louer sa tranquillité, à exagérer ses souf-

frances, à admirer son courage, son silence, sachant bien que par ce moyen il découvrirait les vrais sentiments de son cœur. « Hélas ! monseigneur, lui répondit la pauvre femme, si vous connaissiez le fond de mon âme, vous cesseriez de m'admirer. Vous ne voyez que le dehors qui est paisible, en effet; mais le dedans est dans le trouble et le désordre. Ma patience ne tient qu'à un fil, et si Dieu ne m'aïdait puissamment, je sens bien que je m'échapperais en cris, en plaintes et en murmures; mais Dieu bride mes lèvres, avec un frein qui fait que je n'ose me plaindre, dans des épreuves dont j'ai le bonheur de connaître tout le prix. »

Le bon saint, sorti de la chambre, dit à ceux qui l'accompagnaient : « Cette femme a la vraie patience chrétienne. Nous avons plus à nous réjouir de ses douleurs qu'à la plaindre, car chacune de ses souffrances est comptée devant Dieu. »

Lui-même, quand il était malade, donnait les exemples les plus admirables de calme et de résignation. Pratiquant alors ce qu'il avait enseigné aux autres, il souffrait les douleurs les plus aiguës avec une patience mêlée de tant d'amour et de douceur, qu'on ne l'entendait jamais pousser la moindre plainte, ni former un seul désir qui ne fût conforme à la sainte volonté de Dieu. On lisait toujours sur son visage, et surtout dans ses yeux, la sérénité parfaite de son âme qui dominait ainsi la souffrance. Il prenait sans répugnance apparente les remèdes les plus désagréables, obéissait aux médecins avec simplicité, et trouvait toujours que

ceux qui l'entouraient en faisaient trop pour lui.

Aussi, dans la maladie comme dans la santé, saint François de Sales était-il le parfait imitateur du divin Maître, qui se propose lui-même dans son Évangile comme le modèle nécessaire de tous les chrétiens, en disant aux Apôtres, et à nous tous en leur personne : « *Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez ce que j'ai fait !* »

COMPENSATIONS

Il court de par le monde une charmante chanson, dans laquelle un vieux troupier raconte aux petits enfants de son village l'histoire de sa vie et de ses campagnes, de ses chagrins et de ses joies, et termine ses récits émouvants par ces paroles aussi simples que consolantes :

..... Dans sa bonté profonde,
Dieu, qui créa grands et petits,
Fit du bonheur pour tout le monde;
En vérité, je vous le dis!

Rien n'est vrai comme cette sentence. Il y a du bonheur partout, comme il y a partout des larmes, et la divine Providence a compensé avec une merveilleuse sagesse les droits imprescriptibles de sa bonté et les droits non moins absous de sa justice. Tous nous sommes les enfants de Dieu ; il nous envoie à tous du

bonheur et de la joie. Tous nous sommes pécheurs ; il nous envoie à tous des expiations, des douleurs et des souffrances.

Les pauvres croient que les riches ont pour partage tous les biens et que leur bonheur est sans mélange. Ils se trompent grandement : on pleure tout autant en haut qu'en bas ; bien souvent plus en haut qu'en bas. Un jour, j'entrais chez une dame fort riche ; elle avait de splendides appartements, des domestiques nombreux ; c'était tout simple, sa fortune dépassant 400,000 livres de rente. Savez-vous quelle fut sa première parole ? « Vous voyez, me dit-elle, la plus malheureuse femme du monde ! » Et elle me raconta comment, depuis quelques années, elle passait ses jours et ses nuits à pleurer et à lutter contre d'horribles tentations de désespoir. Elle avait perdu un mari tendrement aimé ; ses enfants étaient en procès les uns contre les autres, et son dernier fils, encore tout jeune homme, déshonorait son nom par la débauche. Cette pauvre femme avait cependant 400,000 livres de rente ! On pourrait citer mille traits semblables.

Les souffrances des riches ne ressemblent pas à celles des pauvres : elles sont moins matérielles, moins palpables ; mais elles n'en sont que plus profondes, plus acérées, plus pénétrantes. Ce ne sont pas des privations corporelles ; ce ne sont pas les angoisses du froid et de la faim, douleurs terribles, sans contredit : ce sont les souffrances du cœur. L'éducation raffinée que reçoivent les riches triple leur sensibilité et

la porte parfois à un tel degré, qu'il suffit d'un seul chagrin pour briser à tout jamais le bonheur de leur existence.

Il n'en est pas ainsi des pauvres : le bon Dieu qu'ils aime adoucit pour eux l'amertume de ces peines qui érasent les riches. L'expérience est là qui le démontre : la croix principale de l'ouvrier, c'est la privation matérielle, c'est la dureté du labeur de chaque jour. Habitué à une vie rude, il conserve une simplicité qui lui fait trouver de la joie dans les moindres distractions. Le riche est blasé ; il ne jouit de rien ; les plaisirs les plus séduisants n'ont plus de charmes pour lui et cela dès sa jeunesse. Pour le pauvre, le moindre bien est un trésor, le moindre fruit un régal, la moindre jouissance un vrai plaisir. C'est le système providentiel des *compensations*. Il est si bien combiné que l'on ne sait en vérité, lorsqu'on y regarde de près, si la richesse apporte du bonheur, et si la condition la plus désirable n'est pas cette humble et laborieuse médiocrité, que le Fils de Dieu, notre Rédempteur, a choisie pour lui-même, pour sa sainte Mère et pour ses apôtres, lorsque, aux jours de son Incarnation, il nous a manifesté Dieu sur la terre.

EN QUOI CONSISTE LA VRAIE JOIE

Une des plus douces figures que nous présente l'histoire, c'est sans condredit saint François d'Assise. Il

vivait au commencement du treizième siècle. De son vivant même on l'appelait le Séraphique ; c'était, en effet, plutôt un ange qu'un homme.

Un jour, accompagné d'un de ses fidèles amis, fra Léone (frère Léon), saint François retourna à Sainte-Marie des Anges, sa résidence habituelle. C'était l'hiver, et il faisait bien froid. Le saint avait donné l'ordre à son compagnon de marcher devant lui, afin de pouvoir prier Dieu avec plus de recueillement. Ils marchaient ainsi en silence, occupés tous deux des choses de Dieu.

« Fra Léone, s'écria saint François, sais-tu en quoi consiste la joie parfaite ? Si nous avions toutes les richesses de l'Italie, et en outre toutes celles de la France et de l'Allemagne et du monde ; si nous avions ainsi toutes choses à souhait et que rien ne vint à nous manquer, fra Léone, mon enfant, avec tout cela nous n'aurions point la perfection de la joie ! »

Et comme le Saint, après avoir dit ces paroles, rentrait dans son recueillement, fra Léone reprit l'avance sur lui, méditant dans son cœur ce que son père venait de lui dire. Quelques instants après, saint François l'appela de nouveau et s'écria avec ferveur : « Fra Léone, fra Léone, lors même que nous jouirions de tous les plaisirs de la vie, que nous trouverions chez nous toutes les voluptés de ce monde et que notre chair nagerait dans les délices, crois-moi, fra Léone, nous ne trouverions point là la perfection de la joie. »

Le bon frère recueillit cette seconde parole comme

la première et continua quelques pas devant saint François sa marche silencieuse.

Une troisième fois le Saint appela son ami : « Fra Léone, lui dit-il, si nous étions élevés à la splendeur de toutes les dignités humaines, si nous commandions aux peuples comme les princes et les rois, si nous étions les maîtres du monde et si nous voyions tous les hommes prosternés devant nous, si même le Seigneur nous revêtait de l'autorité suprême qu'il a confiée au Pape, et si nous voyions les fidèles du CHRIST venir baisser nos pieds et implorer notre bénédiction, ce n'est point en cela non plus, fra Léone, que nous pourrions trouver la joie parfaite. »

Enfin, saint François, ayant appelé une dernière fois fra Léone et lui ayant dit que la joie ne se trouvait pas davantage dans la science, dans l'estime des hommes, ni dans la possession d'aucune créature, le bon frère s'visa de lui répondre : « Mon père, tu viens de me parler de tout ce qui touche ordinairement les hommes, et tu me dis cependant que là n'est point le bonheur. Je te prie donc, de la part de DIEU, de me dire où est la joie parfaite. »

Et saint François lui répliqua : « Fra Léone, petite brebis de DIEU, la joie parfaite consiste à ne chercher que DIEU en ce monde. Si tu fais toujours sa sainte volonté, si tu l'aimes de tout ton cœur, si tu t'appliques en toutes choses à plaire à ton Sauveur et à le suivre jusqu'au Calvaire; si, comme lui, tu es doux et humble de cœur, si tu pardones à ceux qui t'offensent, si

tu fais du bien à tous pour l'amour de Jésus, si tu pleures tes péchés dans une parfaite pénitence, en un mot, si ta conscience est droite et pure, et si ton âme se prépare par une vie vraiment sainte au bonheur éternel du paradis, fra Léone, mon enfant, en cela consiste la vraie joie, et tu seras heureux du véritable bonheur. »

Saint François, en parlant ainsi, avait le visage enflammé et les yeux baignés de larmes. Le frère Léone recueillit ces paroles comme une leçon céleste, et il en profita si bien tout le reste de sa vie, qu'il vécut plein de mérites et mourut en odeur de sainteté.

LES PETITES VERTUS

Ce qui est petit aux yeux des hommes est souvent grand devant Dieu ; et la foi chrétienne nous apprend que Dieu aime les petits, les humbles et les simples de cœur. A ne considérer que l'extérieur, les vertus se distinguent en grandes et en petites. Les grandes vertus, ou du moins celles que les hommes appellent grandes, sont des vertus brillantes, sonores, que tout le monde voit et admire ; les petites, ou du moins celles que les hommes appellent petites, sont les vertus cachées et modestes, qui se dérobent aux regards, et qui se perdent, pour ainsi dire, dans l'ensemble d'une bonne et sainte vie.

« Chacun, disait saint François de Sales en son langage toujours si aimable et si gracieux, chacun veut

avoir des vertus éclatantes et de montre, attachées au haut de la croix, afin qu'on les voie de loin, et qu'on les admire. Très-peu se pressent à cueillir celles qui, comme le thym et la violette, croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce sont les plus odoriférantes, et les plus arrosées du sang du Sauveur, qui a donné pour première leçon aux chrétiens : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Il n'appartient pas à tout le monde d'exercer ces grandes vertus de force, de magnanimité, de magnificence, de martyre, de patience, de constance, de valeur. Les occasions de les pratiquer sont rares ; cependant tout le monde y aspire, parce qu'elles sont éclatantes et de grand nom ; et souvent, sans qu'on le sache, la vanité trouve son compte dans leur pratique.

Quant aux petites vertus, le monde ne les connaît guère, les estime peu, et il faut avoir le cœur très-pur pour les vouloir. Qui fait attention en effet à cette constante condescendance à la mauvaise humeur du prochain, au doux support des imperfections d'autrui, au support modeste d'un caractère bizarre, d'une petite injustice, d'une préférence sans motifs, et de ces mille coups d'épingle que l'on appelle les petites misères de la vie ? Qui s'avise d'admirer, de vanter l'humilité de ceux qui souffrent un refus avec douceur, qui sont reconnaissants d'un bienfait, qui traitent leurs infirmiers avec bonté et humanité, qui témoignent aux pauvres des égards et de l'affabilité ?

Tout cela nous paraît petit, nous ne voulons que

des vertus *braves et bien vêtues*, comme ajoutait le bon saint Fran^{çois} de Sales ; et nous ne pensons pas que la vie ne se compose guère que de petites actions où les grandes vertus trouvent difficilement à se placer. Les occasions de gagner de grosses sommes ne se rencontrent pas tous les jours, mais tous les jours on peut gagner des liards et des sous ; et, en ménageant bien ses petits profits, il y en a qui se font riches avec le temps. Nous amasserions de grandes richesses spirituelles et nous thésauriserions beaucoup de trésors pour le ciel, si nous employions au service du saint amour de Dieu toutes les menues occasions qui se rencontrent à chaque moment.

Donc réjouissons-nous de pouvoir à si bon compte plaire à Dieu et devenir parfaits. Ne laissons passer aucune de ces bonnes petites occasions de sanctifier notre vie, et de vivifier par la prière et par le souvenir de Dieu nos moindres actions, nos moindres travaux, nos moindres peines. Faisons tout pour Jésus-Christ, et nous ne perdrons pas notre récompense : semblables à la fourmi qui pendant l'été amasse, brin par brin, ses grandes provisions d'hiver, nous retrouverons, après le travail de la vie, nos provisions bienheureuses et éternelles, fruit de notre humble et terrestre labeur.

LA DOUCEUR

En vous parlant de la Douceur et en vous engageant à la pratiquer, permettez-moi de vous dire que je vous rends un vrai service. La douceur, en effet, est la mère du bon caractère, et le bon caractère est, à peu de chose près, le secret du bonheur dans la vie.

La douceur est cette vertu chrétienne, si rare et si charmante, qui nous fait nous accommoder sans cesse à l'humeur des autres pour l'amour de Dieu, supportant tout de leur part et leur donnant le moins possible à supporter de la nôtre. La douceur est à notre vie ce qu'est l'huile aux mouvements d'une machine. Il semble, en apparence, que ces quelques gouttes d'huile que l'on introduit dans les rouages sont peu de chose. Voyez cependant, quels craquements, quels efforts, quelle résistance, si l'on vient à les oublier ! Ainsi en est-il de la douceur. Elle est la vertu des vertus, que notre Père céleste nous recommande sans cesse, comme le baume de nos actions, la vertu conservatrice de la société, et comme la fleur la plus exquise de la charité chrétienne qu'il faut pratiquer en tout temps et en tout lieu.

L'*humilité* et la *mansuétude*, telle est la grande leçon que nous a laissée notre Sauveur. Jésus est appelé l'*AGNEAU DE DIEU* dans la sainte Écriture, non-seulement à cause du sacrifice de sa croix, mais encore à cause

de la douceur inaltérable qu'il montra durant toute sa vie, et surtout durant sa Passion. Jamais un reproche, jamais une parole de colère ! Chez Caïphe, il reçoit un soufflet et est traité de blasphémateur; il répond simplement à celui qui l'injurie : « *Si j'ai mal parlé montrez-le; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez vous?* » Il conserva cette merveilleuse douceur jusqu'à sa mort. Lorsqu'il était suspendu à sa croix, au milieu des horribles douleurs de l'agonie, il ne trouvait que de douces paroles pour ses bourreaux; il priait Dieu, son Père, de leur pardonner, et consolait d'une divine espérance le voleur repentant, crucifié à ses côtés !

Rien n'édifie tant le prochain que la douceur, dit saint François de Sales, ce modèle accompli de la mansuétude chrétienne. Tout en lui annonçait cette belle vertu; son air, ses paroles, ses manières, tout était douceur. Saint Vincent de Paul, qui avait eu le bonheur de le voir, disait ne jamais avoir trouvé d'homme plus doux, et ajoutait qu'il lui semblait avoir trouvé en lui l'image vivante de la bonté du Sauveur. Refusait-il quelque faveur qu'il n'aurait pu accorder sans blesser sa conscience, il accompagnait son refus de tant de grâce et de charité, qu'on se retirait content quoiqu'on n'eût rien obtenu. Il était également doux envers tout le monde, supérieurs, égaux, inférieurs, au milieu de sa famille comme parmi des étrangers; bien différent de ceux qui, comme il le dit lui-même, semblent être *des anges dans la rue et des diables à la maison*. Il ne se plaignait jamais des manquements de

ses serviteurs ; à peine leur donnait-il quelquefois des avis, mais toujours avec bonté. Aussi bien la douceur est-elle le meilleur moyen pour se faire obéir, et l'expérience vérifie chaque jour l'oracle de l'Évangile : « *Heureux ceux qui sont doux, ils seront les maîtres de la terre.* » « J'ai essayé plusieurs manières de gouverner, » disait sainte Jeanne de Chantal ; « et je n'en ai pas trouvé de meilleure que celle qui est basée sur la patience et sur la douceur. »

On voit souvent des personnes pieuses, des femmes chrétiennes, par exemple, se plaigndre de ne pouvoir ramener à Dieu leur mari ou leurs enfants. Pourquoi ne prennent-elles pas l'unique moyen d'arriver à ce but si désiré ? Est-ce avec du vinaigre que l'on prend les mouches ? On gagne bien plus avec la douceur qu'avec la sévérité ; et saint Vincent de Paul disait qu'il avait fait dans sa vie trois réprimandes sévères, croyant avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte, et que, néanmoins, ces trois réprimandes n'avaient point réussi, au lieu que celles qu'il avait faites avec douceur avaient toujours eu un bon résultat.

Saint François de Sales, par sa douceur, obtenait des autres tout ce qu'il voulait, et il lui arrivait souvent de convertir à Dieu les pécheurs les plus obstinés, rebelles jusque-là à tous les efforts. C'était aussi l'esprit de saint Vincent de Paul. Une fois, ce saint prêtre confia à un missionnaire de sa compagnie un grand pécheur, pour le convertir ; mais ce fut en vain : le missionnaire pria saint Vincent de s'y employer ;

et celui-ci ayant parlé quelques instants avec cet homme, le convertit sans peine. Ce pécheur déclara plus tard que c'était la douceur et la charité du saint qui avaient aussitôt gagné son cœur.

C'est surtout lorsque l'on est agité par la colère, ou bien lorsque l'on est repris trop sévèrement par quelque supérieur, ou insulté par quelque autre personne, qu'il est nécessaire de pratiquer la douceur. Oh ! qu'ils sont agréables au divin Jésus les cœurs humbles et doux qui, pour l'amour de lui, savent supporter les affronts, pardonner à leurs ennemis et rendre le bien pour le mal ! Il ne nous est pas difficile d'être doux quand rien ne nous contrarie ; mais nous survient-il une contradiction, nous nous enflammons et nous jetons feu et flammes comme le mont Vésuve. Il faut avoir une douceur plus réelle, et passer en cette vie comme le lis entre les épines ; quoique les épines piquent le lis, il ne cesse pas d'être une belle fleur, également suave, odorante et agréable. Le vrai chrétien conserve toujours la paix dans son cœur et la manifeste au dehors, dans l'adversité comme dans la prospérité.

Lorsqu'il nous faut répondre à quelqu'un qui nous insulte, ayons soin de le faire toujours avec douceur. Une réponse douce suffit pour éteindre le feu de la colère. Si nous nous sentons ému, il vaut mieux nous taire ; et si parfois la faiblesse humaine nous a laissé nous emporter à la colère, faisons tout notre possible pour nous calmer aussitôt ; recherchons les

occasions de parler avec bonté à celui qui nous a offensé.

Gardons-nous aussi de la mauvaise humeur et du mauvais caractère. Une âme qui aime véritablement Dieu n'est jamais de mauvaise humeur, parce que la pensée de la présence et de la volonté de Dieu la calme dans toutes les contradictions ; ainsi elle est toujours douce et affable envers tout le monde.

Mais, cette douceur, on ne peut l'obtenir sans de véritables efforts, sans la pratique de la religion et sans un grand amour envers Jésus-Christ. L'expérience est là pour nous apprendre à nous-mêmes que nous ne sommes jamais plus charitables envers les autres que lorsque nous servons fidèlement le bon Dieu.

En cela, comme toujours, la religion se montre la grande maîtresse du bonheur des hommes ; et si la vie est dure et amère, c'est parce que l'on méconnaît et que l'on repousse sa douce voix.

L'HUMILITÉ

Dans un des passages les plus divins du divin Évangile, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous déclare que la perfection chrétienne consiste à comprendre et à pratiquer deux paroles : **Humilité** et **Douceur**. « Venez à « moi, nous dit-il, vous tous qui souffrez et êtes accablés ; et moi je vous soulagerai. Prenez mon joug sur « vous, et apprenez de moi que je suis *doux et humble*

« de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes.
« Car mon joug est suave , et le fardeau que j'impose
« est léger. »

Qu'est-ce donc que l'*humilité*? Qu'est-ce que la *douceur*? Deux excellents sujets de méditation pour un vrai chrétien.

L'*humilité* est une vertu chrétienne qui nous fait connaître ce que nous sommes , c'est-à-dire néant et misère , qui nous fait rapporter au bon Dieu la gloire et l'honneur de tout le bien qui est en nous , et qui nous empêche de nous enorgueillir sottement et de nous éléver au-dessus des autres.

L'*humilité* est une *vertu* , c'est-à-dire une force , une victoire. Nous sommes tous en effet , par suite du péché originel , portés à l'orgueil , à la vanité et à la vaine gloire. Pour réprimer cette tendance vicieuse , il faut de la force , il faut un combat et un combat rude et permanent. Cette force n'est autre que la vertu d'*humilité*.

L'*humilité* est une *vertu chrétienne*. Cette force , en effet , qui nous est donnée pour terrasser notre orgueil , nous vient de JÉSUS-CHRIST , source unique de toute grâce. Par le baptême , Jésus , notre Sauveur , s'établit en notre âme comme un roi dans son royaume , comme un maître dans sa maison ; et il répand en nous son Esprit de sainteté pour nous communiquer toutes ses vertus , et , entre autres , sa très-sainte et très-parfaite humilité. JÉSUS-CHRIST est donc le principe de l'*humilité* de tous ses disciples ; et le Saint-

Esprit, qui nous unit au Sauveur pour nous rendre semblables à lui, est en nous la source inépuisable de l'humilité. Par le sacrement de Confirmation, ce divin Esprit nous communique toute la force de Jésus et nous donne ainsi le moyen tout-puissant de triompher de tous les vices, et en particulier de l'orgueil. L'Eucharistie et la prière, en alimentant cette force, sont le secret de la persévérance dans l'humilité chrétienne.

L'humilité *nous fait connaître ce que nous sommes, c'est-à-dire néant et misère.* Pour nous faire plus sûrement détester et combattre l'orgueil, Jésus-Christ nous fait d'abord clairement connaître que l'orgueil est une folie et une illusion. L'orgueilleux, en effet, se persuade qu'il est excellent, sinon parfait; et il se complait en lui-même, il s'admire, il aime et recherche les louanges, il s'étonne et s'irrite dès qu'on lui refuse l'estime qu'il s'attribue si largement. Tous ces sentiments sont faux, contraires à la vérité, et ne sont qu'une illusion menueuse par laquelle Satan, le père de l'orgueil, cherche à perdre nos âmes. En effet, par nous-mêmes et de nous-mêmes nous ne sommes rien, nous n'avons rien et nous ne pouvons rien. Tout le bien qui est en nous vient de Jésus-Christ, appartient à Jésus-Christ, à commencer par notre existence elle-même, dont il est le Créateur et qui ne subsiste que par lui. Toute la lumière qui resplendit sur la terre ne vient-elle pas du soleil, et ne demeure-t-elle pas, même ici-bas, la propriété du soleil? Que répondriez-vous à la terre si

elle pouvait penser et parler, et si elle venait vous dire : « Regarde-moi et vois comme je suis splendide ; cette lumière est à moi, c'est mon bien propre, et tout l'honneur doit m'en revenir ? » Vous lèveriez les épaules et lui diriez à juste titre : « Pauvre sorite, de toi-même tu n'es qu'une lourde masse, opaque, sombre et sans gloire ; toute cette splendeur, toute cette lumière qui t'environne, vient du soleil et appartient au soleil jusqu'au moindre rayon. Attends un peu la nuit, et tu seras noire comme un cachet. » Ainsi en est-il de Jésus-Christ et de chacun de nous : Jésus est en nous le principe de tout bien, le foyer de toute lumière, la source de toute force, de toute perfection ; nous dépendons entièrement de lui, et, comme le dit l'apôtre saint Paul, « nous n'avons rien que nous n'ayons reçu. Pourquoi dès lors nous enorgueillir comme si ces biens nous appartaient ? » Donc, de nous-mêmes et par nous-mêmes, nous ne sommes rien, et nous ne méritons rien, aucun honneur, aucune estime, aucune gloire.

Mais il faut aller plus loin et reconnaître, à la lumière de l'humilité, que non-seulement nous ne sommes rien par nous-mêmes, mais que nous sommes de pauvres misérables, des pécheurs très-dignes de confusion et de châtiment. Nos péchés ne viennent pas de Jésus-Christ, mais de nous-mêmes ; et, le péché étant mauvais, étant méprisable et digne de châtiment, il est tout naturel, qu'en notre qualité de pécheurs, nous soyons honteux de nous-mêmes, que

nous nous méprisons sincèrement nous-mêmes, et que nous reconnaissions la justice parfaite des châtiments et des humiliations que le bon Dieu nous envoie de temps à autre. — Tel est le premier effet de l'humilité, qui nous fait voir clairement que tout le bien qui est en nous, appartient au bon Dieu et que nous ne sommes, en réalité, que néant et misère.

— Comme conséquence directe de ce que nous venons de dire, l'humilité nous fait rapporter directement à Notre-Seigneur la gloire et la louange de tout ce que nous faisons de bien et de tout ce que les autres aiment et estiment en nous. Le chrétien qui aime son Sauveur Jésus, est heureux de lui rendre ainsi l'honneur qui lui appartient, de s'anéantir intérieurement en sa divine présence, d'avouer franchement et paisiblement qu'il n'est rien qu'un pauvre pécheur, et qu'il ne se confie que dans la miséricorde de son bon Dieu. L'humilité est ainsi un acte très-pur d'amour divin, et c'est ce qui fait son excellence. L'humilité est la perfection de l'amour de Dieu, comme la douceur est la perfection de l'amour du prochain. L'une et l'autre sont la perfection du véritable amour de nous-mêmes.

— On conçoit aisément comment un chrétien sincèrement humble ne pense pas à s'enorgueillir et à voler la gloire de Jésus-CHRIST. Par humilité, nous devenons, devant Dieu et devant les hommes, de vrais *honnêtes gens*. Est-on honnête, je vous le demande, quand on prend et quand on garde le bien d'autrui? Or, l'hon-

neur, la louange, l'estime, la gloire, la grandeur, tout cela appartient au bon Dieu seul, principe et auteur de tout bien. L'humilité, c'est la vérité et la justice. Elle est, dans l'ordre de la religion, ce qu'est la justice, ce qu'est la probité dans nos rapports de société avec nos semblables.

Enfin, l'humilité nous empêche de nous éléver au-dessus de nos frères, et de les jamais mépriser. Connaissons-nous, en effet, les secrets de Dieu et la mesure des grâces que reçoit chaque âme? Parce que je paraïs meilleur que vous, plus pieux, plus charitable, plus dévoué; parce que je réussis mieux en telle ou telle occasion; parce que je crois remarquer en moi plus d'intelligence, plus de mémoire, plus de bonnes qualités, etc., est-ce une raison pour que, en réalité et devant Dieu, j'aie plus de mérites que vous? Pas le moins du monde; ici tout est relatif; si j'ai reçu cent francs et que je n'en rende que cinquante à mon maître; si vous, au contraire, n'ayant reçu que vingt-cinq francs, vous lui en rapportez vingt-cinq, n'est-il pas évident que vous êtes deux fois meilleur que moi, quoique je paraïsse beaucoup plus riche que vous? Il en est ainsi dans l'ordre de la grâce et de tous les dons, naturels ou surnaturels, que le bon Dieu départit, comme il l'entend, à chacune de ces créatures. Ne nous comparons jamais aux autres et ne nous estimons jamais plus que les autres, parce que nous n'avons pas en main les éléments d'un jugement équitable. Gardons-nous surtout de mépriser qui que ce

soit, de peur de faire comme le pharisién de la parabole, à l'égard du pauvre publicain que Dieu bénissait et relevait bien haut à cause de son humilité. Qui sait si ce pécheur scandaleux, si cette mauvaise femme, si cet homme qui fait aujourd'hui des actions très-mépribables, ne se convertiront pas un jour et ne deviendront pas de grands saints ? Détestons, méprisons, blâmons hautement et condamnons en eux le mal, comme nous le condamnons en nous-mêmes ; rien de plus juste, rien de plus chrétien, rien de plus salutaire ; mais distinguons toujours le pécheur d'avec le péché, et gardons toujours la charité dans l'humilité.

Donc, pour nous résumer, l'humilité que Jésus nous recommande, comme la première partie de la sainteté évangélique, est une *vertu chrétienne qui nous fait connaître ce que nous sommes, c'est-à-dire néant et misère, qui nous fait rapporter au bon Dieu la gloire et l'honneur de tout le bien qui est en nous, et qui nous empêche de nous enorgueillir et de nous éléver au-dessus des autres.* O Jésus ! doux et humble de cœur, donnez-nous une vraie humilité !

BIENHEUREUX LES PAUVRES D'ESPRIT

L'impiété cache souvent ses haines sous des sourires, souvent elle trouve que le plus sûr moyen de vaincre Dieu, c'est de se moquer de lui. De là ces quolibets, ces chansons populaires, ces jeux de mots, ces plai-

santeries grossières qui courent les rues et jettent le ridicule sur ce qu'il y a de meilleur et de plus saint.

En commençant cette partie de ses prédications, que l'on appelle le *sermon de la montagne*, Notre-Seigneur Jésus-CHRIST laissa tomber de ses lèvres divines une parole qui n'a point échappé aux insultes de ceux qui ont le malheur de n'avoir pas la foi.

Le démon de l'impiété n'a pas compris, ou du moins il a fait semblant de ne pas comprendre tout ce que cette parole avait de sublime et de consolant, et, jouant sur les mots, il a prétendu, en levant dédaigneusement les épaules, que l'Évangile n'appelait au ciel que les gens sans intelligence et sans éducation. « Voyez plutôt, a-t-il dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est pour eux.* N'est-ce pas clair ? « *Les pauvres d'esprit,* » c'est-à-dire les ignorants, les gens sans esprit et sans intelligence sont seuls bons à être chrétiens ! »

Il y a deux espèces de « pauvres d'esprit : » ceux dont parle l'Évangile, et ceux dont il ne parle pas. Ces derniers composent une classe nombreuse d'individus qui ne savent rien et parlent de tout, qui se croient profonds et ne sont que creux, dont les jugements en matière de religion, de science, de philosophie, etc., font sourire de pitié tout homme de bon sens.

Les pauvres d'esprit dont parle l'Évangile n'ont, grâce au ciel, aucun rapport avec ceux-là. Notre-Seigneur les proclame bienheureux et leur promet le

bonheur de l'éternité. Quels sont ces pauvres d'esprit? et que signifie cette parole mystérieuse de l'Évangile : **PAUPERES SPIRITU?**

Inutile de dire qu'elle n'est pas synonyme d'ignorant et d'homme sans intelligence. Dieu est le père des lumières, le roi des intelligences, le Dieu des sciences; la foi est une divine et magnifique lumière, surajoutée à la lumière de la raison humaine; et jamais le manque d'esprit ou d'éducation n'a été regardé par la religion chrétienne comme une qualité ni une vertu. Pour les chrétiens, comme pour tout le monde, cela n'a jamais été considéré que comme un malheur et une chose digne de compassion.

La parole évangélique veut dire : Bienheureux les hommes qui ont le cœur détaché des biens périssables de ce monde! Bienheureux les chrétiens que l'amour de Dieu détache intérieurement et *en esprit* des richesses, des honneurs et de toutes les choses qui passent! En échange de ces faux biens, ils possèdent dès maintenant Jésus-Christ, qui est le roi du ciel, et qui les admettra dans son royaume éternel, s'ils persévèrent dans la pureté de son amour.

La pauvreté d'esprit évangélique est donc tout simplement l'esprit de pauvreté et de détachement volontaire de tout ce qui n'est pas Dieu, c'est l'esprit d'humilité, c'est la perfection de l'amour de Jésus; et voilà pourquoi Notre-Seigneur lui promet le royaume du ciel. Tous les saints ont été en ce sens divin, des *pauvres d'esprit*. Quel homme a eu plus *d'esprit*, plus de

si nesse, plus de pénétration que saint François de Sales par exemple? Toutes ses œuvres pétillent *d'esprit*, et les doctrines les plus relevées et les plus saintes y sont assaisonnées de si gracieuses comparaisons, d'observations si ingénieuses et si profondes, qu'en lisant ces pages charmantes, on ne peut s'empêcher de s'écrier à la fois : que saint François de Sales est donc bon et qu'il a donc *d'esprit* !

Et cependant saint François de Sales a été parfaitement *pauvre d'esprit*; il ne tenait à rien qu'à l'amour de son Dieu et à l'accomplissement de sa sainte volonté; il ne se recherchait en rien lui-même, donnait aux églises et aux pauvres tout ce qu'il possédait, et avait si peu de souci de lui-même qu'il était content de tout, de la maladie comme de la santé, des injures comme des honneurs, de la gêne comme du bien-être. Il donnait tout, jusqu'à ses chemises, sa vaisselle et ses meubles. Il portait des habits si usés qu'un mendiant, à qui l'on avait donné une culotte du saint évêque, crut que l'on se moquait de lui, et porta sa plainte au saint lui-même, qui ne put s'empêcher de rire à la vue de cette guenille. Saint Charles Borromée, le grand cardinal et archevêque de Milan, qui appartenait à une famille princière et avait un revenu immense, donnait également tout ce qu'il avait sans jamais compter; il n'était dur qu'à lui-même, couchant sur une planche, ne mangeant que du pain et des pois, et ne buvant que de l'eau, n'épargnant jamais sa peine; on compta un jour jusqu'à huit pièces sur sa robe rouge

de cardinal. Ce grand homme était, lui aussi, un pauvre d'esprit.

Et saint François d'Assise, le plus aimable des saints, qui, dans sa jeunesse, était connu pour un des cavaliers les plus braves, un des jeunes hommes les plus spirituels et les plus accomplis de son temps et de son pays! Il comprit que le ciel valait mieux que la terre, et que ce n'était, en définitive, que sagesse et simple bon sens de mépriser les bagatelles d'un moment pour acquérir les réalités éternelles; il quitta tout, jusqu'aux vêtements qu'il tenait de son opulente famille, et, revêtant pour tout habit un sac grossier avec une corde autour des reins, pieds nus, dénué de tout, sauf de l'unique trésor nécessaire, qui est Jésus-Christ, il s'écriait, le cœur rempli de joie, l'âme embrasée d'amour, les yeux baignés de larmes: *Deus meus et omnia! Mon Dieu et mon tout!*

Il en est de même de tous les saints, et, proportion gardée, de tous les vrais chrétiens. Tous, si nous voulons arriver au ciel, si nous voulons être disciples de Jésus-Christ, nous devons être *pauvres d'esprit*, c'est-à-dire prêts à renoncer à tous les avantages de ce monde, pour le servir et pour l'amour de notre divin Maître. Ceux qui ne sont pas en cette disposition, ne sont pas des chrétiens tels que le veut l'Évangile, et le royaume du ciel n'est pas pour eux. La pauvreté d'esprit est l'abrégué sublime de la morale chrétienne.

QUATRIÈME PARTIE

LE SIGNE DE LA CROIX

Il n'y a rien de petit dans ce que fait le bon Dieu. La moindre fleur, le moindre grain de sable, si vous en examinez soigneusement les détails, révèlent, aussi bien que le soleil et les splendeurs du firmament, la toute-puissance, la sagesse, la grandeur infinie de leur Créateur.

Il en est de même de la religion chrétienne; elle est sortie des mains de Dieu, comme la nature; ou plutôt, elle est la manifestation, la révélation que Dieu a faite de lui-même à des êtres raisonnables qu'il a daigné créer.

Aussi, découvre-t-on dans les moindres détails de la religion, lorsqu'on les analyse avec attention, des beautés, des profondeurs non moins admirables que les beautés de la nature; et l'on s'écrie devant les unes comme devant les autres: « Dieu seul a pu faire de pareilles merveilles. Le doigt de Dieu est là! » Prenons-

en pour exemple le *signe de la croix*, cette petite pratique de religion si universelle, si fréquente dans le courant de nos journées.

Nous faisons tous le signe de la croix, mais combien d'entre nous le font sans se douter des mystères qu'il renferme! C'est ainsi que le bœuf, le cheval, broutent les ravissantes fleurs cachées sous l'herbe des prairies, sans avoir connaissance de leur charme.

C'est par manque de réflexion que nous n'attachons pas au signe de la croix l'importance qu'il mérite.

Le *signe de la croix* est un signe extérieur, un mouvement que les chrétiens forment sur eux-mêmes, ordinairement avec la main droite, et qui se fait en traçant la figure d'une croix †, sur la poitrine, ou sur le front, ou sur le cœur, ou sur quelque objet extérieur.

Le *signe de la croix* est le *signe du chrétien*, c'est-à-dire le signe extérieur qui distingue le chrétien des autres hommes.

Ce sont les Apôtres qui l'ont institué; ce sont eux qui, revêtus de l'autorité de Jésus-Christ, ont enseigné aux premiers disciples de l'Évangile cette pratique religieuse.

Pourquoi ont-ils choisi ce signe de préférence à un autre? Pourquoi et comment ce signe est-il le *signe du chrétien*?

1° Parce qu'il rappelle à celui qui le fait et à ceux qui le voient faire, que Jésus-Christ est le Dieu des chrétiens et le Maître unique de leur âme;

Parce qu'il rappelle que ce grand et bon Dieu nous a tant aimés, qu'il s'est livré pour nous au supplice de la croix, et que nous devons l'aimer de tout notre cœur.

Le signe de la croix nous remet sans cesse devant les yeux Jésus-Christ crucifié, notre modèle, dont nous sommes appelés à retracer les vertus si nous voulons être sauvés par lui et en lui. Jésus crucifié est la règle vivante de tous ses disciples, et sa croix est le code de leur morale; le signe de la croix de Jésus-Christ résume donc toute la morale chrétienne et rappelle à celui qui le fait avec attention et religion l'obligation où il est de retracer dans sa conduite journalière, la pénitence, la mortification, l'humilité, la douceur, la patience, le détachement, la chasteté, l'obéissance de son Maître, son amour envers son Père céleste; envers sa sainte Mère, envers tous les hommes, sa miséricorde pour ses ennemis et son amour pour la souffrance.

2^o Le signe de la croix est encore le signe propre du chrétien, parce qu'il lui rappelle l'éternité bienheureuse. Jésus est ressuscité après sa passion et sa mort, et c'est par sa croix qu'il est entré dans sa gloire. Ainsi en est-il de ses disciples. Leur gloire dans le paradis doit être le fruit de leur vie crucifiée et semblable à la vie de leur Sauveur. Aussi nous déclare-t-il dans l'Évangile que lorsqu'il viendra, à la fin du monde, pour juger tous les hommes, il paraîtra avec le signe sacré de la croix, pour servir comme de marque de reconnaissance aux élus, et de marque de ré-

probation aux réprouvés. Il ne reconnaîtra pour siens que les disciples de la croix, que les imitateurs de sa vie crucifiée, c'est-à-dire les vrais chrétiens.

3^e La troisième raison pour laquelle le signe de la croix est le signe distinctif du chrétien, c'est qu'il rappelle les points les plus importants de la religion chrétienne :

Il rappelle le mystère de la sainte et indivisible Trinité; car, en le faisant, on dit : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*; trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit; en un seul Dieu : *au nom*; et non pas : *aux noms*; le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire, le Fils de Dieu descendant du ciel en terre pour nous, dans le sein de la Vierge MARIE. Car c'est en disant : *au nom du Fils*, que l'on descend la main du front à la poitrine, vive image de l'anéantissement du Fils de Dieu, qui repose dans le cœur de ses fidèles, comme jadis dans les chastes entrailles de MARIE; le mystère de la Rédemption, c'est-à-dire, Jésus-CHRIST, Fils de Dieu fait Homme, mourant sur la croix pour effacer nos péchés, nous mériter le pardon et le salut, et nous ouvrir les portes du ciel fermées par le péché; le mystère de l'Église, c'est-à-dire, de la société une, sainte et catholique des disciples de Jésus-CHRIST, des enfants de la croix. Le signe de la croix étant le même pour tous, est le signe de leur union en un seul corps, la marque extérieure de leur société. Il est donc le signe de l'Église, et il rappelle admirablement :

1^o Par son unité, que l'Église est *une*, ne formant qu'un seul corps, en dehors duquel on n'appartient plus à Jésus-CHRIST ;

2^o Par son universalité, que l'Église est *catholique* (ou universelle), s'étendant à tous les pays, à tous les peuples, et les appelant tous à la lumière de la vérité ;

3^o Qu'elle est *sainte*, ayant pour chef et pour modèle le Saint des saints, Jésus crucifié, dont l'imitation est la voie unique mais très-assurée de la vraie sainteté ;

4^o Que l'Église est *apostolique*, c'est-à-dire fondée par les Apôtres (instituteurs du signe de la croix), lesquels la gouvernent toujours par leurs légitimes successeurs, les pasteurs de l'Église catholique ;

5^o Enfin, il se trouve que le signe de la croix rappelle aux chrétiens que la vraie, la seule Église de Jésus-CHRIST est l'Église *romaine*, c'est-à-dire l'Église gouvernée par le Pape, Vicaire de Dieu et successeur de saint Pierre, Prince des Apôtres, lequel a souffert pour Jésus-CHRIST, à Rome, le martyre de la croix.

Vous le voyez donc, le signe de la croix résume et symbolise ce qu'il y a de plus grand, de plus fondamental dans le dogme et dans la morale du christianisme. C'est donc avec grande raison que les Apôtres nous l'ont donné comme *notre signe* distinctif. C'est aussi le motif qui porte l'Église à l'employer dans l'administration des choses saintes, dans les sacrements,

dans les bénédictions, au commencement et à la fin de toutes ses prières. Faisons désormais avec le respect et l'attention convenables ce signe si vénérable. Faisons-le, non point par habitude et du bout des doigts, comme des gens qui époussettent leur poitrine, mais avec religion, posément, lentement, du fond du cœur.

Faisons-le souvent, surtout dans nos tentations, dans nos peines, avant et après nos repas; et en le traçant sur nous, ayons soin de nous souvenir des saintes choses qu'il renferme, et des obligations que nous impose notre titre si grand de *chrétiens*.

DU RESPECT POUR LE SIGNE DE LA CROIX

On ne saurait croire combien il importe de faire avec respect et religion le très-saint *signe de la Croix*. Un chrétien qui prendrait à cœur cette pratique de piété si simple en verrait bientôt les excellents effets, et nous la proposons à tous comme un moyen aussi facile qu'efficace de sanctifier la journée.

Pour bien faire le signe de la croix, il faut porter la main droite étendue, d'abord au front, puis au milieu de la poitrine, puis à l'épaule gauche, enfin à l'épaule droite. Il n'est pas nécessaire de dire, toutes les fois qu'on se signe de la sorte, la formule si connue : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; il est bon et très-utile de prononcer cette courte prière, mais on

peut très-saintement et très-utilement faire le signe de la Croix sans rien dire.

Il faut se garder avec grand soin de mal faire le signe de la Croix, c'est-à-dire de le faire par routine, en riant et sans y penser, de le faire avec précipitation, sans se donner la peine de porter la main jusqu'au front, jusqu'à la poitrine et jusqu'aux deux épaules.

Rien n'est édifiant comme de voir un chrétien faire dignement un grand signe de Croix, bien catholique, bien religieux. Le célèbre P. de Ravignan faisait toujours son signe de Croix avec un soin scrupuleux ; on voyait qu'il était fier de former sur son front et sur son corps le signe de Jésus-Christ, la marque du chrétien. Par là il prêchait avant même que de prêcher, et, avant d'avoir dit une seule parole, il avait déjà fait sur ses auditeurs une impression profonde. Un ministre protestant qui était venu l'entendre un jour à Notre-Dame de Paris dit à son voisin, après avoir vu le vénérable religieux se signer avec une si sainte et si majestueuse gravité : « Il a déjà prêché ; le sermon est fini, et nous pourrions partir. »

Un signe de Croix bien fait recueille l'âme extraordinairement, unit à Dieu au fond du cœur, chasse le démon et dissipe puissamment les tentations, donne au chrétien un grand esprit de foi et le préserve de la dissipation et de la légèreté mondaine. Fait avec négligence, le signe de la Croix perd toute sa vertu et n'a plus aucune influence sur la piété.

Les parents et les maîtres doivent beaucoup insister auprès des enfants sur la pratique religieuse du signe de la Croix ; et, comme les enfants sont des petits *singes* qui imitent tout ce qu'ils voient faire, les pères et les mères, les maîtres et les maîtresses, doivent commencer à pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent, et faire toujours, à la maison aussi bien qu'à l'église, avant et après le travail, avant et après le repas, etc... leur signe de Croix en véritables catholiques.

Où en êtes-vous sur ce chapitre ? Comment faites-vous votre signe de Croix ? Le faites-vous souvent dans le courant de la journée ? Prenez bravement la résolution de vous renouveler dans l'esprit de foi au sujet de cette pratique, et de ne plus jamais faire avec distraction le **signe auguste de Notre-Seigneur Jésus-Christ.**

LE PATER

Le saint Évangile nous rapporte qu'un jour *Notre-Seigneur Jésus-Christ* était en prière, et qu'après sa prière, ses Apôtres s'approchèrent de lui et lui dirent : « Seigneur, apprenez-nous à prier, de même que Jean-Baptiste l'a appris à ses disciples. » — Et Jésus leur répondit : « Lorsque vous priez, dites : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.* »

« *Donnez-nous aujourd’hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.* »

Puis il ajouta, pour augmenter notre confiance :

« Si l’un de vous avait un ami et allait frapper à sa porte, au milieu de la nuit, pour lui emprunter trois pains, et si cet ami ne voulait point d’abord se déranger, croyez-vous qu’à la fin il ne se lèverait point pour se débarrasser de votre importunité, et ne vous donnerait point ce qu’on lui demande, si vous continuiez à frapper à sa porte? Je vous dis de même : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l’on vous ouvrira. Quel est le père qui donne un caillou à son enfant lorsqu’il lui demande du pain? Si donc vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien davantage votre bon Père qui est dans les cieux donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demanderont dans la prière! »

Nous devons donc prier avec une immense confiance en la bonté de Dieu, et nous sommes sûrs de présenter une prière agréable au bon Dieu quand nous lui adressons la prière qu'il nous a proposée lui-même.

Mais, pour mieux faire cette prière, il faut en bien comprendre tous les mots. Chaque parole, chaque syllabe, renferme des trésors.

Le *PATER* (ou *Oraison dominicale*, c'est-à-dire prière du Seigneur) renferme trois parties : 1° une petite

préface ; 2^o trois demandes qui regardent directement DIEU ; 3^o quatre demandes qui regardent directement nos propres besoins et ceux du prochain.

La préface se compose de ces paroles : *Notre Père qui êtes dans les cieux.*

Les trois demandes qui regardent directement le bon DIEU sont celles-ci : 1^o *que votre nom soit sanctifié* ; 2^o *que votre règne arrive* ; 3^o *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Les quatre demandes qui regardent directement nos besoins et ceux du prochain, sont celles-ci : 1^o *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ; 2^o *pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ; 3^o *ne nous laissez point succomber à la tentation* ; 4^o *délivrez-nous du mal.*

Ainsi soit-il, veut dire : qu'il en soit ainsi ; que DIEU m'accorde ce que je lui demande.

Et d'abord, quoi de plus doux et de plus auguste que cette sainte prière ! Sa première parole ne suffit-elle pas pour ravir tous les cœurs ? « **PATER NOSTER.** » — « **NOTRE PÈRE.** »

Chrétiens, c'est à un Père que nous parlons, à un bon Père qui nous aime, qui abaisse jusqu'à nous sa grandeur éternelle pour nous éléver par l'amour jusqu'à lui. C'est un Père, non point un maître, non point un juge ; il ne demande que confiance filiale, que bonne volonté, qu'amour sincère. Oh ! qu'il est doux d'être aux pieds d'un pareil DIEU !

Nous ne disons pas seulement : « **Mon Père** ; » nous

disons : « *Notre Père.* » Car nous sommes tous des frères, membres de la même famille qui est l'Église de JÉSUS-CHRIST. Le Père de famille est ce Père qui est aux cieux ; notre Mère est la sainte Vierge Marie, que ce divin Père a prise pour son épouse, en lui faisant concevoir son Fils unique dans le mystère de l'Incarnation ; notre frère ainé est JÉSUS-CHRIST, le Dieu fait homme, le Fils de Dieu et le Fils de Marie ; nos autres frères sont les saints, c'est-à-dire les chrétiens fidèles qui nous ont précédés dans la vie et qui sont déjà entrés sous le toit paternel du paradis.

Nous autres, enfants de Dieu, enfants de Marie, frères de Jésus-Christ, frères des saints et des martyrs par le baptême, nous formons aussi sur la terre, en union avec la famille céleste, une grande famille. Nous avons un père visible, vicaire de notre Père céleste et invisible ; c'est le Pape, chef et Père de l'Église, que nous appelons pour ce motif *Notre Saint-PÈRE le Pape* ; notre mère est l'Église ; nos frères sont tous les chrétiens ; la table de famille qui nous réunit ensemble est le banquet sacré de l'Eucharistie, où nous nous nourrissons du même aliment mystérieux, où nous puisons la force nécessaire pour arriver à notre Père céleste, après le voyage de la vie...

Voilà ce que nous enseignent ces deux seules paroles du *Pater* : « *Notre PÈRE.* »

Et voyez encore : ce Père, où habite-t-il ? Dans le ciel. « *Notre Père, qui ÊTES DANS LES CIEUX.* » Notre demeure, notre patrie n'est donc point sur la terre. Ce

n'est point aux bagatelles passagères de ce monde qu'il faut donner notre cœur. Notre demeure, notre cœur, notre espérance doit être dans le ciel, dans la sainte éternité qui va succéder à cette vie d'un moment. Quel motif puissant de ne point nous laisser séduire par les trompeuses amorces du plaisir! Détachons-nous de ce qui passe, pour nous attacher à ce qui demeure. Aimons notre Père, et pensons sans cesse au bonheur qu'il nous prépare dans son royaume.

Voilà certes une petite *préface* qui valait la peine de fixer votre attention. Avouez que jusqu'ici vous n'y aviez peut-être pas découvert de si grandes, de si douces choses.

2^o La seconde partie du *Pater* n'est pas moins admirable. Notre-Seigneur nous enseigne d'abord à y demander à son Père et à notre Père de répandre par toute la terre la gloire de son saint nom. «*Sanctifice-tur nomen tuum.*» — «*Que votre nom soit sanctifié,*» c'est-à-dire connu, respecté, aimé, glorifié, célébré, loué; par nous-mêmes d'abord, puis par tous nos frères, par les justes qui l'honorent si parfaitement, par les pécheurs qui le blasphèment, qui le rejettent, qui l'oublient. Nous demandons par ces paroles la propagation de la foi chrétienne dans tout l'univers, l'extinction de l'idolâtrie, la conversion des hérétiques, des impies, de blasphémateurs; nous y demandons que Dieu suscite de saints prédateurs de l'Évangile, de savants docteurs qui nous apprennent à

mieux connaître et à mieux aimer notre Père céleste, soit par de bons livres, soit par de bons discours ; nous y protestons solennellement contre la détestable habitude si répandue, hélas ! dans notre siècle, du blasphème du nom sacré de Dieu, et tous ensemble unis devant notre Père, que le blasphème irrite, nous nous efforçons de compenser par nos hommages les attaques des impies ; comme pour l'empêcher d'entendre leurs blasphèmes, nous crions tous d'un même cœur et d'une même voix : *Pater, sanctificetur nomen tuum.* — « *Notre Père, que votre nom soit sanctifié, que votre nom soit bénii, que votre saint nom soit loué, adoré, aimé et glorifié dans le ciel.* »

Le **PATER** ou **ORAISON DOMINICALE** renferme sept demandes, ainsi que nous le disions tout à l'heure. Trois regardent nos devoirs directs envers **DIEU** ; les quatre autres se rapportent à nos besoins personnels et à ceux de nos frères.

Nous avons expliqué la première demande du *Pater* : *Notre Père.... que votre nom soit sanctifié.*

Disons maintenant un mot de la seconde et de la troisième : **ADVENIAT REGNUM TUUM. Que votre règne arrive !** — Telle est la seconde demande du *Pater*.

Elle nous fait d'abord demander au bon Dieu que son règne divin, le règne de sa grâce, s'établisse et s'affermisse en nous ; que le péché mortel ne souille jamais notre conscience ; que le péché vénial ne soit jamais commis par nous de propos délibéré ; que **JÉSUS-CHRIST**, roi de notre âme, y établisse fermement son

empire, la gouverne et la régisse sans obstacle, et la trouve toujours parfaitement soumise à sa sainte domination.

Cette demande est encore un vœu pour l'extension de l'Église catholique par toute la terre; car l'Église n'est autre chose que le royaume de DIEU, l'établissement du règne du Père céleste et de JÉSUS-CHRIST, son fils unique au milieu de l'humanité.

Elle nous fait demander aussi, elle nous fait désirer le second avènement de N. S. JÉSUS-CHRIST et le triomphe définitif de son Église sur la terre et dans les cieux. Le règne de DIEU ne s'établira complètement dans le monde que par le second avènement du Rédempteur, qui, en ce jour seulement, dissipera et anéantira à tout jamais la révolte de Satan et les triomphes du péché et des pécheurs.

Enfin, par cette seconde demande, nous renouvelons chaque jour le désir du bonheur éternel; nous soupirons après le paradis, où nous régnerons bienheureux, dans la gloire de JÉSUS-CHRIST, le roi des gloires éternnelles.

Troisième demande du *Pater*: « *Notre Père...*, Que la volonté de VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE COMME AU CIEL. »

Il n'y a de bon, de vraiment bon, de vraiment nécessaire en ce monde, que de connaître et d'accomplir la sainte volonté de DIEU. En dehors de cette volonté, tout est vanité, et, bien souvent, tout est péché. Le bien cesse en quelque sorte d'être le bien, dès qu'il est fait en dehors de la volonté de DIEU. Voyez plutôt : Je

suis ouvrier père de famille ; la volonté de DIEU est donc que je travaille pour gagner honnêtement ma vie et faire subsister ma femme et mes enfants ; si, au lieu de travailler, je passe ma journée, comme les Sœurs de charité, à prier, à soigner les malades, etc., je manque à mon devoir, je fais mal. Cependant, quoi de meilleur en soi-même que la prière, que le soin des pauvres malades ? Mais, pour moi, et vu les circonstances où je me trouve placé par la Providence de DIEU, ce n'est pas ce bien-là que je dois faire, quoi qu'il soit plus parfait en soi-même de prier et d'exercer la charité que de travailler ; en préférant la prière au travail, je ne fais pas la volonté de DIEU, je manque à mon devoir, et pour moi, ce bien cesse d'être le bien.

Autre exemple : C'est aujourd'hui dimanche ou un jour de fête. Je travaille à mon état. Rien de mieux, n'est-ce pas, rien de plus honorable devant DIEU et devant les hommes que de gagner sa vie et celle de sa famille à la sueur de son front. Mais la volonté de DIEU est que je sanctifie le dimanche et les fêtes en m'abs tenant de ce travail, en allant à l'église, en assistant à la sainte messe et aux instructions chrétiennes ; et, à cause de cela, voici que ce travail qui, hier samedi, était la bonne œuvre que DIEU attendait de moi, qui, demain lundi, va être encore le bien pour moi, voici, dis-je, que ce travail devient coupable ; voici qu'en m'y livrant, je pèche, je pèche gravement. Pourquoi ? Parce que DIEU *ne veut pas que je travaille les dimanches et les fêtes.*

L'unique chose nécessaire est donc de connaître et d'accomplir avec amour la volonté du bon Dieu. C'est là l'abrégé du devoir, de la vertu, de la perfection pour chacun et pour tous. Que chacun fasse la volonté de Dieu dans la position où la Providence de ce bon et grand Dieu l'a placé, et voici que la paix, l'ordre, le bonheur, règnent partout. Dieu, en effet, ne veut que le bien; il ne repousse, ne défend que le mal. Tout ce qui est bon, utile à l'homme, Dieu le veut; tout ce qui lui est nuisible, Dieu le défend. Ainsi, la volonté de Dieu est notre bonheur; le bonheur est la conséquence inévitable de l'accomplissement de cette volonté. Dès qu'on y manque, le malheur accourt. Ainsi, voyez ce père de famille, pourquoi est-il si malheureux? Parce que sa femme se conduit mal, ou bien parce que ses enfants méconnaissent son autorité, ou encore parce que des gens sans probité lui ont fait perdre sa petite fortune. Mais le remède à tous ces maux et au chagrin qui en est la suite, n'eût-ce pas été, je vous le demande, l'accomplissement de la volonté de Dieu? Dieu voulait que cette épouse fût chaste, fidèle, douce et aimable; Dieu voulait que ce fils fût docile, respectueux, attentif aux besoins de son père; Dieu voulait que cet ami fût loyal, et respectât le bien d'autrui. Ils n'ont pas suivi la volonté de Dieu, et voici le péché et les larmes qui accompagnent cette révolte.

Donc, dire dans notre prière de chaque jour cette admirable parole: « *Mon Dieu, que votre volonté soit*

faite sur la terre comme au ciel, » c'est dire : « Mon Dieu, je désire que moi et tous mes frères, nous soyons bons et heureux. Je veux et je souhaite que tous les hommes fassent le bien et évitent le mal, et que, par ce moyen, ils soient tous heureux. Je désire que chacun remplisse exactement et parfaitement son devoir, son devoir de chrétien, qui est le premier de tous ; puis son devoir de citoyen généreux et fidèle, son devoir de père, d'époux, de fils, d'ami ; son devoir d'homme chaste et honnête. » — Y a-t-il rien de meilleur que tout cela ? — C'est dire, en termes équivalents : « Je désire que la terre soit le séjour de la paix et de la félicité ; et qu'après l'épreuve de la vie, moi et tous mes frères, nous recevions dans le Paradis la récompense impérissable de la vertu. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que voilà une petite prière qui en vaut une autre ; qu'en dites-vous ? Il n'y a que le bon Jésus seul qui pouvait, en si peu de mots, résumer tant de bonnes choses.

Et puis, si vous souffrez, si vous êtes pauvre, si vous êtes affligé (et certes, ce ne sont pas les peines qui manquent en cette terre d'exil !), quelle paix profonde mettra en vous cette pensée : que c'est Dieu qui le veut ainsi ! Il le veut, non pour vous faire souffrir, il est trop bon pour cela ; mais pour éprouver votre fidélité ; mais pour vous faire mériter un bonheur plus grand dans le ciel ; mais pourachever de vous purifier de vos souillures qui, sans cette expiation, vous retiendraient long-temps dans les flammes terribles du Purgatoire ! Voilà

pourquoi Dieu vous envoie la douleur. Recevons-la avec résignation, sinon avec joie ; mais toujours, servons-nous-en pour nous éléver vers notre bon Père, pour lui demander son Paradis après une vie, dont il prend soin de nous dégoûter par les amertumes qu'il y sème sous nos pas ; disons-lui sans cesse dans nos douleurs : « Mon bon Dieu et mon Père céleste, que votre volonté se fasse en moi ; que votre volonté s'accomplisse sans que je murmure contre vous ! » — C'est un trésor que cette parole du *Pater* ; heureux celui qui sait la comprendre, et plus heureux encore celui qui la prend pour l'unique règle de ses désirs et de sa conduite !

Il nous reste à dire un mot des quatre dernières demandes du *Pater* ; elles sont relatives à nos besoins spirituels et temporels, et à ceux de nos frères.

1° « *Notre Père..., DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN QUOTIDIEN.* »

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enjoint de demander à Dieu tout ce qui nous est nécessaire pour les besoins de la vie. Il veut que chaque jour nous nous rappelions que Dieu a une providence paternelle qui veille sur nous et qui ne nous oublie jamais.

C'est le *pain quotidien* qu'il veut que nous demandions, c'est-à-dire le strict nécessaire ; de sorte que nous devons être sans cesse disposés à dire comme saint Paul : « Ayant de quoi nourrir notre corps, le vêtir et le loger, contentons-nous-en » et ne cherchons pas le superflu. Ce nécessaire, il ne faut pas en demander à

DIEU une provision abondante qui nous dispense, en quelque sorte, du recours à la Providence.

Il faut demander chaque jour la suffisance de chaque jour. C'est comme la manne des Hébreux dans le désert. Chaque matin il en tombait du ciel une grande quantité tout autour de leur camp ; chacun en ramassait un boisseau, c'est-à-dire, sa subsistance de la journée ; et ceux qui en prenaient davantage trouvaient ce superflu gâté et plein de vers. Nous devons vivre au jour le jour, sans nous inquiéter d'un avenir qui ne nous appartient pas. A chaque jour suffit son mal ; à chaque jour est réservée la grâce nécessaire pour porter la croix de ce jour-là et non celle du lendemain. Bornons donc nos désirs aux nécessités présentes : « *Donnez-nous AUJOUR-D'HUI notre pain QUOTIDIEN.* »

2° « **PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.** »

Nous péchons chaque jour, il faut chaque jour demander pardon de nos offenses. DIEU est si bon et sa miséricorde est un abîme si inépuisable! Quelles que soient ces fautes, quel qu'en soit le nombre, quelle qu'en soit la gravité, il ne faut jamais désespérer, comme Judas.

D'autant plus que voici un admirable moyen de réconciliation que la miséricorde divine nous présente à tous, sans distinction. Voici que le Juge éternel, JÉSUS-CHRIST lui-même, nous déclare que si nous pardonnons aux hommes qui nous ont fait du mal, DIEU notre Père nous pardonnera certainement. Quel est l'homme qui,

après un si facile moyen de se tirer d'affaires et après un engagement aussi formel du Seigneur, pourra désespérer du pardon? « Pardonnez-moi, mon Dieu, peut-il dire désormais; car je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal. Votre parole y est engagée, et je la sais infaillible. »

Et ainsi, voici que, pour nous chrétiens, le mal se change en bien. Quand on m'offense, je n'ai qu'à me réjouir et à me dire « Voilà ce que j'attendais depuis si longtemps! J'avais une énorme dette de péchés à payer au bon Dieu; je ne savais comment m'acquitter. Et voici que mon divin créancier m'offre lui-même une excellente occasion de régler les affaires de ma pauvre conscience. Je vais pardonner de tout mon cœur et pour l'amour de Jésus-Christ cette injure, ce tort, cet outrage qu'un tel me fait souffrir; et me voici assuré que tous mes péchés me seront remis par le bon Dieu. J'ai pardonné; je suis un vrai chrétien; je n'ai plus rien à craindre de mon grand Juge. »

Mais, pour cela, il faut pardonner de bon cœur, sincèrement, et rejeter désormais tout projet, toute pensée volontaire de vengeance.

3° « NE NOUS LAISSEZ POINT SUCCOMBER A LA TENTATION. »

Notre vie est un combat sur la terre. Le paradis est la récompense; les armes sont la prière, la vigilance et les sacrements; les ennemis sont le démon, le monde avec ses séductions, la chair corrompue par le péché originel et les attractions du péché. Il faut lutter avec courage, et il ne faut pas se lasser de combattre. Les

tentations reviennent sans cesse, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il faut les traiter comme on traite une armée ennemie qui veut prendre une ville d'assaut. Repoussée d'un côté, elle tente l'escalade de l'autre. Il faut que les assiégés soient toujours sur leurs gardes et opposent une résistance constante à toutes les attaques.

Nos armes contre les tentations ne sont pas des épées, des sabres ni des fusils ; le combat est contre l'âme, les armes sont spirituelles aussi. Ce sont la vigilance sur soi-même, la fuite des occasions du péché, la fréquente prière, l'attention à la présence de Dieu et surtout la confession et la communion. Quiconque prend ces moyens est sûr de ne pas succomber à la tentation ; quiconque les néglige est quasi assuré de bientôt faillir.

4° « DÉLIVREZ-NOUS DU MAL. »

Le mal, le vrai mal, c'est, avant tout, le péché et la damnation éternelle, punition du péché.

C'est de ce double mal qu'il faut demander chaque jour la délivrance.

Il est bien permis de demander aussi d'être délivré de la maladie, de la misère et des autres maux temporals ; mais, comme ces afflictions sont souvent des biens véritables pour notre âme et pour notre salut, à cause des desseins que Dieu a sur nous en nous les envoyant, il ne faut en demander la délivrance que conditionnellement, c'est-à-dire en ayant soin d'ajouter à notre prière ce que Jésus-Christ nous a appris à

y ajouter, lors de son agonie au Jardin des Olives : « Cependant, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne. » — DIEU sait, en effet, mieux que nous ce qu'il nous faut, et, quand il nous envoie des peines, il n'a jamais sur nous que des vues de bonté et de miséricorde.

Le vrai mal, nous le répétons, dont il faille demander au bon Seigneur la délivrance, c'est l'enfer et ses flammes éternelles ; c'est le péché, l'attache au péché, le vice qui produit le péché.

Le mot : **AINS** SOIT-IL qui termine le **PATER**, ainsi que toutes les prières des chrétiens, est une dernière prière, résumée en un seul mot, et qu'il faut nous habituer à prononcer avec attention. Elle exprime le désir ardent que nous devons avoir d'être exaucés.

Tous tant que nous sommes, récitons désormais **NOTRE PÈRE** avec plus de recueillement que par le passé. Méditons-en les admirables paroles. Pères et mères, apprenons à nos enfants à les comprendre, et donnons-leur le bon exemple en les récitant posément, pieusement, avec un profond respect, et non point comme des étourdis ou des perroquets.

L'AVE MARIA

L'Ave Maria, ou Salutation Angélique, est la plus belle et la plus populaire de toutes les prières que les chrétiens adressent à la sainte Vierge MARIE, mère de JÉSUS-CHRIST, leur Sauveur.

Il n'est pas de petit enfant qui ne sache la dire ; et la mère chrétienne, qui apprend à son enfant à prier le bon Dieu, a toujours soin de joindre à *Notre Père, Je vous salue, MARIE.*

Nous allons donc ensemble expliquer l'*Ave Maria* :

Savez-vous d'abord qui l'a composé ? — Il y a deux auteurs qui sont venus y déposer le tribut de leur amour. C'est l'*Archange Gabriel* qui en a composé la première partie ; c'est la sainte Église catholique qui en a composé la seconde. Expliquons aujourd'hui à quelle occasion, dans quelles circonstances, en quel temps, furent données aux chrétiens les deux parties de la Salutation Angélique. L'*Ave Maria* commence par ces paroles : « *Je vous salue, MARIE, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est bénii.* »

Ce sont précisément les paroles avec lesquelles le saint ange Gabriel salua la sainte Vierge, le jour de l'Annonciation. MARIE était à Nazareth, dans une sorte de grotte, qui servait d'arrière-boutique à la pauvre maison de Joseph, son chaste époux. C'était le 25 mars. Tout à coup MARIE voit devant elle un ange tout brillant de lumière. « *Je vous salue, lui dit cet envoyé de Dieu ; je vous salue, ô pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes la femme bénie entre toutes les femmes.* » Et, comme la sainte Vierge se troublait en entendant cette salutation, et cherchait à en comprendre le sens : « *Ne craignez pas, MARIE, ajouta l'archange ; car*

« vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous allez concevoir et enfanter un Fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus (c'est-à-dire Sauveur). Il sera le Fils de Dieu, et son règne n'aura point de fin. » — MARIE répondit alors à l'Ange : « Comment cela pourra-t-il se faire, puisque je suis consacrée au Seigneur ? » (Elle avait fait vœu de perpétuelle virginité ainsi que saint Joseph) ; mais l'ange dit à MARIE : « C'est le Saint-Esprit même qui descendra en vous, et la toute-puissance du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et c'est pour cela que le Saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. Rien n'est impossible à Dieu. »

Alors MARIE répondit : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'Ange disparut. Et MARIE, la Vierge immaculée, devint la mère de Dieu. Et neuf mois après, le 25 décembre, elle mettait miraculeusement au monde, dans la crèche de Bethléem, son Fils Jésus.

Si la première partie de l'*Ave Maria* est venue du Ciel, nous pouvons en dire autant de la seconde ; car c'est au nom et par la puissance de Dieu que parle aux hommes la sainte Église catholique, et c'est elle qui, inspirée du Saint-Esprit, a ordonné, en l'année 451, de joindre à la Salutation Angélique cette simple et belle prière : « Sainte MARIE, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il ! »

Voici à quelle occasion l'Église fit cette addition : Un Archevêque de Constantinople, nommé Nestorius,

ayant osé attaquer en chaire et par écrit la vérité de la maternité divine de la sainte Vierge, excita les plaintes de beaucoup d'Évêques orthodoxes qui recoururent au Pape saint Célestin, chef suprême de l'Église et docteur de la vraie foi, en sa qualité de vicaire de JÉSUS-CHRIST. Le Pape Célestin fit droit à ces réclamations, comme on peut penser. Il essaya d'abord la douceur pour ramener l'hérétique Nestorius, et lui démontra comment, la nature divine et la nature humaine étant unies en JÉSUS-CHRIST, en une seule et unique personne, à la fois Dieu et homme, à la fois et inséparablement Fils de Dieu et Fils de MARIE, la mère de JÉSUS-CHRIST Dieu était vraiment et nécessairement la mère de Dieu. Nestorius ne tint pas compte de ces efforts bienveillants du Pape, et celui-ci fut obligé d'en venir aux mesures de rigueur. Il condamna Nestorius comme hérétique et fauteur d'hérésie, il l'excomunia, le dégrada de ses dignités ecclésiastiques et convoqua un Concile général de tous les Évêques pour juger le coupable. Ce Concile se réunit dans la ville d'Éphèse, en Asie, en l'année 451. Il tint ses séances solennelles dans l'antique église de Sainte-Marie, la première, dit-on, qui ait été élevée en l'honneur de la Vierge-Mère. Rien de plus solennel que la séance où les Pères jugèrent Nestorius. Depuis l'aube du jour ils étaient renfermés dans le temple. Une foule immense en encombrat les abords. Déjà la nuit arrivait, et les portes ne s'ouvriraient point....

Enfin la séance se termine ; les Évêques paraissent sur les degrés du portique, ayant à leur tête les trois

Légats du Pape. Un d'eux, saint Cyrille, Archevêque d'Alexandrie, lit et proclame la sentence au milieu d'un imposant silence : « *Marie est vraiment la mère de Dieu. Quiconque dit autrement est hérétique et excommunié. Anathème à Nestorius !* » Aussitôt des cris de joie s'élèvent de toutes parts. On entoure les Évêques, on les reconduit triomphalement dans leurs demeures ; on brûle de l'encens devant eux, et la ville resplendit d'une illumination improvisée.

C'est en souvenir de cette grande décision que le Concile d'Éphèse ordonna d'ajouter désormais à la *Salutation Angélique* la prière que nous avons rapportée : « *Sainte MARIE, MÈRE DE DIEU,* » etc.

Ainsi, pour un blasphème contre la Sainte Vierge, que de millions de louanges s'élèvent vers le ciel depuis quatorze siècles ; et comme le bon Dieu sait admirablement tirer du mal même la gloire de son saint nom !

Nestorius, excommunié, dégradé de son épiscopat, comme Judas, alla mourir dans un désert, maudit de Dieu et des hommes. Il finit dans l'impénitence, et sa langue sacrilége, qui avait blasphémé la Mère de Dieu, fut rongée des vers dans sa bouche tandis qu'il vivait encore.

Telle est la magnifique origine de l'*Ave Maria*.

Son origine toute sainte suffirait seule pour recommander à notre vénération la *Salutation Angélique*. Mais nous serons encore plus excités à l'avenir à la respecter, à la redire souvent, à la réciter avec une

attention, une ferveur toujours nouvelles, lorsque nous en aurons pénétré toutes les paroles.

Le salut qui la commence, *Ave*, est à la fois le cri de l'amour et le témoignage du respect envers la bienheureuse Vierge. Il faut dire ce salut, cet *Ave*, avec ce double sentiment : 1^o amour et confiance, parce que MARIE est notre bonne Mère, le refuge et l'avocate des pauvres pécheurs, la Mère de la miséricorde; 2^o respect et profonde vénération, parce qu'elle est la reine toute sainte du Ciel et de la terre et la glorieuse Mère de DIEU.

Le nom de *Marie* signifie *reine* en hébreu ; il signifie aussi *mer d'amertume* et *illuminatrice*. La sainte Vierge, en effet, est la reine des Anges, des saints et des hommes ; elle a supporté au Calvaire la plus immense des douleurs ; enfin, elle a donné au monde JÉSUS-CHRIST, la vraie lumière de la vérité et de la sainteté.

L'Ange Gabriel ne prononça pas le nom sacré de MARIE par respect pour celle qui allait devenir la Mère de son DIEU.

L'Église l'a ajouté à la Salutation de l'Ange, d'abord par amour pour ce nom béni, puis pour montrer bien clairement que ce titre de « *pleine de grâce* » ne pouvait s'adresser qu'à MARIE. Dans la langue originelle, cette parole est encore plus expressive que dans la traduction. Elle signifie : *formée avec de la grâce*; *faite*, *pétrie*, en quelque sorte, *avec la grâce*. MARIE, en effet, est toute dans la grâce de DIEU ; elle n'a jamais été souillée du péché originel, ni actuel, destructifs de la

grâce. C'est ce privilége unique de sainteté complète et parfaite qui lui a fait donner son titre d'*immaculée*. *Le Seigneur est avec vous* : ces paroles sont le témoignage donné, de la part de **DIEU**, de la sainte union du **SEIGNEUR** et de **MARIE**. **DIEU** le Père est avec **MARIE** comme un époux est avec son épouse bien-aimée ; **DIEU** le Fils est avec elle comme un fils est avec sa mère ; **DIEU** le Saint-Esprit est avec elle comme un roi dans son palais, comme un maître dans son domaine, comme un **DIEU** dans son temple, comme l'âme est dans le corps et avec le corps. *Le Seigneur est avec vous*. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*. Cette parole de l'Archange fut aussi dite à **MARIE** par sainte Élisabeth, au jour de la Visitation. **MARIE** est la femme bénie entre toutes les femmes, la femme par excellence, de laquelle **DIEU** avait dit à Adam et Ève, en leur promettant un Sauveur de leur race, qu'il mettrait une séparation complète entre le démon et elle. **MARIE** est la femme attendue depuis quatre mille ans, qui était prédestinée à la gloire ineffable de donner au monde son divin Rédempteur.

Sainte Élisabeth ajouta : *Et le fruit de vos entrailles est bénî* ! L'Église a ajouté ici le nom de **Jésus**, pour que dans cette prière se trouvassent les trois grands noms qui dominent le christianisme : **DIEU**; **Jésus**; **MARIE** : **DIEU**, unique maître et créateur de tout, fin dernière de nos âmes ; **Jésus**, **DIEU** fait homme, Sauveur du monde ; **MARIE**, mère de ce **DIEU** incarné, trait d'union entre le Ciel et la terre.

Il est *béni*, le divin Fils de MARIE, car DIEU son Père a répandu en lui sans mesure ses bénédictions et ses grâces; et non-seulement il est *béni*, mais en lui sont bénies éternellement toutes les générations humaines; il est pour tous la source de la bénédiction et de la vie, et il n'y a de bénédiction que par lui.

Quelles belles paroles n'est-ce pas, et comme il faut les prononcer avec respect, avec piété, en vrai chrétien!

Sainte MARIE; vraiment *sainte*, en effet, et plus que sainte. Car l'Église lui décerne un culte différent de celui des autres saints. Elle *n'adore* pas MARIE; ce serait une idolâtrie sacrilége; DIEU seul, JÉSUS seul, doit être adoré. Mais la sainte Vierge mérite et reçoit de l'Église un culte spécial, propre à elle seule, appelé *hyperdulie*, c'est-à-dire *honneur au-dessus de tout honneur*. Au-dessus de MARIE, il n'y a que JÉSUS-CHRIST, que DIEU. Au-dessous d'elle, à une distance prodigieuse, les séraphins, les chérubins, les archanges, les anges et tous les saints.

Mère de DIEU. Quel titre, quelle gloire! Que ne pourra point sur le cœur de DIEU sa propre mère? Quelle bonne chose que de la prier! « Un seul de ses regards, dit le grand saint Bernard, désarme le courroux de la justice divine, et, lorsqu'elle parle en notre faveur, les grâces du Tout-Puissant coulent comme un fleuve immense. » Disons donc avec une confiance absolue: « O Mère de DIEU et notre Mère, jetez sur nous vos yeux miséricordieux. *Priez pour nous pauvres pé-*

cheurs ! Nous ne méritons pas d'être exaucés par notre Père, qui est aux cieux, mais vous, sa Mère très-sainte, sa bien-aimée par excellence, vous serez exaucée. Votre titre le plus cher est d'être le refuge des pécheurs.

Notre Mère, priez, donc pour nous *maintenant*, pendant tout le temps de notre vie; priez pour nous au moment des tentations. Obtenez-nous la pureté, l'humilité, la douceur, la foi vive, la persévérandce finale. Défendez-nous du démon, notre ennemi; gardez-nous du péché, aujourd'hui, demain, à chaque moment, à chaque minute de notre vie; et surtout à *l'heure de notre mort*. *Ainsi soit-il.*

C'est là le moment décisif. C'est de cette heure dernière que dépend notre éternité heureuse ou malheureuse. C'est donc surtout alors que nous avons besoin de l'aide de la sainte Mère de Dieu.

Ayons confiance; elle ne nous fera point défaut. A cette heure suprême, MARIE viendra à nous, si, pendant la vie, nous avons été fidèles à lui demander son secours. « Me voici, mon enfant, nous dira-t-elle avec bonté; parce que tu m'as appelée. Tu m'as saluée *pleine de grâce*; et, à mon tour, je viens te saluer plein de la grâce de mon Fils, qui va te récompenser par la gloire éternelle. Tu m'as dit : *le Seigneur est avec vous*. Il est avec toi aussi, mon enfant, et tu vas être pour toujours avec lui dans le paradis bienheureux.

« Tu m'as bénie et tu as bénî le nom de mon Fils Jésus; à mon tour, je t'ai béui, je t'ai accompagné

toute la vie de mes bénédictions ; je t'ai obtenu la grâce d'une bonne mort ; à ce moment redoutable, je te bénis encore. Aie confiance ; la Mère est avec toi !...

« Tu m'as déclarée ton avocate et ton refuge ; pauvre pécheur, que tu as bien fait de chercher dans mon sein un asile contre la justice de ton Dieu ! Il m'a établie la Mère de miséricorde, et j'ai obtenu miséricorde pour toi. Viens donc, âme chérie de mon Fils, voici cette heure dernière dont tu m'as parlé toutes les fois que tu me priais. Je change pour toi ses terreurs en une douce espérance !... Enfant de la Mère de Dieu, entre dans la joie de ton Seigneur !... »

Tel est l'*Ave Maria*.

Heureux qui sait mêler cette douce prière à toutes les actions de sa vie ! Après les consolations de ce monde, il recueillera les récompenses de l'autre !

LE CREDO

Après le *Pater* et l'*Ave Maria*, le *Credo* se présente à tous les enfants de l'Église comme partie intégrante de la prière du matin et du soir ; et cette grande formule de la foi chrétienne complète avec l'*Ave Maria* et le *Pater* notre protestation quotidienne de foi, d'espérance et de charité. Récité pieusement, le *Credo* est, en effet, le meilleur et le plus solennel de tous les actes de foi ; l'*Ave Maria* est le plus doux et le plus consolant de tous

les actes d'espérance ; le *Pater* est le plus saint, le plus sublime de tous les actes de charité.

C'est une véritable honte pour un chrétien de ne pas savoir par cœur, de ne pas savoir parfaitement le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Il faut non-seulement les bien savoir en français et en bien comprendre toutes les paroles, mais en outre il est plus que convenable de savoir ces trois grandes prières catholiques en latin, dans la langue où l'Église les récite chaque jour dans tout l'univers. Dans les pays de foi, les petits enfants de cinq à six ans savent et récitent en latin tous les jours, non-seulement le *Pater* et l'*Ave Maria*, mais encore le *Credo*. On prie bien mieux en latin que dans une langue vulgaire, une grâce spéciale accompagnant toujours la langue de l'Église. J'ajouterais qu'il n'est pas difficile d'apprendre ces prières en latin : il suffit pendant trois semaines ou un mois de les lire chaque jour dans son paroissien à la prière du matin et du soir. Le latin est la langue de l'Église, parce que, du temps de saint Pierre et des Apôtres, c'était la langue du monde entier. L'Église l'a conservée depuis lors, par respect pour la tradition apostolique.

Le *Credo*, composé par les Apôtres avant leur séparation, douze ans environ après la Passion et la Résurrection du Sauveur, rappelle brièvement les grands mystères du christianisme. D'abord, il rappelle à tous les chrétiens l'obligation de *croire*, c'est-à-dire de se soumettre à l'enseignement de l'Église, qui est un enseignement infaillible, parce qu'il est l'enseignement

même de Jésus-Christ, Dieu fait homme. Croire, c'est se soumettre à la parole de l'Église catholique, apostolique, romaine.

Puis, le *Credo* rappelle le mystère de l'existence d'un Dieu unique, ineffable et suprême ; infiniment incompréhensible, éternel, pur esprit, infini en toute perfection, Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur du ciel et de la terre, c'est-à-dire des esprits et des corps, du monde invisible et du monde visible.

Il rappelle et expose brièvement le mystère fondamental et pratique de toute la religion, le mystère de Jésus-Christ, Fils éternel de Dieu, Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, vrai Dieu et vrai homme, vrai Fils de Dieu et vrai Fils de la sainte Vierge Marie, incarné par le plus grand des miracles et par la toute-puissance du Saint-Esprit, unissant, sans les confondre, en sa personne indivisible la nature divine et la nature humaine.

Il rappelle que le Fils de Dieu incarné a voulu souffrir et mourir pour expier les péchés des hommes et satisfaire en sa personne innocente à la justice infinie de son Père céleste ; que Jésus est ainsi, non-seulement notre Seigneur, mais encore notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Victime ; qu'il est mort pour nous rendre la vie, qu'il est ressuscité et monté au ciel pour nous attester sa toute-puissante divinité, et qu'il viendra de nouveau, à la fin du monde, pour juger les bons et les mauvais, les fidèles et les pécheurs, les vivants et les morts.

Puis, le *Credo* rappelle au chrétien que le Saint-Esprit a été envoyé par Jésus-Christ à son Église, c'est-à-dire à la société des fidèles qui, sous la conduite de saint Pierre et des Souverains Pontifes, ses successeurs, professent et professeront jusqu'à la fin des siècles la pure et sainte religion chrétienne. L'Église est sainte, parce que le *Saint-Esprit*, l'Esprit de vérité et de sainteté, l'assiste et la dirige; elle est catholique, c'est-à-dire universelle, parce que Jésus-Christ, son Chef divin, est le Maître de l'univers entier, et parce que toute créature humaine qui veut se sauver, doit se soumettre en toutes choses à l'autorité spirituelle du Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ ici-bas, et Chef visible de la seule vraie religion. Dans l'Église et par l'Église, le Saint-Esprit unit comme en une seule famille tous les *saints* du ciel, de la terre et du purgatoire; il combat partout le péché et sauve ainsi les pauvres pécheurs repentants, au moyen du baptême et des autres sacrements; il nous prépare à la résurrection de la chair qui aura lieu au jour du jugement dernier, et enfin, au nom de Jésus-Christ et par un effet de l'amour infini du Père, il dépose dans l'âme de tous les fidèles le germe de la vie éternelle et bienheureuse.

Telle est le *Credo*, le résumé apostolique de la foi chrétienne; telle est la grande et sainte prière qui, depuis le temps des Apôtres, retentit par toute la terre comme un cri de salut, d'adoration, de vérité et de pur amour. Que ce cri divin sorte souvent de nos lèvres, de notre

œur baptisé ! Il affermira en nous la foi, en même temps qu'il en sera la profession énergique : or la foi est le fondement de la vie chrétienne et du salut.

LE CONFITEOR

Si le chrétien, après son baptême, devenait impeccable, il lui suffirait d'honorer son Dieu par la foi, l'espérance et l'amour : malheureusement, au milieu des tentations et des combats de la vie, il conserve la triste possibilité de pécher, et bien souvent il pèche en effet. Il est donc non-seulement juste, mais absolument nécessaire qu'aux actes des vertus théologales il joigne quotidiennement l'acte de contrition, c'est-à-dire qu'il exprime, au Dieu qu'il a offensé, le regret de ses fautes, et qu'il s'humilie de ses péchés. C'est pourquoi, aux actes de foi, d'espérance et de charité, exprimés, dans nos prières de chaque jour, par le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, il faut toujours ajouter le bel acte de contrition, exprimé par le *Confiteor*.

Le *Confiteor* est la quatrième grande prière catholique, que l'Église fait réciter tous les jours, à tous ses ministres, à la messe et dans l'office divin, et qu'elle conseille à tous ses enfants. Rien de plus simple, rien de plus consolant, rien de plus majestueux que cette prière du repentir chrétien.

Je *confesse* veut dire j'avoue ; en effet, la première condition et aussi la première marque du vrai repentir,

c'est l'aveu sincère de la faute commise. Point d'aveu, point d'humilité ; point d'humilité, point de repentir ; point de repentir, point de pardon ; on pourrait ajouter : point de pardon, point de salut ; car tous, sans exception, nous sommes pécheurs, et les saints les plus saints (la sainte Vierge exceptée) ne sont que des pécheurs pardonnés et purifiés.

C'est à Dieu tout-puissant que, tout d'abord, nous confessons nos misères ; car c'est lui que nous avons offensé par le péché. Il est Dieu, c'est-à-dire la bonté infinie en même temps que la sainteté infinie ; il est tout-puissant dans sa bonté ; donc, si nous nous repentons de tout notre cœur, nous avons droit de tout attendre de sa paternelle miséricorde.

Nous ne disons pas « je confesse à mon Sauveur Jésus-Christ, » pour une raison très-profonde et très-consolante : c'est qu'en effet, Jésus-Christ lui-même, Victime de nos péchés, demande, avec nous, pour nous et en nous, pardon à Dieu son Père et notre Père. Notre repentir n'arrive jusqu'à Dieu et n'obtient le pardon que lorsqu'il est uni à la pénitence de notre divin Sauveur. Jésus est en nous, priant intérieurement avec nous, nous obtenant miséricorde, donnant à notre prière et à notre pénitence l'efficacité de sa propre pénitence et de sa prière toute-puissante. En récitant le *Confiteor* et, en général, en demandant au bon Dieu pardon de nos péchés, il faut donc nous unir très-intimement à notre bon Jésus qui ne s'est fait le Pécheur des pécheurs et le Pénitent des pénitents.

que pour nous donner, à tous, accès auprès de Dieu.

Je confesse... à la bienheureuse Marie toujours Vierge.

Nous avouons nos péchés à la sainte Vierge parce qu'elle est le Refuge des pécheurs, le Salut des faibles la Porte du ciel, la Mère de miséricorde, l'Avocate et le Secours des chrétiens. La bonne sainte Vierge a pitié des pauvres pécheurs comme une mère a pitié de son enfant malade; elle prie pour eux, et sa puissante prière obtient, plus que jamais de nos jours, des grâces miraculeuses, des grâces sans nombre de repentir et de pardon.

Nous demandons aussi à *saint Michel Archange* de nous aider et de prier pour nous, parce qu'il est le grand vainqueur de Satan et le grand athlète de Jésus-Christ. Plus qu'aucun autre, l'Archange Michel peut nous aider à terrasser en nous le péché, qui est l'œuvre de son adversaire et qui nous incorpore, dès ce monde, à la race des démons. Qu'est-ce en effet qu'un démon, sinon un pécheur, un pécheur impénitent et réprouvé?

Nous exposons, ensuite, nos pauvres péchés, nos chutes, nos lamentables faiblesses à *saint Jean-Baptiste*, aux *Apôtres saint Pierre et saint Paul*, et enfin à *tous les Saints*, parce que tous les Saints et en particulier saint Jean-Baptiste, saint Pierre et saint Paul peuvent nous assister et nous obtenir le pardon que nous sollicitons. Saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ, préparera en notre âme les voies du Seigneur; saint Pierre, qui tient les clefs du royaume des cieux, nous obtiendra la grâce d'être déliés de nos

péchés, saint Paul, le grand Apôtre de Jésus, nous sauvera par sa prière, comme il a jadis sauvé la gentilité pécheresse par le zèle de sa prédication et par le sang de son martyre.

Quand nous confessons nos péchés au tribunal de la Pénitence, aux pieds du Prêtre, dépositaire des clefs de l'Église et du pardon de Jésus-Christ, nous ajoutons « et à vous, mon Père. » Le Prêtre, en nous pardonnant toutes nos fautes au nom du bon Dieu, rend la vie à notre âme et en devient réellement le père. Un père, qu'est-ce en effet, sinon l'instrument de la bonté toute-puissante de Dieu pour donner la vie à une créature? L'Église est notre vraie *mère*, par le baptême et par les autres sacrements; son ministre, le Prêtre catholique, est notre vrai *père* spirituel, le vrai père de nos âmes. L'absolution, c'est une résurrection aussi réelle que celle de Lazare. Dans le sacrement de Pénitence, nous sommes obligés de confesser en détail nos péchés au Prêtre, parce que Notre-Seigneur le veut ainsi : il ne nous les pardonne qu'à cette condition, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant de la confession.

Que confessons-nous à Dieu, à la sainte Vierge et aux Saints? Que nous avons beaucoup péché « par pensées, par paroles et par actions. » Ces trois catégories comprennent en effet tous les péchés qu'un homme peut commettre en ce monde. Nous ajoutons, en nous frappant trois fois la poitrine, en signe de pénitence : « c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. » L'Église nous montre par là qu'il ne faut pas chercher

à excuser nos péchés par de vaines subtilités, mais qu'il faut au contraire les pleinement reconnaître, nous humilier franchement et de tout notre cœur. Puis, nous demandons à la sainte Vierge et aux mêmes Saints (et, dans la confession, au Prêtre), de daigner prier pour nous le Seigneur notre Dieu qui est aussi leur Dieu.

Le résultat de l'humble confession de nos péchés est le pardon ; et l'Église, qui connaît le cœur du bon Dieu, nous fait dire aussitôt : « Que Dieu tout-puissant ait pitié de nous, et qu'après nous avoir pardonné nos péchés, il nous conduise jusqu'à la vie éternelle ! Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous nos péchés ! Ainsi soit-il. »

Tout chrétien doit savoir son *Confiteor* en français et en latin, aussi couramment que son *Pater*. Quand il commet quelque faute, il peut le réciter avec beaucoup de fruit ; et il ne doit jamais l'omettre à sa prière du matin et du soir, non plus que le *Credo*, l'*Ave Maria* et le *Pater*.

LE CHAPELET

C'était la coutume des anciens peuples, en Orient, d'offrir des couronnes de roses aux personnes distinguées, et les premiers chrétiens se plaissaient à honorer ainsi les images de la sainte Vierge et les reliques des martyrs.

Un illustre évêque, saint Grégoire de Nazianze, plein de piété envers la mère du Dieu sauveur, fut inspiré de substituer à la couronne matérielle de roses une couronne spirituelle de prières, persuadé qu'elle serait plus agréable à la bienheureuse Reine de l'Église. Il composa à cet effet une longue série ou couronne de prières, tissue des plus belles louanges, des plus glorieux titres et des plus excellentes prérogatives de Marie.

Sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, perfectionna cette pieuse pensée, au cinquième siècle. Elle mit à la portée de tous la pensée de saint Grégoire, en substituant aux belles prières qu'il avait composées, mais que le peuple ne connaissait pas, les prières plus belles encore et, en outre, toutes populaires, du *Credo*, du *Pater* et de l'*Ave Maria*. — Et pour que l'on sût, par un indice matériel, où l'on en était dans la récitation de ces prières, elle adopta l'usage des anachorètes de la Thébaïde, et enfila des grains de pierre ou de bois en forme de couronne. — *Rosaire* signifie couronne de roses. Ce sont des roses spirituelles, des prières pleines d'amour dont nous ornons la tête de notre Mère.

Chapelet veut dire *petite couronne* ; *petit chapel*.

Le *Chapelet* est donc une manière très-simple et très-facile de prier le bon Dieu et de rendre à sa sainte Mère les devoirs qui lui sont dus.

Le *Chapelet*, actuellement en usage dans l'Église, se compose de *cinq dizaines*, c'est-à-dire de cinq fois

dix *Ave Maria*, coupés par cinq *Pater*; de sorte que, lorsqu'on a récité son *Chapelet*, on a dit cinq *Pater* et cinquante *Ave Maria*.

C'est saint Dominique, un des plus grands saints du Christianisme et un des enfants les plus pieux de la sainte Vierge, qui a réglé de la sorte, d'après un ordre exprès de la bienheureuse Mère de Dieu, cette charmante prière. Autorisé par les Souverains Pontifes, enrichi de précieuses Indulgences, le *Rosaire* de saint Dominique, ainsi que le *Chapelet*, qui en est l'abrégué, s'est bientôt répandu dans tout l'univers, et il n'est point de famille chrétienne où il n'y ait maintenant un *Chapelet*.

Le *Chapelet*, suivant l'idée si heureuse de sainte Brigitte et de saint Dominique, est formé des deux plus saintes prières de la Religion, l'*Oraison dominicale* et la *Salutation angélique*. L'*Oraison dominicale* (ou le *Pater*) nous a été enseigné par NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST lui-même. La *Salutation angélique* (ou l'*Ave Maria*) nous a été apprise par l'ange Gabriel quant à sa première partie, et, quant à sa seconde, par le Concile général d'Éphèse, réuni en l'année 431 par le pape saint Célestin, pour condamner les blasphèmes d'un évêque hérétique appelé Nestorius, qui attaquait le culte de la sainte Vierge.

En disant le *Chapelet*, on récite plus souvent l'*Ave Maria* que le *Pater*, non point, comme nous en accusent les protestants, parce que nous honorons plus la sainte Vierge que Dieu même, mais parce que, le Cha-

pelet étant spécialement destiné à rendre nos devoirs à cette sainte Mère du Sauveur, il est tout naturel que nous nous appliquions à elle d'une manière plus spéciale. Chaque chose en son temps, pourrions-nous leur répondre.

Le Chapelet n'est point, comme le pensent d'autres esprits pointus, une dévotion bonne pour les femmes. — D'abord, je ne vois pas en quoi les hommes sont si fort au-dessus des femmes, quant à l'esprit et surtout quant au cœur. Dans bien des cas, les femmes valent mieux que les hommes. Et ainsi cette parole : Bon pour les femmes! ne signifie rien.

Mais en outre, qu'y a-t-il dans le Chapelet qui ne soit bon pour tout le monde? Est-ce le *Pater* qui est bon pour les hommes? Le Dieu Sauveur ne parlait-il pas à des femmes, à ses apôtres, et même ne leur parlait-il pas à eux seuls, quand il leur enseignait cette sublime prière? Est-ce l'*Ave Maria* qui est au-dessous de l'esprit des hommes? Est-ce le *Credo* du commencement? ou bien le signe de la croix?

Il n'y a, dans le Chapelet, rien qui ne soit fait pour tout le monde. Aussi les plus grands hommes de nos temps modernes ont-ils récité leur Chapelet, comme ces simples bonnes femmes que les esprits forts paraissent dédaigner. Louis XIV, cette grande gloire de la monarchie française, Louis XIV disait son Chapelet tous les jours; un de ses courtisans, moins pieux que son maître, lui ayant vu un soir son Chapelet entre les mains, lui marqua sa surprise de ce qu'il usait

d'une prière aussi populaire, aussi simple. Louis XIV le reprit de cette sotte observation : « C'est la Reine, ma mère, ajouta-t-il, qui m'a enseigné à dire le Chapelet, et depuis mon enfance j'ai eu le bonheur d'y manquer rarement. »

Le grand Bossuet, Fénelon, saint Vincent de Paul, saint Charles Borromée, saint François Xavier, et tant d'autres, payaient également à la sainte Vierge ce tribut quotidien de louanges; saint François de Sales avait même fait vœu de réciter tous les jours son Chapelet. — Il faudrait avoir un étrange orgueil pour dédaigner une prière dont ces grands hommes s'honoreraient.

La vraie manière ou du moins là manière la plus efficace de réciter le Chapelet est de méditer, en s'arrêtant un moment avant chaque dizaine, un des mystères de la vie de Notre-Seigneur, ou de sa sainte Mère; de demander à Dieu, par l'intercession de Marie telle ou telle vertu qui brille davantage dans ce mystère et dont on a plus besoin, ou encore, de réciter chaque dizaine dans une intention spéciale, par exemple, pour obtenir de Dieu telle ou telle grâce, la conversion d'un ami, d'un père, d'une mère, d'un enfant, la guérison d'une maladie, le succès de telle affaire, ou, en cas de non-réussite, la résignation et la patience, etc.

La récitation assidue du Chapelet porte bonheur.

Un prédicateur du dernier siècle fut un jour appelé pour confesser un jeune homme tombé en apoplexie... Il y court et trouve un malade sans connaissance. Il va

dire à l'intention du mourant une messe votive de la sainte Vierge. A peine l'avait-il finie, qu'un domestique vint lui apprendre que la parole était revenue à son maître. Quelle fut l'agréable surprise du confesseur, lorsque, arrivant auprès de ce nouveau pénitent, il le trouva pénétré des sentiments du plus vif repentir, offrant à Dieu sa vie pour l'expiation de ses péchés. Profitant de ces heureuses dispositions, il le confessait et lui administra les derniers sacrements. Ne sachant à quoi attribuer sa conversion, il l'interroge. « Mon Père, lui répond-il, je ne puis attribuer cette grâce qu'à la servante de vos prières et de celles de feu ma digne mère. Près de mourir, elle m'appela, et, me parlant des dangers qu'allait courir ma jeunesse, elle me dit : « Toute ma consolation, mon fils, c'est que « je vous laisse sous la protection de la sainte Vierge. » « promettez-moi de réciter tous les jours le Chapelet. » Je le promis, et j'avoue que c'est depuis environ dix ans le seul acte de religion que j'aie fait. » A ce récit, le confesseur reconnut la protection visible de la sainte Vierge, qui se manifesta jusqu'au dernier soupir du malade dont la mort fut des plus consolantes.

LA MESSE

De tous les points de la doctrine chrétienne, il n'en est peut-être pas un seul qui soit plus ignoré et néanmoins plus important à bien connaître que celui dont

nous avons à parler en ce moment. La pratique en est si fréquente, et, quand on sait l'apprécier, les fruits qu'on en retire sont si abondants, qu'on peut l'appeler l'*âme du christianisme*, le centre et comme l'abrégé de la religion des chrétiens.

Je veux parler de LA MESSE.

La MESSE n'est pas une prière comme les autres. On voit des gens qui croient pouvoir suppléer à la messe par les vêpres ou par quelque autre exercice religieux. C'est là une erreur complète; les vêpres sont certainement un excellent exercice de piété, mais, en définitive, ce ne sont que des prières. La MESSE est bien aussi une prière, mais, en outre et au-dessus de cela, elle est un *sacrifice*, et quel sacrifice! Un sacrifice où DIEU lui-même se rend présent devant son peuple! un sacrifice où DIEU lui-même descend sur l'autel comme victime!

Le *sacrifice* est l'action la plus sainte du culte du vrai DIEU; c'est l'offrande que l'on fait à ce grand DIEU de la vie d'une victime pour reconnaître que lui seul est le maître souverain de toute créature.

Plus la victime du sacrifice est excellente, plus le sacrifice est excellent; car il tire tout son prix de la victime qui s'immole. — Que l'on juge par là de la sainteté *infinie* du sacrifice de la Croix, où JÉSUS-CHRIST, le Fils éternel du DIEU vivant, la seconde personne de l'adorable Trinité faite homme, a offert sa propre *vie* à DIEU son Père pour lui rendre un hommage digne de lui, c'est-à-dire infini, et pour couvrir d'une expia-

tion également infinie tous les péchés du monde !

Certes, peut-il rien se concevoir de plus grand ?

Eh bien ! la MESSE a la même grandeur infinie. Car elle est ce même sacrifice divin de JÉSUS-CHRIST continué et rendu présent sans cesse à travers les siècles.

Réellement présent, quoique invisible, dans le sacrement de nos autels, JÉSUS-CHRIST change par sa toute-puissance le pain et le vin en son propre corps et en son propre sang, entre les mains de ses prêtres ; et là, sur l'autel, au moment trois fois saint de la *consécration*, il s'offre de nouveau en victime universelle en la présence de DIEU, son Père ; il renouvelle l'acte d'offrande volontaire qui a donné à sa passion et à sa mort sur la croix toute leur valeur infinie ; et, s'immolant ainsi de nouveau d'une manière non sanglante, il rend présent à toutes les générations humaines le sacrifice unique qui nous a sauvés.

Le sacrifice de la Croix et le sacrifice de la Messe ne sont donc pas *deux* sacrifices ; c'est le même et unique sacrifice de JÉSUS-CHRIST, offert seulement sous deux formes extérieures différentes. A la croix et sur l'autel, la victime est la même, JÉSUS-CHRIST ; et cette victime unique s'offre au même DIEU dans les mêmes intentions. La forme extérieure seule, l'apparence, est distincte.

Le moment le plus solennel du sacrifice de la MESS~~E~~ est donc le moment de la *consécration* ou l'*élévation*.

Pour avertir l'assistance de la présence du Seigneur, on sonne à plusieurs reprises. Chacun doit alors s'agenouiller, s'il ne l'est déjà, se prosterner, adorer

profondément la majesté de Jésus-Christ, s'unir à lui pour rendre par lui, avec lui et en lui tous les devoirs d'adoration, de louange, d'amour, d'actions de grâces, etc., que Dieu attend de sa créature. Il faut aussi demander le pardon de nos péchés et exposer tous nos autres besoins spirituels et temporels, en union à cette victime très-sainte, en vue de qui seule Dieu digne exaucer nos prières.

C'est une véritable irrévérence que de rester assis ou même debout (sans nécessité) pendant l'élévation; à plus forte raison, d'y parler, d'y rire, de regarder à droite et à gauche, comme bon nombre de demi-chrétiens en ont la mauvaise habitude. Il faut même éviter de faire du bruit pendant ces précieux instants. Le sans-gêne, dans ce moment solennel, indiquerait bien peu de religion. Si nous avions une foi vive, nous serions tout pénétrés, tout abimés en la présence d'un Dieu qui nous aime avec des excès si prodigieux.

Tout ce qui précède la consécration, à la messe, n'est que la préparation à cet auguste moment du sacrifice de Jésus-Christ; tout ce qui la suit n'en est que le complément et l'action de grâces.

Rien de plus solennel que toutes ces cérémonies. La plupart remontent au temps les plus reculés.

Dès le premier et le second siècle, on commençait les saints mystères, comme nous le faisons encore, par le chant des psaumes et par des prières que le prêtre récitait à haute voix et auxquelles les fidèles répondaient *amen*. L'autel, élevé d'ordinaire sur les reliques de

quelque martyr, était orné de cierges ou de lampes ardentes. On brûlait de l'encens. Le prêtre saluait l'assemblée par le *Dominus vobiscum*. Puis on lisait les lettres (ou épîtres) des apôtres ou bien quelque passage des prophètes de l'Ancien Testament. Chacun se tenait debout pendant la lecture du saint Évangile, que le prêtre ou l'évêque célébrant expliquait dans une *homélie* (ou prône). Après ce discours, on récitait le *Credo* ou Symbole de la foi chrétienne. Ensuite, on offrait au prêtre le pain, le vin, la cire et l'huile nécessaires au sacrifice et au culte. Avant la consécration de l'hostie et du calice, le prêtre chantait la grande prière appelée *Préface* (c'est-à-dire prière qui précède) ; et peu après la consécration, le *Pater*, absolument comme de nos jours. Avant de communier, on se donnait le baiser de paix fraternel ; puis on rendait grâces ; le prêtre donnait la bénédiction avec le signe de la croix, et chacun se retirait emportant Dieu dans son cœur.

Les protestants sont dans une grande erreur quand ils prétendent que la messe est une institution moderne. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a offert, le premier, le sacrifice de l'Eucharistie, le jeudi saint, à la Cène, au moment de commencer sa passion sanglante. Et, depuis ce temps, les apôtres, les évêques et les prêtres ont dit la messe partout et toujours.

Tout chrétien est obligé d'y assister pieusement tous les dimanches et les jours de grande fête, à moins d'em-

pêchement absolu. Quand on peut assister à la messe les jours ouvriers, il ne faut pas y manquer. Aucune pratique de piété ne peut être comparée à celle-là. Combien auraient le temps d'aller chaque matin recevoir la bénédiction de Jésus-Christ et qui, par suite de leur négligence, se privent des grâces qui rendraient leurs journées bonnes et heureuses!

LES CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE

De tous temps, la Religion a usé de cérémonies extérieures pour exprimer au dehors l'adoration, la louange, les actions de grâces et les autres sentiments qu'elle fait naître dans le cœur de l'homme vis-à-vis du bon Dieu.

Lorsque ces actes cessent d'être concentrés au fond du cœur, qu'ils se produisent au dehors, et se pratiquent en public, ils sont assujettis à certaines formes, et ce sont ces formes ou cérémonies qui composent le culte public des serviteurs de Dieu.

Prises dans leur sens le plus général, on peut dire que les cérémonies religieuses remontent non-seulement jusqu'aux apôtres, mais jusqu'au berceau du genre humain.

Nous lisons, en effet, dans les Saints Livres que Dieu, après la création, bénit le septième jour et le sanctiffia; c'est-à-dire qu'il le destina exclusivement à son culte, apprenant à Adam, notre père et son enfant d'a-

doption, la manière dont ce jour bénii devait être employé. Cette forme du culte divin, rendu extérieurement au Seigneur, fut développée par l'ordre de Dieu même, dans la religion juive; et Moïse, le grand prophète de l'ancienne loi, reçut sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, les lois cérémonielles qu'il transmit au peuple de Dieu.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, venu au monde pour apprendre aux hommes à adorer Dieu en esprit et en vérité, n'a pas supprimé pour cela les cérémonies extérieures de l'ancienne loi. Non-seulement il en a conservé plusieurs, mais il en a institué de nouvelles, et il a laissé le Saint-Esprit à son Église, pour que son œuvre divine se conservât et se développât à travers les siècles.

Aussi, voyons-nous, dès l'origine du Christianisme, les apôtres régler le culte divin, célébrer des assemblées religieuses, consacrer certains édifices à ces assemblées chrétiennes, célébrer le sacrifice de l'Eucharistie, etc.; et saint Paul rappelle aux fidèles de Corinthe qu'il a reçu de Jésus-Christ lui-même, par révélation, tout ce qu'il leur a prescrit touchant le sacrifice et la communion de l'Eucharistie.

Les apôtres qui restèrent réunis à Jérusalem pendant plusieurs années, après la Résurrection et l'Ascension du Sauveur, célébraient ensemble les offices divins, et s'acquittaient des fonctions de leur ministère devant le Seigneur, comme saint Luc, l'un d'entre eux, le rapporte dans le livre des Actes des Apôtres. Après

leur dispersion dans toutes les parties du monde pour la prédication de l'Évangile, ils initièrent les chrétiens qu'ils formaient dans les différentes nations à la même foi véritable, à la même morale chrétienne, et aussi au même culte divin. Aussi, malgré les différences des langues et des usages locaux, retrouve-t-on dans tout le monde catholique le même fond dans les cérémonies sacrées. Aussi, dans la célébration de l'Eucharistie, qui est le centre du culte chrétien, on retrouve partout les mêmes parties principales : le signe de la croix, la récitation ou le chant des Psaumes, la lecture des écrits inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, principalement du saint Évangile; l'instruction ou homélie dont cette lecture était suivie les dimanches et les jours de fêtes; l'offrande du pain et du vin, matière de l'Eucharistie; la Préface ou préparation au moment solennel de la consécration; la consécration de la sainte Eucharistie, faite par l'évêque ou le prêtre, au moyen des paroles mêmes du Sauveur à la cène. Avant et après, la prière pour les vivants et pour les morts; l'oraison dominicale, suivie du baiser de paix; la communion ou réception de l'Eucharistie; l'action de grâces; la bénédiction du prêtre; l'usage de vêtements particuliers, et l'observation de certains rits; en un mot, le fond est partout le même, et les différences ne portent que sur des points accessoires. Ces différences s'expliquent facilement dès leur origine, par la nécessité où se trouvèrent sans doute les apôtres et leurs premiers successeurs de se conformer au

génie et aux diverses habitudes des peuples, afin de faciliter par cette condescendance la propagation du royaume de JÉSUS-CHRIST. Et puis le temps vint à son tour apporter ses modifications, légitimées par l'autorité des pontifes, auxquels JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU, a promis son assistance jusqu'à la fin des siècles, et qu'il a chargés de régler en son nom ce qui touche à la conservation de la foi, au maintien de la morale chrétienne et à la majesté du culte divin.

Ces cérémonies et ces antiques formules de prières, dont plusieurs remontent aux temps apostoliques, et aux premiers siècles de l'Église, sont conservées dans certains livres, à l'intégrité desquels veillent les papes et les évêques, et que l'on appelle le *Missel*, le *Rituel* ou *Sacramentaire*, le *Bréviaire* et le *Cérémonial*.

Dans quelques chapitres qui suivront celui-ci, nous nous proposons d'expliquer brièvement les principales cérémonies dont se sert la religion dans ses offices, et nous parlerons en particulier des églises, des cérémonies de la messe, des vêtements et des vases sacrés, enfin des offices du soir, tels que les vêpres, les complies et les saluts. Nous verrons par cette simple exposition combien peu fondés sont les préjugés des impiés et des protestants contre la religion catholique, de plus en plus sainte, plus grande, plus digne de Dieu et de l'homme à mesure qu'on la connaît davantage. « Une demi-science éloigne de la religion, disait jadis un célèbre savant anglais, le chancelier Bacon,

et une science véritable et approfondie ramène à la foi et confirme le chrétien. »

LES ÉGLISES

Nous avons vu l'importance et la raison des cérémonies du culte divin. Nous avons vu que, l'homme n'étant pas un pur esprit, mais ayant aussi un corps, il était tout simple que la Religion appliquât l'un et l'autre au service du vrai Dieu, et, par les sens de notre corps, fit naître dans notre âme les sentiments de foi, de respect, d'adoration religieuse, qui font le vrai chrétien.

Les protestants, qui rejettent presque entièrement l'usage des cérémonies sacrées, montrent, par ce fait seul, que leur religion ne vient pas de Celui qui nous a faits tels que nous sommes ; et ainsi, sous prétexte de perfectionner et de *réformer* la religion catholique, ils ont tout *déformé* et ont perdu bien des âmes.

Mais, comme nous le disions encore, pour que les cérémonies de la religion atteignent leur but et servent à quelque chose, il est nécessaire qu'on en comprenne la signification. Nous commencerons donc par des explications générales sur les églises et les choses sacrées, nous réservant d'expliquer ensuite plus en détail ce qui se fait pendant la célébration de la messe, aux offices du soir, vêpres, salut, etc. ; les cérémonies qui accompagnent l'administration des sacrements,

principalement du saint baptême, de la confirmation, de la confession, de l'extrême-onction et du mariage.

Par *Église*, on entend deux choses bien distinctes : 1^o L'assemblée ou totale ou partielle des fidèles qui servent *Dieu*, et forment sur la terre la grande et sainte famille de notre Père qui est dans les cieux ; et, en ce sens, l'Église est une société d'hommes et non point une maison de prières. 2^o On appelle également *église* l'édifice où les chrétiens ont coutume de s'assembler pour rendre à *Dieu* leur culte public, le contenant prenant ainsi le nom du contenu.

Les *églises* ou maisons de prières sont des lieux sacrés, bénits, et qu'il est défendu expressément d'employer à un autre usage qu'au culte divin. — Elles représentent d'une manière frappante l'*Église vivante* dont nous avons parlé en premier lieu. — Les pierres employées pour les bâtir signifient tous les chrétiens dont la réunion forme l'Église, et les piliers ou colonnes qui soutiennent l'édifice sont l'image des pasteurs légitimes, des évêques chargés de fonder et de soutenir l'édifice spirituel de la Foi. Et de même que les murailles et les colonnes reposent toutes sur le pavé du temple, sur la base, sur le fondement; de même les fidèles et les évêques reposent tous sur le Pape, vicaire de Jésus-Christ, chef et fondement unique de la sainte Église de *Dieu*. La base de nos églises représente donc le souverain Pape sur qui tout repose dans l'Église : la foi, la doctrine, la discipline, la liturgie, etc.

En second lieu, de même que l'Église de Jésus-CHRIST est composée des saints qui sont déjà dans le ciel, des chrétiens qui combattent encore sur la terre et des âmes saintes qui attendent leur délivrance dans le Purgatoire; de même les églises matérielles sont composées du *chœur* où se tiennent les prêtres, images (comme nous le dirons plus tard) des anges et des Bienheureux; de la *nef* où se tiennent les fidèles, serviteurs et soldats de Jésus-CHRIST; et enfin des *cimetières* où reposent les chrétiens décédés, et qui, si l'on suivait toujours le véritable esprit de la liturgie, devraient être déposés sous le pavé des temples, ou au moins tout auprès, à l'ombre de leurs murs. Il existe enfin un autre rapport très-frappant entre l'Église vivante de Jésus-CHRIST et les temples où nous nous réunissons. De même que, dans la première, Jésus-CHRIST, Fils unique de Dieu, est le principe et le centre de toute la gloire des Anges et des Bienheureux, de la sainteté des chrétiens sur la terre et de l'espérance des âmes du Purgatoire; de même dans nos églises tout le culte divin se rapporte à l'Eucharistie où le même Jésus réside en personne, présent sur nos autels, pour y être le centre de la religion et notre médiateur envers Dieu. Les églises sont ordinairement surmontées d'un haut clocher, au sommet duquel brille la croix, signe sacré du christianisme. On y voit aussi quelquefois l'image d'un coq, symbole de la vigilance avec laquelle il faut servir le bon Dieu. Le *clocher* est ainsi appelé parce qu'il renferme les *cloches*, destinées à convoquer par

leur bruit majestueux tous les fidèles à la prière.

Il y a quatorze cents ans que l'on se sert de cloches dans l'Église chrétienne. C'est un saint évêque de la ville de Nole, en Italie, appelé saint Paulin, qui en établit l'usage. Jusque-là on s'était servi, pour convoquer les chrétiens à leurs saintes assemblées, de divers moyens moins commodes et surtout moins efficaces, tels que les trompettes, les crêcelles, et même la voix humaine.

On *baptise* les cloches, c'est-à-dire qu'on les bénit, afin de les rendre dignes de servir à leur saint usage, bénédiction qu'il ne faut pas confondre avec le Baptême proprement dit, où les mérites de JÉSUS-CHRIST sont appliqués aux âmes, pour effacer la tache du péché originel, les rendre chrétiennes et les introduire dans la société des enfants de DIEU.

Il y aurait encore beaucoup de détails intéressants à donner sur la forme et l'extérieur de nos églises; mais il faut savoir nous borner, et nous ne voulons appeler l'attention du lecteur que sur les points les plus essentiels.

LES AUTELS ET LES VASES SACRÉS

La partie la plus noble de l'église est le chœur, c'est-à-dire l'endroit où se tiennent les prêtres; et la partie la plus noble du chœur est l'*autel*, c'est-à-dire le lieu où se célèbre le sacrifice de la Messe.

L'autel est ainsi appelé d'un mot latin qui veut dire *élevé*; parce qu'il doit être en effet élevé de trois marches, ou au moins d'une, au-dessus du pavé du temple. Cette élévation des autels signifie la sainteté des sacrifices et des prières que le *prêtre* y offre au nom de tous les fidèles et fait monter jusque dans les cieux.

L'autel doit toujours être orné d'un crucifix et de plusieurs cierges. Il renferme des reliques que l'évêque y dépose en le consacrant. Il est recouvert de trois nappes blanches, sans lesquelles il est défendu de célébrer la Messe.

La destination principale des autels est la célébration de ce divin sacrifice et de tout ce qui concerne le culte ou la distribution du corps de JÉSUS-CHRIST, présent dans le saint sacrement de l'Eucharistie.

Les trois nappes blanches signifient les trois personnes divines, à la fois distinctes et inséparables. Aussi est-il défendu, à cause de la sainteté des autels, de rien y poser qui ne soit nécessaire pour la célébration du saint sacrifice.

Le *crucifix*, toujours placé au milieu de l'autel et sans la présence duquel on ne peut non plus dire la Messe, est destiné à rappeler au prêtre et aux fidèles, que le sacrifice de la Messe est le même que celui de la croix, où JÉSUS-CHRIST a tant aimé le monde, qu'il a voulu s'immoler pour son salut.

De chaque côté du crucifix, des cierges de cire doivent être allumés; deux seulement, quand c'est un

simple prêtre qui dit la Messe; quatre, quand c'est un évêque.

Cette lumière signifie JÉSUS-CHRIST, véritable lumière du monde, qu'il vivifie en l'éclairant par le don du SAINT-ESPRIT.

La lampe qui brûle nuit et jour devant le Saint-Sacrement est le symbole du même mystère. Dans les grandes églises de Rome, on entretient devant le tabernacle sept lampes au lieu d'une, image des sept dons du SAINT-ESPRIT, dont JÉSUS-CHRIST est le principe.

Dans le culte de l'Eucharistie, l'Église se sert principalement de trois sortes de vases sacrés : le *calice*, qui sert à célébrer la Messe; le *saint ciboire*, dans lequel est conservé le Saint-Sacrement et qui repose dans le tabernacle; enfin, l'*ostensoir* ou soleil, dans lequel on expose le Saint-Sacrement pour les saluts solennels et les processions.

Il est inutile de faire remarquer la sainteté de ces vases sacrés, surtout du calice. Dans tous les siècles, et même durant les cruelles persécutions des premiers temps, les chrétiens ont toujours veillé à la richesse et à la magnificence de ces vases. Souvent on les a faits d'or ou d'argent massif, ornés de pierreries et de précieuses ciselures. Maintenant encore on tâche de les rendre le plus dignes possible de leur sublime destination, et toujours la partie de ces vases qui touche le Saint-Sacrement doit être recouverte d'or. L'or, par son excellence, est le symbole de la charité, et l'ar-

gent, par sa blancheur, celui de la pureté et de l'innocence.

Outre les *nappes*, dont nous avons parlé tout à l'heure, et que l'évêque a seul le droit de bénir, on se sert pour la célébration de la Messe de plusieurs autres linge sacrés. Le plus vénérable de tous est le *corporal*, ainsi appelé, parce que le corps de Jésus-Christ y repose immédiatement pendant le saint sacrifice. Dans le tabernacle, il y a toujours un corporal sous le saint ciboire, ainsi que sous l'ostensoir dans les saluts. Le linge déposé sur le calice et destiné à l'essuyer et à le purifier s'appelle pour cette raison *purificatoire*.

Il n'est permis qu'aux ecclésiastiques de toucher ces vases et ces linge sacrés, à cause du respect dû à tout ce qui concerne la sainte Eucharistie.

EXPLICATION DES CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE

LES ORNEMENTS SACRÉS

Dans les premiers siècles du christianisme, les évêques et les prêtres ne se servaient point pour la célébration du culte divin de vêtements de forme différente de ceux qui étaient en usage dans la vie ordinaire. Mais il est certain que, du temps même des apôtres, on se servait à l'autel de riches habits, sou-

vent brodés d'or et d'argent, afin de relever la majesté des saints mystères.

Lorsque l'Église, après les persécutions, compta parmi ses enfants les empereurs romains et les grands du monde, elle entoura le culte de Dieu d'une splendeur inconnue jusqu'alors; et ses ministres, par respect pour le saint Sacrifice, revêtirent, à l'autel, de magnifiques étoffes d'or, d'argent ou de soie.

La forme de ces antiques ornements s'est conservée jusqu'à nos jours, sauf quelques altérations peu essentielles. Jadis ils consistaient principalement en une longue robe blanche ornée d'une *étole* ou bande de pourpre posée sur les épaules et retombant par devant jusqu'aux pieds; d'un large et riche vêtement de dessus appelé *chasuble*; et enfin d'un cercle d'or qui ceignait la tête.

A ces ornements l'Église a ajouté, dans le cours des siècles, la *ceinture* qui retient les plis de la robe blanche appelée *aube*, et le *manipule*, ou bande d'étoffe brodée que le prêtre porte sur le bras gauche pendant la célébration de la messe. Pour les évêques, le cercle d'or a été remplacé par la majestueuse coiffure qu'on appelle la *mitre*, et qui représente la royauté divine de JÉSUS-CHRIST.

Dans l'origine, jusqu'au cinquième ou sixième siècle, les ornements sacrés étaient toujours de couleur blanche. Le blanc était la couleur du vêtement de la noblesse chez les Romains, et il a toujours été regardé comme un symbole glorieux de sainteté et d'innocence.

cence. Il n'y a que six ou sept cents ans que l'on trouve établie d'une manière générale la diversité des couleurs *blanches, rouges, vertes, violettes et noires*, que nous voyons encore employées dans la liturgie. L'Église veut représenter par là, autant que possible, le sens des mystères qu'elle honore.

L'antique usage de la couleur *blanche* a été conservé pour les fêtes de N. S. JÉSUS-CHRIST, de la sainte Vierge, des saints et des saintes non martyrs. — Les ornements *rouges* s'emploient pour les fêtes des martyrs qui ont gagné le ciel en versant leur sang pour JÉSUS-CHRIST; on s'en sert également pour les messes du SAINT-ESPRIT, parce qu'il se manifesta le jour de la Pentecôte sous la forme de langues de feu; et aussi pour célébrer la mémoire de la sanglante Passion du Sauveur. — Le *vert*, qui est peu usité, est le symbole de l'espérance; — enfin le *violet* et le *noir*, couleurs de tristesse et emblèmes de mortification, s'emploient dans les temps de pénitence, principalement dans l'Avant et le Carême.

Tous les vêtements liturgiques doivent être bénits par l'évêque ou par un prêtre qu'il délègue à cet effet.

La *soutane*, long vêtement, noir pour les prêtres, violet pour les évêques, rouge pour les cardinaux et blanc pour le Pape, n'est pas un habit sacré, mais simplement un costume spécial destiné à distinguer les ecclésiastiques du reste des fidèles, et à leur rappeler, sans cesse par sa gravité, combien leur vie doit être

éloignée de la légèreté habituelle aux gens du monde. La différence des couleurs est le signe des divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

Par-dessus la soutane, les prêtres, lorsqu'ils exercent les fonctions du saint ministère, portent un vêtement blanc à larges manches (quelquefois rejetées par derrière en forme d'ailes), qu'on appelle *surplis*. Par sa blancheur, il signifie la sainteté de Jésus-CHRIST dont les prêtres doivent être toujours revêtus. Le prêtre est l'ange de la terre, envoyé de DIEU pour sanctifier ses frères et leur montrer le chemin du ciel.

On appelle *rochet* un autre vêtement ecclésiastique, à manches étroites qui descend jusqu'aux genoux comme le surplis. Ce n'est pas un vêtement sacerdotal, mais bien un insigne prélatice, que les évêques et les prélates seuls ont le droit de porter et qui ne peut jamais remplacer le surplis dans l'administration des sacrements, et dans les offices de l'Église.

Pour dire la messe, le prêtre ne se sert pas du surplis mais de l'*aube*, ce long vêtement de toile blanche dont nous avons parlé tout à l'heure. Il la fixe autour de ses reins par un *cordon blanc*, antique usage qui signifiait, chez les Romains, la gravité et la retenue des mœurs, la décence et la pureté. Sur le bras gauche il met le *manipule*; dans l'origine c'était un linge destiné à s'essuyer, en cas de besoin, les mains et le visage.

Le quatrième ornement sacerdotal est l'*étole*. Posée sur les épaules du prêtre, elle signifie le joug de Jésus-

CHRIST ; et, croisée sur sa poitrine, elle lui rappelle que, pour bien porter ce joug céleste, il faut porter sa croix chaque jour, c'est-à-dire renoncer aux mauvaises inclinations de la nature, mourir au monde, à la chair et au péché.

Enfin le prêtre revêt la *chasuble* qui le couvre presque entièrement, et qui exprime par son ampleur la perfection de sainteté nécessaire pour offrir dignement le saint sacrifice. — Sur la chasuble, la figure de la croix est brodée par devant ou par derrière ; par devant, pour rappeler au prêtre qu'il doit imiter Jésus-Christ crucifié ; par derrière, pour rappeler la même obligation aux fidèles qui assistent à la messe ; par devant, parce que le prêtre offre le sang de Jésus-Christ pour la rémission de ses propres péchés ; par derrière, parce qu'il doit encore faire pénitence et prier pour les péchés de ses frères.

Nous terminerons ces explications en disant un mot de la *chape*, espèce de manteau en usage pour les saluts, pour les processions et autres fonctions solennelles. Jadis, c'était un grand manteau avec un capuchon ou *cape* (d'où lui est venu son nom), dont les ecclésiastiques se servaient pour les cérémonies religieuses qui se faisaient hors de l'église. Il garantissait de la pluie et de la poussière. Depuis longtemps le capuchon ne sert plus à couvrir la tête ; il a changé de forme et est devenu un simple ornement enrichi de franges et de broderies.

CÉRÉMONIES DE LA MESSE

DEPUIS LE COMMENCEMENT JUSQU'A L'ÉPITRE

La *messe* est le sacrifice de JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, offert, non pas au Calvaire, sous une forme sanglante, mais par le ministère des prêtres et sous les apparences du pain et du vin.

Le sacrifice de la *messe* et celui de la croix ne sont pas deux sacrifices, mais un seul et même sacrifice, dont la victime est la même, et que le Fils de Dieu offre à son Père dans les mêmes intentions. Les apparences extérieures diffèrent seules; de sorte que le sacrifice du Calvaire et celui de nos autels n'ont pas de différence essentielle.

Les *cérémonies de la messe* sont des actes de religion et des signes mystérieux que l'Église emploie dans la célébration de cet adorable sacrifice, pour en relever la majesté et pour nourrir la piété des fidèles.

La *messe* se divise en trois parties principales : 1^o la préparation au sacrifice ; 2^o le sacrifice proprement dit ; 3^o la communion au sacrifice et l'action de grâces.

La *préparation* commence au signe de croix que le prêtre fait sur lui-même, en arrivant à l'autel, av. bas des degrés, et dure jusqu'à la consécration.

Le *sacrifice proprement dit* consiste dans la consécration du pain et du vin au corps et au sang du Seigneur.

La troisième partie comprend les actions et les prières, ordonnées depuis la consécration exclusivement jusqu'à la fin du dernier évangile.

Assister à la messe, veut dire être présent dans l'église, pendant que le prêtre accomplit l'ensemble des cérémonies sacrées que nous allons expliquer.

I. Préparation au sacrifice. — On peut la diviser en quatre parties distinctes :

1^o Les prières que le prêtre et le clerc (qui répond au nom du peuple chrétien), récitent au pied de l'autel et à l'autel jusqu'à l'épître ;

2^o Les instructions et la profession de foi renfermées dans l'épître, l'évangile et le *Credo* ;

3^o L'oblation et la sanctification du pain et du vin destinés à être consacrés ,

4^o Enfin, l'invocation solennelle et les prières secrètes du *Canon* qui précèdent immédiatement la consécration de l'Eucharistie.

Le prêtre et le clerc commencent par faire le signe de la croix, indiquant par là, tout d'abord, que l'action à laquelle ils s'appliquent est le sacrifice même du Sauveur. Tous deux, inclinés ou à genoux, représentent par cette humble posture le religieux respect dû à la majesté de Dieu et les abaissements de Jésus, le Dieu éternel, dans les mystères sacrés de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie. Pendant ces prières, et surtout pendant le *Confiteor*, le prêtre et les fidèles doivent exciter dans leur cœur un sincère regret de leurs péchés qui ont été la vraie cause

des souffrances et de la Passion de JÉSUS-CHRIST, leur Sauveur.

Qu'ils se rappellent sa douloureuse prière au jardin des Oliviers, où, le visage prosterné contre terre, il demanda grâce pour les pécheurs, et s'offrit à son Père comme la victime universelle de l'expiation. C'est avec ces souvenirs, et en union avec Jésus pénitent et victime, que l'on doit s'humilier au commencement de la messe.

Le prêtre monte à l'autel. Comme JÉSUS-CHRIST qu'il représente, médiateur de DIEU et des hommes, il commence par baisser l'autel, demandant au Seigneur d'accorder à tous le pardon de leurs péchés, par les mérites des saints qui reposent sous l'autel. Pendant le cours de la messe, le prêtre baise l'autel *sept fois*, et il adresse *sept fois* aux fidèles le salut sacré ; *Dominus vobiscum !* (que le Seigneur soit avec vous !) Ce nombre mystérieux exprime les sept dons du SAINT-ESPRIT, dont JÉSUS-CHRIST est la source unique, qu'il communique au monde par les mérites de son sacrifice, et qu'il applique par le ministère de ses prêtres.

Le prêtre, monté à l'autel, va du côté gauche (à la droite du spectateur, il est vrai, mais véritablement à la gauche du crucifix et du tabernacle, point principal et central de l'église). Un sens profond est caché sous ces stations différentes du prêtre, soit au milieu de l'autel, soit au côté gauche, soit au côté droit. Le côté gauche représente l'ancienne alliance des patriarches, des prophètes et de la loi de Moïse, depuis la création

du monde jusqu'à la venue du Sauveur. Le côté droit, le plus digne et le plus noble, représente la loi de grâce, la nouvelle alliance, depuis l'avènement de JÉSUS-CHRIST jusqu'à la conversion des Juifs, qui aura lieu aux derniers âges du monde.

Au milieu de l'autel, où il se tient pendant la plus grande partie de la messe, le prêtre, symbole vivant de JÉSUS-CHRIST, exprime par là que le Fils de Dieu fait homme est le centre où viennent s'unir l'ancienne et la nouvelle alliance.

La première prière que le prêtre récite au côté gauche est appelée *Introit* (c'est-à-dire *commencement*). L'Église y exprime d'une manière générale le but des fêtes qui se célèbrent dans le cours de l'année.

Le prêtre retourne au milieu de l'autel, et récite le *Kyrie eleison*, composé de trois invocations à chacune des personnes adorables de la Trinité. *Eleison* est un mot grec qui veut dire *ayez pitié*.

Puis, vient le *Gloria in excelsis*, hymne de joie et de triomphe, qui ne se récite qu'aux jours de fête ou dans des temps d'allégresse. Les premières paroles de cette hymne magnifique ont été apportées du ciel par les anges à la naissance du Sauveur. Le reste, composé il y a plus de quinze cents ans, par un grand évêque français, saint Hilaire de Poitiers, est comme le développement de cet exorde solennel. En le récitant, il faut nous unir au prêtre et aux anges qui l'assistent invisiblement à l'autel, et avec eux rendre à Dieu la gloire qui lui est due.

Le prêtre se tourne ensuite vers le peuple, le saluant comme de coutume, après avoir bâisé l'autel, pour exprimer qu'il va puiser dans le sein même de Dieu les bénédictions qu'il est chargé de répandre sur la terre. Il récite ensuite la prière appelée *Collecte*, c'est-à-dire *union*, parce qu'elle est faite au nom de tous les fidèles réunis, et qu'elle est le précis de toutes les demandes. L'Église la termine toujours par l'invocation du nom de Jésus-Christ, pour nous faire bien sentir que nous n'avons accès auprès de Dieu que par celui-là seul qui a réconcilié le monde. Au commencement de ces prières publiques, le prêtre dit à haute voix : *Oremus*, c'est-à-dire prions, afin d'exciter les assistants à la ferveur; il tient pendant ce temps les deux mains étendues, suivant un antique usage de la primitive Église, institué par les apôtres, sans doute pour rappeler Jésus-Christ crucifié.

Ici se terminent les prières de la préparation la plus éloignée du sacrifice de la messe. Elles sont suivies de la lecture de l'épître et de l'évangile, ainsi que de la récitation du symbole dont nous parlerons au chapitre suivant.

CÉRÉMONIES DE LA MESSE

DEPUIS L'ÉPITRE JUSQU'AU CANON

Épître veut dire *lettre*; on appelle ainsi la première lecture de la messe, parce qu'elle est ordinairement

tirée des lettres inspirées des apôtres. Quelquefois cette lecture est puisée dans les livres des Prophètes de l'Ancien Testament.

Quand elle est terminée, le prêtre passe au côté droit de l'autel, exprimant par là que la bénédiction de Dieu a été retirée au peuple juif, parce qu'il a perdu la foi en rejetant Jésus-CHRIST, et qu'elle a été transférée au peuple chrétien qui a reconnu ce divin Sauveur.

Tout le monde se lève au moment où le prêtre commence à lire l'*évangile*, et chacun marque son front, ses lèvres et son cœur du signe sacré de la croix. L'*Évangile* est l'histoire abrégée des principales actions et des enseignements les plus importants du Sauveur. Nous devons en écouter debout les divines paroles, pour exprimer que nous sommes prêts à suivre notre adorable Maître, à le servir et à combattre pour lui. Nous signons nos fronts pour attester que nous ne rougissons point de l'*Évangile*; nos lèvres, parce qu'elles doivent être saintes pour en prononcer les paroles; nos cœurs, pour en chasser le démon et les préparer à recevoir et à faire fructifier la parole de vie.

L'*évangile* terminé, le prêtre baise le livre en signe de respect, et retourne au milieu de l'autel.

Là il récite à haute voix le *Credo*, ou formule abrégée de la foi chrétienne, composée par les apôtres et développée par les évêques du premier concile général, tenu à Nicée il y a quinze cents ans.

Nous nous tenons debout pendant le *Credo* comme pendant l'*évangile*, pour manifester hautement notre

croyance, et la ferme volonté où nous sommes de vivre en conséquence de notre foi.

Néanmoins, par un sentiment que chacun comprendra facilement, le prêtre et les fidèles font avec une religion profonde la genuflexion, en disant que le Fils éternel de Dieu s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie et s'est fait homme pour nous sauver. En terminant le *Credo*, chacun fait sur soi le signe de la croix, qui est le signe du chrétien.

Ainsi se terminent les deux premières parties de la *préparation de la messe*, que l'on pourrait appeler les *supplications* et les *instructions*.

Vient ensuite l'*Oblation*, ou offrande du pain et du vin qui seront changés par la consécration au corps et au sang de Jésus-Christ. En instituant l'Eucharistie, Notre-Seigneur lui-même montra à ses apôtres la manière d'offrir le divin sacrifice, et jamais l'Église catholique ne s'est éloignée de cette règle sacrée.

Le prêtre prend donc le pain (ou hostie) sur la *patène*, sorte de petit plat doré qui accompagne toujours le calice; et ayant levé les yeux au ciel comme pour en appeler les bénédictions, il élève l'hostie et la présente à la sainte Trinité, puis la dépose sur le *corporal*, en y traçant avec la patène le signe de la croix.

Il se rend ensuite au coin de l'épitre, où le clerc lui présente successivement la burette du vin et celle de l'eau, après les avoir respectueusement baisées l'une et l'autre en vue de la consécration à venir. Le prêtre, après avoir bénit l'eau, en mêle une ou deux gouttes

au vin du calice ; le vin, par sa force, représente la divinité du Sauveur, et la goutte d'eau représente son humanité et la nôtre, sanctifiée par l'union à la divinité.

Revenant au milieu de l'autel, le prêtre élève et offre le calice, comme il a élevé et offert l'hostie. Puis, levant au ciel les yeux et les mains, il invoque le SAINT-ESPRIT, afin que par son feu divin il accomplisse sur l'autel le sacrifice et les mystères adorables de l'Incarnation et de la Rédemption. Le lavement des mains, qui suit ces belles cérémonies, est le symbole de la parfaite pureté de cœur avec laquelle le prêtre doit traiter les mystères du corps et du sang du Seigneur. Se tournant ensuite vers les assistants, il les invite une dernière fois à joindre leurs prières à ses prières ; et, après quelques oraisons secrètes, il commence la magnifique invocation usitée dès les premiers temps du christianisme, et qu'on appelle *préface* (d'un mot latin *præfari*, qui veut dire *prières récitées* avant la consécration). La préface étant achevée par la triple invocation : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus, Deus Sabaoth...*, c'est-à-dire, *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu...*, le clerc agite plusieurs fois la sonnette pour avertir les assistants de s'agenouiller, s'ils ne le sont point encore, et de se recueillir plus profondément à cause de la consécration qui s'apprête. Il se lève après avoir sonné, et allume un troisième cierge dit le cierge de la communion, lequel reste allumé jusqu'après la communion du prêtre et des fidèles, et est ensuite reporté sur la crédence (petite

table voisine de l'autel, où l'on pose ce qui doit servir à la messe). Ce cierge, outre qu'il avertit les fidèles de la présence de Jésus-Christ sur l'autel, représente par la blancheur de la cire et par sa lumière, la divine pureté de Jésus-Christ, lumière du monde, qui éclaire les âmes fidèles et les embrase des ardeurs du Saint-Esprit.

Les sublimes prières que le prêtre récite en secret, avant et après la consécration, s'appellent le *canon* de la messe; le mot *canon* est d'origine grecque et signifie *règle*. On appelle ainsi ces prières, parce qu'elles sont invariablement les mêmes dans toute l'Église latine, tandis que quelques modifications se sont introduites et sont en usage dans les autres prières moins solennelles du sacrifice. Une partie du canon de la messe a été formulée par l'apôtre saint Pierre lui-même, et, lorsque les souverains pontifes ses successeurs ont jugé à propos d'y ajouter quelques paroles, on a regardé ces additions comme un fait si considérable, qu'on l'a noté dans l'histoire de l'Église, tant est vénérable la solennité de ces antiques formules.

Depuis le sixième siècle, pas un mot n'a été modifié dans le canon de la messe, tel que nous le récitons aujourd'hui. C'est par un sentiment de respect religieux que le prêtre le récite secrètement. Les ministres du sanctuaire en ont eu seuls connaissance pendant de longs siècles, et les fidèles ne faisaient que se joindre d'intention à leurs prières. La traduction en langue vulgaire en a été plusieurs fois défendue. Le recueil-

ement de l'esprit et du cœur est préférable, en un pareil moment, à toutes les prières que l'on peut lire ou réciter.

CÉRÉMONIES DE LA MESSE

DEPUIS LE CANON JUSQU'A LA FIN

La *consécration*, seule, est à proprement parler le sacrifice de l'Eucharistie ; et, dans la célébration de la messe, ce qui précède n'en est que la préparation, de même que ce qui suit n'en est que le complément et l'application.

Lorsque le prêtre, préparé et sanctifié par les rites que nous avons expliqués jusqu'ici, est arrivé à ce moment solennel, il prend l'hostie entre ses mains consacrées, et, s'identifiant de la manière la plus complète avec Jésus-Christ, souverain prêtre et souveraine victime du sacrifice, il accomplit les actions et prononce les paroles que le Fils de Dieu accomplit et prononça le premier à la sainte cène, lors de l'institution de l'Eucharistie. Aussi, ce n'est plus l'homme qui parle, mais Jésus lui-même par la bouche de son prêtre. A sa parole divine, qui a tiré le monde du néant, le pain est changé en son corps adorable et le vin en son sang précieux. Il ne reste plus sur l'autel que l'*apparence* (ou *espèce*) du pain et du vin, voilant à nos regards Jésus-Christ vivant, réellement présent avec sa divinité et son humanité sainte !

Devant son DIEU, qu'il tient entre ses mains, le prêtre s'incline et adore, puis il l'élève et le présente à l'adoration des fidèles, avertis de se prosterner par le son de la clochette, que le clerc agite trois fois. JÉSUS-CHRIST demeure ainsi sur l'autel jusqu'à la communion. Il faut donc rester agenouillé en la présence du bon Dieu au moins pendant tout ce temps, et produire du fond du cœur des acte de foi, d'adoration, d'amour, de contrition, d'actions de grâces, profitant de ces moments précieux pour demander au Sauveur tout ce dont on a besoin pour l'âme et pour le corps, pour le temps et pour l'éternité. Si tant de gens se tiennent mal pendant la messe, c'est qu'ils manquent d'esprit et de foi.

Le silence solennel qui enveloppe la consécration, depuis le *Sanctus* jusqu'au *Pater*, n'est interrompu que par une touchante parole d'humilité que le prêtre prononce à demi-voix, en se frappant la poitrine : *Nobis quoque peccatoribus, pour nous qui sommes des pécheurs*, etc., et la prière secrète du canon se termine peu après par le grand souvenir de l'éternité : *Per omnia sœcula sœculorum, dans tous les siècles des siècles*. Au nom des assistants, le clerc répond *Amen*, mot hébreu, grec et latin, qui veut dire, *Il en est ainsi, et qu'il en soit ainsi*, ce qui exprime la foi et le désir du peuple chrétien.

Pendant le canon de la messe, le prêtre fait à plusieurs reprises sur l'hostie et au calice des signes de croix dont le sens très-profound rappelle l'économie to-

tale du mystère de JÉSUS-CHRIST. Quand il forme trois signes de croix, à la suite les unes des autres sur l'Eucharistie, il représente les trois phases de la grande victoire du Christ contre Satan, prince des pécheurs et usurpateur de son empire : la première, qui se termina par un déluge; la seconde, qui se termina par le sang du Calvaire; la troisième, qui se terminera par le feu à la défaite de l'Antechrist et quand le Saint-Esprit purifera pour toujours les créatures. Quand le prêtre forme consécutivement deux signes de croix, sur l'hostie, puis sur le calice, il rappelle les deux événements de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST: le premier représenté par la sainte hostie, le second représenté par le très-saint calice. Et de même que les deux espèces consacrées ne sont qu'une seule et même Eucharistie, qu'un seul et même JÉSUS, un seul et même mystère, de même les deux événements du Fils de DIEU, bien que distincts et séparés l'un de l'autre, ne sont qu'un seul et même mystère, le mystère de JÉSUS-CHRIST, de la grâce et de l'Église.

Après les prières secrètes du canon, le prêtre récite à haute voix et au nom de l'assemblée le *Pater*, cette sublime prière que le Seigneur lui-même, présent sur l'autel, a laissée à son Église. Le prêtre rompt ensuite l'hostie consacrée en deux fractions, imitant ainsi JÉSUS-CHRIST, qui rompit le pain sacré, avant de le distribuer à ses disciples à la dernière cène. Cette cérémonie rappelle aussi, d'une manière mystique, la séparation de l'âme et du corps du Sauveur dans le sacrifice san-

glant du Calvaire. Puis, il invoque trois fois, sous le touchant titre d'*Agneau de Dieu*, cette grande et éternelle victime des péchés du monde, qui à la fois règne glorieuse et toute-puissante et s'anéantit chaque jour pour nous dans le mystère sacré de l'Eucharistie.

Le prêtre va *communier*, c'est-à-dire recevoir en lui-même et unir à tout son être Jésus-Christ, son Créateur et son Sauveur; et, prenant dans une de ses mains le pain vivant descendu du ciel, il se frappe trois fois la poitrine et reconnaît son indignité. « Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. » Puis il communie, et, s'étant un moment recueilli en ce Dieu d'amour dont il devient, même en sa chair, le vivant tabernacle, il prend le calice, fait sur lui-même le signe de la croix, et communie sous la seconde espèce.

Si quelques fidèles se présentent pour participer au divin sacrifice, le clerc récite à haute voix le *Confiteor*, pendant lequel chacun doit exciter en son cœur le repentir de ses péchés. Les communians, agenouillés religieusement au pied de l'autel ou devant la balustrade, qu'on appelle *table de communion*, prennent la nappe et la soutiennent sur leurs mains étendues, pour y recevoir la sainte hostie, si par malheur le prêtre venait à la laisser échapper. En déposant sur leurs lèvres la divine Eucharistie, celui-ci adresse à chacun ce souhait touchant: « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle. »

Après avoir communié, le prêtre purifie le calice d'abord, puis ses mains qui ont touché l'Eucharistie, par un peu de yin et d'eau que verse le clerc; puis il essuie le calice, plie le corporal et le purificatoire, remet tout en sa première place et couvre le calice avec le voile.

Avant la fin de la messe et pendant que le prêtre arrange ainsi le calice, le clerc reporte du côté droit au côté gauche le *Missel*, symbole de la conversion à venir des Juifs, cet ancien peuple de Dieu, destiné à participer, lui aussi, avant la fin du monde, à la lumière de l'Évangile. Et de même que, selon les prophètes de l'Écriture, ce retour des Juifs doit précéder de peu de temps la fin du monde, de même, la cérémonie qui en est la figure s'accomplit, peu de temps avant la fin de la messe.

Se tournant une dernière fois vers les assistants, qu'il congédie et qu'il bénit, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en formant sur eux le signe du salut éternel, le prêtre est alors l'image frappante de Jésus-Christ dans son dernier avénement, lorsque, apparaissant aux hommes à la fin des temps, il terminera l'œuvre de son Église par cette bénédiction suprême : « Venez à moi, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde. »

Jadis la messe se terminait par cette bénédiction, après laquelle le prêtre quittait l'autel, récitant les premiers versets de l'évangile selon saint Jean. Au-

jourd'hui, l'usage a prévalu de lire cet évangile à l'autel même.

Puisse le peu que nous avons dit augmenter votre respect pour les choses de l'Église, et vous faire assister avec plus de piété à l'adorable sacrifice de la messe !

CÉRÉMONIES DE LA GRAND'MESSE

On distingue la messe en *messe basse* et en *grand'messe* ou messe chantée.

Quant à l'excellence, il n'y a aucune différence entre l'une et l'autre, et leur distinction ne vient que de la solennité extérieure des cérémonies.

La principale différence est exprimée par leur nom même. La *messe basse* se récite et la *grand'messe* se chante. On n'a pas toujours accompagné de chants le culte divin chez les chrétiens, et il paraît constant que, pendant les trois premiers siècles de l'Église, on se contentait de réciter les prières sacrées. Mais, lorsque la fureur des persécutions eut cessé et que la conversion de l'Empire romain eut permis aux chrétiens de célébrer sans crainte les saints mystères, ils s'empessèrent d'en relever la divine majesté, non-seulement par la magnificence des églises, des ornements et des vases sacrés, mais encore par le chant. Un des plus grands papes qui aient gouverné l'Église, saint Grégoire le Grand, ne crut point déroger à sa dignité suprême en réglant lui-même le chant ecclésiastique ou *plain-*

chant, que l'on appelle pour cette raison *chant grégorien*.

Saint Grégoire recueillit et corrigea les chants sacrés déjà en usage, et il en ajouta un grand nombre qu'il avait composés lui-même.

Dans la suite des siècles, de grands saints, papes, évêques, moines, empereurs ou rois, parfois même de pieuses reines, enrichirent de leurs compositions ce vénérable recueil, connu de nos jours encore sous le nom de *Chant romain*. Dans le dernier siècle, en voulant le corriger en France, on en a fait disparaître la cadence et l'harmonie.

Jadis, le soin de chanter les louanges de Dieu était réservé aux ecclésiastiques consacrés entièrement au service des autels. Aujourd'hui que le nombre des ministres du sanctuaire a beaucoup diminué, les *chantres* sont d'ordinaire des laïques qui remplissent cette sainte fonction, soit par esprit de religion, soit pour un salaire.

Ils sont revêtus pendant les grand'messes et autres offices, de la soutane et du surplis, vestiges de l'ancien usage.

Certaines parties de la grand'messe doivent être chantées par *tous les fidèles*, et les chantres alors ne font que diriger et soutenir le chant; ce sont : les *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et les *Agnus Dei*, ainsi que les courtes réponses aux paroles du prêtre : *Et cum spiritu tuo, Deo gratias, Amen*, etc... Qu'il nous soit permis d'insister sur cette observation; les offices

publics sont faits pour être *chantés* ; s'il arrive si souvent que l'on s'y ennuie et que l'on s'en fatigue, c'est que l'on n'y prend pas la participation convenable. Rien n'est beau, touchant et majestueux comme une grand'messe ou des vêpres chantées par toute l'assistance.

Nous avons expliqué les cérémonies de la messe basse. Le fond en étant le même à la messe basse et à la grand'messe, nous n'ajouterons ici que peu de mots, pour faire pénétrer le sens de quelques rites propres aux messes solennelles.

La première de ces cérémonies est l'*aspersion de l'eau bénite*. Avant la messe, le prêtre parcourt les rangs des fidèles, et répand sur leurs têtes quelques gouttes de cette eau, qu'il vient de sanctifier par des bénédictions spéciales ; rappelant ainsi au peuple chrétien combien sa vie doit être sainte, et avec quelle pureté de cœur il doit assister aux saints mystères.

C'est dans le même but qu'à la porte des églises il y a toujours de l'eau bénite, dont chacun doit se si gner en entrant.

Après l'aspersion de l'eau, et avant la messe, vient la *procession*, belle et grandiose cérémonie, usitée dès les premiers siècles et qui renferme un sens profond.

La *procession* figure la marche de l'Église à travers les siècles. De même, en effet, qu'elle sort de la *sacristie* pour y rentrer, après avoir parcouru toute l'église, précédée par la croix de JÉSUS-CHRIST, et terminée par

le prêtre, symbole vivant du même Jésus, de même l'Église, sortant du sein de Dieu son créateur, pour y rentrer à la fin des temps, a pour chef Jésus-Christ, Fils de Dieu, principe et fin de toutes choses, et qui seul est la voie, la vérité et la vie. Ce n'est qu'en marchant sous son divin étandard et en nous unissant à lui, que nous pouvons espérer d'entrer à la suite dans notre céleste patrie. — Aussi est-il parfaitement ridicule de critiquer les pieux fidèles qui aiment à se joindre aux processions.

A la grand'messe, le prêtre est assisté à l'autel par deux ministres sacrés appelés *diacre* et *sous-diacre*. Le sous-diacre représente l'Ancien Testament, c'est-à-dire les patriarches, les prophètes et les saints de l'ancienne Loi, et le peuple de Dieu dont la vocation était de donner au monde l'humanité sainte du Sauveur à venir; aussi l'emploi du sous-diacre à l'autel est-il de préparer le pain et le vin, destinés à devenir le corps et le sang de Jésus-Christ par la consécration eucharistique, et à chanter, au milieu de l'assemblée des fidèles, les prophéties et les épîtres. Et de même que l'ancienne alliance, après avoir préparé et produit la sainte humanité de Jésus-Christ, méconnut son Rédempteur et ne profita point de son sacrifice, de même le sous-diacre, après avoir présenté au diacre la matière du sacrifice, descend au bas de l'autel, exclu en quelque sorte des mystères qui s'y opèrent, et demeure enveloppé d'un long voile depuis l'offertoire jusqu'au *Pater*, tenant la patène devant ses yeux pour signifier l'aveuglement du

peuple juif. Mais cet aveuglement devant cesser à la fin des temps, et l'ancien peuple de Dieu redevenir son peuple et participer aux mérites du Sauveur, le sous-diacre, après le *Pater*, remonte auprès du célébrant, figure de Jésus-Christ, et participe à la sainte communion après le diacre, symbole du peuple chrétien.

C'est comme figure de la nouvelle alliance que le *diacre* seul est chargé de chanter l'évangile et d'assister le prêtre pendant toute la messe. Rien de plus imposant que le rite solennel du chant de l'évangile. Après avoir déposé le saint livre sur l'autel, à l'endroit même où reposera tout à l'heure le Corps du Seigneur, le diacre s'incline profondément et demande à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres, afin qu'il puisse annoncer dignement la divine parole. Il le prend ensuite, et, le portant sur sa poitrine, il reçoit la bénédiction du célébrant et marche gravement jusqu'à l'endroit où il doit chanter l'évangile, précédé de la croix et des acolytes qui portent l'encens et les cierges allumés. La croix signifie que l'Évangile contient la loi d'un Dieu crucifié, et les cierges, que la parole de Jésus-Christ est la lumière du monde; l'encens est l'hommage rendu à la divinité de Jésus.

Quand la sainte lecture est terminée, le livre ouvert est porté avec respect au prêtre, qui le baise en disant : « Que nos péchés soient effacés par les paroles du saint Évangile. »

Après l'évangile a lieu le *prône*, instruction familiale que le pasteur ou celui qui le représente fait à

son peuple tous les dimanches. Le prône est ordinai-
rement l'explication de l'évangile que l'on vient d'en-
tendre; son nom vient de deux mots grecs et signifie :
discours fait devant la nef de l'église.

Une dernière cérémonie qui distingue les messes
solennelles des messes basses est la bénédiction et
l'usage de l'*encens*, symbole de la prière des fidèles.

LE GLORIA IN EXCELSIS

Ainsi commence une des plus belles prières de
l'Église catholique, empruntée au cantique des Anges
qui saluèrent, durant la nuit de Noël, la naissance du
Christ, Roi éternel, Créateur adorable, tout-puissant
Seigneur et Sauveur très-bon, très-doux et très-misé-
ricordieux.

Après avoir imploré le pardon des péchés par le
Kyrie eleison, le prêtre de DIEU, levant les yeux et les
mains vers le ciel, entonne ou récite à haute voix
l'hymne angélique :

GLORIA IN EXCELSIS DEO !

Gloire à DIEU dans le ciel et paix sur la terre aux
hommes de bonne volonté. Nous vous louons. Nous
vous bénissons. Nous vous adorons. Nous vous glori-
fions. Nous vous rendons grâces, à cause de votre
gloire infinie. O Seigneur DIEU, Roi du ciel ! O DIEU,
Père tout-puissant ! Seigneur, Fils unique de DIEU,

JÉSUS-CHRIST, Seigneur DIEU, Agneau de DIEU, Fils du Père, vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, ô JÉSUS-CHRIST, avec le Saint-Esprit, dans la gloire de DIEU le Père !

Ainsi soit-il !

Les premières paroles de cette hymne magnifique sont textuellement tirées de l'Évangile. Les saints Anges, envoyés aux bergers de Bethléem par le bon DIEU pour leur annoncer la venue de JÉSUS-CHRIST, chantèrent les premiers : « Gloire à DIEU dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Le prêtre, également envoyé de DIEU auprès des hommes, leur adresse les mêmes paroles au commencement de la messe, pour leur dire de se préparer à dignement recevoir le même Seigneur Jésus qui va descendre sur l'autel, humble, caché, petit comme à la crèche, et voilant sa majesté divine sous les apparences de l'hostie dans le mystère du Saint Sacrement.

Les bergers de Bethléem, hommes droits et religieux, répondirent fidèlement à cette invitation céleste, ils crurent, ils adorèrent, ils louèrent et bénirent de tout leur cœur le DIEU éternel petit enfant; et sous la pauvre apparence de sa chair mortelle, ils reconnurent par la foi le Fils de DIEU, éternel et infini, que les Anges adorent dans le ciel avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi devons-nous faire, nous tous, chrétiens, à l'invita-

tation de nos prêtres ; et c'est du fond du cœur que nous devons dire au Seigneur Jésus qui va tout à l'heure descendre sur nos autels : « Nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu, Roi céleste, Père tout-puissant qui êtes Dieu ; Seigneur Jésus, vrai Fils de Dieu, et nous vous demandons miséricorde parce que vous êtes le seul Dieu Très-Haut avec votre Père et le Saint-Esprit dans le ciel. »

Les paroles du *Gloria*, qui suivent la douce invitation des Anges, remontent, avons-nous dit, aux premiers siècles de l'Église. Plusieurs savants les attribuent au pape saint Télesphore, martyrisé au second siècle ; beaucoup d'autres au grand saint Hilaire, évêque de Poitiers et la lumière de nos Églises des Gaules au quatrième siècle. Ce qui est certain, c'est que cette belle prière expose admirablement la foi catholique sur le mystère de l'Incarnation, attaqué au temps de Hilaire par l'hérésie des ariens et énergiquement défendu par ce grand évêque. Les ariens prétendaient que le Fils de Dieu n'était pas égal en toutes choses au Père et au Saint-Esprit, et qu'ainsi Jésus-Christ, qui est ce Fils de Dieu fait homme, était inférieur à son Père. Le *Gloria* répond triomphalement à cette erreur en nous faisant dire à Jésus, vrai Dieu et vrai homme : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Seigneur Dieu ; Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, daignez accueillir nos supplications ; ayez pitié

de nous, vous qui êtes assis à la droite du Père (c'est-à-dire qui êtes son égal et partagez sa toute-puissance); car seul, ô Jésus, vous êtes le Saint, seul vous êtes le Seigneur, seul vous êtes le Très-Haut, avec le Saint-Esprit dans la gloire de DIEU le Père. »

Il faut donc toujours chanter le *Gloria* avec un vif sentiment de foi et d'amour pour Jésus-CHRIST et s'unir ainsi aux sentiments des Anges qui assistent invisiblement le prêtre à l'autel, pendant qu'il célèbre le très-saint sacrifice de la Messe.

LES VÉPRES ET LE SALUT

L'office du soir se compose d'ordinaire de chants et de prières appelés *Vêpres*, *Complies* et *Saluts*.

Vêpres signifie prière du soir.

On n'est pas obligé d'une manière stricte d'assister à l'office du soir; mais les bons chrétiens se font un devoir de n'y pas manquer. Autrefois, l'assistance aux Vêpres était obligatoire comme l'assistance à la messe. Les Vêpres se composent ordinairement de cinq psaumes, d'une hymne, du cantique *Magnificat* et d'une oraison. Après avoir récité tout bas le *Pater* et l'*Ave Maria*, le célébrant, revêtu de l'habit de chœur ou surplis, debout et tourné vers l'autel, fait sur lui-même le signe de la Croix pour montrer que nos prières n'ont d'accès auprès de DIEU que par les mérites de Jésus-CHRIST crucifié, et il chante en même temps ces

paroles qui commencent toujours les offices divins : *« Deus, in adjutorium meum intende. — Seigneur, venez à mon aide. »* Ce fut le pape saint Grégoire le Grand qui régla (il y a douze cents ans) que ce verset, tiré du psaume 69, serait récité en tête de toutes les Heures. Il est suivi du *Gloria Patri...* ou invocation à la sainte Trinité, en l'honneur de laquelle les fidèles s'assemblent pour la prière. *Alleluia* est un mot hébreu qui signifie *gloire à Dieu*.

Sans vouloir entrer ici dans le détail des psaumes, nous nous contenterons de dire que l'on ne peut guère juger de la merveilleuse beauté de ces saints cantiques par les traductions ordinaires de nos livres d'Église. Ce n'est pas tout à fait leur faute ; car, on peut l'affirmer sans crainte, les psaumes sont intraduisibles en français. Déjà, en passant de l'hébreu, leur langue originale, dans la langue latine, ils ont beaucoup perdu, disent les savants. Une seconde traduction leur enlève encore de leur beauté. Inspirés par le Saint-Esprit, et exprimant tous les sentiments intérieurs de Jésus-CHRIST, de l'Église et des âmes fidèles, les Psaumes, au nombre de cent cinquante, forment un des livres les plus précieux de l'Écriture sainte. Presque tous ont été composés par le roi-prophète David, mille ans environ avant l'avènement du Sauveur. Ils sont tout remplis de sublimes prophéties touchant le Fils de Dieu, qui a déclaré lui-même, de ses lèvres divines, que « c'est de lui que David a écrit dans les Psaumes. »

Les Vêpres commencent presque toujours par le

psaume *Dixit Dominus*, etc... Ce psaume que Jésus-CHRIST s'est appliqué à lui-même vis-à-vis des Pharisiens venus pour le tenter, résume, en quelques versets, la divinité, l'incarnation, le sacerdoce, la toute-puissance, le règne et les souffrances du Sauveur.

On emploie dans le chant des psaumes différentes modulations appelées *tons*, dont l'harmonie grandiose et religieuse produit dans les âmes des impressions vraiment dignes de la sainteté du Christianisme. Beaucoup de ces tons ont été empruntés au chant grec et remontent ainsi à la plus haute antiquité. Nous répéterons ici ce que nous avons dit pour la grand'messe : Les psaumes ne sont pas seulement des prières, ce sont des *chants de prières*. Il faut les *chanter* et non pas seulement les réciter ou les écouter; c'est la déplorable coutume où sont les chrétiens dans plusieurs contrées de France, de s'abstenir du chant aux Vêpres et aux Saluts, qui enlève à ces offices leur intérêt et leur solennité.

Tous les psaumes sont terminés par la louange de la sainte Trinité, *Gloria Patri*, etc... que les ecclésiastiques récitent en se découvrant la tête, et pendant laquelle tous doivent s'incliner. Cet usage est très-ancien dans l'Église chrétienne. On l'attribue au pape saint Damase, qui vivait au quatrième siècle; mais il est bien antérieur à son pontificat.

On appelle *Antienne* quelques paroles de piété, destinées à rappeler aux fidèles l'esprit des différents mystères que l'on célèbre dans la liturgie. On les chante

d'une autre manière que les psaumes, pour éviter la monotonie.

Avant le cantique *Magnificat*, vient l'*Hymne*, dont le but est de célébrer, comme les Antennes, l'objet de la fête du jour. Dans la liturgie romaine, la plupart de ces hymnes sont de précieux monuments de l'antiquité chrétienne, et l'inspiration à la fois poétique et religieuse des papes saint Gélase, saint Damase, saint Grégoire le Grand, de saint Ambroise, évêque de Milan, et de plusieurs autres saints Pontifes et Docteurs de tous les siècles.

Les Vêpres se terminent par le chant solennel du *Magnificat*. Ce divin cantique, tiré tout entier de l'Évangile, a été récité pour la première fois par la sainte Vierge elle-même, le jour de sa Visitation chez sa cousine, sainte Élisabeth. Saint Bernard l'appelle « le cantique de l'humilité. » En effet, la bienheureuse Vierge, en réponse aux louanges qui lui sont adressées comme Mère du Dieu sauveur, ne fait que parler de son néant et de la miséricorde de Dieu qui est descendue sur elle. — Durant le *Magnificat*, tout le monde se tient debout, par respect pour les paroles évangéliques. On observe la même règle pour le cantique de Complies *Nunc dimittis*, également tiré de l'Évangile de saint Luc.

Après les premiers versets du *Magnificat* commence l'*encensement* de l'autel, du prêtre, des ecclésiastiques et des fidèles. L'*encens*, dont la vapeur embaumée monte toujours vers le ciel, représente les prières et

les adorations que les chrétiens adressent au Seigneur. Le feu, sans lequel l'encens ne peut servir, est le symbole du Saint-Esprit, de JÉSUS-CHRIST, sans lequel nous ne pouvons prier ni avoir accès auprès de DIEU. L'autel est encensé parce qu'il représente la divinité de JÉSUS-CHRIST, ainsi que nous l'avons dit précédemment; et les encensements adressés tour à tour au prêtre célébrant, aux ecclésiastiques et à l'assemblée des fidèles, sont destinés aussi à honorer JÉSUS-CHRIST, qui réside dans chacun des membres de son Église pour les rendre participants de sa vie éternelle. On encense deux fois les prêtres, pour honorer, non-seulement la sainteté de JÉSUS-CHRIST qui réside en eux comme chrétiens, mais encore son divin sacerdoce dont ils sont rendus participants par leur caractère sacré. — Pendant l'encensement, chaque fidèle doit se recueillir et adorer JÉSUS-CHRIST vivant en lui, et renouveler en son cœur la résolution de demeurer toujours digne de sa sainte vocation.

Les *Complies* (nom qui signifie : complément des prières de l'office) sont composées, comme les Vêpres, de quelques psaumes, d'une hymne et d'un cantique, et ont été instituées par saint Benoît, au cinquième siècle, pour préparer saintement ses religieux au repos de la nuit. L'Église romaine trouva cette pensée si belle qu'elle l'adulta et en fit une règle générale. Les Complies se terminent par une invocation à la sainte Vierge, qui varie suivant les différents temps de l'année religieuse. La principale, le *Salve, regina*, est un souvenir

des Croisades et fut composée, l'an 1096, par un célèbre guerrier français nommé Adhémar de Monteil, qui, s'étant consacré à Dieu et étant devenu évêque du Puy, prit part à la première Croisade en qualité de légat du Pape.

Ordinairement l'office du soir se termine par le *Salut* ou bénédiction du Saint Sacrement, pieux usage qui prit surtout de l'extension au seizième siècle, pour réparer les blasphèmes et les outrages sacriléges des protestants contre la divine Eucharistie. Le Salut consiste en quelques prières chantées, telles que les Litanies de la sainte Vierge, et d'autres prières spéciales aux fêtes qu'on célèbre ; après quoi on ouvre le Tabernacle et on expose le Saint Sacrement au milieu d'un certain nombre de cierges allumés. Dans les Saluts ordinaires on se contente d'exposer, sans l'ouvrir, le saint Ciboire où repose Jésus-Christ. Dans les Saluts solennels, on se sert de l'*ostensoir*, vase sacré en forme de soleil, et dont le centre, occupé par un cristal transparent, laisse apercevoir la sainte Eucharistie. Chacun se prosterné en présence du bon Dieu. Le prêtre l'encense trois fois, en vue du mystère de la sainte Trinité, et il entonne le *Tantum ergo sacramentum*, composé par saint Thomas d'Aquin, en l'honneur du très-Saint Sacrement ; les chantres et les fidèles continuent le chant commencé, et après l'oraison, le prêtre, s'étant couvert d'un long voile blanc, symbole de la sainteté parfaite de Jésus-Christ, dont ses ministres doivent être comme revêtus, pour s'approcher dignement de lui,

monte à l'autel, se prosterne, prend l'ostensoir et se tourne vers le peuple ; le son des cloches avertit l'assistance en ce moment solennel ; et le divin Sauveur, présent dans le sacrement de son amour, bénit lui-même ses enfants. Voilà pourquoi on donne la bénédiction en silence.

En terminant cet article, je recommanderai aux lecteurs, non-seulement l'assistance aux offices de l'Église, mais encore la bonne tenue pendant ces offices. Que le souvenir de la présence du bon Dieu dans le Tabernacle les maintienne dans un religieux respect, qu'ils s'abstiennent de causer, de faire du bruit, de bâiller, de cracher à terre, etc. ; qu'ils s'appliquent de tout leur cœur à la prière ; qu'ils s'unissent à leurs frères, en chantant de leur mieux, lorsque cela leur sera possible ; et qu'ils donnent ainsi à tous le bon exemple de la sanctification des jours consacrés au Seigneur.

LES PSAUMES

Nous avons déjà dit un mot des psaumes, mais c'est un sujet si important, si pratique, qu'il faut y revenir encore.

Les psaumes sont des hymnes prophétiques et des prières divinement inspirées, composées presque toutes par les deux rois-prophètes David et Salomon. Ils forment un des livres les plus admirables de nos Sain-

tes Écritures et sont au nombre de cent cinquante. Il est de foi que tous les cent cinquante psaumes sont inspirés. Il est tellement difficile, pour ne pas dire impossible, de les reproduire par des traductions françaises, que l'on peut affirmer sans crainte que les personnes qui ne peuvent lire les psaumes qu'en français ne les connaissent pour ainsi dire pas.

Les psaumes sont tous des *prophéties*, en ce sens que tous ils expriment d'une manière plus ou moins transparente le mystère adorable de Jésus-Christ, centre unique de la religion. Pour un grand nombre, cela est de foi; par exemple, pour le *Dixit Dominus*, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, au vingt-deuxième chapitre de l'Évangile de saint Matthieu, interprète en l'appliquant à sa personne. Les Pères de l'Église ont tous interprété les psaumes en en faisant l'application directe à Notre-Seigneur et à tous les mystères de son règne, depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. Ces divins cantiques ne regardent pas moins le second avénement de Jésus-Christ, avec son triomphe définitif sur la terre et dans les cieux, que son premier avénement suivi des luttes terribles de son Église militante.

Il y a dans presque tous les psaumes un sens que l'on pourrait appeler vulgaire et historique, qui offre très-peu d'intérêt: c'est le psaume en tant qu'il concerne les personnages ou les événements figuratifs du Messie. David, comme tous les autres personnages de l'Ancien Testament, était en effet une figure prophé-

tique du Christ-Roi qui devait venir un jour; et la plupart des événements de son règne, comme aussi ceux du règne de Salomon, qui ont donné lieu à la composition de la plupart des psaumes, n'ont été que des prophéties, que des symboles des grands et divins mystères que JÉSUS-CHRIST devait accomplir un jour, comme roi du véritable Israël, c'est-à-dire comme roi de la sainte Église militante d'abord, puis triomphante. Les combats de David et les gloires de Salomon n'ont pour nous, il faut l'avouer, qu'un médiocre intérêt; mais ce qui nous intéresse au premier chef, ce qui nous intéresse directement et personnellement, ce sont les combats et les triomphes que JÉSUS-CHRIST, notre Roi, livre et remporte avec nous, par nous et en nous, pour le salut de nos âmes et pour la gloire de DIEU.

Il faut donc percer et laisser de côté ce premier sens vulgaire et historique des psaumes, pour arriver au sens caché, au sens spirituel et chrétien, qui est non-seulement le plus important, mais en réalité le seul important. JÉSUS-CHRIST est caché sous la lettre du psaume, comme un excellent fruit est caché et renfermé dans son écorce: laissons l'écorce, et nourrissons-nous du fruit délicieux. Le chrétien qui ne découvre pas JÉSUS-CHRIST dans le psaume, ne comprend pas le psaume; il ressemble à un enfant qui veut manger une noix et ne peut parvenir à en casser la coquille. Le sens historique du psaume ne satisfait pas plus la piété que la coquille d'un fruit ne satisfait le goût et l'estomac. Aussi, saint Augustin enseignait-il

jadis à son peuple d'Hippone, que JÉSUS-CHRIST est à tous les livres de l'Écriture sainte, et en particulier au livre des psaumes, ce que l'âme est au corps ; la partie historique du psaume, ajoutait-il, n'a d'autre objet que de présenter et de manifester les mystères du Sauveur Jésus, comme le bois d'une lyre n'est placé là par l'ouvrier que pour soutenir et mieux faire vibrer les cordes sous les doigts d'un musicien habile. « Si donc, en récitant le psaume, vous y avez découvert le Christ, vous avez trouvé le vrai sens, *si intellexisti Christum, tunc intellexisti* ; si, au contraire, vous n'y avez pas découvert le Christ, vous n'avez pas trouvé le vrai sens, *si Christum non intellexisti, non intellexisti.* »

Cette observation suffit pour faire toucher du doigt la profondeur divine de tous les psaumes, et aussi pour nous faire bien comprendre qu'il n'est pas facile de les bien comprendre. Mais ce qui est très-consolant, quand on prie en récitant un psaume, c'est de savoir que cette prière glorifie beaucoup le bon Dieu, parce que JÉSUS-CHRIST qui prie en nous et avec nous, comprend pour nous toute l'étendue des prières qu'il a lui-même inspirées à ses prophètes. Par ses psaumes, JÉSUS-CHRIST loue et glorifie son Père céleste, au nom de toute son Église, au nom de toute la création, au nom du ciel et de la terre ; et nous avons l'honneur, en lui prêtant nos lèvres et notre parole, pour la récitation des divins psaumes, d'être son vivant organe et son instrument de prédilection, à travers tous les siècles. En récitant les psaumes, il faut donc avant tout

s'unir intérieurement à Jésus, qui prie en nous, comme dit saint Paul, avec des gémissements ineffables, et dans lequel nous prions, *Christus, in quo oramus*. Il est bien plus religieux, bien plus suave de chanter les psaumes que de les réciter seulement.

Le même psaume a très-souvent plusieurs sens simultanés, tous également vrais, et que l'on goûte plus ou moins vivement selon que le bon Dieu daigne nous en donner une intelligence plus ou moins claire. Un exemple suffira pour faire comprendre cette multiplicité des sens d'un même psaume : je choisis à dessein un psaume très-court et connu de tout le monde ; c'est le cent seizième :

Laudate Dominum, omnes gentes ; laudate eum, omnes populi. Quoniam confirmata est super nos misericordia epius ; et veritas Domini manet in æternum.

Nations, louez toutes le Seigneur ; peuples, proclamez tous sa gloire ! Parce que sa miséricorde s'est confirmée sur nous ; et parce que la vérité du Seigneur demeure à tout jamais.

Premier sens : c'est la prière que le Sauveur disait aux jours de sa vie mortelle pour exprimer à son père les vœux qu'il formait comme Rédempteur de tous les hommes, pour que tous les peuples de la terre arrivassent à connaître, à bénir, et à aimer le vrai Dieu, à recevoir les bienfaits de la Rédemption et à voir le Seigneur régner à tout jamais sur eux.

Deuxième sens : même prière, mêmes vœux formés par Jésus-Christ vivant dans son Église et conquérant successivement par elle, toutes les nations à la vraie foi.

Troisième sens : prière de l'Église, du pape, des évêques, des prêtres, des fidèles se réjouissant de connaître Jésus-CHRIST, et appelant de tous leurs vœux les peuples infidèles et hérétiques à partager avec eux ce grand bonheur.

Quatrième sens : prière de Jésus-CHRIST en chacun de nous, et de chacun de nous en Jésus-CHRIST, exprimant la même action de grâces pour le bienfait reçu de la foi, du baptême et de la persévérance dans la piété ; mêmes vœux formés individuellement par chaque fidèle pour la conversion du monde entier.

Cinquième sens : cri prophétique du roi David, qui de loin saluait le Messie à venir, le Christ Seigneur, et invitait tous les peuples, les gentils aussi bien que les juifs, à l'adorer et à le laisser régner sur eux ; prophétie du règne universel de Jésus-CHRIST et de son Église, à la fin des temps, avant le jugement dernier ; prophétie du retour du peuple juif, qui après avoir renié le CHRIST, se convertira parfaitement et recevra par la miséricorde du Seigneur, *la confirmation* des antiques promesses.

Sixième sens : Prière prophétique de la gloire de Jésus-CHRIST en son second avénement, et joie de l'Église militante qui se console de ses épreuves présentes et de l'endurcissement de tant de peuples, en contemplant, de loin d'avance, le triomphe universel et éternel du véritable Salomon. — Ce psaume est vraiment une prophétie pour nous, comme elle l'était pour le roi David ; car il nous annonce des événements

qui ne sont pas encore réalisés, à savoir, la conversion totale et simultanée de *toutes* les nations, le retour définitif des juifs et leur réintégration dans leurs antiques priviléges religieux, enfin le règne éternel de JÉSUS-CHRIST, qui est la vérité en personne, la vérité vivante et incarnée, *veritas Domini*.

Ce beau psaume est encore un cantique d'actions de grâces et de joie religieuse, par lequel nous remercions le bon Dieu d'une manière générale de toutes les grâces qu'il daigne nous accorder.

On peut juger, par ce petit échantillon, des trésors spirituels cachés dans les psaumes.

Encore un exemple pratique, mais en quelques mots seulement : le psaume *Miserere* est connu de tout le monde. Il est admirable ; c'est le cri de repentir, de pénitence et à la fois de douce et humble confiance, qui s'élève vers la majesté de Dieu, 1^o du cœur et des lèvres de Jésus, chargé de nos péchés, et demandant pardon pour lui-même, en sa qualité de pénitent universel et de victime ; 2^o du cœur et des lèvres de Jésus vivant dans son Église, et par elle faisant pénitence pour tous les péchés du monde ; 3^o du cœur et des lèvres de chaque chrétien, de chaque pauvre pécheur, pour ses propres fautes d'abord, puis pour celles des autres. — On pourrait ajouter bien d'autres choses encore ; mais le peu que je viens de dire suffit pour donner aux âmes pieuses la clef de beaucoup d'autres passages et de plusieurs autres psaumes.

A l'imitation des anciens fidèles, aimons à chanter

les psaumes, les cantiques sacrés de Notre-Seigneur. Je le répète, il faut les *chanter*. La mélodie sur laquelle l'Église nous les propose est pleine de majesté, d'onction, et tellement simple que les plus ignorants la peuvent aisément chanter. Les airs des psaumes nous viennent de l'Orient ; ils sont antiques et vénérables comme les psaumes eux-mêmes. Le chant des psaumes élève singulièrement l'âme au bon DIEU ; l'Église nous invite *tous* à chanter, quand elle nous réunit pour les saints offices ; et s'il en est qui s'ennuient à l'église, c'est qu'ils n'entrent pas dans la forme catholique de la prière et qu'ils ne chantent pas avec leurs frères. Notre-Seigneur lui-même, dans plusieurs psaumes, nous convie à *chanter* ainsi ses louanges : « Chantez, chantez au Seigneur ! chantez avec intelligence ! Que toute la terre chante les louanges de DIEU ! *Cantate Domino, omnis terra !* »

LE DIXIT DOMINUS

Ce psaume, qui est le cent neuvième, est très-connu des fidèles, parce que l'Église le chante toujours au commencement de l'office du soir, les dimanches et les jours de fêtes. C'est une magnifique prophétie qui exalte la gloire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, vainqueur de Satan, en sa personne divine et en son premier avénement ; vainqueur de Satan, en son Église et dans tous ses élus à travers les siècles et surtout lors

de son second avénement. Les bons fidèles chanteront ce psaume avec plus de foi et de profit, quand ils en comprendront mieux les très-saintes paroles. Il est de foi, par la déclaration même du Sauveur, que le *Dixit Dominus* parle de Jésus-Christ et de son règne.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur, *dixit Dominus Domino meo.* » Dieu le Père est Seigneur, comme Dieu le Fils est Seigneur, comme Dieu le Saint-Esprit est Seigneur; cependant le Fils de Dieu étant devenu le Roi du monde et le Prince des fidèles par le mystère de son Incarnation, est *notre* Seigneur à un double titre; et si Dieu le Père est *le* Seigneur, Jésus-Christ est *notre* Seigneur, est *mon* Seigneur. Aussi l'Église nous fait-elle dire dans le *Credo* de la messe : « Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant... et en un seul Seigneur Jésus-Christ... »

Jésus, malgré son humanité par laquelle il est le Ministre du Père et son serviteur très-parfait, est et demeure éternellement égal en toutes choses au Père et au Saint-Esprit. Il est le bon Dieu, et comme son humanité est unie à sa divinité en une seule et indivisible personne qui est divine, éternelle, toute-puissante, le Père dit à Jésus ressuscité et montant au ciel : « Prends place à ma droite, en attendant que j'écrase tes ennemis sous tes pieds; *sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* »

Dieu n'a pas de droite ni de gauche, puisqu'il est un pur esprit : la droite de Dieu signifie l'égalité complète de puissance et de gloire, la pleine participation à

l'éternelle royauté du Père. JÉSUS-CHRIST n'est pas non plus assis dans la gloire céleste : le ciel est en effet, un état ineffable, tout autre que la terre ; même pour les corps glorifiés, il n'y a aucun rapport, aucune ressemblance avec ce que nous connaissons et voyons ici-bas ; ainsi, dans le ciel, les corps n'occupent plus de place ; ils ont une manière d'exister que l'Apôtre saint Paul appelle *spirituelle*, *corpus spiritale* ; état divin, surnaturel, que notre esprit ne peut pas même concevoir, et qui fait, entre autres choses, que Notre-Seigneur, avec son corps tout entier, peut être et est réellement présent dans toutes les hosties consacrées, par toute la terre ; et qu'en brisant une hostie, en la changeant de place, on ne brise nullement et on ne met pas en mouvement le corps céleste et tout divin de JÉSUS. Donc, JÉSUS-CHRIST partage dans le ciel la royauté de son Père, et c'est du haut de sa gloire qu'il combat tous ses ennemis, par le ministère de son Église, triomphant tôt ou tard de leurs fureurs, et de Satan, leur chef et leur instigateur.

Les ennemis de JÉSUS-CHRIST sont tous les incrédules, tous les impies, tous les pécheurs, tous ceux qui s'élèvent contre le Pape, Vicaire de JÉSUS, contre les Évêques et les Prêtres, ministres de JÉSUS, contre les bons chrétiens, disciples de JÉSUS, contre la foi, contre le bien, contre les institutions catholiques, en un mot, contre la loi et l'Église de JÉSUS. Aujourd'hui, comme dans tous les siècles, JÉSUS a beaucoup d'ennemis : ce sont tous les révolutionnaires, qui attaquent la

Papauté et l'Église; ce sont les mauvais Princes qui ne veulent pas écouter le Pape et les Évêques; ce sont les hérétiques, les protestants, les juifs, les Turcs, les infidèles, tous les ennemis de la religion catholique, apostolique, romaine. Ce sont enfin les faux chrétiens, les catholiques frelatés, qui attaquent, ou du moins abandonnent ce qu'ils prétendent respecter, et qui deviennent de dangereux appuis pour les ennemis déclarés de Jésus-Christ et de l'Église.

Le plus terrible de tous les ennemis de Jésus, que plusieurs croient devoir apparaître bientôt, sera l'Antechrist; saint Paul l'appelle « le fils ainé de Satan; » ce sera un abominable souverain, plus méchant que Néron, plus pervers qu'aucun des scélérats qui, depuis le commencement du monde, se sont posés en ennemis de Dieu et de la religion; il régnera pendant quelque temps sur l'univers entier; tuera et persécutera partout les ministres de l'Église et les catholiques fidèles; il se dira le Christ et le vrai Fils de Dieu; Satan lui fera faire de faux miracles, « capables, dit l'Évangile, de séduire même les élus; » jamais Jésus-Christ et son Église n'auront subi une attaque, une persécution aussi terribles.... Mais au moment où tout semblera perdu, Notre-Seigneur apparaîtra tout à coup dans la majesté toute-puissante de sa gloire, et foudroiera son ennemi, ainsi que ses sectateurs les plus coupables, et, comme ajoute le psaume, « fera sortir de Sion le sceptre de sa divine royauté; *virgam virtutis tuæ emit-tet Dominus ex Sion.* » C'est en effet à Sion, sur le Cal-

vaire que Notre-Seigneur, d'après de vénérables traditions, doit ainsi terrasser l'Antechrist et Satan, à tout jamais; et comme, en son premier avénement, c'est de Jérusalem que son Église militante s'est élancée pour conquérir le monde et pour combattre le bon combat; ainsi, au second avénement (qui, selon toute apparence, sera non pas un moment mais une époque comme le premier; époque de gloire et de triomphe universel pour la sainte Eglise; époque de repos après le combat; sabbat de la grande semaine qui précédera le dimanche de l'éternité), ainsi, dis-je, au second avénement du Rédempteur, c'est de Jérusalem, la Ville sainte, la Ville de Jésus et de MARIE, que le salut, et la gloire, et la vie divine se répandront comme un torrent d'amour sur le monde entier.

Alors, Satan étant vaincu et lié, comme dit saint Jean, la terre entière sera chrétienne et fidèle; il n'y aura plus qu'un seul Pasteur et qu'un seul troupeau, et Jésus, le céleste Pasteur, dominera et régnera pleinement sur toutes ses créatures.

Le psaume *Dixit Dominus* prophétise ces combats suprêmes et ce règne bienheureux de Jésus et de son Église: « Triomphe, lui dit son Père, et domine sur tous tes ennemis vaincus; *dominare in medio inimicorum tuorum*. « Car le principe de tout triomphe, de toute force et de toute sainteté est en toi-même; *tecum principium*; tu es le Seigneur, tu es le Prince.

« *In die virtutis tuæ, in splendoribus Sanctorum*; au jour de ton triomphe, dans les splendeurs des Saints. »

Ce jour triomphal de JÉSUS-CHRIST, c'est d'abord le jour de sa résurrection et de son ascension glorieuses : puis et surtout, ce sera le jour de son second avènement, le jour du grand triomphe et de la résurrection de son Église, le jour où il confirmera pour toujours son Église, « au milieu des splendeurs des Saints. » Ces Saints seront tous les élus, et en particulier, les grands Prophètes, les Apôtres, les martyrs, les grands serviteurs de JÉSUS-CHRIST, qui ressusciteront glorieux, au moment même où il apparaîtra, et qui vaincront avec lui Satan, l'Antechrist, le péché et le monde. Ainsi nous l'annoncent formellement et l'Évangile, et l'Apocalypse, et les Prophètes. Il est bien juste, en effet, que les membres participent au triomphe du Chef, après avoir généreusement partagé ses combats. Si nous sommes fidèles à JÉSUS-CHRIST jusqu'à la mort, nous ressusciterons et nous triompherons nous aussi en ce grand jour, et nous régnerons avec notre Sauveur, jusque dans tous les siècles des siècles.

Le psaume ajoute, à la gloire de JÉSUS-CHRIST, ces deux belles paroles, qui proclament sa Primauté sur toute créature et son éternel Sacerdoce : « *Ex utero ante luciferum genui te. Juravit Dominus, et non paenitebit eum : Tu es Sacerdos in æternum* ; je t'ai engendré (c'est toujours DIEU le Père qui parle à son Fils), je t'ai engendré avant Lucifer, avant la lumière. Le Seigneur l'a déclaré solennellement et pour toujours : Tu es le Prêtre éternel. » JÉSUS-CHRIST, le Verbe incarné, le Fils de DIEU et de la sainte Vierge, est, comme le dit saint

Paul, le premier-né de toute créature, non dans l'ordre du temps, mais dans l'ordre de la grâce et du règne de DIEU sur ses créatures. JÉSUS est dans ce sens le premier et le chef; il est avant MARIE, avant David, avant Abraham, avant Adam et Ève, avant toute créature, avant la lumière, avant les Anges et avant Lucifer, le premier et le plus grand des Anges, qui n'a pas voulu reconnaître et adorer le Fils de DIEU dans le Fils de MARIE, qui a voulu usurper le trône de la royauté universelle de JÉSUS, et qui, en punition de ce sacrilége, a été, est et sera précipité du ciel en enfer; vaincu par son Seigneur et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Au second avénement, Lucifer et le monde seront également vaincus par nous, membres vivants du Seigneur, membres vivants du Roi de gloire.

JÉSUS-CHRIST est « le Prêtre éternel, » parce qu'il est le Médiateur de DIEU et des hommes, le Médiateur qui donne DIEU aux hommes et qui unit les hommes à DIEU, qui offre à la majesté divine le sacrifice perpétuel d'adoration, d'actions de grâces, de prière et de pardon, qui enseigne la vérité et la religion aux hommes, qui les bénit, les console, les sanctifie et les sauve: or, tel est le ministère du prêtre. JÉSUS-CHRIST est à la fois le Créateur, le DIEU vivant, le Seigneur unique, le Roi, le Prêtre et le Sauveur des hommes.

Il est Prêtre « selon l'ordre de Melchisédech, *secundum ordinem Melchisedech*, » parce que, comme ce mystérieux personnage de l'Écriture sainte, nommé Melchisédech, qui offrit, devant Abraham et pour

Abraham, un sacrifice singulier où il ne portait en ses mains que du pain et du vin, Jésus-CHRIST a institué, le Jeudi Saint dans le Cénacle, sous la forme et sous les apparences du pain et du vin, le sacrifice de la nouvelle alliance, où il s'immole perpétuellement sur nos autels jusqu'à la fin du monde entre les mains et par le ministère de ses prêtres. Jésus est le Prêtre éternel et la Victime eucharistique. Les ministres ne sont prêtres que parce qu'il leur communique son divin sacerdoce par le sacrement de l'Ordre.

« *Dominus a dextris tuis : confregit in die iræ suæ reges.* O Père! le Seigneur votre Fils est donc à votre droite : c'est lui qui, au jour de sa colère, brise et humilie les rois. » Le jour de la colère de Dieu, c'est, en général, le jour où un méchant, quel qu'il soit, reçoit en ce monde, ou en l'autre, le juste châtiment de sa révolte; c'est, en particulier, le jour où Jésus réapparaîtra dans sa gloire, brisant d'un seul coup, foudroyant et mettant à mort l'Antechrist, avec les *dix rois* dont parle l'Écriture et qui seront les principaux auxiliaires de ce fils ainé du démon. Les *rois* dont parle le psaume sont encore les démons et Satan, leur prince, que Notre-Seigneur terrassera définitivement en ce terrible et admirable jour.

Alors Jésus deviendra le seul Juge, le Juge suprême de tous les peuples de la terre; *judicabit in nationibus*. Il ruinera de fond en comble, d'un bout du monde à l'autre, toutes les œuvres du démon, il détruira tout le mal, il rétablira partout l'ordre primitif, l'harmonie

divine qui, dans l'Éden, faisait jadis le bonheur de l'homme innocent; la terre entière deviendra, en ce septième jour du monde, le grand paradis terrestre, le grand royaume de Jésus-CHRIST, et l'Église joyeuse oubliera, sous le sceptre pacifique du Salomon divin, les ennemis cruels sur la tête desquels il lui aura fallu marcher pour arriver à ce beau jour, à cette grande Pâque, à cette divine résurrection. Ses humiliations, ses douleurs ne seront plus; leur mesure sera la mesure de sa gloire désormais immuable; « *de torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* »

Comme on le voit, cette grande prophétie s'accomplice en détail et en petit depuis les premiers triomphes de Jésus-CHRIST en la personne de ses premiers martyrs, jusqu'au jour très-désirable, pour nous autres fidèles, où elle s'accomplira dans tout son ensemble, par le triomphe universel et complet de Jésus et de sa sainte Église. — Avec quels sentiments d'espérance, d'enthousiasme chrétien, de foi vive et consolante nous chanterions ce beau psaume, si nous réfléchissions un peu aux grands événements qu'il nous annonce!

LAUDATE, PUERI, DOMINUM

Comme dans les Offices de l'Église, le psaume *Laudate, pueri, Dominum* revient aussi très-souvent, nous croyons rendre un religieux service aux fidèles en joignant ici une courte explication de ce psaume

à celle précédemment donnée du *Dixit Dominus*, du *La udate Dominum, omnes gentes*, et du *Miserere*. Le *Laudate, pueri*, est le psaume cent onzième. C'est une très-belle et très-touchante hymne d'amour et de reconnaissance.

« Serviteurs de DIEU, louez le Seigneur; louez le nom du Seigneur : *Laudate, pueri, Dominum; laudate nomen Domini*. » Quels sont ces serviteurs, ces enfants de DIEU, *pueri*? Quel est ce Seigneur, ce nom du Seigneur? Ce Seigneur bénî, c'est Jésus-CHRIST, le Fils de DIEU fait homme, qui, en son humanité sainte, indissolublement unie à la divinité de Notre-SEIGNEUR, a un titre tout spécial, tout particulier, ainsi que nous l'avons expliqué déjà dans un autre endroit. Jésus-CHRIST est encore lui-même, « le nom du Seigneur : » en effet, le *nom* d'une personne quelconque, c'est le signe sensible qui exprime, qui représente, qui manifeste et résume cette personne tout entière. Jésus est le *nom* du bon DIEU, c'est-à-dire qu'il exprime, résume et manifeste en sa personne le vrai DIEU vivant, faisant connaître DIEU aux hommes, rendant DIEU sensiblement présent au milieu du monde, exprimant au dehors DIEU tout entier, ce DIEU qui, en dehors de Jésus-CHRIST, ne peut être connu, ni possédé par aucune créature, parce « qu'il habite la lumière inaccessible, » comme dit l'Apôtre saint Paul. Quiconque connaît Jésus-CHRIST, connaît DIEU; quiconque ignore Jésus-CHRIST, ignore DIEU, ignore le vrai nom du bon DIEU. — Les serviteurs, les enfants qui sont appelés à louer ainsi Jésus-CHRIST,

à louer Jésus, nom vivant de Dieu, ce sont tous les Anges et tous les chrétiens, depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. Jésus est, en effet, le centre divin et humain, incrément et créé, de la seule vraie religion, pour toute créature.

Voici la réponse de tous les serviteurs de Dieu, Anges et hommes, à cette invitation : *Sit nomen Domini benedictum, ex hoc nunc et usque in sæculum*, que Jésus-Christ, que le nom du Seigneur soit béni maintenant et toujours ! Depuis le lever du soleil, c'est-à-dire depuis le jour du triomphe de Jésus sur Satan, de la lumière sur les ténèbres, jusqu'au soir, jusqu'à la fin des temps, il faut louer notre Roi, notre Chef unique, le nom bien-aimé de notre Dieu bien-aimé : *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini.*

Le Seigneur Jésus est le Seigneur tout-puissant, et, après ses combats dans son Église, après ses combats contre les Anges révoltés et les nations rebelles, il dominera, il régnera sur toute créature. Encore ici une prophétie du règne à venir du Sauveur sur toutes les nations : *Excelsus super omnes gentes Dominus, et super cælos gloria ejus.* « Les cieux, » dont il est ici parlé, sont les Anges : les bons et saints Anges, dont la gloire céleste est infiniment au-dessous de la gloire de l'humanité de Jésus-Christ, et aussi les mauvais Anges, qui ont voulu usurper cette gloire incommutable, et qui, pour ce crime, sont humiliés au plus profond de l'enfer. « Qui est, en effet, semblable au

Seigneur notre DIEU, qui habite au plus haut des cieux, et qui daigne abaisser ses regards sur ses chétives créatures, soit du ciel, soit de la terre? *Quis sicut Dominus, Deus noster, qui in altis habitat? et humilia respicit in cælo et in terra?* »

Plus une créature est humble, douce et modeste, plus le bon DIEU l'aime et la bénit; plus elle s'abaisse, plus DIEU l'élève. JÉSUS, en sa sainte humanité, s'est anéanti devant la majesté de son Père avec une humilité si parfaite, si absolue et si pleine d'amour, qu'il a mérité, comme dit l'Apôtre, d'être exalté par son divin Père et de partager si complètement, en cette humanité même, la gloire et la royauté éternelle de DIEU, qu'au nom de JÉSUS, c'est-à-dire de l'homme-DIEU, du fils de MARIE, tout genou doit fléchir dans le ciel, et sur la terre, et jusque dans les enfers. C'est lui, qui est *ce pauvre*, porté de la terre dans les *cieux*, *ce petit*, réduit aux dernières humiliations, et qui se trouve prendre place parmi les Anges bienheureux, au-dessus de toutes leurs hiérarchies; *suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.* — JÉSUS, à son tour, ministre de son Père, élève et porle jusque dans les cieux tous ceux de ses serviteurs qui sont, comme lui, doux et humbles de cœur, sans vanité, sans orgueil, *inopem et pauperem*; avant tous les autres, et par-dessus tous les autres, il relève ainsi, couronne, exalte et glorifie la très-humble Vierge MARIE, la plus pure et la plus sainte des créatures,

parce qu'elle s'est faite la plus petite ; puis, ses grands serviteurs du ciel et de la terre, dont nous vénérons et le nom et la bénédiction : les Archanges et Séraphins, Michel, Gabriel, Raphaël ; dans l'ancienne loi, Abel, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Job, David, Isaïe, Daniel et les autres Prophètes ; dans la loi nouvelle, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, saint Pierre, saint Paul, saint Jean et tous les Apôtres ; sainte Madeleine et sainte Marthe ; et tous ces grands *Saints* qui, depuis le berceau de l'Évangile jusqu'à nos jours, resplendissent d'une lumière plus céleste, au firmament de la sainte Église.

Jésus, du haut de sa gloire, et du fond du saint tabernacle où il réside dans l'Eucharistie, est le principe de vie et de fécondité de son Église : l'ancienne Église, l'Église des juifs, a été vivante et féconde tant qu'elle a cru en lui, qu'elle a espéré en lui, depuis Moïse jusqu'à l'Incarnation, mais depuis qu'elle l'a rejeté, elle est devenue stérile, et elle erre dans le monde, à travers les siècles, déshonorée et désolée. Avant le second avénement du Sauveur et même avant la venue de l'Antechrist, cette Église se convertira, reviendra à sa foi primitive, à la foi de ses prophètes, à la foi d'Abraham et des saints Patriarches, à la foi chrétienne et catholique ; Jésus, par sa grâce, l'attirera du désert, et la fera rentrer dans la maison du père de famille, où elle retrouvera, avec le Christ, le principe de la vie, et la fécondité, et la joie, et le bonheur. Cela est prophétisé par le dernier verset

du beau psaume que nous expliquons : *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum latantem.*

LE DE PROFUNDIS

Le *De profundis* est le psaume cent vingt-neuvième. Dès l'origine du christianisme, l'Église l'a choisi pour le chant funéraire et la prière principale des enterrements chrétiens. C'est, en effet, un psaume plein d'espérance, plein de douceur, et en même temps plein de sentiments d'humilité et de tristesse. Comme nous le récitons tous les jours, ou du moins très-souvent, pour le repos des morts, il ne sera pas inutile de l'expliquer ici brièvement.

« *De profundis clamavi ad te, Domine!* Seigneur, j'élève ma voix vers vous du fond de l'abîme. » C'est Jésus-Christ d'abord qui parle ainsi, couvert de confusion et anéanti devant la sainteté infinie de son Père ; par amour pour nous, il a pris sur lui le poids incomensurable de *toutes* nos fautes ; ce poids qui nous entraîne au fond de l'abîme de l'enfer, réduit notre très-saint Sauveur et notre douce Victime aux derniers degrés de l'abaissement dont soit capable une créature. *De profundis*, du fond de cet abîme d'humiliation, Jésus crie vers son Père : « Seigneur, daignez écouter ma voix ! daignez prêter l'oreille aux accents de ma prière ! *Domine, exaudi vocem meam. Fiant aures tuæ intenderentes in vocem deprecationis meæ.* » La prière de Jésus

est toujours exaucée du Père, parce que, tout en étant la Victime du péché et le Pénitent de tous les pécheurs, le bien-aimé Fils de MARIE est toujours l'adorable Fils de DIEU, l'objet éternel des complaisances du Père. Le pardon que nous ne pourrions obtenir, notre Sauveur le demande et l'obtient pour nous. — Voilà pourquoi en récitant, en chantant le *De profundis*, il faut, nous ne saurions trop le répéter, nous unir intérieurement à JÉSUS-CHRIST qui habile en nos cœurs et y est le supplément de notre pauvre prière.

Comme JÉSUS-CHRIST est notre DIEU en même temps qu'il est notre Avocat, nous pouvons également lui adresser à lui-même ces belles paroles du *De profundis* : « Seigneur JÉSUS, du fond de l'abîme de ma misère, j'élève vers vous ma voix suppliante ; daignez écouter le cri de ma prière, vous qui avez tant souffert pour moi, vous qui avez tant pleuré et qui êtes mort pour me retirer de cet abîme. »

Enfin l'Église nous fait chanter ces mêmes paroles au nom des pauvres âmes, plongées dans les redoutables profondeurs du purgatoire ; et, en vertu de la communion des Saints, qui, de tous les chrétiens du ciel, de la terre et du purgatoire, ne fait qu'un seul corps, nous prêtons notre langue et nos lèvres à ces chères âmes souffrantes, pour obtenir une prompte et entière délivrance.

« *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?* DIEU, Seigneur JÉSUS, si vous nous jugez à la juste mesure de nos fautes, qui pourra subsister en

otre présence ? » Quels accents de vraie humilité ! Et que c'est bien là le cri d'un pauvre pécheur qui reconnaît toute son indignité et qui s'abandonne entièrement à la merci de la miséricorde du bon Dieu ! Mais comme la vraie humilité est toujours accompagnée d'amour et d'espérance, aussitôt le psaume ajoute : « Mais le pardon est dans votre cœur ; et j'attends tout de votre miséricorde, à cause de votre loi. *Propter legem tuam:* » Qu'est-ce que « la loi du Seigneur ? » Pour Jésus vis-à-vis de son Père, c'était l'amour infini qui permettait au Fils de Dieu de devenir notre Sauveur : à cause de cette volonté, de cette loi d'amour, mon Père, je me réjouis et j'espère, quoique le péché me réduise à l'agonie, au crucifiement, à la mort et à la mort de la croix ! Pour l'Église militante et souffrante, et pour chacun de nous « la loi du Seigneur, » c'est le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, c'est Jésus-Christ lui-même. Loi vivante de Dieu, objet unique de notre espérance et qui seul nous tire de l'abîme du péché, de l'abîme du Purgatoire. Jésus-Christ connu, servi et aimé, voilà en effet la loi de Dieu pour l'humanité, la loi de Dieu pour chacun de nous en particulier.

« Oui, mon âme espère, appuyée sur votre parole ; elle espère dans le Seigneur. » — « La parole de Dieu, » le Verbe de Dieu, c'est encore Jésus-Christ ; c'est encore, c'est toujours notre bon Sauveur et Seigneur en qui nous nous confions pour le temps et pour l'éternité, « depuis le commencement jusqu'à la fin du jour ;

A custodia matutina usque ad noctem, speret Israël in Domino. » L'Église de la terre et aussi l'Église du purgatoire, voilà le véritable Israël, le véritable peuple de Dieu. « Depuis le commencement du jour, » c'est-à-dire depuis le commencement du monde, depuis Adam, Abel, Seth, et les premiers justes, « jusqu'à la nuit », c'est-à-dire jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin des temps, l'Église et chacun de ses enfants croit en Jésus-Christ, espère en Jésus-Christ, aime Jésus-Christ et, par lui seul, échappe finalement au péché et à la punition du péché. Dans le purgatoire, comme sur la terre, Israel se confie en Jésus-Christ ; et dans le ciel, il possédera en Jésus-Christ cette bénédiction infinie que dans le temps, il a fermement espérée.

« Le Seigneur Jésus est plein de miséricorde, ajoute le psaume ; et sa rédemption est un trésor inépuisable. » Ses mérites sont infinis, car ils sont divins, et y eût-t-il cent millions d'âmes pécheresses de plus à laver, à purifier, à sanctifier, toujours le sang de Jésus-Christ coulerait avec surabondance et les revêtirait de grâce et de gloire, en présence de la justice de Dieu. « Ce sera lui, ce sera Jésus qui, sur la terre et dans le purgatoire, rachètera Israël de toutes ses iniquités : et ipse redimet Israël ex omnibus iniquitatibus ejus. »

Le psaume *De profundis* est, comme on le voit, un long cri d'espérance, un gémissement d'amour, partant du cœur de Jésus-Christ et se répandant dans tous nos coeurs. En espérant pour nous-mêmes, nous espérons pour nos pauvres frères du purgatoire, et nous

avons la confiance, si nous prions de tout notre cœur, que notre bon Maitre délivrera bientôt ces âmes qui lui sont encore plus chères qu'à nous-mêmes, et qu'il les introduira complètement purifiées dans la paix et le repos éternel. *Et ipse redimet Israël ex omnibus ini-quitatibus ejus.*

LE MAGNIFICAT

Le *Magnificat* est le cantique d'actions de grâces que le Saint-Esprit inspira à la sainte Vierge, lorsque, après l'Annonciation, MARIE, portant en son sein virginal le Verbe incarné, alla visiter sa sainte cousine Élisabeth.

Élisabeth, âgée de près de quatre-vingts ans, était devenue miraculeusement mère du futur précurseur du Messie, et elle avait reçu de l'ange Gabriel l'ordre de donner à cet enfant de grâces et de bénédictrices le nom mystérieux de JEAN, en hébreu *plein de grâces*. Dès qu'elle aperçut MARIE, sainte Élisabeth sentit son enfant tressaillir de joie dans son sein; devant la sainte Vierge qui représentait la nouvelle alliance et l'Église chrétienne, laquelle possède, renferme et donne JÉSUS au monde, Élisabeth représentait l'ancienne alliance, l'Église juive, mère des Prophètes et du Précurseur. La seule approche de MARIE et de JÉSUS remplit aussitôt du Saint-Esprit et le fils et la mère; saint Jean-Baptiste fut pré-sanctifié, c'est-à-dire, purifié du péché originel, dans le sein d'Élisabeth, de même que, depuis le commencement des siècles,

Adam, Abel, Seth, Noé, Abraham et les autres saints Patriarches, Moïse, Aaron, Josué, David, Isaïe, et les autres saints Prophètes avaient été pré-sanctifiés, ainsi que tous les autres fidèles de l'Ancien Testament, par leur foi et leur espérance dans le CHRIST à venir. Élisabeth, éclairée intérieurement sur le mystère de l'Incarnation et de la maternité divine de MARIE, adora JÉSUS dans le sein de la Vierge-mère, s'écriant avec un humble amour : « D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur daigne venir jusqu'à moi ? » Et MARIE également toute remplie du Saint-Esprit dont JÉSUS inondait son âme très-pure, répondit : « *Magnificat anima mea Dominum* ; mon âme glorifie le Seigneur ; » le Seigneur c'est-à-dire DIEU le Père, qui m'a choisie pour son Épouse et m'a rendue mère de ce Fils éternel, de ce Verbe adorable qu'il engendre infiniment et éternellement dans sa gloire ; DIEU le Fils, qui est devenu mon fils, mon enfant, que je porte en moi, à qui je donne et mon sang et ma chair et ma propre substance, qui, tout DIEU qu'il est, mon créateur et mon Seigneur, est cependant mon petit enfant, l'os de mes os et la chair de ma chair ; DIEU le Saint-Esprit, qui me remplit de sa lumière, de son amour céleste, de tous ses dons, de toutes ses grâces, qui a rendu ma virginité miraculeusement féconde, et qui a opéré en moi le mystère ineffable de l'Incarnation, centre de toute la religion, raison d'être de la création tout entière, salut et rédemption des pécheurs, principe et fin de toutes choses. Mon âme glorifie le Seigneur.

« *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* ; et « mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » La joie et la paix habitent dans les âmes fidèles où repose Jésus-Christ ; l'âme la plus sainte est toujours la plus paisible, la plus sereine et la plus joyeuse ; l'amour, la paix et la joie sont, avec la patience, la bonté, la tendresse, la constance, la mansuétude, la fidélité, la modestie, la pureté et la chasteté, les fruits bienheureux du Saint-Esprit dans l'âme pleinement chrétienne. Quelle joie donc dut être cette joie de la sainte Vierge, cette grande joie dont la source très-pure était Jésus lui-même, Jésus son Sauveur ! Jésus est en effet très-réellement le Sauveur de Marie, non pas en ce sens qu'il ait eu à la purifier, comme nous, du péché originel et actuel, et à lui ouvrir ainsi les portes du salut, mais en ce sens que, par ses mérites divins, il l'a préservée absolument de toute souillure, de tout péché, de toute imperfection.

« *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ* ; parce qu'il a abaissé ses regards sur la bassesse de sa servante. » La sainte Vierge a été la plus humble de toutes les créatures, et c'est pour cela que Dieu l'a choisie. Elle savait et elle voyait clairement, à la lumière de la foi, qu'elle n'était rien devant Dieu, qu'elle dépendait absolument de lui, en son corps et en son âme, en son esprit, en sa volonté, en toutes ses puissances, en son existence même ; et, marchant dans cette parfaite dépendance, elle s'anéantissait et s'oubliait complètement elle-même, dans tout le détail de sa vie, pour ne penser

qu'à DIEU, ne suivre que la volonté de DIEU, ne vivre que pour DIEU, en un mot, être *tout* à DIEU; et cela, avec un tendre et profond amour. Or telle est l'humilité chrétienne, qui ne se voit pas elle-même, parce qu'elle ne voit que DIEU, mais que Dieu regarde avec une souveraine complaisance. La sainte Vierge se déclare ici comme toujours « la servante du Seigneur; » elle avait bien raison; et c'est à cause de cela, à cause de cette justice et de cette vérité et de cette simplicité, que le bon Dieu l'a choisie entre toutes pour en faire sa glorieuse Mère, la Reine des Anges et des hommes, la souveraine de l'Église et du Paradis. Plus nous serons humbles et doux de cœur, et plus JÉSUS-CHRIST nous aimera, nous regardera et aimera à reposer en nous...

« *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes;* et voici qu'à cause de cela toutes les générations m'appelleront *Bienheureuse.* » BEATA veut dire à la fois *sainte* et *bienheureuse*; voilà pourquoi l'Église appelle indifféremment MARIE « la *sainte* Vierge » et « la *bienheureuse* Vierge » Toutes les générations chrétiennes, depuis la génération apostolique jusqu'à la génération à venir des fidèles, qui combattront le bon combat aux jours de l'Antechrist, à la fin des temps, ont salué, saluent et salueront, avec des transports de foi, d'espérance et d'amour, avec un respect profond et une tendre confiance, la bienheureuse Vierge MARIE, Mère du Sauveur, Mère de JÉSUS-CHRIST, Mère de DIEU. Les protestants et les autres hérétiques qui n'aiment pas la sainte Vierge et ne l'honorent pas,

ne font point partie de « ces générations » qui, seules, naissent ici-bas du sein fécond de l'Église, pour devenir au jour de leur véritable naissance, qui est le jour de la mort, enfants de la patrie céleste, enfants du royaume éternel dont la Vierge MARIE est la Souveraine bien-aimée. En honorant la sainte Vierge, nous ne faisons qu'accomplir la prophétie de ce passage de l'Évangile.

« *Quia fecit mihi magna qui potens est* ; le Tout Puissant a fait en moi de grandes choses. » Ces choses sont si grandes que jamais aucune créature, ni sur la terre ni dans le ciel, n'en pourra sonder les profondeurs, n'en pourra comprendre l'étendue infinie et divine. Ces mystères, ces grâces, ces grandes choses « *magna* » se résument toutes en un seul nom : JÉSUS-CHRIST. Voilà ce que la Sainte Trinité, le Dieu vivant a fait en MARIE, dans sa toute-puissance, et dans sa toute-bonté ; JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire, le mystère des mystères, le centre, le principe, la fin de tout l'ordre de la nature, de tout l'ordre de la grâce, de tout l'ordre de la gloire ; l'éternité dans le temps, et le temps uni à l'éternité ; la vie divine devenant notre vie, notre propre vie ; l'homme devenant le Fils de Dieu, devenant Dieu, le seul Dieu vivant qui, avec le Père et le Saint-Esprit, règne dans tous les siècles... Voilà ce que Dieu a fait en MARIE, en Marie Mère de Dieu. Toutes les autres grâces de la sainte Vierge sont, en effet, que le rayonnement et la conséquence de cette grâce fondamentale qui est sa maternité divine, ou, en d'autres termes, le mystère de l'Incarnation, JÉSUS-CHRIST.

« *Et sanctum nomen ejus; et son nom est saint. »* Le nom du Dieu tout-puissant, comme nous l'avons expliqué plus haut, c'est Jésus-CHRIST, qui seul manifeste Dieu au dehors, l'exprime, le résume, le fait connaître, en un mot, le nom devant ses créatures. Jésus est saint; il est le saint, le saint des saints, qui seul sanctifie les saints. Le divin Fils de MARIE est la source de la sainteté de l'Église et de la sainteté de chacun de ses membres; MARIE elle-même, qui seule nous donne Jésus est le canal de toute sainteté et de toute grâce.

« *Et misericordia ejus a progenie in progenies timetibus eum; et sa miséricorde s'étend de race en race sur ceux qui le craignent; »* et non pas sur les autres, sur les incrédules, sur les indifférents, sur ceux que le monde appelle honnêtes gens, et qui vivent comme s'il n'y avait pas de Dieu, ni de Christ, ni d'Église. Il faut craindre Dieu, en même temps qu'il faut l'aimer; craindre de l'offenser, craindre sa justice, et en même temps se confier pleinement à la tendresse de son miséricordieux amour. Les bons chrétiens vivent ainsi, gardant leur conscience pure de tout péché et espérant toujours en la divine miséricorde. Ils ont vécu de la sorte dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle; et la miséricorde de Dieu, qui n'est autre chose que la grâce du pardon et du salut apportée au monde par Jésus-CHRIST, s'est étendue, *a progenie in progenies*, sur la première race des anciens fidèles, depuis Adam jusqu'au déluge, comme sur les autres, depuis Noé jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à l'Incar-

nation, depuis l'Incarnation jusqu'à la fin du monde. Jésus-CHRIST est la miséricorde vivante de DIEU le Père; son Église est, ainsi que la sainte Vierge, la dispensatrice de la miséricorde, la vraie Mère de miséricorde et d'amour.

« *Fecit potentiam in brachio suo ; dispersit superbos mente cordis sui* ; DIEU a déployé son bras tout-puissant, il a dispersé les superbes qui s'enorgueillissaient en leur cœur. » Ces superbes qui, dans leur esprit, s'élèvent contre DIEU et l'obligent à les écraser par la puissance « de son bras, » c'est-à-dire par son CHRIST, ce sont d'abord les Anges rebelles et leur chef Lucifer, qui n'ont pas voulu se soumettre ni obéir; ils avaient dit: « *Non serviam* ; je ne me soumettrai pas » au Fils de MARIE, à l'Homme-DIEU, à Jésus; et Jésus, le bras de DIEU, le ministre tout-puissant des volontés du Père, les a précipités du ciel en enfer. Ce sont aussi tous les hommes rebelles qui s'élèvent contre Jésus-CHRIST, contre son Église, contre son Vicaire, contre sa sainte loi, et qui, faisant sur la terre écho au diable, répètent à leur tour, soit en paroles, soit en œuvres: « Je n'obéirai pas. » Au jugement dernier, ce même bras de DIEU se lèvera et s'appesantira d'un poids éternel sur tous les pécheurs impénitents. Que la douce et humble Vierge MARIE daigne nous garder du vice maudit de l'orgueil, et que son Fils Jésus, que le bras de DIEU ne s'étende jamais sur nous que pour nous bénir et pour nous porter dans le sein de son Père !

« *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* ; il a

renversé de leur trône ceux qui se croyaient forts, et il a exalté les humbles. » Encore la même pensée : ces forts, ces puissants que JÉSUS-CHRIST jette bas et balaye comme de la poussière, qu'il traite comme ils le méritent, ce sont les démons et les méchants ; ce sont principalement les mauvais princes, les faux savants, et, en général, tous ceux qui abusent d'une supériorité, d'une force quelconque pour faire la guerre à l'Église, au Pape et à la vérité. Les humbles, les petits que JÉSUS-CHRIST relève, ce sont, au contraire, les chrétiens fidèles qui souffrent persécution pour la justice et que le monde méprise, parce qu'ils sont, comme leur Maître, doux et humbles de cœur. A la tête de ceux-ci est la sainte Vierge, comme Satan est à la tête des autres, et comme doit l'être un jour l'Antechrist.

« *Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes* ; ceux qui étaient dans la disette, il les a comblés de biens ; et les riches, il les a renvoyés les mains vides. » En ce monde, les disciples du Sauveur sont, comme leur Maître, sous le pressoir de la pénitence, de la tribulation et des larmes ; « on nous méprise, on nous maltraite, disait jadis l'Apôtre saint Paul ; nous passons pour des séducteurs, nous qui sommes sincères ; nous sommes comme des inconnus au milieu du monde, nous qu'il connaît si bien ; on nous croit mourants, et nous possédons la vie ; tristes, et nous sommes pleins de joie ; privés de tout, et nous possédons tout. » Les mondains, au contraire, c'est-à-dire les hommes qui ne connaissent pas JÉSUS-CHRIST, paraissent riches. et

ils sont pauvres; puissants, et ils ne sont que vanité et misère; heureux, et ils sont complètement hors de la voie du bonheur. Jésus est le seul principe du vrai bonheur, la source unique de la vraie joie; il comble de ses dons impérissables ceux qui, pour son amour, se privent des bagatelles du monde, et, au jour de sa justice, il dépouille de leurs faux biens les insensés qui n'ont vécu que pour eux-mêmes. Oh! combien nous comprendrons dans l'éternité la vérité de cette double parole: Qui a Jésus, a tout; qui n'a point Jésus, n'a rien!

« *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ;* se ressouvenant de sa miséricorde, le Seigneur a relevé Israël, son serviteur. » Le bon Dieu s'est choisi jadis un peuple, qu'il a traité comme son enfant et comme son serviteur bien-aimé; ce peuple, cet Israël devait donner au reste des nations le CHRIST, Seigneur et Sauveur. La sainte Vierge proclame hautement dans le *Magnificat* que ce temps est arrivé et que le jour de gloire s'est levé sur Israël. Hélas, pauvre peuple juif! Un petit nombre seulement comprirent cette gloire, ouvrirent les yeux à la lumière de ce grand jour, et recueillirent les fruits bienheureux du mystère de la miséricorde, c'est-à-dire de l'Incarnation et de la Rédemption de JÉSUS-CHRIST. A la fin des temps, Israël, l'enfant prodigue, reviendra cependant à la maison paternelle; JÉSUS, le bon Pasteur et le Père de la grande famille humaine, le recevra, comme il a reçu jadis la gentilité, et il se souviendra de ces anciennes miséricordes, ainsi que l'annoncent tous les Prophètes et

tous les Pères de l'Église. La sainte Vierge, point de jonction de l'Ancien et du Nouveau Testament, constate elle-même et renouvelle cette prophétie consolante, qui commençait à s'accomplir en elle par le premier avénement du Sauveur, et qui s'accomplira pleinement par la conversion des juifs, avant les terribles persécuti-
tions de l'Antechrist. Elle termine, en effet, son sublime cantique par ces paroles : « Le Seigneur l'a pro-
mis à nos pères, à Abraham et à sa race, pour toujours;
*sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini
ejus in secula.* » Le Seigneur qui avait ainsi promis à Abraham que « toutes les nations de la terre seraient bénies en son Fils, » c'est-à-dire dans le Christ qui devait un jour sortir de sa race, c'était Celui-là même qui, incarné en MARIE, allait bientôt par elle se donner au monde et accomplir en partie les prophéties qu'il avait inspirées aux anciens Pères, *ad patres nostros*. A la fin des temps, ce sera encore par MARIE, par la Vierge Immaculée, que Jésus-CHRIST achèvera l'accom-
plissement des oracles de l'Écriture; c'est par elle qu'il convertira les juifs, qu'il sanctifiera d'une ma-
nière extraordinaire les fidèles des derniers temps; et il régnera ici-bas d'abord, puis dans le ciel avec sa bien-
heureuse Mère, dans tous les siècles des siècles, *in secula*.

Le *Magnificat* fait partie de l'évangile de saint Luc et est tiré du second chapitre. C'est une prière toute divine qu'il est bon de réciter et de chanter souvent. Après la sainte communion, quand on possède le même Seigneur Jésus qui habitait en MARIE, lorsqu'elle disait

son cantique, on ne saurait prendre un meilleur cantique d'actions de grâces.

LES LAMPES DU SAINT-SACREMENT

Les *lumières* ont toujours occupé une place importante dans le culte de Dieu. La raison de ce fait est très-profonde; et sans vouloir la développer ici, qu'il nous suffise de dire que la lumière est la plus parfaite de toutes les substances créées, qu'elle est le symbole de la vérité, qui éclaire les intelligences, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ a déclaré de sa bouche divine qu'il était « *la vraie lumière* » et « *la lumière du monde.* »

Pour ces motifs et pour bien d'autres encore, la lumière a toujours été, chez les chrétiens, partie intégrante du culte extérieur, et, en particulier, de tout ce qui touche au mystère de l'Eucharistie. Dès les temps apostoliques, dans les catacombes et dans les autres secrets asiles où les premiers chrétiens persécutés étaient obligés de cacher à tous les regards leurs assemblées religieuses, jamais on n'a omis le luminaire; et, dès ces temps antiques, les prescriptions de l'Église ont toujours témoigné une sollicitude toute particulière pour l'usage, et l'usage splendide des lumières, dans la célébration de la Messe, dans les offices divins, et dans le culte à rendre aux saintes images et aux reliques des martyrs.

Dans les catacombes de Rome, entre autres, on a retrouvé des lampes magnifiques en airain, en argent et en or, en forme de couronnes de fleurs, et dans chacune desquelles brûlaient, devant les corps des martyrs, un certain nombre de mèches entretenues jour et nuit par la piété des fidèles. Ces couronnes lumineuses étaient suspendues aux voûtes des chapelles des catacombes, et honoraient par leur éclat les dépouilles sacrées de ces pontifes, de ces vierges, de ces milliers de martyrs, qui étaient restés fidèles jusqu'à la mort à Jésus, la lumière du monde.

Lorsque, après les siècles de persécution, l'Église put déployer au grand jour les pompes de son culte, le luminaire entra pour une grande part dans le cérémonial religieux. Les papes, les empereurs chrétiens, et, à leur exemple, les pieux fidèles ornèrent à l'envi les nouvelles églises de lampes précieuses, accompagnées de fondations pour y entretenir perpétuellement l'huile pure et la lumière. C'est ainsi que depuis quinze siècles, et de nos jours encore, cent quarante lampes entourent comme d'une auréole brillante le tombeau vénérable du prince des Apôtres, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Quarante lampes toujours allumées resplendissent également autour des reliques de la célèbre vierge et martyre sainte Cécile ; et, en général, jamais à Rome on n'expose une relique à la vénération des fidèles, sans l'honorer par des lumières.

S'il en est ainsi pour les reliques des saints, il est facile de concevoir la pieuse sollicitude avec laquelle

l'Église a toujours veillé à entretenir au moins *une* lampe ardente devant le corps du Seigneur, réellement présent dans la sainte Eucharistie. Rome encore ici se montre la maîtresse de la piété, et rien n'est imposant comme la vue des sept lampes qui brûlent, dans les grandes basiliques romaines, devant l'autel du Saint-Sacrement.

Il serait bien à désirer que partout, dans les moins églises où repose le corps adorable de Jésus-CHRIST, les prêtres et les fidèles eussent les moyens d'entretenir ainsi un pieux luminaire, et de témoigner par là leur esprit de foi envers le mystère des mystères. Le malheur des temps, le peu de vivacité de la foi et l'indifférence religieuse ne permettent point, hélas! une manifestation aussi riche et aussi coûteuse que dans la ville sainte. Il serait du moins bien désirable qu'une lampe, une seule, brûlât jour et nuit devant le Saint-Sacrement, et rappelât ainsi à tous ceux qui entreraient dans l'église la présence du Seigneur, en même temps qu'elle témoignerait de l'esprit de foi des habitants du lieu.

Dans les paroisses pauvres, où le prêtre peut à peine suffire, avec son modique traitement, aux besoins les plus urgents des malheureux et aux siens propres, pourquoi quelques pieuses femmes, quelques pieuses jeunes filles ne formeraient-elles pas une petite association pour l'entretien de la lampe du Saint-Sacrement dans leur église? L'une apporterait un peu d'huile, une autre quelques mèches, une autre encore

viendrait, matin et soir, nettoyer et garnir la lampe. La principale personne de l'association recueillerait les petites cotisations, les sous et les liards, qui feraient ainsi de cette petite œuvre l'œuvre de tous, l'œuvre du pauvre plus encore que du riche, l'œuvre des petits enfants eux-mêmes ; et le bon curé verrait avec bonheur ses paroissiens lui venir en aide pour cette action si sainte et si simple à la fois. Bientôt, sans aucun doute, de grandes bénédictions accompagneraient ces servantes du Saint-Sacrement, et la religion refleurirait, dans les pays qui semblent abandonnés de DIEU.

Le Souverain Pontife Pie IX, animé d'une piété si tendre et si profonde envers l'auguste Sacrement de nos autels, désire vivement voir se ranimer partout le culte du Saint-Sacrement, et il tient tout particulièrement à l'entretien des lampes toujours allumées devant les tabernacles. Il a même daigné enrichir d'une indulgence de *sept années* tous les actes de piété, *quels qu'ils soient*, par lesquels les fidèles coopéreraient à cet entretien. Ainsi la pauvre femme, le pauvre ouvrier, qui, ne pouvant faire plus, donneront leur goutte d'huile, leur sou, leur liard, pour honorer le Très-Saint-Sacrement, pourront désormais gagner la grâce si précieuse des indulgences.

Que chacun donc ranime sa foi et son zèle, et que le sacrement de l'amour de DIEU sur la terre soit honoré partout, adoré, exalté !

LES INDULGENCES ET LES JUBILÉS

Le JUBILÉ est une *indulgence*.

Indulgence vient d'un mot latin qui signifie : *user de miséricorde, ne pas traiter avec rigueur*. L'*indulgence* est une grâce que l'Église accorde, au nom de JÉSUS-CHRIST, aux pécheurs repentants dont les péchés ont déjà été ravis dans le sacrement de pénitence. Après le pardon des péchés, il reste encore à expier ces péchés par la pénitence, en ce monde ou dans le purgatoire. Eh bien ! l'*indulgence* est la rémission totale ou partielle de cette expiation ; c'est la rémission de la peine temporelle due aux péchés pardonnés. Elle ne dispense pas de faire pénitence ; mais elle supplée à ce qui manque à l'imperfection de la pénitence.

Dans l'*indulgence*, le Pape fait comme l'intendant d'un prince, qui, ayant reçu les pleins pouvoirs de son maître pour gérer ses affaires, remettrait la totalité d'une dette énorme à un débiteur qui, malgré tous ses efforts, n'aurait pu lui en solder qu'une faible partie.

Le Pape nous dit de même, au nom du Fils de Dieu : « Faites votre possible pour expier vos péchés et servir Dieu ; et, par l'autorité de celui qui m'a dit : *Tout ce que tu délieras sur terre sera délié au ciel*, je vous remets le reste de votre dette, que vous n'aurez pu acquitter. »

Le JUBILÉ est la plus grande de toutes les indulgences que l'Église accorde à ses enfants. C'est par excellence le temps des grâces et du pardon.

Jubilé veut dire *joie, allégresse, liberté.*

Le *Jubilé* avait lieu, dans les siècles antérieurs, seulement tous les cent ans. Pour que tous les hommes puissent profiter de cette faveur, les Papes ont daigné le fixer à chaque vingt-cinq ans. Outre les *Jubilés* périodiques, les souverains Pontifes en accordent, à l'occasion de grandes joies ou de grandes douleurs dans l'Église.

Rien de plus magnifique que l'ouverture du *Jubilé* à Rome. Le Pape se rend processionnellement, avec le plus pompeux cortège, à la *Porte-Sainte*, qui est une des portes de l'Église de Saint-Pierre. Avec un marteau d'argent, il frappe trois fois le mur qui tient toujours cette porte fermée; le mur est bientôt enlevé par des maçons, et le Saint-Père y passe le premier, suivi des cardinaux et de la nombreuse procession qui l'a accompagné dans sa marche. — A la fin du *Jubilé*, c'est encore le Pape qui, après avoir bénii les pierres et le ciment destinés à rétablir le mur de la *Porte-Sainte*, pose lui-même la première pierre, avec une truelle d'argent, et le *Jubilé* se termine par une bénédiction solennelle donnée à l'immense foule, qui assiste toujours à ces grandes cérémonies.

Cette cérémonie, comme toutes celles du culte chrétien, est symbolique. Elle signifie que le Pape, par le pouvoir qu'il a reçu de Dieu de délier les pécheurs, ouvre réellement la porte du ciel à tous ceux dont le cœur est véritablement contrit et humilié.

Pour gagner l'indulgence du *Jubilé*, il faut accom-

plir *toutes* les œuvres prescrites par le souverain Pontife, et dans l'intention qu'il désigne.

Ces œuvres sont ordinairement la confession, la sainte communion, la visite de quelques églises, des prières déterminées qu'on y doit faire, et aussi quelque aumône et quelque jeûne. Il faut voir, pour ne pas se tromper, le mandement de l'Évêque du lieu où l'on se trouve. C'est lui qui publie le Jubilé dans son diocèse et qui règle, en détail, les bonnes œuvres qu'il faut accomplir, et le temps que dure le Jubilé.

L'aumône du Jubilé est obligatoire pour tout le monde ; les pauvres y sont obligés comme les riches ; seulement *un sou, un centime*, suffit pour les pauvres.

La communion pascale ne peut servir à gagner le Jubilé, à moins d'une permission spéciale du Pape. Il faut faire une communion pour accomplir le précepte pascal et une autre communion pour gagner le Jubilé. — Une seule confession suffit pour accomplir le devoir annuel imposé à tous les fidèles et pour gagner le Jubilé.

Les malades peuvent obtenir de leurs confesseurs la commutation des jeûnes et de la visite des églises.

Les enfants qui n'ont pas fait leur première communion peuvent gagner le Jubilé sans jeûner et sans communier, seulement avec la confession, la visite des églises et l'aumône.

L'indulgence du JUBILÉ étant une grâce, on n'est pas obligé de la gagner ; mais ce serait un péché de négliger cette faveur par incrédulité ou par mépris.

Nous espérons que *tous* nos lecteurs comprendront assez leur intérêt pour gagner leur Jubilé. Quelle joie, au moment de la mort, de n'avoir plus rien à payer à la justice si redoutable de Dieu et de n'avoir en perspective devant soi que la jouissance immédiate du bonheur du Paradis!

LE SCAPULAIRE

En latin, le mot *scapula* veut dire *épaule*; et durant de longs siècles on nomma, pour cette raison, *scapulaire* le vêtement que tous les ouvriers portaient par-dessus leurs habits pour les préserver des taches et de l'usure. Ce scapulaire était formé de deux larges bandes d'étoffe qui, réunies sur les épaules, couvraient le corps jusqu'au genou, par devant et par derrière, un trou réservé au milieu laissant passer la tête.

Mais depuis longtemps déjà cette forme de vêtement est tombée en désuétude pour les usages communs de la vie, et le scapulaire est devenu un insigne religieux, à l'occasion d'une pieuse Confrérie érigée par les religieux Carmes au treizième siècle.

Les Carmes, dont l'institution remonte aux premiers temps du christianisme, et qui ont toujours voué à la sainte Vierge, Mère de Dieu, un culte tout spécial, avaient été obligés d'abandonner leur antique monastère du mont Carmel, en Palestine, pour éviter la fureur des Turcs. Ils s'étaient réfugiés en Europe, où ils rencontrèrent beaucoup d'obstacles, et leur Ordre allait périr, lorsque saint Simon, leur supérieur gé-

néral, tenta auprès du ciel un dernier effort pour empêcher cette catastrophe. Redoublant ses austérités et ses prières, il s'offrit de nouveau avec tous ses frères à la glorieuse Reine du paradis, la suppliant de venir à leur secours. Sa confiance ne fut point trompée, et voici en quels termes le saint religieux rapporte lui-même à ses frères ce qui lui arriva : « Mes très-chers frères, bénî soit Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui et ne méprise pas la prière de ses serviteurs ; bénie soit aussi la très-sainte Vierge, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se ressouvenant de ses anciennes miséricordes en faveur de son peuple, s'empresse de nous secourir au milieu des tribulations excessives qui nous environnent de toutes parts ! Moi, qui ne suis que cendre et poussière, comme je répandais mon âme en présence de Dieu, et demandais à la sainte Vierge de vouloir bien donner quelque signe éclatant de protection et d'amour à cette antique famille religieuse des Carmes, qu'elle avait elle-même honorés du titre de *Frères de la Bienheureuse Vierge Marie...*, la sainte Mère de Dieu a daigné m'apparaître, toute resplendissante de gloire, et, tenant à la main un scapulaire mystérieux : « Reçois, mon fils, m'a-t-elle dit, ce vêtement désormais le signe de l'Ordre du Carmel et de ma Confrérie ; ce sera pour toi et pour tous tes Frères une puissante sauvegarde. Quiconque vivra et mourra saintement dans cet habit sacré, évitera les flammes de l'enfer, et ma protection maternelle l'accompagnera toujours. »

Les religieux du Carmel s'empressèrent tous de revêtir ce scapulaire, qui devenait ainsi la glorieuse livrée de la sainte Vierge, et les souverains pontifes, approuvant cette pieuse Institution, enrichirent, à diverses reprises, de magnifiques indulgences, non-seulement l'Ordre des Carmes, mais une Confrérie de pieux fidèles vivant dans le monde et portant, eux aussi, sous leurs vêtements ordinaires, le scapulaire de la sainte Vierge.

On conçoit facilement comment il fut, dès lors, nécessaire de modifier l'ancien scapulaire, quant à son étendue, et de le remplacer par deux morceaux d'étoffe de couleur brune, réunis par deux cordons passant sur les épaules. Pour nous, comme pour les religieux du Carmel, le scapulaire est le précieux gage de la protection de la sainte et immaculée Mère de Dieu, durant tout le temps de notre vie et particulièrement au redoutable passage de ce monde à l'éternité.

Cependant, pour avoir part aux bénédictions spéciales promises par la sainte Vierge, et pour gagner les indulgences accordées par les souverains pontifes aux frères du scapulaire, il ne suffit pas de porter sur soi le petit insigne que nous venons de dire : il faut, en outre, avoir été reçu dans la Confrérie, soit par un religieux Carme, soit par un prêtre qui a reçu du Saint-Siège des pouvoirs à cet effet; et cette faveur a été accordée à beaucoup de prêtres en France. Mais ce qui est plus important encore, et ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'on aurait beau porter tous les scapulaires du monde, si l'on ne mène une vie chré-

tienne, si l'on viole les commandements de Dieu et les lois de son Église, et surtout si, par des mœurs déréglées, on profane ce scapulaire béni, livrée de la très-chaste, très-sainte et immaculée Vierge Marie, on n'échappe pas au redoutable jugement de Dieu, et les promesses de la Mère de Dieu passeront à d'autres plus dignes.

Recevez, si cela vous est possible, et le plutôt qu'il vous sera possible, le saint scapulaire. Le bon prêtre qui voudra bien vous le donner, vous expliquera plus en détail que je ne puis le faire ici les faveurs spirituelles dont l'Église a enrichi la Confrérie du Carmel, et en particulier les immenses indulgences qui y sont attachées. Il y a, entre autres, une indulgence plénière pour le jour de la réception.

LE TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Saint François d'Assise et saint Dominique furent suscités par la miséricorde divine au commencement du treizième siècle pour soutenir l'Église, ébranlée depuis plus de deux cents ans par les guerres impies des empereurs et rois, soi-disant chrétiens, contre les Souverains-Pontifes, Vicaires de Jésus-Christ, Chefs suprêmes de la sainte Église et défenseurs-nés de la vraie liberté des peuples non moins que de la vraie autorité des princes. Au milieu de ces troubles, le relâchement s'était introduit dans la discipline et les mœurs, et il

devenait de jour en jour plus nécessaire que le bon Dieu suscitat au milieu de son peuple de grandes âmes, capables de réunir et de faire triompher tous les éléments de résurrection et de salutaires réformes, etc... Saint Dominique, Espagnol de naissance, fut envoyé par Notre-Seigneur pour accomplir la moitié de cette grande tâche ; saint François d'Assise, qui mérita par sa vie céleste le nom de *patriarche séraphique*, accomplit la seconde moitié, et, avec son saint ami, renouvela la face du monde.

Saint François était né à Assise, petite ville de l'État pontifical vers la fin du douzième siècle. Il s'éprit d'un saint amour pour la pauvreté évangélique, abandonna tous ses biens, s'humilia et s'anéantit à l'exemple du Sauveur, échangea ses vêtements contre un sac de laine grossière, se ceignit d'une corde et, marchant pieds nus comme un pauvre parfait de Jésus-Christ, n'ayant pour toute richesse que Jésus dans son cœur, il se mit à prêcher partout la pénitence, et vit bientôt se grouper autour de lui, non pas des centaines, mais des milliers et des milliers de disciples, qui marchaient avec enthousiasme sur ses pas et retraçaient, par leur vie austère et angélique, la vie des premiers fidèles. Le Pape, en approuvant la pensée du séraphique Père François, appela lui-même ces nouveaux Religieux, *les petits Frères, Fratres minores*. L'Évangile, le pur Évangile, c'était là toute leur règle : pauvreté, humilité, douceur, pénitence, simplicité, zèle infatigable pour le salut du prochain et surtout pour la sanctifica-

tion des petits et des pauvres, dévouement absolu au Souverain-Pontife et à l'Église, tendre amour pour la sainte Vierge et, par-dessus tout, folie d'amour pour le doux Sauveur Jésus, Roi de l'Église et Lumière du monde ; tel était leur esprit.

Le bon saint François, aidé de sainte Claire d'Assise, avait établi pour les femmes le même institut de pénitence ; et les monastères de ces *Dames de la pauvreté*, qui depuis se sont appelées Clarisses, du nom de leur sainte fondatrice, se multiplièrent rapidement, comme des nids de colombe.

Saint François fut inspiré de fonder un troisième Ordre de pénitence pour les chrétiens vivants dans le monde, prêtres et laïques, afin qu'eux aussi participassent individuellement à cet esprit de rénovation évangélique et de sanctification religieuse, qui produisait des fruits si merveilleux dans les monastères des Clarisses et dans les couvents des Frères Mineurs. C'est ce que l'on appelle le *Tiers-Ordre de Saint-François*, qui a été solennellement approuvé par le Saint-Siège ; il s'est rapidement propagé dans toutes les contrées du monde catholique et, depuis six siècles et demi, il a compté dans ses rangs des millions d'âmes saintes.

Rien n'est plus simple que la Règle du *Tiers-Ordre de Saint-François* : faite pour s'adapter à toutes les conditions de la vie séculière, instituée pour les riches comme pour les pauvres, pour les ecclésiastiques comme pour les militaires, comme pour les négo-

ciants, comme pour les femmes du monde ; s'adressant à tous les âges, elle se plie comme l'Évangile lui-même à toutes nos nécessités de position, de santé de fortune. Outre qu'elle n'oblige jamais sous peine de péché, elle s'accommode à tous les cas particuliers, grâce à la permission donnée par le saint Fondateur à tous les Pères du premier ordre et aussi au confesseur de chaque Tertiaire, de commuer les divers points de la Règle, selon les circonstances. Le principal, en effet, dans le *Tiers-Ordre*, c'est l'*esprit*, l'esprit de pénitence, l'esprit de détachement et de pauvreté chrétienne, l'esprit de simplicité et d'amour dans la piété : les pratiques et les moyens indiqués dans la Règle ne sont que d'une importance secondaire et complètement subordonnés au but principal. J'ajouterai même que, notre société indifférente étant ce qu'elle est, il y a très-peu de personnes vivant dans le monde qui puissent observer exactement toute la Règle du *Tiers-Ordre*. Donc, parce qu'il est évident que, soit à cause de votre santé, soit à cause des exigences de votre position vous ne pouvez observer qu'une partie de cette Règle, faut-il pour cela vous abstenir d'entrer dans le *Tiers-Ordre* ? Nullement ; du moment que vous êtes disposé à faire ce que vous pourrez, du moment que saint François voit dans votre cœur une vraie bonne volonté de faire pénitence et d'aimer tendrement Notre-Seigneur, il vous ouvre son cœur, il vous tend ses bras et vous appelle dans les rangs de ce *Tiers-Ordre* bénî qui soutiendra et perfectionnera vos excellentes dispositions.

Comme pénitence corporelle, la Règle impose aux *Tertiaires* trois obligations : 1^o porter toujours sous ses vêtements, jour et nuit, le scapulaire de laine et la corde de saint François autour des reins; cette première obligation, qui ne peut jamais nuire à la santé, ne souffre pas d'exception ni de dispense; 2^o faire maigre le mercredi, le vendredi et le samedi; 3^o jeûner le vendredi. Beaucoup de *Tertiaires*, je le répète, empêchés par leur santé ou par des nécessités de famille et de position, ne peuvent accomplir ces deux derniers points. Ils en obtiennent la dispense, et le confesseur leur commue cette pénitence contre quelque autre pratique plus facile de mortification ou de piété; par exemple, assister à la messe, ou bien réciter pour les âmes du purgatoire les six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, dont nous parlerons tout à l'heure, ou faire une communion supplémentaire, ou une aumône, etc.

Comme prières, la Règle impose aux *Tertiaires* qui savent lire, la récitation quotidienne du Petit Office de la sainte Vierge selon le rit romain; et à ceux qui ne savent pas lire, un certain nombre de *Pater* et d'*Ave Maria*, lequel varie selon les personnes. Beaucoup de *Tertiaires* sont également empêchés de réciter quotidiennement le Petit Office : ils en obtiennent la commutation contre d'autres prières plus courtes et plus faciles; par exemple, la récitation quotidienne de quelques dixaines de chapelet, du *Miserere* les bras étendus en croix, etc... Le bréviaire remplace pour les ecclésiastiques, toutes les prières de la Règle.

Des grâces incomparables de forte et douce piété accompagnent les enfants de saint François. L'Église les a comblés de ses bénédictions les plus chères, et a ouvert pour eux, avec une incroyable largesse, à trésor de ses indulgences. Indulgence plénière au jour de la réception ; indulgence plénière à l'article de la mort ; indulgence plénière *quotidienne* pour la récitation du chapelet de saint François, composé de sept dixaines et de trois autres *Ave Maria*, en mémoire des soixante-treize années de la vie de la sainte Vierge ; indulgence plénière, également quotidienne pour la récitation de trente-trois *Pater* et *Ave Maria*, en mémoire des trente-trois années de Notre-Seigneur ; indulgence plénière quand on communie aux fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge, des Apôtres, de saint François et de *tous* les Saints et Bienheureux de l'Ordre séraphique, qui sont très-nombreux, quelquefois douze et quinze dans un mois ; enfin, une quantité d'autres indulgences plénieres ou partielles, indiquées dans le Manuel du Tiers-Ordre, et parmi lesquelles je me contenterai d'indiquer les six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, à la récitation desquels le Saint-Siège a daigné attacher *toutes* les indulgences plénieres et partielles des sanctuaires de la Terre-Sainte, et toutes les indulgences plénieres et partielles de toutes les Basiliques de Rome. Ces indulgences sont si considérables en quantité et en qualité, qu'il est réellement impossible de les énumérer. Tout Tertiaire peut les gagner plusieurs fois par jour, autant de fois qu'il récite pieusement ces six

Pater, Ave et Gloria, aux intentions du Pape, pour tous les besoins de l'Église et en l'honneur du séraphique saint François. C'est ce qu'on appelle *le grand pardon*. Les indulgences du Tiers-Ordre sont presque toutes applicables aux pauvres âmes du purgatoire.

Notre-Seigneur a promis à saint François que sa triple famille spirituelle, et par conséquent son Tiers-Ordre, subsisterait jusqu'à la fin du monde. A l'époque où il reçut les Sacrés-Stigmates du crucifiement, sur le mont Alverne, il fut, pendant toute une nuit, ravi en extase, dans une grotte où il s'était mis en prière. Son compagnon et son disciple chéri, le Frère Léon, qu'il aimait à appeler « la petite brebis du bon DIEU » à cause de son innocence et de sa douceur, le surprit au milieu de cette grande extase. L'entendant parler, et apercevant les reflets de la lumière céleste qui remplissait la grotte, le bon petit Frère Léon osa s'avancer jusqu'à l'ouverture, et il fut l'heureux témoin des merveilles de cette nuit sacrée. Son séraphique Père, enlevé et comme suspendu en l'air, tout lumineux, semblait enveloppé dans une immense flamme qui couvrait toute la partie supérieure de la caverne; il parlait et une voix lui répondait; mais Frère Léon ne comprenait pas les paroles mystérieuses de cet entretien du ciel... Ayant remarqué qu'à trois reprises différentes saint François avait mis la main dans sa poitrine, comme pour y prendre quelque chose, qu'il avait ensuite offert dans la flamme à Celui qui lui parlait, il avoua tout simplement, le lendemain matin, à son

bon Père saint François, qu'il avait vu ce qui s'était passé; et, tout en lui demandant pardon de sa hardiesse, il le pria de lui tout expliquer. « Frère Léon, lui répondit saint François, Frère Léon, petite brebis de Dieu, puisque tu as surpris mon secret, je te dirai tout. Cette flamme divine qui m'a enveloppé pendant toute la nuit, c'est le Saint-Esprit; et au milieu d'elle, mon Sauveur Jésus-Christ a daigné m'apparaître et me parler familièrement comme un ami parle à son ami... Il m'a dit : « François, donne-moi tout ce que tu as; » et comme je lui répondais : « Eh! mon doux Seigneur, je n'ai plus rien; pour votre amour, j'ai tout quitté; je n'ai plus que cette pauvre robe déchirée; voulez-vous que je vous la donne? » il m'a commandé de mettre la main dans ma poitrine et de lui donner ce que j'y trouverais. J'obéis et j'y trouvai à ma grande surprise une belle pièce d'or, que je lui présentai aussitôt : « Qu'est-ce cela? lui dis-je; je croyais n'avoir rien. » — « Cherche encore, » ajouta mon Seigneur. Et je cherchai, et je trouvai une seconde pièce d'or, que je lui remis comme la première. Une troisième fois encore, il me dit de chercher, et je trouvai et je lui donnai. Et comme je lui exprimai mon étonnement d'avoir découvert de l'or sur moi, qui m'étais fait son pauvre par amour, Jésus me dit : « Parce que tu m'as tout donné, je te donnerai tout. Tu m'as donné trois familles de disciples fidèles : en récompense, je te donne aujourd'hui trois paroles. La première : tes trois Ordres subsisteront jusqu'à la fin du monde. La seconde : au

moment de la mort, j'assisterai avec un amour spécial tous ceux qui en feront partie. La troisième : j'aimerai et bénirai tous ceux qui les aimeront. » Ainsi m'a parlé mon Seigneur. « Pour toi, Frère Léon, n'en dis rien jusqu'au jour où il faudra parler. »

Tel est le Tiers-Ordre béni de Saint-François d'Assise, la grande et douce famille religieuse à laquelle sont conviées les âmes fidèles, désireuses d'une sanctification plus solide au milieu des dangers du monde. Pie IX est Tertiaire de Saint-François.

Beaucoup de cardinaux, d'évêques, de princes et de princesses ont eu et ont encore ce même bonheur. Saint Louis, notre glorieux roi de France, était Tertiaire de saint François ; il en était de même de saint Ferdinand, roi d'Espagne, de sainte Élisabeth de Hongrie, de sainte Marguerite de Cortone, de saint François de Sales, et de sainte Jeanne de Chantal, du vénérable abbé Olier, fondateur des séminaires, en France, d'une foule de grands personnages, grands guerriers, grands artistes, grands poètes. Michel-Ange était Tertiaire ; le Dante était Tertiaire, et voulut être enterré avec l'habit du Tiers-Ordre. Le plus saint prêtre de notre siècle, l'incomparable curé d'Ars, était également Tertiaire de Saint-François. Notre France, sans parler des autres pays catholiques, est couverte de Tertiaires ; la seule Alsace en compte plus de dix mille. L'Italie, l'Espagne en sont remplies ; et il n'est pas jusqu'aux missions les plus lointaines qui n'aient vu former sur leur sol, à l'ombre de la croix nouvellement

plantée par les Pères Franciscains, des moissons nombreuses et florissantes de fidèles enrôlés sous la banière du Patriarche séraphique.

De nos jours plus que jamais, le Tiers-Ordre de Saint-François doit être salué avec amour, par les vrais enfants de Dieu : il combat directement tous les fléaux qui nous ravagent; et son esprit, qui est l'esprit de l'Évangile et de l'Église, est l'antidote direct de cet esprit détestable que les ennemis de la foi catholique veulent faire passer pour un progrès social et même religieux. Notre société moderne ne veut plus de pénitence, surtout de pénitence extérieure et corporelle; elle ne parle que de jouissances, de luxe, d'industrie, d'argent; elle ne rêve qu'indépendance et folle liberté; elle perd de plus en plus l'esprit chrétien, l'esprit catholique, le respect du Saint-Siège, de l'autorité ecclésiastique, séculaire et paternelle; elle croit chaque jour en orgueil, en suffisance, en égoïsme... Saint François nous présente dans son Tiers-Ordre le remède immédiat, le contre-poids de toutes ces tendances déplorables : une vie chrétienne, pénitente et sérieusement pénitente; le détachement des bagatelles et des vanités mondaines, et principalement de l'argent, Dieu de ce siècle; la simplicité au milieu des recherches du monde; l'humilité, l'obéissance; le dévouement pratique au Souverain-Pontife et le respect de toute l'autorité légitime soit dans l'Église, soit dans l'État, soit dans la famille; l'amour chrétien des pauvres et des petits; en un mot, l'esprit de l'Évangile, l'esprit de foi, l'amour

de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de son adorable Sacrement et de sa Mère immaculée¹.

¹ Pour s'agréger au Tiers-Ordre, il suffit de s'adresser à un Religieux capucin ou franciscain, qui donnera au postulant tous les autres détails nécessaires, et le recevra d'abord comme *novice*, puis, après un an, comme *Tertiaire* proprement dit. — S'il n'y a pas de Religieux de Saint-François dans le pays que l'on habite, il suffit d'écrire au Rév. Père Provincial des capucins ou des Franciscains, à Paris, et de lui demander de vouloir bien déléguer le confesseur ou tel autre prêtre qu'on lui indiquerait pour faire la cérémonie de l'admission

CINQUIÈME PARTIE

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Un miracle est un fait extérieur qui dépasse *évidemment* les forces de la nature ; c'est l'exercice *extraordinaire* de la toute-puissance de Dieu dans le monde.

Nier la possibilité des miracles, c'est nier la puissance de Dieu et, par conséquent, son existence.

Le miracle étant le cachet de la divinité, si Jésus-Christ est Dieu, Jésus-Christ a dû faire des miracles, et, comme les Juifs d'autrefois, nous pouvons lui demander : « Quels miracles faites-vous, afin que nous croyions en vous ? »

Jésus-Christ ne redoute point cette épreuve, et sa vie publique n'a été, pour ainsi dire, qu'une suite non interrompue de miracles. Le divin récit de ces prodiges forme l'Évangile ; entre tous les autres il en est un plus important et plus solennel peut-être : c'est la résurrection de Lazare.

Lazare était un homme riche, fort aimé de Jésus,

et frère de Marthe et de Marie-Madeleine, il habitait à Béthanie, à quatre lieues de Jérusalem, et donnait souvent l'hospitalité au Sauveur et à ses Apôtres.

Lazare tomba gravement malade, et, ses sœurs le voyant en danger, elles envoyèrent avertir Jésus, qui était alors en Galilée, et lui dirent : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Jésus répondit : « Cette maladie n'est point pour la mort, mais afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. »

Malgré l'amour que le Christ portait à Lazare et à ses sœurs, il resta encore deux jours au lieu où il était, puis il dit à ses disciples : « Maintenant, allons en Judée. Lazare, notre ami, dort, et je vais pour l'éveiller. »

— Mais s'il dort, il est donc guéri ? » dirent les apôtres ; et Jésus répondit : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que votre foi soit confirmée. »

Ils se mirent donc en marche, et, lorsque Jésus arriva à Béthanie, Lazare était mort, depuis quatre jours, et déposé déjà dans un tombeau.

Marthe et Marie étaient assises dans leur maison, plongées dans la douleur et les larmes. Leurs parents et leurs amis étaient encore auprès d'elles pour les plaindre et les consoler.

Marthe ayant appris que Jésus approchait, se leva aussitôt, courut à sa rencontre et s'écria :

« Seigneur, si vous aviez été présent, mon frère ne serait point mort ! »

Et Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. »

« Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour. — « *C'est moi, dit le Christ, qui suis la résurrection et la vie*; celui qui croit en moi vivra même après la mort, et celui qui croit en moi ne mourra point éternellement. Crois-tu cela ? »

Et la fidèle Marthe, : « Oui Seigneur, s'écria-t-elle, je crois que vous êtes le Christ fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde ! »

Et elle le quitta pour appeler sa sœur.

Marie se levant aussitôt, accourut à son tour et se jetant aux pieds de Jésus :

« Oh ! Seigneur, lui dit-elle aussi, mon frère ne serait point mort si vous eussiez été là ! »

Jésus la voyant pleurer, ainsi que les Juifs qui lavaient suivie, s'attendrit en lui-même, et le cœur tout ému, leur dit .

« Où l'avez-vous déposé ? »

Ils répondirent : « Seigneur venez et voyez. »

Et Jésus pleura...

Les Juifs dirent alors : « Voyez comme il l'aimait ! » et d'autres ajoutaient en murmurant :

« Ne pouvait-il pas, lui qui a rendu la vue à un aveugle-né, empêcher Lazare de mourir? » Jésus-Christ, frémissant une seconde fois, arriva au tombeau. C'était un caveau creusé dans le roc, et une large pierre en fermait l'entrée.

« Enlevez cette pierre, » dit Jésus.

Mais Marthe répondit : « Seigneur, il sent déjà mauvais; voici quatre jours qu'il est mort. »

« Ne t'ai-je pas dit, répliqua le Sauveur, que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? »

Lorsque la pierre fut enlevée, Jésus leva les yeux au ciel et s'écria : « Lazare, sors du tombeau ! »

Le mort sortit aussitôt, les pieds et les mains encore enveloppés des bandelettes funéraires, et le visage couvert du suaire.

Et Jésus dit : « Déliez-le, afin qu'il puisse marcher. »

Un grand nombre de Juifs qui étaient là présents crurent en Jésus-Christ, et bientôt le bruit de la résurrection de Lazare se répandit à Jérusalem et par toute la Judée.

A cette nouvelle, les ennemis du Sauveur furent saisis de rage, et ils s'assemblèrent à Jérusalem, chez le grand-prêtre Caïphe, disant : « il faut prendre une résolution, *car cet homme fait des miracles, et nous ne pouvons le nier.* »

Les Juifs, en effet, non plus que les païens des premiers siècles, n'ont jamais pensé à nier les miracles de Jésus-Christ ; s'ils avaient pu le faire, ils n'y auraient certes pas manqué, et c'eût été là le moyen le plus simple de ruiner par la base la foi chrétienne : mais comment nier des faits accomplis au grand jour, dans les murs mêmes de Jérusalem ou des principales villes de Judée, en face d'un peuple immense, sous les yeux mêmes des ennemis du Sauveur ?

Jésus-Christ a donc fait des miracles pour prouver au monde sa divinité. Semblables aux Juifs raisonnables et fidèles qui crurent en lui au temps de sa vie

mortelle, prosternons-nous humblement aux pieds de ce maître adorable qui ne s'est fait homme que par amour pour nous, qui ne s'est anéanti et n'a souffert que par un prodige de miséricorde ; croyons en lui et menons une vie pure et innocente, vraiment sainte, vraiment chrétienne ; rendons gloire à notre Dieu, et sauvons nos âmes pour l'éternité.

L'AVEUGLE DE JÉRICO

Un *aveugle* est un homme qui ne voit pas. Il y a deux espèces de vue : la vue du corps et la vue de l'âme. La seconde est plus nécessaire encore que la première, et les pires aveugles ne sont pas ceux que l'on pense. La cécité la plus redoutable est celle qui empêche l'homme de connaître Dieu, de pénétrer jusqu'à Jésus-Christ et de goûter les magnificences de la lumière de la foi. Une statistique récente nous apprenait dernièrement qu'il y a en France un aveugle sur 900 hommes ; si le bon Dieu nous donnait sa statistique, lui qui sonde les cœurs, à quelle effrayante proportion ne monterait pas le nombre des aveugles d'esprit !

Jésus-Christ a dit de lui-même : « *Je suis la lumière du monde ; celui qui marche à ma suite ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie.* » Jésus est la lumière de l'âme, comme le soleil est la lumière du corps ; les aveugles d'esprit sont les hommes qui ne connaissent pas Jésus, qui ne croient pas en Jésus,

qui n'adorent pas Jésus, qui ne le suivent pas, qui ne l'aiment pas; ceux-là sont les vrais aveugles, qui marchent dans les vraies ténèbres. Les aveugles de corps, beaucoup moins à plaindre que les premiers, sont les hommes qui sont privés de la lumière du soleil durant les quelques jours de leur voyage en ce monde; Notre-Seigneur a voulu, dans ses courses évangéliques, en guérir plusieurs, afin de nous faire comprendre qu'il était le médecin et la lumière des pauvres âmes aveugles. Écoutons le touchant récit d'une de ces mystérieuses guérisons.

Il est rapporté au x^e chapitre de l'évangile de saint Marc que le Fils de Dieu, peu de jours avant sa passion, montait de Jéricho à Jérusalem. Jéricho, la ville infidèle et schismatique, était le symbole du péché; Jérusalem, la cité de Dieu, la ville du temple, la ville du Christ, était le symbole de la grâce. A la suite de Jésus marchait une foule de peuple, attirée par lui de Jéricho à Jérusalem, de la mort du péché à la vie de la grâce. A la tête de cette multitude étaient les apôtres de Jésus, ses prêtres, par le ministère desquels il continue de sauver les âmes depuis qu'il est remonté au ciel.

Sur le bord du chemin, un mendiant aveugle était assis; il se nommait Bar-Timée. Cet homme, apprenant que c'était Jésus de Nazareth qui passait, se mit à crier et à dire: « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! » Ce mendiant, c'est nous tous, pauvres aveugles, non de corps, mais d'esprit, à qui la mauvaise éducation,

les lectures impies, les exemples contagieux de l'indifférence, ont fait perdre, en tout ou en partie, la lumière de la foi; c'est nous qui, privés de cette lumière, n'avons plus de vraies consolations dans le chemin de la vie, et qui ne pouvons être guéris de ce mal désolant que par JÉSUS-CHRIST, le Sauveur et le Créateur du monde. Une résurrection religieuse se manifeste de toutes parts en notre France, c'est Jésus qui passe devant nous, devant les aveugles; appelons-le du fond de notre cœur et demandons-lui qu'il ait pitié de nous: Jésus, fils de David, Jésus, Fils de Dieu, Jésus, notre vrai Sauveur, ayez pitié de nous!

Quelques-uns de la troupe, fatigués par les cris de Bar-Timée, voulurent le faire taire; ils n'y réussirent pas, et le pauvre homme criait de plus belle: « Jésus, ayez pitié de moi! » Les mauvaises lectures, les parleurs ignorants et perfides qui endoctrinent nos populations, font des efforts semblables pour nous empêcher de revenir à la religion, de reconquérir la foi, de redevenir les disciples fidèles de Jésus; ne les écoutons pas; mais, nous sentant indigents et aveugles, sans vraie joie dans le cœur, sans consolations dans les misères de la vie, crions énergiquement vers Jésus, appelons-le à notre aide: « Jésus, ayez pitié de nous! »

Le bon Sauveur ne demeura point insensible aux cris de Bar-Timée; il ordonna à ses disciples de le lui amener. L'aveugle, plein d'espérance, jeta son manteau et courut au Seigneur, et Jésus lui ayant demandé: « Qu'attends-tu de moi? — O Seigneur, répondit Bar-

Timée, faites que je voie! » et Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé ; » et l'aveugle recouvra aussitôt la vue, et il se mit à la suite de Jésus.

Faisons de même et nous serons guéris. Levons-nous et jetons notre manteau, le vieux manteau de nos péchés, de notre indifférence religieuse qui nous enveloppait comme un linceul. Levons-nous et allons nous jeter avec une humble confiance aux pieds de ceux qui sont les dépositaires de la puissance spirituelle du Sauveur, aux pieds des prêtres qui ont reçu de lui le pouvoir de pardonner les péchés, et de nous réconcilier avec sa bonté divine. Allons au prêtre et demandons-lui de nous instruire de nos devoirs, de nous apprendre à connaître, à servir et à aimer DIEU ; confessons-lui nos fautes et repentons-nous sincèrement. Nous entendrons, après la douce et puissanteabsolution qui nous sera donnée, la parole du Sauveur : « Va en paix, ta foi t'a sauvé. »

A l'exemple de Bar-Timée, guéris et changés en d'autres hommes, nous bénirons DIEU, si patient et si bon ; et nous lui témoignerons la sincérité de notre reconnaissance en nous rangeant parmi ses disciples, en devenant des chrétiens véritables, des hommes purs et religieux, sans crainte comme sans orgueil, fidèles jusqu'à la mort, et marchant d'un pas ferme dans le chemin qui mène à Jérusalem, c'est-à-dire au bienheureux Paradis.

L'AVEUGLE-NÉ

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, marchant un jour dans les rues de Jérusalem, rencontra un mendiant, aveugle de naissance. Ses apôtres et ses disciples lui demandèrent si ce pauvre homme avait perdu la vue en punition de ses péchés, ou bien en punition des péchés de ses parents. « Ni l'un ni l'autre, répondit le Sauveur ; il est né aveugle, afin que les œuvres de DIEU se manifestent en lui. » Ayant dit ces paroles, il laissa tomber un peu de salive sur le sable ; puis, ayant pris ce peu de boue, il en remplit les yeux éteints du mendiant : « Va, lui dit-il, et lave-toi à la fontaine de Siloé. » En apparence, le remède était pire que le mal ; de la boue, du sable dans les yeux, et ensuite un bain d'eau ordinaire dans une des fontaines publiques de Jérusalem, n'était-ce point une dérision ? Et comment un aveugle-né pouvait-il retrouver par là l'organe de la vue ? Mais les pensées de DIEU ne sont pas les pensées des hommes, et bien souvent la Providence se sert des maux eux-mêmes pour produire de grands biens, et emploie pour arriver à ses fins bienfaisantes les moyens les plus insuffisants, ce semble, et même les plus contraires.

L'aveugle obéit à JÉSUS-CHRIST ; il s'achemina à tâtons vers la fontaine de Siloé (c'est-à-dire du Messie, en langue hébraïque) ; il prit de l'eau, se lava les yeux et revint voyant.

Ses amis, ses voisins qui le connaissaient dès son enfance et l'avaient toujours vu aveugle se demandaient, frappés de stupeur : « N'est-ce pas lui le mendiant aveugle ? Comment se fait-il qu'il voie maintenant ? »

Les uns, le reconnaissant parfaitement et ne pouvant se méprendre, s'écriaient : « C'est bien lui. » Quelques autres : « Non pas ; c'est impossible. C'est un homme qui lui ressemble. » Et le mendiant répondait aux uns et aux autres : « Si fait, c'est bien moi. »

On l'entourait donc, et de tous côtés on lui disait : « Et comment tes yeux se sont-ils donc ouverts ? » — « C'est cet homme que l'on appelle Jésus, répondait encore l'aveugle-né, c'est lui qui a fait de la boue avec sa salive, qui en a frotté mes yeux, et qui m'a dit : « Va te laver dans la fontaine de Siloé, » et moi, je m'y suis lavé, et je me suis trouvé guéri. »

Or, c'était un jour de sabbat, le jour du grand repos religieux chez les juifs. On conduisit l'aveugle guéri aux Pharisiens (1). Ceux-ci l'interrogèrent donc à leur tour, et lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Il leur répondit comme aux autres : « Jésus m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé dans la fontaine et je vois. » Et une dispute s'éleva entre les Pharisiens, les uns disant : « Cet homme ne vient pas de Dieu, puisqu'il viole le sab-

¹ Les *Pharisiens* étaient une secte religieuse très-strictement attachée à toutes les observances extérieures de la loi de Moïse ; mais ils étaient durs et orgueilleux, et fort peu soucieux de la *sanctification du cœur*.

bat ; » et les autres : « Mais comment, si c'est un pécheur, peut-il faire des miracles pareils ? » Ils demandèrent au mendiant ce qu'il pensait sur celui qui l'avait guéri, et il répondit : « C'est le prophète. »

Les Pharisiens, redoutant les conséquences du prodige élevèrent des doutes sur la cécité du mendiant. Ils firent venir ses parents et leur dirent : « Est-ce bien là votre fils que vous prétendez être né aveugle ? Comment se peut-il faire qu'il y voie maintenant ? » « Que ce soit bien là notre fils, et qu'il soit né aveugle, cela est certain, et nous en sommes très-sûrs. Maintenant, comment il se fait qu'il voie, et quel est celui qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que nous ne savons pas. Interrogez-le lui-même ; il est en âge de répondre, et qu'il vous dise ce qui lui est arrivé » Ils n'osaient répondre plus catégoriquement, car ils saavaient combien les Pharisiens haïssaienr Jésus, et ils craignaient, en déclarant qu'il était le Christ, d'être chassés de la synagogue.

Ne sachant plus que faire, les Pharisiens appellent une seconde fois devant eux l'homme qui avait été aveugle : « Rends gloire à Dieu, lui dirent-ils ; nous savons que cet homme est un pécheur. » — « S'il est un pécheur, leur répondit le mendiant, je l'ignore : ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que j'y vois clair. » — « Et que t'a-t-il fait ? comment t'a-t-il ouvert les yeux ? » lui repétèrent-ils avec dépit. — « Je vous l'ai déjà dit, et vous le savez bien. Pourquoi faut-il vous le redire ? Est-ce que vous voudriez devenir

aussi ses disciples? » — « Ses disciples! s'écrièrent-ils avec fureur. Toi, sois son disciple; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse. Mais celui-ci, nous ne savons d'où il vient? » — « Voilà qui est étrange, leur répliqua le mendiant, que vous ignoriez d'où il vient, et que cependant il ait pu m'ouvrir les yeux. Nous savons bien que le bon Dieu n'assiste point les pécheurs. Dieu n'exauce que ses serviteurs et ceux qui font sa sainte volonté. A-t-on jamais vu un pécheur ouvrir les yeux à un aveugle-né? Si Jésus n'était point de Dieu, il ne pourrait faire aucun miracle. » — « Tu n'es qu'un misérable, et tu te mêles de nous faire la leçon? » lui crièrent ces furieux; et ils le mirent à la porte en le maudissant.

Quelque temps après, Notre-Seigneur le rencontra et lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? — Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui? — Tu le vois, répliqua Jésus; et c'est lui-même qui te parle. » — Et le mendiant, transporté de joie, s'écria : « Je crois, Seigneur? » et se prosternant aux pieds du Sauveur, il l'adora.

Faisons-en autant, nous tous, pauvres aveugles, à qui Jésus est venu apporter la lumière de la vérité éternelle, la sainte lumière de la vraie foi, infiniment plus précieuse que la lumière matérielle. Obéissons aux commandements de Jésus et de son Église, comme ce bienheureux mendiant, qui trouva la guérison dans l'obéissance. — Allons à la fontaine de Siloé, à la fontaine spirituelle du Messie; allons laver nos âmes

dans le bain sacré de la pénitence. Purifiés par l'humble aveu de nos fautes, et par le sang de Jésus-Christ, nous sentirons notre foi devenir de jour en jour plus lumineuse et plus profonde; nous pourrons résister à toutes les attaques des impies, à toutes les subtilités des ennemis de la religion, à toutes les railleries des libertins. Nous nous ferons gloire d'être les disciples de Jésus, et nous irons nous consoler de la méchanceté des hommes et de nos propres douleurs aux pieds de ce divin sacrement, où Jésus lui-même repose dans le silence de nos tabernacles. Là, nous entendrons au fond du cœur notre bon Maître, notre consolateur, notre ami, notre médecin charitable, nous adresser la même parole qui remplit de joie l'aveugle de l'Évangile; et dans le même sentiment d'adoration religieuse, de très-parfaite reconnaissance, et surtout, dans le sentiment d'un brûlant amour, nous dirons à Jésus : « CREDO, DOMINE ! » Je crois, Seigneur !

JÉSUS RESSUSCITÉ ET MADELEINE

Marie-Madeleine, la grande pénitente de l'Évangile, avait tout quitté pour suivre son divin maître. Elle avait vendu tous ses biens qui étaient considérables et en avait donné le prix aux pauvres, une vie austère, humble et sainte avait succédé aux folles joies qui l'avaient perdue; et, dans la compagnie très-chaste de la vierge Marie, mère de Dieu, elle s'était promptement

élevée à un degré sublime de perfection chrétienne. Marie l'avait conduite avec elle jusqu'au Calvaire ; Marie-Madeleine, plus courageuse que les apôtres, intrépide dans sa fidélité, inébranlable dans sa foi, avait assisté aux heures d'agonie de Celui qui est venu sur la terre pour sauver ce qui avait péri. Elle avait aidé la Mère des douleurs à recevoir le précieux fardeau du corps inanimé de Jésus, après que la lance de Longin en avait ouvert le flanc sacré ; enfin elle s'était jointe au pieux cortège qui avait déposé dans le tombeau l'auteur même de la vie.

Après la cérémonie funèbre, les Juifs, qui connaissaient la prédiction solennelle plusieurs fois répétée de la résurrection du Christ, avaient pris, avec un soin jaloux, tous les moyens de garder son corps, espérant démontrer, par le fait même, l'imposture du crucifié. Le roc vif dans lequel était creusé le sépulcre n'avait qu'une issue ; ils l'avaient fermée en y roulan une énorme pierre sur laquelle ils avaient apposé le sceau du Temple ; et des gardes choisis, relevés d'heure en heure, écartaient la crainte même d'une supercherie...

Le troisième jour, lendemain du sabbat, au lever du soleil, le rocher s'ébranla ; un ange de lumière apparut, descendu des cieux, jetant au loin la pierre du sépulcre... Les gardes épouvantés tombèrent à la renverse et ne tardèrent pas à prendre la fuite. Le saint sépulcre était ouvert et vide ; le Seigneur tout-puissant, Jésus, fils de Dieu, roi éternel, rédempteur vic-

torieux, était ressuscité, et avait pour nous vaincu la mort et le démon !

Madeleine, en proie à son amère douleur, partit de chez elle à l'aube du jour, portant des parfums précieux, des onguents et des huiles aromatiques, pour terminer l'embaumement du corps de son Maître. N'ayant encore que des idées vagues sur la divinité réelle de JÉSUS-CHRIST, elle ignorait sa résurrection. Lorsqu'elle arriva au saint sépulcre, elle fut tout étonnée de le voir sans gardes et ouvert. Déposant ses parfums, elle se pencha sur l'ouverture du caveau, dans lequel on descendait par quelques marches, également taillées dans le roc vif. Le corps du CHRIST n'y était plus ; les suaires, les bandelettes et les linges qui l'avaient enveloppé, étaient déposés sur la pierre intérieure, et, du côté de la tête, un ange, revêtu d'une robe blanche, se tenait assis. « Femme, dit-il à Madeleine, pourquoi pleures-tu ? Tu cherches parmi les morts celui qui est vivant. Le Seigneur est ressuscité ; il n'est plus ici. Va donc et dis-le aux apôtres et à Pierre. » Madeleine, accablée de douleur, ne comprit pas ces paroles ; elle resta près du tombeau, pleurant et gémissant, persuadée qu'on avait levé le corps de son bon Maître.

JÉSUS, qui console ceux qui pleurent pour son amour, et qui vient toujours à ceux qui l'invoquent avec un cœur pur et sincère, apparut alors auprès du sépulcre. Madeleine, entendant quelqu'un marcher derrière elle, se retourna, et, en parlant sans réfléchir : « Si c'est

vous, s'écria-t-elle, qui l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez posé, afin que j'aille le prendre! » Elle croyait parler à quelque jardinier ou à quelque homme de peine amené en ce lieu par le travail. Jésus s'approcha d'elle, lui toucha le front de son doigt divin, et lui dit: « Marie! » Au son de cette voix adorée, Madeleine lève les yeux, reconnaît le Christ, et, se prosternant à ses pieds, pousse ce cri d'amour: « Mon Maître! » Elle veut lui baisser les pieds; mais Jésus l'arrête: « Ne me touche pas, lui dit-il; je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va et avertis mes disciples qu'ils me verront en Galilée. » Marie-Madeleine comprit seulement alors que Jésus était vraiment le Fils éternel du Père, le vrai Dieu vivant, et non pas seulement, comme elle l'avait cru jusqu'alors, l'Envoyé de Dieu et le plus saint des prophètes. A un amour très-pur, sans doute, mais encore trop humain, se joignit en son cœur, pour Jésus-Christ, cet amour surnaturel, tout spirituel, qui est l'amour de Dieu; et les flammes de cette charité divine achevèrent de la purifier et en firent la plus grande des saintes, après l'incomparable, très-pure, très-douce, très-excellente vierge Marie, qui est la vraie mère de Dieu, la reine des anges et des hommes, et qui l'emporte sans mesure sur toutes les créatures sorties des mains de Dieu.

ZACHÉE

Le jeudi 7 avril de la troisième année de sa prédication, le Sauveur suivi de ses apôtres, de ses disciples et d'un peuple nombreux, s'approchait de la ville de Jéricho. Il y avait dans cette ville un homme fort riche et de noble race, appelé Zachée. Attiré par l'appât du gain, Zachée, Israélite de naissance, s'était mis au service de l'empereur romain et avait reçu de Tibère la charge aussi lucrative qu'importante de prince des publicains. Cet emploi lui avait attiré le mépris de ceux de sa nation ; car les publicains chargés de percevoir les impôts au profit de César Tibère, se livraient audacieusement à toutes sortes d'exactions et de fraudes qui les rendaient odieux.

Toute la population de Jéricho s'était émue à la nouvelle de l'approche de Jésus-Christ ; une foule considérable s'était portée à sa rencontre, hors des portes de la ville. Poussé par la curiosité, Zachée avait fait comme les autres ; mais à cause de sa petite taille il se trouva comme perdu au milieu des curieux, et, ses efforts pour voir le Christ qui passait ayant été tout à fait inutiles, il prit le parti de courir en avant et de monter sur un des sycomores qui bordaient le chemin.

Jésus étant arrivé dans cet endroit leva les yeux sur lui et lui dit : « Zachée hâte-toi de descendre ; car aujourd'hui même je veux demeurer dans ta maison. »

Zachée, frappé de se voir ainsi connu de celui qui jamais ne l'avait vu, et touché sans doute intérieurement par la grâce divine, se hâta d'obéir. Il courut à sa demeure et y reçut Jésus avec grande joie.

En présence de tous, sans respect humain et avec un profond sentiment de foi, d'humilité et de repentir, Zachée se prosterna aux pieds du Sauveur, en lui disant : « Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres; et à tous ceux que j'ai fraudés, je vais rendre quatre fois autant! » Et Jésus dit alors : « Le salut est entré dans cette maison, parce que cet homme est redevenu un vrai fils d'Abraham. Le Fils de l'homme est en effet venu pour sauver ce qui avait péri. »

JÉSUS-CHRIST est le Sauveur du monde, le bon pasteur des brebis perdues, le consolateur des pécheurs et des affligés, le refuge de ceux que rebute le monde. Il aime les pécheurs, tout en détestant le péché; il aime les pécheurs, et par cet amour compatissant et miséricordieux, il change leur cœur, en chasse le péché, et y fait rentrer avec la grâce la paix et la sainteté.

Nous sommes tous des Zachées, des pécheurs infidèles, attachés outre mesure aux choses de ce monde et peu soucieux de l'Éternité. Jésus et son Église passent au milieu de nous; tous sont présents, mais peu sont touchés; ce sont les chrétiens, les vrais chrétiens, c'est le petit troupeau des disciples fidèles, des vrais pénitents qui correspondent aux grâces de Jésus, le reçoivent avec joie dans leur maison, c'est-à-dire dans leur cœur par la fréquente communion.

Zachée était petit de taille; pour voir Jésus, il fut obligé de monter sur le sycomore. Nous aussi, pauvres gens, nous ne pouvons de nous-mêmes aller jusqu'à DIEU, il faut pour cela nous servir des moyens que dans sa bonté il a placés sur notre chemin, afin de suppléer à notre faiblesse; il faut recourir au ministère des pasteurs de l'Église; il faut écouter leur enseignement, être docile à leur voix, leur confesser humblement nos péchés, suivre leur direction religieuse et recevoir de leurs mains consacrées la divine communion, le pain mystérieux de la vie éternelle.

Comme Zachée, il faut nous rejouir d'être chrétiens, nous faire gloire de notre conversion et du service de notre maître céleste. Il faut courageusement pratiquer non-seulement les commandements de DIEU et de l'Église, mais encore les conseils de la perfection évangélique; il faut aimer DIEU et les pauvres, et mériter du DIEU très-juste et très-saint la bénédiction que reçut Zachée: Voici le salut sur cette âme, parce qu'elle est devenue vraiment la servante du Seigneur!

LE REPENTIR DE MADELEINE

Marie, surnommée Madeleine, du nom d'une de ses propriétés (située dans le bourg de Magdala, sur les bords de la mer de Galilée), était la plus jeune sœur de Lazare et de Marthe, célèbres par la tendre amitié qui les unissait à Notre-Seigneur. Lazare et Marthe

étaient toujours restés fidèles à la loi de Dieu; leur jeune sœur, séduite par les vanités du monde, s'était laissée entraîner dans une vie plus que dissipée.

Au milieu de ses désordres, Marie Madeleine entendit un jour parler de Jésus, de ses miracles, de sa bonté, de sa sainteté divine, de sa miséricorde envers les pécheurs. Entrainée par la curiosité et aussi par un vague sentiment de repentir, la pauvre pécheresse se rendit auprès du Sauveur, écouta ses paroles austères et douces, et reçut de lui une première bénédiction qui prépara sa conversion.

Quelque temps après, Notre-Seigneur arrivant à Capharnaüm, proche de Magdala, y séjourna pendant plusieurs jours, prêchant au peuple les admirables et très-saintes vérités, résumées dans l'Évangile sous le nom de Sermon de la Montagne. La sainte Vierge, sainte Marthe et les autres femmes pieuses qui suivaient Jésus en pourvoyant à ses besoins, amenèrent une seconde fois Marie Madeleine à la source de la vie. Les premières paroles du Christ l'avaient ébranlée et consolée; celles-ci la terrassèrent. Elle n'osa cependant pas encore se jeter à ses pieds; mais, retournant dans sa maison, elle en chassa les gens de plaisir qui la fréquentaient, prit son vase de parfum le plus précieux, et, le visage baigné de larmes, insensible au respect humain, elle se rendit en toute hâte chez un certain pharisien de Capharnaüm, nommé Simon, lequel avait invité le divin Maître à souper dans sa riche demeure.

Lorsque Madeleine entra dans la salle du festin, elle trouva Jésus environné de pharisiens qui épiaient toutes ses actions et toutes ses paroles, cherchant avec perfidie un motif de l'accuser auprès du grand conseil des Juifs, à Jérusalem. Madeleine, déjà plus forte que le respect humain, ne fit attention qu'à son Sauveur ; elle se jeta à ses pieds, les baissa avec amour, les inonda de ses larmes, les essuyant ensuite avec ses cheveux. Jésus ne disait rien, et paraissait ne pas s'en apercevoir. Simon et ses amis regardaient de leur côté avec un étonnement plein d'ironie. « S'il était le Prophète (c'est-à-dire le Christ), se disaient-ils en eux-mêmes, il saurait ce qu'est cette femme qui le touche ! » Et Madeleine, prenant son vase d'albâtre, en versa tout le parfum sur la tête de son Sauveur.

Jésus rompit enfin le silence, et se tournant vers son hôte : « Simon, dit-il avec douceur et gravité, j'ai quelque chose à te dire. — Seigneur, parlez, lui répliqua le pharisiен. — Un homme avait deux débiteurs; l'un d'eux devait cinq cents talents (250,000 fr. environ), et l'autre cinquante deniers (environ 40 fr.). Le créancier leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux, penses-tu, l'aimera davantage? — Sans aucun doute, reprit Simon, c'est celui à qui a été remise une plus grosse dette. — Tu dis vrai, » repartit le Sauveur; puis, se tournant vers la pauvre pécheresse: « Tu vois cette femme? Lorsque je suis entré chez toi, tu ne m'as point donné le baiser de paix; elle, depuis qu'elle est ici, elle ne cesse de baisser mes pieds. Tu

ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds (c'était un usage d'hospitalité chez les Juifs à cette époque), et elle les baigne de ses larmes. Tu n'as versé sur ma tête ni baume ni parfum, et elle vient de le faire... En vérité, je te le déclare, de grands péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. — Que dit-il ? murmurèrent entre eux les pharisiens déconcertés. Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ! » Mais Jésus, sans daigner faire attention à leurs murmures, regarda Madeleine avec une bonté divine : « Tes péchés te sont remis ; va en paix et ne pèche plus ! »

Et Madeleine, la pécheresse scandaleuse, la femme mondaine, frivole et débauchée, se releva couronnée de la grâce de Dieu, retrouvant dans la pénitence et dans l'amour de Jésus-Christ un trésor non moins précieux que celui de son innocence perdue.

Bienheureux les pauvres pécheurs qui pleurent avec confiance leurs péchés aux pieds du Sauveur ! bienheureux les pénitents sincères et humbles qui vont s'agenouiller aux pieds du prêtre, représentant de Jésus, continuateur de son ministère pastoral, dépositaire du pouvoir divin de pardonner les péchés ! bienheureuse l'âme qui entend, elle aussi, la parole céleste du pardon prononcée sur sa tête : *Je t'absous de tes péchés, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit !*

« Jamais je n'ai été aussi heureux de ma vie ! » s'écriait un jour, en se relevant pardonné, un jeune homme qui venait de confesser de grandes fautes. Les

joies du monde n'ont rien de comparable à ces joies. Puissiez-vous en faire la douce expérience, vous qui lisez ces lignes et qui peut-être vivez loin de DIEU !

L'OBOLE DE LA VEUVE

Dans le cours des trois années de sa vie publique, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST entrait fréquemment dans la ville de Jérusalem et dans le Temple. Il se trouvait un jour avec ses Apôtres dans une des salles extérieures qui précédaient le sanctuaire, et que l'on appelait la salle du Trésor, parce qu'on y recueillait, dans un tronc placé à la porte, les aumônes de ceux qui se rendaient à la prière. Il s'arrêta quelques instants auprès de ce tronc, regardant les passants et les aumônes qu'ils déposaient dans la caisse des pauvres.

Plusieurs riches déposèrent généreusement des offrandes considérables. Une pauvre veuve vint à son tour et jeta dans le trésor deux petites pièces de monnaie équivalant à deux liards. Lorsqu'elle fut entrée dans le Temple, le Fils de Dieu se retourna vers ses disciples et leur dit : « En vérité, je vous le déclare, cette pauvre veuve a plus donné que tous les autres. Les riches, en effet, ont donné de leur superflu, mais celle-là a donné de son nécessaire et elle s'est privée pour les pauvres de son pain d'aujourd'hui. »

Cette parole du bon Dieu n'est-elle pas bien consolante pour vous, qui gagnez votre pain à la sueur de

otre front, qui n'avez guère au logis que le nécessaire et qui cependant voudriez faire du bien à ceux qui sont plus malheureux que vous? Cette obole de la veuve est une preuve bien évidente que tous les hommes, les pauvres comme les riches, sont appelés par le Père commun à pratiquer la grande et sainte loi de l'aumône. Les riches, pour accomplir la volonté de Dieu, doivent donner beaucoup et de bon cœur; les pauvres doivent donner un peu, et, comme ils connaissent par expérience la dureté de la misère, il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce peu qu'ils donnent, ils doivent le donner de bon cœur.

La pauvre veuve de l'Évangile, en donnant ses deux petits liards, ne donne pas grand'chose, et cependant Dieu nous déclare que son aumône est plus considérable que les brillantes offrandes des riches qui l'ont précédée. C'est que le bon Dieu, pour peser les actions des hommes, n'a pas la même mesure que nous. Ce qu'il cherche, ce qu'il aime surtout dans nos actions, c'est la pureté d'intention, l'amour, la charité et le dévouement. Bien qu'elle ait aussi son importance, l'action extérieure n'est cependant que secondaire, et ainsi, la loi de l'égalité chrétienne de tous les hommes devant Dieu subsiste malgré la diversité des rangs, des fortunes et des positions sociales.

Nous vivons dans un temps où, grâce au ciel, la charité fraternelle prend de jour en jour des accroissements considérables. Sous la direction des Évêques et des prêtres, ces véritables amis des pauvres, ces

consolateurs-nés de toutes les misères humaines, on voit de tous côtés notre France se couvrir d'institutions bienfaisantes. Dans nos villes comme dans nos campagnes, des associations d'hommes ou de femmes se dévouent, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, à la visite des indigents, des malades ; recueillent les orphelins, les vieillards, les abandonnés ; donnent du pain à ceux qui n'en ont point et accomplissent ainsi la grande loi du christianisme. On serait bien ingrat de ne pas le reconnaître et de prêter l'oreille à ces détestables accusations que les ennemis de la religion et de la société répandent sans y croire eux-mêmes, dans les livres qu'ils présentent au peuple. S'il y a beaucoup de misères dans notre temps, ce n'est point la faute des riches, qui, sauf de rares exceptions, sont plus charitables que jamais ; mais bien la faute des révolutions et des révolutionnaires qui bouleversent les pays, ruinent l'industrie et le commerce, et privent ainsi les ouvriers de leur gagne-pain.

Mais, répétons-le, il n'est pas nécessaire d'être riche pour exercer la charité. Il fait l'aumône et il la fait admirablement, ce brave et digne artisan qui partage avec son camarade sans travail le morceau de pain gagné à la sueur de son front. C'est l'*obole de la veuve*, et, lorsqu'un bon riche entrera à son tour dans la même mansarde pour consoler la même misère, sa généreuse aumône sera moins grande aux yeux de DIEU que le morceau de pain de l'ouvrier.

Chaque jour on est témoin, quand on connaît les

ouvriers et les pauvres, de ces charités à la fois si petites et si grandes, qui font venir les larmes aux yeux. On voit de malheureuses mères de famille, déjà chargées d'enfants et pouvant à peine les nourrir, adopter encore de pauvres petits orphelins qu'une voisine mourante a recommandés à leur bon cœur. On voit d'humbles ouvriers recueillir dans leur modeste réduit des vieillards paralysés ou aveugles, qui mourraient de faim sans cette assistance et qui retrouvent ainsi les soins et les affections de la famille. C'est encore là *l'obole de la veuve, la petite charité que Notre-Seigneur déclare être la plus grande.*

Chers pauvres, qui lirez peut-être ces lignes, faites ainsi, et vous deviendrez de véritables riches devant Dieu et pour l'éternité.

LE PÈRE DE FAMILLE

L'Évangile nous représente avec une sorte d'insistance le bon Dieu sous la figure du *Père de famille*. Sous ce nom se cachent, en effet, de grandes leçons aux-quelles vous n'avez peut-être pas assez fait attention jusqu'ici. Non-seulement ce nom appartient à Dieu parce qu'il est le PÈRE, le Principe et le Créateur de toutes choses, mais encore parce que la conduite de sa Providence à notre égard trouve sa pleine justification dans les sentiments et dans la conduite des bons pères de famille d'ici-bas.

Chacun sait ce qui constitue un bon père de famille : constante vigilance sur ses enfants, soins assidus pour leur bien-être, tendre affection jointe à une exāte justice, dévouement complet, support de leurs défauts ; et, par-dessus tout, amour fort et généreux. Tout le monde admire un bon père de famille, et personne n'est assez déraisonnable pour le blâmer de joindre, lorsque cela est nécessaire, la sévérité à la tendresse, les châtiments à la récompense.

Mais s'il en est ainsi, comment sommes-nous donc parfois assez injustes pour murmurer contre Dieu, lorsqu'il agit à notre égard absolument comme nous agissons nous-mêmes à l'égard de nos enfants ? Pourquoi faisons-nous contre le bon Dieu, Père de tous les hommes, ce que nous trouvons mauvais chez nos enfants qui, moins sages que leur père et ne comprenant pas les raisons de leur conduite, se permettent de juger leurs parents à tort et à travers, de murmurer contre eux et quelquefois même de douter de leur tendresse ?

Voyons un peu comment agit au milieu de nous un bon et digne père de famille, et nous serons tout étonnés de voir que le bon Dieu, que nous osons accuser si souvent dans le courant de notre vie, fait précisément pour nous ce que nous estimons dans un bon père.

D'abord, le père donne la vie à ses enfants qui ne pensent guère à ce bienfait fondamental, base de leur existence et de tout leur bonheur, — première res-

semblance. Nous sommes de grands enfants qui oublions chaque jour que DIEU est notre Créateur, que notre vie est un bienfait purement gratuit de sa part, et qui ne le remercions jamais de nous avoir mis au monde.

Notre amour pour nos enfants est toujours plus grand et surtout plus désintéressé que celui qu'ils nous rendent. L'enfant est généralement égoïste, et il reçoit de ses parents plus d'affection qu'il ne leur en donne, — seconde ressemblance. Hélas ! que serions-nous, si notre Père qui est dans les cieux ne nous aimait pas plus que nous ne l'aimons ? Nous recevons tout de lui et nous ne lui rendons que bien peu de chose.

Non-seulement le père donne la vie à ses enfants, mais par son travail il gagne le pain nécessaire à l'entretien de cette vie et au développement de ces frêles santés, qui lui sont plus chères que la sienne propre. Il se soumet à un rude travail, il s'épuise, et quand, accablé sous le fardeau, il tente de s'arrêter, il se souvient de ses enfants et cette pensée suffit pour ranimer son courage. L'enfant reçoit et mange avec insouciance ce pain si rudement gagné, — nouveau point de rapport. DIEU, notre Créateur, non-seulement nous a mis au monde pour nous faire atteindre un bonheur *éternel*, seul digne de sa toute-puissance et de son amour ; mais il a daigné venir sur la terre travailler à ce bonheur en prenant sur lui toutes nos peines, en venant souffrir et mériter pour nous : et, ingrats que nous sommes,

nous recevons comme une chose toute simple ces dons ineffables de l'amour de JÉSUS-CHRIST ; trop souvent même nous les rejetons, semblables à l'enfant qui méprise et gaspille le pain si durement gagné par son père.

Le bon père de famille aime tous ses enfants d'une égale tendresse, et malgré cela, ou plutôt à cause de cela même, il n'a pas pour chacun d'eux la même conduite. Il varie, suivant les caractères, la sévérité ou l'indulgence ; il ne laisse rien passer à celui-ci qui abuserait de cette douceur, tandis qu'il laisse passer davantage à celui-là dont le caractère exige plus de descendante. Mieux que cela, il mesure à l'appétit et aux besoins de chacun la quantité et la qualité de la nourriture qu'il leur distribue ; en un mot, il les traite différemment, tout en étant plein de sagesse, de justice et de vraie bonté. Au lieu de reconnaître cet amour éclairé, les enfants, jaloux les uns des autres, se plaignent, crient et imputent à leur père d'injustes préférences. — N'est-ce pas là notre conduite vis-à-vis de DIEU, qui nous donne à chacun ce qu'il sait nous être nécessaire et utile ? Sa sagesse est infinie aussi bien que sa bonté, bien plus que celles des pères de famille dont nous aimons et estimons la manière d'agir.

Nos enfants bien souvent nous désobéissent, font le mal et nous obligent à les punir. L'autorité paternelle les gêne, quoiqu'elle soit leur sauvegarde. Quand ils la transgressent, et quand nous réprimons ce désordre, désolés d'être forcés d'en venir là, l'enfant crie à la

tyrannie, nous regarde comme des bourreaux. N'en faisons-nous pas autant, lorsque nous murmurons contre la justice de Dieu, quand nous regimbons contre sa loi sainte, et ne comprenons pas les châtiments dus à nos péchés?

Enfin, lorsque l'enfant coupable vient à se repentir, se jeter tout en larmes aux pieds de son père, celui-ci ne lui pardonne-t-il pas, quelle que soit la grandeur de sa faute? le repentir d'un fils n'efface-t-il pas le plus mauvais passé? — Le bon Dieu aussi pardonne tout au repentir, quand il voit qu'il part du cœur; mais, quand le pécheur est incorrigible, Dieu fait comme le père de famille qui déshérite et maudit son enfant dénaturé, après avoir épuisé toutes les voies de la miséricorde et de la douceur; il le maudit éternellement, le déshérite du bonheur céleste, et ne le compte plus parmi ses enfants.

Il serait facile de pousser plus loin cette ressemblance si frappante de la conduite de Dieu sur nous avec celle d'un bon père sur sa famille. Si nous réfléchissons quelque peu à notre propre manière de faire, nous cesserions de blâmer dans le bon Dieu ce que nous estimons en nous-mêmes; nous verrions qu'en cela comme en toutes choses Dieu nous a créés à son image, et que sa divine Providence, dont nos meilleurs instincts ne sont que le pâle reflet, est justifiée d'avance.

L'ENFANT PRODIGUE

Tel est le titre d'une des plus touchantes paraboles que notre Sauveur ait proposées aux hommes dans l'Évangile.

Une parabole est une histoire allégorique, comme une sorte de fable à personnages humains, de laquelle ressort pour les auditeurs une leçon de morale. Notre-Seigneur Jésus-Christ employait volontiers cette manière d'instruire les peuples de leurs devoirs.

La parabole de *l'Enfant Prodigue* est une des plus belles, et une de celles qui renferment les plus graves leçons.

Des pécheurs, gagnés par la bonté de Jésus-Christ, s'approchaient souvent de lui pour l'écouter ; et l'Évangile remarque que les pharisiens murmuraient entre eux, disant : Voyez comme celui-ci accueille les pécheurs et mange même à leur table !

Jésus, qui connaissait leurs pensées, leur dit cette parabole :

« Un homme avait deux fils.

« Et le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi la part de votre bien qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien.

« Et peu de jours après, le plus jeune des fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour une région étrangère et lointaine, et il y dissipa

« son bien, dans une vie d'excès et de débauches.

« Après qu'il eut tout consumé, il survint une grande
« famine dans cette contrée, et il commença à sentir
« la misère.

« S'en allant donc, il se mit au service d'un habi-
« tant de ce pays-là, et celui-ci l'envoya à sa maison
« des champs pour garder les pourceaux. Et l'infor-
« tuné désirait remplir son ventre des saletés que
« mangeaient les pourceaux; et personne ne lui en
« donnait!....

« Rentrant alors en lui-même, il dit : Combien
« de mercenaires, dans la maison de mon père, ont
« du pain en abondance, et moi ici, je meurs de
« faim ! Je me lèverai, et j'irai vers mon père, et je
« lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et
« contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé
« votre fils; traitez-moi comme l'un de vos domes-
« tiques.

« Et se levant, il vint vers son père.....

« Comme il était encore loin, son père l'aperçut, et,
« touché de compassion, il accourut, se jeta à son
« cou, et le couvrit de baisers... Et le prodigue lui
« dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre
« vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre
« fils.

« Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez vite sa
« robe première et revêtez-l'en; et mettez-lui au doigt
« l'anneau, signe de noblesse, et apportez-lui une
« chaussure. Puis amenez un veau gras, tuez-le,

« et mangeons, et réjouissons-nous; car mon fils que
« voilà était mort, et il revit; il était perdu, et il est
« retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.

« Ainsi sera la joie des anges dans le ciel pour un
« pécheur qui fera pénitence. »

Quel cœur de rocher devaient avoir ces Juifs, ces orgueilleux pharisiens, pour résister à de telles paroles. Pour nous, qui avons un cœur dans notre poitrine, receuillons avec honneur cette douce invitation de notre miséricordieux Sauveur.

Cet homme, ce père de famille, c'est lui-même, qui nous engendre tous à la vie éternelle, dans les eaux sacrées du baptême.

Ce divin père a deux sortes d'enfants : ceux qui lui demeurent toujours fidèles, et ceux qui l'abandonnent pour suivre la voix des passions.

De laquelle de ces-deux espèces sommes-nous ? pour un fidèle, que de milliers de prodiges !

Il arriva, hélas ! un jour dans notre vie (peut-être étions-nous bien jeunes encore, comme le fils de l'Évangile), il arriva, dis-je, un jour désastreux, où nous avons quitté la maison paternelle. Avec les dons de Dieu, avec notre esprit, notre cœur, notre imagination, nos sens, nos biens extérieurs, nous avons abandonné Dieu, notre père. Il nous a laissés partir, car il ne retient personne de force auprès de lui. Cette liberté, dont il nous a doués, et qui est destinée dans ses desseins paternels à nous faire mériter la gloire du paradis, nous pouvons, en péchant, en user contre lui,

comme l'enfant prodigue qui abandonna son père à l'aide des biens que celui-ci avait mis entre ses mains...

Et il s'en alla bien loin, le pauvre prodigue ! bien loin de son père, dans une région tout étrangère. Le péché, en effet, mène bien loin de Dieu. L'âme n'est plus dans cette demeure de l'innocence, de la paix, de la vertu ; à la place de la pureté, c'est l'impureté qu'elle trouve et qu'elle hante dans cette région étrangère ; à la place de la douce humilité, c'est la vanité, le désir inquiet de briller au dehors ; à la place de l'amour de Dieu, c'est l'amour du mal, des coupables plaisirs et du péché ; en un mot, à la place de la vie, c'est la mort ; à la place du bien, c'est le mal ; à la place de Dieu, c'est le démon, prince des pécheurs !

Mais dans cette vie, loin de Dieu, le prodigue ne trouve pas le bonheur. Il dépense toute sa subsistance, et bientôt arrivent les larmes et la misère. Une grande famine arrive dans le pays qu'il habite, la famine de l'âme, le vide du cœur ; car notre cœur, fait pour Dieu seul, ne peut trouver le repos que lorsqu'il demeure en Dieu, par la foi, la piété et l'amour.

Et non-seulement le prodigue souffre la misère, mais il souffre l'humiliation, la dégradation ; de la liberté des enfants de Dieu il passe à la servitude du démon. Il se fait esclave d'un des seigneurs de cette région détestable, c'est-à-dire d'un vice dominant, qui le tient sous son ignoble joug ; tantôt c'est l'ivrognerie, tantôt la paresse, tantôt la colère, le plus souvent le vice

honteux dont le nom seul fait monter le rouge au visage !

Et, dans l'esclavage de sa passion, l'enfant du noble et riche père de famille passe ses journées avec des pourceaux, c'est-à-dire en des actions sales et ignobles, et avec des gens corrompus.

Mais voici que du fond de sa misère et de son abjection, il lève les yeux vers le ciel. Il se souvient de son père, de sa bonté, de sa tendresse.... Son cœur s'attendrit; l'espérance renait en son âme, et avec elle arrive le repentir... Le coupable rentre en lui-même, voit sa honte. « C'en est assez ! s'écrie-t-il. Je ne puis plus mener une vie semblable. Combien de gens, moins favorisés que moi des bienfaits de Dieu, sont à son service, heureux, contents de leur sort, tandis que moi je dissipe le temps si précieux de ma vie ! Je me lèverai donc et j'irai vers mon Père. Je redeviendrai ce que j'étais jadis, bon, pur, honnête, vertueux. Je ne reculerai pas devant l'humiliation de l'aveu de mes fautes, j'irai confesser mes péchés, comme je le faisais dans des temps meilleurs !

Cette bonne résolution une fois prise, le prodigue repentant n'en remet point à un *plus tard* incertain la pénible exécution. Il se lève aussitôt, quitte les pourceaux, c'est-à-dire les actions honteuses du vice, abandonne et maudit le service du maître cruel qui le tenait sous son joug, et arrive à la maison de son père... Là, il trouve, non point un juge sévère, mais un vrai père, dans le prêtre qui l'accueille : « Mon père, dit le cou-

pable, j'ai péché, je le confesse à DIEU, à ses saints et à vous, mon père! Je ne suis pas digne du pardon, quoique j'ose l'espérer de la bonté de mon DIEU. » La parole du pardon ne tarde point à se faire entendre : « Mon fils, je t'absous au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Va en paix et ne pèche plus! voici la robe blanche de ton innocence. Voici ta gloire première que tu avais perdue. Te voici, comme jadis, l'enfant de ton DIEU, l'héritier de la couronne éternelle.

« Viens, donc, âme purifiée, approche du banquet du Père de famille, où il nourrit ses enfants de son Fils Jésus dans l'Eucharistie! »

Et le pauvre pécheur, instruit par l'expérience, jouissant d'autant plus de son bonheur qu'il en a été longtemps privé, ne sait par quelles expressions témoigner sa reconnaissance à son bon père!

Est-ce là votre histoire? Si vous avez, comme le prologue, quitté la maison paternelle, comme lui, croyez-moi, hâitez-vous d'y rentrer. Votre Père vous attend; il pleure son enfant perdu pour lui. N'irez-vous point le consoler?...

LE CHAMP ET LE BON GRAIN

Un homme avait un champ, et, l'époque des semaines étant venue, il sortit pour l'ensemencer. Vous avez vu, dans les campagnes, les laboureurs semer leur

grain, et vous savez comment ils le jettent à grande volée en avançant dans les sillons, de manière à en répandre partout une quantité à peu près égale.

Or, le maître de notre champ, en jetant son grain de la sorte, en fit tomber une partie sur le chemin qui bordait sa terre, et les petits oiseaux eurent bien vite emporté les grains de blé, car le chemin était dur et battu, et ils n'avaient pu pénétrer dans la terre.

Une autre partie de la semence tomba sur un endroit pierreux, et comme il n'y avait pas là assez de terre ni d'humidité, le grain, après avoir germé, se dessécha bientôt et fut perdu.

Une autre partie encore fut jetée dans un coin du champ où poussaient des ronces et de mauvaises herbes ; le blé germa, il arriva même jusqu'à une certaine croissance ; mais peu à peu les plantes parasites l'enveloppèrent, sa tige se flétrit et il ne tarda pas à être complètement étouffé.

Enfin, le restant du grain, et, grâces à Dieu, ce fut la partie la plus considérable, tomba dans la bonne terre labourée ; et, lorsque le temps de la moisson fut venu, le maître du champ vit avec joie s'élever et mûrir une magnifique moisson, dont les épis dorés contenaient les uns trente grains, les autre soixante, et quelques-uns même jusqu'à cent.

Il envoya alors ses serviteurs avec des fauilles et il remplit ses vastes greniers du produit de sa récolte.

Savez-vous quel est cet homme, ce maître du champ, qui le laboure à la sueur de son front, l'ensemence

lui-même, et le cultive avec tant de soin ? Savez-vous quel est ce champ, cette terre labourée, propriété du cultivateur ? Savez-vous enfin quelle est cette semence qui est jetée dans le champ à l'époque des semaines ? Cet *Homme*, c'est JÉSUS-CHRIST, NOTRE-SEIGNEUR, vrai Dieu et vrai homme, seul Maitre du monde et sorti du sein de son Père par le mystère adorable de l'Incarnation. Ce champ, qui lui appartient, c'est le monde tout entier, et en particulier nous autres hommes, ses créatures raisonnables. Cette semence, c'est la Vérité, c'est la Religion chrétienne qu'il vient déposer comme un germe fécond au fond de nos cœurs, préparés à recevoir le don de Dieu, et labourés en quelque sorte par le travail de la grâce.

Notre bon Maitre nous donne à tous la semence de vie, il jette à tous le bon grain ; mais tous ne le reçoivent pas également et ne correspondent pas aux desseins de la divine Bonté ! Les uns, livrés au mal, ont le cœur endurci ; ils entendent la vérité, mais ils ne la recueillent pas avec amour et respect, et le démon n'a pas de peine à la leur rendre inutile. Ils sont représentés par ce chemin battu, où la semence ne peut entrer et où les oiseaux l'enlèvent, lorsqu'elle n'est point foulée aux pieds.

D'autres, figurés par le terrain pierreux, ont une sorte de bonne volonté ; mais leur cœur, semblable à ce terrain dans lequel la bonne terre est rare et desséchée, n'est pas capable d'impressions profondes. La vérité les frappe bien un instant, mais elle ne trouve

pas de préparation suffisante ni d'aliments; et le germe de vie s'y étiole bientôt et meurt.

D'autres, encore mieux disposés, reçoivent la parole de DIEU dans des cœurs bien préparés. Elle y germe, elle y prend, avec les années, un accroissement qui donne les plus belles espérances; mais voici que les passions commencent à naître, et, semblables aux ronces et aux épines, enveloppent peu à peu ces bonnes dispositions premières. Pour triompher du mal, pour s'élever au-dessus des épines il faudrait du courage, de l'application à la prière, un esprit sérieux et capable de sacrifices: au lieu de cela on se livre au plaisir, on commence par user sans ménagement des choses permises pour arriver bientôt aux choses défendues; on perd l'esprit de foi, et bientôt les ronces couvrent tout le terrain, et la rosée du ciel ne pouvant plus pénétrer jusqu'à la tige de la plante non plus que les rayons vivisants du soleil, l'épi ne peut se former et la tige elle-même se dessèche.

Enfin, et c'est là, je l'espère, votre part, la bonne terre que ne gâtent ni les pierres ni les mauvaises herbes reçoit dans ses sillons les grains de blé qu'y dépose le divin Semeur. Se développant sous l'action de la grâce de DIEU, le grain, fort et généreux, arrive jusqu'à sa pleine maturité; l'âme correspondant à l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST met en pratique ses préceptes et ses conseils, et marque par des œuvres chrétiennes chacun de ses pas dans la vie. Parmi ces chrétiens fidèles, les uns, représentés par les épis de

trente grains, remplissent exactement leurs devoirs sans cependant tendre à la perfection, et les autres, figurés par les épis de soixante et de cent grains, se donnent à Dieu avec une générosité plus parfaite, avancent incessamment dans l'amour de Jésus-Christ, et forment ainsi la partie la plus excellente de son Église.

Le temps de la moisson est pour chacun de nous l'instant où nous entrons dans notre éternité, et le riche grenier du père de famille, c'est cette demeure bienheureuse du paradis éternel, dans lequel nous espérons fermement être admis, non par nos propres mérites, mais par un effet de la grande miséricorde de Dieu et en vue des mérites infinis de Jésus, notre Sauveur. Les moissonneurs sont les saints Anges qui présenteront nos âmes au Seigneur lorsqu'elles quitteront ce monde, et qui nous accompagneront dans la demeure de notre Père céleste. Heureuse moisson ! douce et sainte espérance ! puissions-nous tous nous y préparer par une bonne vie !

LA PARABOLE DU SAMARITAIN

Notre-Seigneur, enseignant un jour le peuple qui l'entourait, raconta cette parabole, consignée par saint Luc au x^e chapitre de son évangile :

« Un certain homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho fut assailli par des voleurs qui le dépouillèrent,

le couvrirent de blessures et le laissèrent à demi mort. Or il arriva qu'un prêtre juif, qui descendait par le même chemin, l'ayant aperçu, passa outre; un lévite du Temple, qui vint au même lieu, l'ayant considéré, passa outre encore. Mais un Samaritain qui voyageait, s'étant approché, l'aperçut à son tour et fut touché de compassion. Il vint donc à lui, versa de l'huile et du vin dans ses plaies, les banda, et, l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans l'hôtellerie et prit soin de lui.

« Le lendemain, il tira deux pièces d'argent de sa bourse, les donna à l'hôte, et lui dit : « Ayez soin de cet homme, et, s'il vous occasionne quelque autre dépense, je vous la rembourserai à mon retour. »

« Et Jésus ajouta : « Lequel de ces trois hommes vous paraît avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? — C'est celui qui a exercé la miséricorde à son égard, répondit le juif auquel s'adressait le Sauveur. — Va donc, lui repartit Jésus, et fais de même. »

Cette touchante parabole nous montre d'abord combien la vraie charité doit être active, généreuse et dévouée. Ce bon Samaritain n'écoute que son cœur; il ne calcule pas; non-seulement il donne son argent, mais il donne encore son temps, ses fatigues, son affection; il se dévoue, il se donne lui-même.

Elle nous montre encore que « l'habit ne fait pas le moine, » comme on le dit vulgairement, et que les hommes chargés par leur ministère d'exercer la charité et l'amour du prochain ne doivent pas se laisser

vaincre dans leurs sublimes fonctions de consolateurs par la charité officieuse des simples fidèles. Le prêtre est élevé, par la consécration sacerdotale, au-dessus des autres hommes ; l'élévation de ses vertus, et en particulier de sa bonté et de sa miséricorde, doit être proportionnée à l'excellence de son saint état. Dieu merci, nos prêtres chrétiens ne ressemblent guère à ce prêtre juif et à ce lévite au cœur insensible ; c'est sur eux que repose principalement, sinon entièrement, la douce et céleste tâche de soulager toutes les misères, de consoler toutes les douleurs, de recueillir toutes les infortunes. Le prêtre, et le prêtre seul, a reçu de Jésus le dépôt, et pour ainsi dire la divine recette du baume du Samaritain ; il l'applique sur les blessures de la pauvre humanité, dont il calme les souffrances, et à laquelle il rend et conserve la vie.

Les pieux fidèles qui marchent à sa suite et pratiquent saintement la grande leçon de la charité que, de la part de Dieu, il leur enseigne sans cesse, imitent comme lui le Samaritain de l'Évangile.

Cette parabole couvre cependant un plus grand mystère qu'il serait trop long d'expliquer ici dans tout son développement. Elle nous montre le Christianisme en regard du pharisaïsme et de l'ancienne loi, et nous apprend combien la grâce de l'Évangile est plus puissante et plus douce que l'austérité de l'observance juive. Ce Samaritain, étranger à cette loi, c'est le monde nouveau, le monde païen qui, régénéré par les Apôtres et par l'Église, va bientôt devenir chrétien, et

accueille avec amour ce blessé tout sanglant, cet inconnu méprisé par le sacerdoce juif et par l'ancien peuple de Dieu. Ce blessé, que les uns et les autres rencontrent sur leur chemin, c'est le Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu, qui, dans son amour infini, s'est fait, comme nous, voyageur sur la terre, qui a pris un corps et une âme semblables aux nôtres dans le sein de l'Immaculée Vierge Marie; qui a pris sur lui la peine et l'expiation de nos péchés, et qui, à cause de ces mêmes péchés, s'est abandonné aux coups de la justice divine, à la fureur sacrilège des démons et des Juifs impies. Jésus ne reconnaît, en ce monde et dans l'autre, pour ses frères et pour ses disciples, que ceux qui viennent à lui, que ceux qui consolent ses douleurs par la fidélité de leur amour. Et comme il est maintenant remonté à la droite de son Père, dans l'invisible majesté des cieux, c'est dans la personne de nos frères, et particulièrement des pauvres, que nous devons désormais lui témoigner notre charité. « Tout ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, nous dit-il, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Aimons-nous donc les uns les autres d'un amour sincère, compatissant et efficace; aimons-nous jusqu'à la bourse inclusivement; ne nous contentons pas de donner l'aumône matérielle, mais donnons à cette aumône son prix le plus précieux par le dévouement personnel dont nous l'accompagnerons, par la douce charité de nos paroles et par une bonté cordiale. Bienheureux l'homme qui fait ainsi miséricorde; Notre-Seigneur Jésus-Christ le

lui rendra au centuple, lorsqu'il reviendra au dernier jour.

LAZARE ET LE MAUVAIS RICHE

On voit encore à Jérusalem les ruines d'une maison splendide que la tradition rapporte avoir été jadis celle du **MAUVAIS RICHE** de l'Évangile. Quelques-uns croient, en effet, que cette célèbre parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare ne fut point une simple allégorie qui servit au divin Sauveur pour l'enseignement de la vérité, mais une histoire réelle, dont les deux personnages existèrent.

Quoi qu'il en soit, rappelons-en les admirables paroles, et tirons-en une consolante instruction.

« *Un certain homme était riche*, » dit un jour le **CHRIST** à ses disciples et aux Juifs assemblés autour de lui. Ce n'est point un péché que d'être riche, et souvent même c'est une grande grâce de **DIEU**. Quel bien, en effet, ne peut-on pas faire avec des richesses ? Et combien de malheureux sur la terre bénissent le ciel d'avoir accordé la fortune aux coeurs charitables qui les assistent ! — Néanmoins, il faut remarquer cette parole du Seigneur qui ne dit rien inutilement. Donc : « *Un certain homme était riche, et il portait de somptueux vêtements de pourpre et d'étoffes précieuses.* » Ceci est plus grave, et indique le premier danger des richesses. Être riche n'est point un mal, mais c'est un danger, lorsqu'on n'a point une âme chrétienne,

un cœur compatissant ; et il est bien plus facile au riche qu'au pauvre de devenir égoïste et orgueilleux.

« *Le riche faisait chaque jour de splendides repas.* » Second danger de la richesse, quand elle n'est pas contre-balancée par la piété : sensualité, délicatesse et amour des plaisirs. L'expérience démontre, en effet, qu'il est infiniment moins difficile de se résigner dans la privation que de se contenir dans la jouissance.

Telle était la vie de ce riche : toute remplie par des fêtes, des festins et des joies que le monde trouve fort innocentes. Selon le langage commun, c'était un homme *heureux*. Il paraît qu'il était en outre *honnête homme*, comme on dit encore ; et l'Évangile ne remarque aucunement qu'il eût jamais fait tort à personne.

« *A la porte de son palais gisait un pauvre, couvert d'ulcères, et nommé Lazare. Ce pauvre aurait bien voulu se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche, mais personne ne pensait à les lui donner.* » Le riche ne les lui refusait point ; seulement il oubliait le pauvre...

Les chiens, plus miséricordieux que l'homme de plaisir, semblaient lui donner une leçon de la part de Dieu en s'approchant du pauvre Lazare et en léchant ses plaies. Ainsi se passe la vie de l'un et de l'autre ; pour l'un, les joies mondaines et l'indifférence du bien ; pour l'autre, la souffrance, la pauvreté, la patience et la résignation.

« *Or il arriva que Lazare mourut, et il fut porté par*

les anges dans le sein d'Abraham. » C'est-à-dire dans le Paradis, dans la demeure éternelle des justes, des serviteurs de Dieu. Il n'avait, ce semble, rien fait de bien extraordinaire pour mériter une aussi grande récompense ; mais les jugements de Dieu sont heureusement bien différents des jugements des hommes, et le pauvre Lazare avait beaucoup fait en souffrant avec patience, et en s'humiliant doucement sous la main de Dieu.

« *Le riche mourut à son tour, et, ajoute le Christ, il fut enseveli dans l'enfer !* » Quelle parole inattendue ! Et pourquoi donc un si épouvantable châtiment ! La richesse est-elle donc un crime?... Non, certes, nous l'avons déjà dit ; mais la richesse est un danger, et cet homme n'avait point su y échapper. Au lieu d'être le père des pauvres, et de passer en faisant le bien à l'exemple du Dieu-Sauveur, il ne s'était préoccupé que de lui-même, il n'avait vécu que pour ses aises, et il s'était abandonné au courant qui entraîne dans l'abîme.

« *Or, elevant les yeux au milieu de ses tourments, il aperçut au loin Abraham et Lazare dans son sein, et il s'écria : Abraham, mon père, ayez pitié de moi, et daignez envoyer Lazare afin qu'il trempe ses doigts dans l'eau pour en humecter ma langue, car je suis dévoré par cette flamme.* »

« *Et Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que, pendant ta vie, tu as eu en partage toutes les jouissances, tandis que Lazare n'a fait que souffrir. Maintenant il est consolé, et toi, tu souffres.* »

Telle est la consolation de tous les bons pauvres, telle doit être la crainte des mauvais riches. Nous disons des bons pauvres et des mauvais riches, et non pas de tous les pauvres, non plus que de tous les riches. Être riche ou être pauvre, est indifférent devant DIEU; ce qui n'est point indifférent à notre Père céleste, c'est la disposition de cœur avec laquelle nous supportons l'épreuve de la pauvreté, ou l'épreuve, plus difficile peut-être, de la richesse. Il vaut mieux être bon pauvre que bon riche, parce qu'on est plus semblable à Jésus-CHRIST, modèle de tous les élus; mais il vaut infiniment mieux être bon riche que mauvais pauvre; et Notre-Seigneur déclare lui-même dans son Évangile que ce n'est pas la richesse, mais l'abus de la richesse qui exclut du royaume de DIEU.

Chers pauvres, qui lirez peut-être ces quelques lignes, consolez-vous dans l'espérance certaine du bonheur à venir! Souffrez patiemment et chrétientement les douleurs de la vie présente, et, semblables au saint pauvre Lazare, ne murmurez point et portez votre croix avec amour!

SAINT PIERRE DÉLIVRÉ PAR L'ANGE

Saint Pierre, élu par le CHRIST chef des Apôtres et de l'Église, commença à prêcher la loi sur la montagne de Sion le jour de la Pentecôte. Les Apôtres et les disciples, prêtres et diaires, prêchaient avec lui et sous sa

direction. Témoins des miracles et de l'ascension du Seigneur Jésus, ainsi que des miracles éclatants de tous ses envoyés, les Juifs de Jérusalem et des environs se convertissaient en foule, demandaient le baptême et formaient déjà une société imposante.

Le roi Hérode, ennemi du CHRIST, eut peur de l'Église naissante, et, voulant plaire aux Juifs infidèles, il ex-cita une persécution violente. Saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean, eut le bonheur de souffrir le martyre en cette occasion, et l'Église de Jérusalem ceignit, la première de toutes, par le martyre de son premier évêque, la glorieuse couronne du triomphe par le sang.

Hérode, pour disperser le troupeau, voulut atteindre plus haut encore, et il frappa le souverain pasteur. Il se saisit de Pierre, le mit en prison, voulant après les fêtes de Pâques le faire périr en présence de tout le peuple. Or quatre bandes de soldats gardaient nuit et jour le très-saint captif. Et l'Église tout entière priait incessamment le Seigneur pour son Pontife et son Père.

La nuit même qui précéda le jour marqué pour son supplice, Pierre dormait dans sa prison, étroitement garrotté par une double chaîne, et deux soldats étaient à ses côtés. D'autres gardes veillaient devant la porte du cachot.

Tout à coup, sous une forme humaine et lumineuse, un Ange de DIEU apparut, et la prison fut remplie de lumière. L'Ange toucha Pierre et le réveilla : « Lève-toi promptement, » lui dit-il; et aussitôt les chaînes

tombèrent de ses mains. Et l'Ange lui dit : « Prends tes vêtements et ta chaussure, et suis-moi. » Pierre obéit, et, sortant de la prison, il suivait l'Ange, ne sachant si tout cela était un songe ou une réalité.

Ils passèrent la première et la seconde garde, et arrivèrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et cette porte s'ouvrit d'elle-même devant eux. Et bientôt après, l'Ange disparut... Revenu à lui, Pierre s'écria : « Je vois maintenant que Dieu m'a envoyé son Ange pour m'arracher aux mains d'Hérode et à la fureur des Juifs ! » Et il se dirigea vers la maison de Marie, mère de saint Marc (qui fut le compagnon fidèle de saint Pierre dans tous ses travaux apostoliques ; qui écrivit à Rome, sous sa dictée, un des quatre Évangiles, et qui fut ensuite envoyé par lui en Égypte, où il mourut premier évêque d'Alexandrie et martyr). Arrivé devant cette maison, où plusieurs chrétiens étaient assemblés et priaient, le saint Apôtre frappa à la porte ; une jeune servante, nommée Rhode, vient pour écouter, et, reconnaissant la voix de Pierre, elle retourne en courant auprès des disciples, et leur annonce que Pierre est à la porte. Dans sa joie, elle avait oublié d'ouvrir. On lui répond : « Tu as perdu la tête. » Elle affirme que c'est bien lui, et les disciples de dire : « C'est impossible, c'est son Ange, et non pas lui. » Cependant le pauvre saint Pierre continuait de frapper. Tous accoururent alors, et, en l'apercevant, ils furent stupéfaits. Et Pierre leur raconta tout ce qui s'était passé, puis il sortit de Jérusalem avant l'aube du jour.

Le matin, la surprise et le trouble furent extrêmes parmi les soldats, lorsqu'ils s'aperçurent que leur prisonnier n'était plus là. Personne ne l'avait vu sortir. Hérode, l'ayant envoyé chercher, entra dans une grande colère ; il fit saisir les soldats, leur fit donner la question et les fit mener au supplice. Il mourut lui-même peu après, frappé de Dieu pour tous ses crimes, et dévoré vivant par les vers. Et l'Église croissait de jour en jour, fervente et unanime dans la prière, dans la communion quotidienne, dans la pratique de toutes les bonnes œuvres et dans l'obéissance la plus parfaite à saint Pierre et aux autres Apôtres du Seigneur Jésus.

MIRACULEUSE CONVERSION DE SAINT PAUL

Hérode-Agrippa, roi des Juifs, et le grand prêtre ne manquaient aucune occasion de persécuter les Apôtres et ceux qui croyaient à leur parole. Trop fidèle serviteur de leur haine pour le nom chrétien, un jeune homme de Tarse, nommé Saul, le même qui gardait les vêtements de ceux qui lapidaient le diacre Étienne, avait obtenu de grands pouvoirs pour tourmenter les enfants de Jésus-Christ. Nous apprenons de lui-même qu'il se transportait à Jérusalem dans toutes les maisons qui lui étaient suspectes de christianisme ; il faisait trainer en prison les hommes et les femmes qui confessaient Jésus-Christ ; il les faisait cruellement tour-

menter, et décernait contre eux des arrêts de mort dont il se hâtait de presser l'exécution.

Un jour qu'il était tout occupé de ses projets contre les disciples de Jésus crucifié, il apprit qu'à Damas un bon nombre d'Israélites avaient quitté Moïse pour suivre Jésus de Nazareth. Sur-le-champ il alla trouver le grand prêtre, et lui demanda des lettres et des pouvoirs pour les synagogues de cette ville, afin qu'on lui laissât la liberté de faire saisir les prévaricateurs et de les conduire enchaînés à Jérusalem. Sa proposition fut accueillie, et il partit pour Damas, accompagné de quelques officiers soumis à ses ordres. Comme un tigre altéré de sang court vers une bergerie, de même Saul précipitait sa marche, ne respirant que le carnage, lorsqu'il fut subitement arrêté au milieu de sa route.

« En plein jour, dit-il lui-même en racontant sa conversion au roi Agrippa, je fus ébloui par une lumière venue du ciel. Elle m'investit tout entier, aussi bien que la troupe que je conduisais. Frappés comme d'un coup de foudre, nous tombâmes à la renverse. En même temps j'entendis une voix qui me disait : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutez-vous ? — Seigneur, répondis-je, qui êtes-vous ? — Je suis, reprit la voix, je suis Jésus de Nazareth, à qui vous faites la guerre. « Ne vous obstinez pas plus longtemps ; il vous serait funeste de regimber contre l'aiguillon. » Tremblant et confus, je n'eus que la force de dire ces deux mots : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Levez-vous, me dit le Seigneur, entrez dans Damas, là vous

« apprenez ce que vous aurez à faire. » Je me relevai, mais j'étais devenu aveugle. Ceux qui m'accompagnaient me conduisirent par la main jusqu'à Damas; j'y restai trois jours sans boire ni manger. »

Or il y avait à Damas un disciple de Jésus, nommé Ananie. Le Seigneur lui apparut et lui dit : « Allez dans la rue qu'on nomme la rue Droite, cherchez dans la maison de Jude un homme de Tarse, nommé Saul. — Seigneur, répondit Ananie, j'ai appris tous les maux qu'il a faits à vos saints de Jérusalem ; je sais qu'il est venu à Damas pour arrêter tous ceux qui invoquent votre nom. — Allez, Ananie, reprit le Seigneur, ne craignez rien : j'ai fait de Saul un vase d'élection que je destine à porter mon nom devant les Gentils, devant leurs rois et devant les enfants d'Israël. » Ananie rassuré se mit en chemin. Étant entré dans la maison, il met les mains sur les yeux de Saul et lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu sur votre route, m'a envoyé vers vous afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. » Ananie parlait encore, qu'il tomba des yeux de Saul comme des écailles. Il recouvra la vue et reçut le baptême.

La conversion de saint Paul, dont le monument historique est incontestable, prouve la divinité du christianisme par deux miracles des plus éclatants qu'on puisse imaginer. On y voit 1° un miracle extérieur, car saint Paul se trouve tout à coup investi d'une lumière plus éclatante que le soleil, il est renversé par

terre avec tous ses compagnons, une voix se fait entendre du ciel et converse avec lui, ses yeux n'aperçoivent aucun objet pendant trois jours, jusqu'à ce qu'Ananie lui impose les mains; alors des écailles tombent de ses yeux, et il revoit la lumière. Or toutes ces circonstances forment un miracle des plus éclatants et des plus frappants. Donc il y a un miracle extérieur.

On y voit secondement un miracle intérieur. En effet, saint Paul était parti de Jérusalem respirant la fureur et la mort des chrétiens, et voici que tout à coup ses pensées changent, ainsi que ses dispositions. Il devient chrétien et un des plus intrépides Apôtres de Jésus-Christ. Ce changement est un miracle bien plus grand encore que le premier: car, s'il est contre la constitution morale de l'homme de passer tout à coup et sans motif d'une haine implacable à l'amour le plus vif, la chose est bien plus extraordinaire encore quand les motifs les plus puissants se réunissent pour enflammer le courroux d'un persécuteur. Or réellement les motifs les plus puissants se réunissaient pour détourner Saul d'un pareil changement: 1^o l'amour de sa nation et de sa religion: Saul aimait les Juifs et était très-attaché au judaïsme; 2^o son intérêt personnel: Saul avait les plus belles espérances dans le monde en restant juif; il s'était concilié la protection des princes et des magistrats de sa nation par son zèle contre les chrétiens; tandis que par sa conversion au christianisme il n'avait rien à espérer des Apôtres, qui

étaient détestés, méprisés, pauvres, ignorants, timides, dont le maître avait péri ignominieusement, et dont l'entreprise semblait devoir être bientôt étouffée par les princes et les magistrats ligués contre eux. Bien loin d'avoir quelque chose à espérer, il savait qu'il se dévouait à l'ignominie, aux persécutions, aux tourments, à la mort même, puisque c'était là le partage des premiers chrétiens; il avait même plus à craindre que les autres, puisque les juifs devaient le regarder comme un traître qui les avait abusés en leur demandant des lettres pour aller persécuter les chrétiens de Damas. Il est évident, d'après ce que nous venons de dire, que le fait de la conversion de saint Paul, malgré tous les puissants motifs qu'il avait de persévéérer dans le judaïsme, renferme deux miracles éclatants qui prouvent la divinité du christianisme.

Ainsi, par sa puissance, Jésus-Christ, de Saul le persécuteur de ses premiers disciples, fit Paul, ce vase d'élection, dont le zèle ardent pour annoncer Jésus-Christ se répandit bientôt chez toutes les nations. Il est appelé à juste titre le grand Apôtre des gentils.

SIXIÈME PARTIE

PIERRE L'APPRENTI

..... Un dimanche de février, en 1858, je vis entrer chez moi, à Paris, un pauvre enfant de quinze à seize ans, pâle, chétif, et d'humble apparence. Ses grands yeux bleus respiraient la candeur, et son air doux et triste prévenait en sa faveur. — Il me dit qu'il se nommait Pierre Sazy, qu'il était orphelin, apprenti doreur, et qu'il venait chercher auprès de moi refuge et consolation. Je le fis asseoir, et il me conta son histoire.

Son père était ouvrier, catholique fort indifférent, et sa mère, qu'il avait perdue lorsqu'il était tout petit encore, était protestante. Grâce aux soins d'une bonne sœur de Saint-Vincent de Paul, sœur G., qui connaissait sa famille, les deux enfants, Pierre et Auguste, avaient été élevés dans la religion catholique, et la pauvre mère, avant de mourir, avait elle-même embrassé la vraie foi. Le père mourut à son tour, laissant orphelins Pierre alors âgé de treize ans, et Auguste qui

en avait à peine six ou sept. Ils furent accueillis par une de leurs tantes, protestante exaltée, qui n'eut rien de plus pressé que d'obliger, par toutes sortes de moyens, les deux enfants à se faire protestants.

Pierre résista énergiquement, et, bien qu'il fût privé de toute communication avec les prêtres catholiques, bien qu'il lui fût interdit d'aller à la messe le dimanche, d'aller se confesser et d'aller communier, le pauvre petit conservait intact le trésor de sa foi. Vainement sa tante le conduisit successivement à trois pasteurs, l'enfant tenait ferme et demeurait fidèle.

A la fin, la tante s'impatienta, et le 4 janvier, pour étrennes sans doute, elle signifia à Pierre qu'il allait se faire protestant, ou quitter immédiatement la maison. Le pauvre apprenti n'avait pas d'autre asile. Son patron, doreur-encadreur, le logeait et le nourrissait toute la semaine; mais le dimanche il allait à la campagne, pour ne revenir à Paris que le lundi matin, et pendant ce temps la maison était fermée et l'apprenti devenait ce qu'il pouvait. Pierre, sommé de renoncer à sa foi, ou de demeurer chaque semaine sans abri et sans nourriture pendant vingt-quatre heures, n'hésita pas un instant. Six dimanches de suite, il resta sans manger, et passa la nuit à marcher au hasard dans les rues désertes de la capitale.

Un de ces dimanches, à dix heures du soir, accablé par la fatigue, la faim, le froid et la tristesse, il revint frapper à la porte de sa tante. Lorsque celle-ci reconnut sa voix, elle lui demanda, sans ouvrir, s'il persistait à

rester catholique. Sur sa réponse affirmative, et malgré ses supplications, elle le renvoya durement. Il neigeait, et le pauvre Pierre passa dehors toute la nuit encore... Mais cette épreuve si rude ne pouvait plus durer long-temps; la santé de l'enfant s'altérait, et une toux rauque et continue commençait à épuiser ses forces.

Le dimanche suivant, il se souvint de la bonne sœur G., cette ancienne protectrice de sa famille. Il s'informa de sa demeure, la découvrit à grand'peine, et, lorsqu'il l'aperçut, il se jeta dans ses bras, lui disant : « Ma sœur, je viens me donner à vous, ayez pitié de moi ! » La bonne sœur, après l'avoir fait manger, et l'avoir félicité de sa constance, me l'avait adressé, en me le recommandant, et Pierre se présentait devant moi, muni de cette recommandation humble et puissante, me demandant de lui servir de père. DIEU sait si je le fis de bon cœur. Seulement, comme l'âme vaut mieux que le corps, je commençai par elle, et, après avoir rappelé au cher enfant les points principaux de cette foi pour laquelle il avait tant souffert, je le confessai et lui donnai ces consolations suprêmes dont la source unique est le cœur adorable de Jésus. En se relevant, mon pauvre Pierre, tout ému et les yeux baignés de larmes, me sauta au cou et m'embrassa avec effusion : « Quelle chance, s'écria-t-il, que l'on m'ait mis à la porte ! »

Chaque dimanche il revint donc; on le recevait comme l'enfant de la maison; il trouvait sa petite

chambrette et son souper; et le lendemain matin il partait content et retournait à son ouvrage.

Un dimanche, dans les premiers jours d'avril, Pierre nous parut plus pâle que d'habitude, souffrant et fatigué. Il avait la fièvre, et ne put retourner chez son patron. Peu de jours après, un de mes amis, habile médecin, étant venu me voir, je lui fis examiner mon pauvre apprenti, qui était tout languissant. « Cet enfant est perdu, me dit tout bas le docteur après l'avoir ausculté; il est poitrinaire, et déjà une partie de son poumon droit est dévorée. » Que faire de cet enfant? Je ne pouvais le garder chez moi, où je n'aurais pas eu le temps ou les facilités convenables pour le bien soigner. L'envoyer à l'hôpital était chose difficile; on n'y admet guère les maladies de langueur.

J'allai frapper à la porte des bons Frères de Saint-Jean-de-Dieu, et la charité de ces admirables religieux répondit, et au delà, à mon espérance. Ils reçurent immédiatement mon petit malade pour l'amour du bon Dieu, lui donnèrent une chambre propre et commode; et, à partir de ce jour, 15 avril, l'entourèrent de si bons soins, d'attentions si tendres, si délicates, si prévenantes, que le pauvre Pierre, tout ébahi de ce dévouement, ne pouvait en parler sans pleurer.

Nuit et jour il était assisté et soigné. « Je suis ici, me disait-il, comme un petit marquis. Ces bons Frères sont comme à mes ordres, et on me donne tout ce que je veux. Ce sont de vrais saints; je bénis le bon Dieu de me les avoir fait connaître. » De leur côté, les

Frères de Saint-Jean-de-Dieu aimaient Pierre comme leur enfant. Ils me répétaient, quand je venais le voir, combien ce pauvre petit, dont les souffrances étaient aiguës, les édifiait par sa patience et par sa ferveur. Il communia d'abord tous les huit jours. « Je rattrape le temps perdu, » disait-il. Puis, comme je vis cette âme pure et innocente, vraiment affamée de la divine Eucharistie, je lui permis de communier deux, puis trois fois par semaine, puis enfin « lorsque le cœur lui en dirait. » Et le bon Dieu parla si bien au cœur de ce jeune prédestiné, que, sans avoir besoin de se confesser une seule fois, Pierre se mit à communier tous les matins. « Il reçoit Notre-Seigneur comme un petit ange, » me disait un jour le frère infirmier. Pierre trouvait dans la communion toute sa joie et toute sa force. « Lorsque j'ai communié, je souffre moins, disait-il, et je ne puis plus m'impatienter. Si jamais je viens à guérir, je me consacrerai à Dieu et je me ferai prêtre ou bien Frère de Saint-Jean-de-Dieu. »

Cependant le mal parut suspendre ses ravages, et l'époque que les médecins avaient assignée comme le terme probable de la maladie et de la vie du pauvre poitrinaire s'était passée sans accident. Pierre, malgré ses souffrances, était gai et toujours de bonne humeur. Un jour, un barbier du voisinage, qui avait la pratique de la maison et qui, par hasard, il faut bien le dire, était un peu en *gaieté*, entra dans sa chambre, et lui proposa de le raser. Pierre se leva et s'assit gravement. Le barbier s'aperçut alors que ce jeune visage n'avait

pas l'ombre de barbe. « Mais vous n'avez pas de barbe ! dit-il au petit malade, avec un étonnement bête. — Je le sais bien, répondit Pierre. — Mais alors qu'est-ce que vous attendez ? — J'attends qu'elle pousse, » dit le bon petit en souriant.

Cet esprit aimable, joint à une si grande piété, lui avait gagné tous les cœurs, et sa chambre recevait de nombreux et charitables visiteurs. La bonne sœur le venait voir souvent, et me racontait mille petits détails qui témoignaient du bon cœur de ce cher enfant. « Vous ne sauriez croire, ajouta-t-elle, combien il est reconnaissant de tout ce que l'on fait pour lui. Dès qu'on prononce votre nom devant lui, ses yeux se remplissent de larmes, et vos visites le soulagent plus que les remèdes. »

Cependant le moment approchait où Pierre allait entrer dans le repos de celui qu'il aimait d'une si pure et si naïve tendresse. Le 17 juillet, il pria que le lendemain matin on lui apportât la très-sainte communion de très-bonne heure. La nuit fut douloureuse ; le corps amaigri du petit malade ressemblait à un véritable squelette, et le frottement des draps l'avait écorché au vif.

A quatre heures un quart, un frère vint préparer l'autel pour déposer la sainte Eucharistie que l'aumônier devait apporter bientôt. Il s'agenouilla auprès du lit de l'enfant. « Mon cher frère, lui dit Pierre, voulez-vous que nous priions ensemble ? — Oui, mon cher enfant ; quelle prière voulez-vous que nous récitions ? »

— Pierre indiqua les *Litanies de la bonne mort*, admirable prière, remplie de consolantes pensées, qu'il sait presque par cœur, à force de l'avoir répétée. A peine ces litanies étaient-elles achevées, que le petit malade, poussant un gémissement aigu, appela le frère à son secours; et, comme celui-ci remarqua une grande altération dans tous les traits de l'enfant, effrayé, il alla chercher sans retard le frère infirmier principal, qui s'occupait plus habituellement de Pierre. Ce bon religieux accourut aussitôt, fit baisser la croix au jeune mourant, eut à peine le temps de lui suggérer quelques actes d'amour, de contrition, de confiance en Jésus et en MARIE, et vers cinq heures et demie du matin il reçut le dernier soupir du pauvre Pierre. Quelques minutes plus tard, cet humble et pieux enfant devait communier sur la terre; Jésus l'avait appelé à une communion plus excellente encore, à celle dont on ne peut perdre le fruit, à la communion de la sainte éternité...

Sur son lit funèbre, mon petit Pierre paraissait un ange endormi. Son visage avait pris une beauté et une expression toute céleste. On l'ensevelit avec le scapulaire et la médaille de la sainte Vierge, en la protection de qui il avait une particulière confiance, et avec un grand crucifix que je lui avais donné, qu'il portait à son cou jour et nuit, et qu'il baisait fréquemment en disant: « Jésus, mon Dieu, je vous aime. »

Le lendemain, 19 juillet, quelques-uns de ses pieux visiteurs accompagnèrent à l'église, puis au cimetière

du Montparnasse, son cercueil, bien pauvre aux yeux du monde, mais bien riche sans doute aux yeux de Dieu et de ses anges... Sur son tombeau, j'ai fait mettre une croix blanche avec cette simple inscription : *Ici repose dans la paix de Dieu et dans l'amour éternel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Pierre Sazy, son fidèle serviteur, qui a vécu seize ans, et est mort le dix-huit juillet mil huit cent cinquante-huit, en confessant la foi catholique.*

CONVERSION ET MORT D'UN JEUNE PROTESTANT

Une pauvre ouvrière de Paris, mademoiselle P..., toute dévouée à Dieu et aux bonnes œuvres, entendit parler un jour, dans le mois de novembre 1850, d'un artiste suédois, protestant, gravement malade de la poitrine et réduit par la misère à se faire soigner à l'hôpital.

La pensée de la peine où ce malheureux devait être réduit par suite de l'abandon de ses amis, de la perte de sa fortune et de sa santé, et plus encore le désir de sauver son âme, donnèrent à mademoiselle P... l'idée, singulière peut-être, mais, en tout cas, bien chrétienne, d'aller voir à l'hôpital M. Gabriel Edmann et de lui porter les seules vraies consolations, celles de la foi.

Selon la méthode chrétienne, mademoiselle P... commença par la prière. Elle alla se jeter aux pieds

de la Mère de Dieu ; elle lui promit de dépenser pour son pauvre malade tout ce qu'elle gagnerait jusqu'à sa conversion ; elle quéta de toutes parts des prières ferventes , elle fit dire une messe pour le succès de sa bonne œuvre ; et, sous l'égide de MARIE, elle entra à l'hôpital Beaujon.

Gabriel Cédmann était âgé de trente ans. Il se mourait de la poitrine. La mort était déjà peinte sur son visage amaigri...

Il reçut mademoiselle P... d'abord avec étonnement, puis avec joie. Quand on souffre, un visage ami fait tant de bien ! La pieuse visiteuse lui parla de sa maladie, de sa position, de ce qui pouvait l'intéresser davantage. Elle lui demanda la permission de revenir le voir. « Oh ! de tout mon cœur, dit le pauvre malade tout attendri ; jamais une visite ne m'a fait tant de plaisir. » Et quand mademoiselle P... partit, les yeux du malade la suivirent avec reconnaissance...

Le dimanche suivant, elle revint. Gabriel Cédmann ne pouvait comprendre une charité semblable. — « Mais vous ne me connaissez pas, lui répétait-il ; comment pouvez-vous m'aimer autant ? » — Et la pieuse ouvrière cherchait à lui faire connaître la différence qu'il y a entre l'amour dont s'aiment les chrétiens et les frivoles affections qui amusent les gens du monde...

Tout alla bien tant qu'elle en resta aux choses générales. Mais, quand elle vint à lui parler de la sainte Vierge, quand elle lui demanda s'il voulait bien qu'on la priât pour lui, une sorte de colère le saisit, et il

répondit avec animation : « qu'il n'était pas catholique, et qu'il ne voulait pas mettre sa confiance dans une femme qui ne pouvait rien pour lui ; — en DIEU passe encore, mais en la Vierge, jamais ! » La pauvre fille lui répondit tout bonnement que les catholiques aiment la sainte Vierge parce qu'elle est la Mère de DIEU ; qu'ils l'invoquent dans leurs peines, parce qu'en mourant le Seigneur l'a donnée à ses disciples pour être leur mère et leur protectrice ; et qu'on est sûr de son assistance quand on la prie avec foi et confiance. « Mais est-ce qu'elle pourrait me guérir ? demanda Edmann. Voilà si longtemps qu'on essaye en vain ! — Sans doute, elle peut vous guérir, dit la pieuse ouvrière ; elle peut vous obtenir la guérison de votre corps, et, ce qui vaut mieux encore, la patience, la résignation. Mais pour cela il faut la prier, et croire vraiment qu'elle est la Mère de DIEU ! »

Gabriel Edmann, étrangement ému, resta un moment sans répondre. « Vous, le croyez-vous ? demanda-t-il tout à coup. — Oui, je le crois. — Alors, moi aussi, je le crois. Priez, et faites prier pour moi. Mais... les autres, comment pourront-ils prier pour un inconnu ? » Mademoiselle P... lui raconte naïvement comment les jeunes filles des Confréries de la sainte Vierge se réunissent chaque dimanche et prient ensemble pour tous leurs frères, spécialement pour les affligés, pour les malades, pour les pécheurs. Gabriel était étonné et touché de tout ce qu'il entendait.

« Mais aussi, ajouta mademoiselle P..., il faut, de

otre côté, prier MARIE. Tenez, voici une belle prière composée en son honneur par un saint (c'était le *Souvenez-vous*); me promettez-vous de la lire? — Oui, répondit Gabriel. — Et voici une petite médaille qui porte son image; laissez-moi la passer à votre cou. »

Le malade y consentit... Et depuis ce moment un changement étrange se remarqua en lui. « Si elle peut me guérir, dit-il, je la prierai tous les jours. » Et, en parlant ainsi, de grosses larmes coulaient sur ses joues. « Maintenant, ajouta-t-il, vous n'êtes plus pour moi une inconnue; laissez-moi vous appeler ma sœur. »

Avant de partir, mademoiselle P... lui demanda s'il voudrait recevoir la visite d'un prêtre qu'elle connaissait, et aux prières de qui elle l'avait recommandé. « Oui, dit-il, pourvu qu'il ne me parle pas de religion. »

Heureuse de ses succès, pleine de foi et de confiance en la sainte Vierge, mademoiselle P... vint m'avertir. J'allai tout de suite auprès du mourant. Nous eûmes bientôt fait connaissance. La première visite fut courte, mais affectueuse. Je ne parlai pas de religion, et Gabriel me pria avec instance de revenir.

Je revins en effet. La joie était peinte, avec la souffrance, sur la face mourante du pauvre artiste. Je m'assis à son chevet; il tenait ma main dans la sienne et me regardait avec affection. Je lui parlai du bon DIEU et des consolations qu'il donne à ceux qui l'aiment. Je m'aperçus bientôt que mon pauvre Gabriel n'avait aucune croyance. Il croyait à peine en DIEU, presque point en sa Providence, point du tout à

la sainte Trinité, ni en JÉSUS-CHRIST, ni au christianisme. Je lui exposai brièvement ce qu'enseigne sur ces grandes vérités l'Église catholique. Il était surpris de trouver cela si beau, si clair, si digne de DIEU et de l'homme. A mesure que je lui parlais, sa tête se rapprochait de la mienne, une expression indéfinissable animait ses traits flétris. Je sentais, je voyais l'action de la grâce de DIEU envahissant cette âme; la vie y entrat, la lumière de JÉSUS-CHRIST l'éclairait, le Saint-Esprit dilatait, amollissait son cœur... J'arrivai à lui parler de la douce Vierge MARIE, de l'excès de la miséricorde de notre Père céleste, qui, non content de nous avoir donné son Fils pour notre Sauveur, voulait encore envelopper d'une nuée bienfaisante ce divin soleil de sainteté, de peur que ses rayons, trop vifs malgré le mystère de l'Incarnation, ne blessassent nos yeux débiles.

« Oh! que je vous aime! me disait le pauvre Gabriel... Je le sens bien; oui, vous êtes dans la vérité. Moi, j'ai été élevé chez les protestants; je n'ai pas connu la vraie religion; c'est vous qui la possédez. Oh! oui, DIEU m'a sauvé! comme il est bon! comme il m'aime donc!... » Il pleurait de joie comme un enfant. « Jamais je n'ai entendu parler de ces choses, disait-il. Je vous remercie; vous êtes mon ange, mon frère, mon père... »

Je lui parlai aussi du Pape; je lui montrai comment il est le successeur de saint Pierre, le chef et le docteur suprême des disciples de JÉSUS-CHRIST; comment

tous nous devons l'écouter, lui obéir en vue de Jésus-CHRIST qui l'envoie. Je lui citai la grande parole de l'Évangile : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et c'est à toi que je donnerai les clefs du Royaume des Cieux.* » « Quoi ! disait Gabriel, Jésus-CHRIST a-t-il prononcé un pareil oracle ? Est-il sûr que ce soit dans l'Évangile ? » Je lui fis lire le passage, et de nouvelles larmes de joie inondèrent son visage.

J'aurais voulu lui laisser le temps de méditer ce que je lui avais dit et de savourer le bonheur de connaître la vérité, mais les heures étaient précieuses ; la sœur m'avait averti que la nuit ne se passerait sans doute pas sans accident. Je me décidai donc :

« Mon enfant, dis-je au mourant, vous êtes catholique par le cœur déjà, pourquoi ne le seriez-vous pas tout à fait ? Vous devriez, sans attendre plus tard, vous faire catholique, rentrer dans la vraie Église de Jésus-CHRIST. Vous êtes bien malade.... » — Gabriel Edmann me regarda fixement ; il ne me répondit pas. « Voulez-vous vous faire catholique ? » lui répétaï-je. Un violent combat agitait son âme. — « Oui, murmura-t-il tout bas. Mais que dira ma mère, si elle vient à le savoir ? — Que pourra-t-elle dire ! Quand on connaît l'erreur, n'est-il pas loyal, n'est-il pas nécessaire d'en sortir et de rentrer dans la vérité ? Croyez-vous fermement, ajoutai-je, qu'il y a un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ? — Oui, je le crois. — Croyez-vous que le Fils s'est fait homme pour vous

sauver, qu'il est mort sur la croix pour vous, qu'il vous prépare l'éternité bienheureuse? — Oui, je le crois, je le crois de toute mon âme. — Croyez-vous qu'il n'y a qu'une seule Église qui enseigne le christianisme, la sainte Église catholique, et voulez-vous devenir son enfant? — Oui. » Je tirai alors un flacon d'eau bénite que j'avais apporté à tout événement, et je le baptisai sous condition, sous le nom de *Gabriel, André, Marie*. C'était le 30 novembre, la fête de saint André, apôtre, et sa propre fête. Cette coïncidence le frappa et me frappa moi-même vivement. « Quel bonheur! répétait-il, quel bonheur! C'est bien vraiment le jour de ma fête! » Son visage était radieux. Je le confessai, je lui donnai l'absolution conditionnellement aussi, comme on fait en pareil cas. Et, quand j'eus terminé, il m'embrassa avec une émotion, une tendresse inexprimables. « Mon père, mon père, mon père, murmura-t-il... Oh! que je crois tout! comme Dieu est bon! il m'a tout remis. Il m'aime et je l'aime!... Jamais je n'ai été aussi heureux de ma vie! » Et, levant les yeux au ciel: « Je vois bien maintenant pourquoi le bon Dieu m'a frappé de misère et m'a conduit ainsi à l'hôpital. C'est parce que je refusais de croire en Jésus-Christ. Il m'a frappé pour me guérir. Mais maintenant je suis chrétien... Tout est fini. »

Il me demanda de lui faire faire sa première communion. Je la remis au lendemain, de peur de trop le fatiguer, et, l'âme pleine de reconnaissance envers la Mère des miséricordes, je quittai ce fils nouveau-né de

mon cœur... que je ne devais plus, hélas ! revoir en ce monde.

Mademoiselle P... alla le voir le lendemain. Je ne pus me joindre à elle. Dès qu'il l'aperçut, il lui tendit les bras et se mit à pleurer. « Ma sœur, lui dit-il, je suis catholique ! » La pauvre fille pensa se trouver mal d'émotion. Elle se mit à fondre en larmes. Le mourant lui parlait de Dieu avec une effusion de cœur admirable. « J'ai été baptisé, confessé, absous de mes péchés le jour de ma fête ! c'était la Saint-André. Ma bonne petite sœur, je suis catholique ! je suis le plus heureux homme du monde. »

Il fut convenu que le lendemain je viendrais le voir et lui faire faire sa première communion.

« Que l'on se dépêche, ajouta-t-il, car je vais mourir. Je vous recommande ma dernière dépouille. Je voudrais bien reposer au milieu de mes frères dans une terre catholique et bénie... » — Mademoiselle P... lui promit de se charger de ce soin. Elle le quitta plein de foi, de reconnaissance, d'amour de JÉSUS-CHRIST, de piété envers la Mère de Dieu...

Quand elle revint le lendemain à neuf heures, il était mort. Je la rencontrais à son retour ; j'allais moi-même auprès de Gabriel. Nous remercions Dieu ensemble du salut de cette âme, opéré par nos soins réunis ; et le lendemain j'offris pour l'expiation de ses péchés le sacrifice de propitiation dont je déposai le fruit entre les mains de MARIE.

Mademoiselle P... accomplit son œuvre jusqu'au bout.

Elle voulut payer de ses modiques deniers les frais de l'enterrement de Gabriel Cédmann, et l'accompagna elle-même jusqu'à sa dernière demeure.

LA RÉGÉNÉRATION D'UNE PAROISSE

Il y a sept ou huit ans, le vénérable évêque d'un de nos diocèses les plus désolés par l'indifférence religieuse et par l'abandon des sacrements appelait à lui un jeune prêtre, pieux, modeste et dévoué, pour lui confier une étrange mission. « Mon ami, lui disait-il, à l'extrême de mon diocèse j'ai une population vague de plus de huit cents âmes qui n'ont aucune religion, qui sont trop éloignées des églises pour pouvoir aisément les fréquenter. Il faut les sauver, les évangéliser, et j'ai pensé à vous. Il faut créer là une paroisse, je vous en nomme curé. Seulement, je n'ai pas d'argent à vous donner, et il n'y a ni église, ni presbytère, ni école, ni traitement. Vous sentez-vous le cœur d'entreprendre cette *mission*? » Le bon prêtre se mit à genoux : « Ordonnez, monseigneur, je suis enfant d'obéissance : *In verbo tuo laxabo rete.* » Et il partit avec la bénédiction de son évêque, ou plutôt de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, caché en ses évêques comme dans une sorte de sacrement, continua par eux jusqu'à la fin du monde son ministère divin de bon pasteur.

J'ai l'honneur et le bonheur de connaître ce prêtre,

et c'est de lui-même que je tiens quelques-uns des détails que je vais rapporter.

Il commença par consacrer tout son petit patrimoine aux premiers frais de la construction de l'église. Ce patrimoine s'élevait à six ou sept mille francs. Son père et sa mère, deux bons vieillards, le lui abandonnèrent complètement, à condition qu'il les recueillit chez lui et voulût bien les nourrir. Une autre vieille dame, veuve, qui précédemment avait payé une partie des frais de l'éducation ecclésiastique du nouveau curé, fit comme le père et la mère, et vint s'abriter sous le toit plus que modeste de son fils adoptif, lui abandonnant, elle aussi, toute sa petite fortune, laquelle s'élevait à une douzaine de mille francs.

L'église s'éleva donc, bâtie et cimentée pour ainsi dire avec le dévouement de la charité plutôt qu'avec du mortier et des pierres. L'autel et la chaire étaient en bois et en papier peint; les murailles étaient nues; mais enfin on pouvait s'y rassembler, y entendre parler du bon Dieu, y célébrer la messe, y faire les offices et les catéchismes. Le dévouement admirable du prêtre fit bientôt naître d'autres dévouements: trois ou quatre bonnes femmes, honteuses du misérable état de la vieille et unique chasuble de la paroisse, donnèrent, faute de mieux, leurs parapluies rouges ou bleus afin qu'on en réunit les morceaux les plus propres et qu'on en fit une chasuble plus nouvelle que neuve.

Comptant sur la Providence, le bon curé fit venir

deux sœurs d'école, loua (sans argent) une grande mesure pour réunir les enfants ; et bientôt cinquante ou soixante petits garçons et soixante-dix petites filles vinrent chaque jour se faire instruire de la religion d'abord, qui est la grande science de tout le monde, puis des petites connaissances secondaires, qui sont utiles aux plus humbles pour les besoins quotidiens de la vie : lire, écrire, compter, etc. Les deux sœurs, devenues sœurs du pauvre curé, étaient nourries par lui et logeaient dans une sorte de dortoir avec la vieille mère et la vieille bienfaitrice.

Les frais de la cuisine étaient peu considérables. Chacun se privait de tout, gaiement et généreusement, pour l'amour du bon DIEU. Pendant plus d'une année, la *communauté* consommait un kilo de viande par semaine. La boucherie de l'endroit avait heureusement d'autres pratiques.

Le curé avait également construit tant bien que mal un presbytère. Durant le premier hiver, la *communauté* fit comme elle put pour ne pas geler : il n'y avait pas de carreaux aux croisées, ni même de châssis aux fenêtres. La nuit on tendait devant l'ouverture quelque vieux paillasson. Le jour on se promenait et l'on soufflait dans ses doigts.

Mais, si le saint prêtre était misérable quant au temporel, il était devenu riche au spirituel : il avait conquis en quatre ou cinq ans presque toutes les âmes de ses paroissiens sauvages. En arrivant, il avait trouvé *quatorze* chrétiens pratiquants sur plus de huit cents

habitants ; maintenant, il en comptait vingt qui ne fissent pas leurs pâques. Et non-seulement on remplissait le devoir, le devoir rigoureux qu'impose l'Église, mais une vive et profonde piété avait métamorphosé bon nombre d'âmes ; si bien que, aux principales fêtes, plusieurs centaines de ces braves gens s'approchaient des sacrements. Chaque dimanche, cinquante ou soixante fidèles se réunissaient, une demi-heure avant la grand'messe, au son de la cloche, et s'approchaient de la Sainte-Table ; il y avait chaque jour une assistance relativement nombreuse à la messe, et dix ou douze âmes d'élite, la crème de la nouvelle paroisse et la joie du digne curé, avaient pris la sainte habitude de communier tous les jours. Les enfants surtout montraient une bonne volonté admirable ; après leur première communion, le curé leur faisait prendre le plus possible l'habitude de la communion fréquente ; presque tous revenaient au bon Dieu chaque semaine, chaque quinzaine, et les moins fervents chaque mois. « J'ai là, me disait l'heureux curé, des petits garçons, des petites filles de treize et de quatorze ans, qui, en gardant leurs troupeaux ou en travaillant aux champs, ne perdent pas la présence du bon Dieu tout le long du jour. Ces pauvres petits ont un grand amour de la communion ; ne pouvant faire plus, faute de temps, ils la reçoivent tous les dimanches. »

Outre la pauvreté, qui est un si riche et si fécond trésor, outre les saints exemples d'austérité, de pénitence et de dévouement qu'il avait donnés à ses paroisi-

siens, c'était par la sainte communion que cet excellent prêtre avait opéré ces merveilleux changements. Miséricordieux et bon pour les pécheurs, confiant dans la bonté du Sauveur et dans la puissante efficacité de l'Eucharistie, il donnait Jésus aux âmes, lui laissant le soin d'opérer en elles et d'y fortifier la bonne volonté. On lui reprochait sa confiance; on l'accusait d'imprudence et d'innovation; mais les faits, qui parlent plus haut que tous les discours, répondaient pour lui et réduisaient ses détracteurs au silence. Deux ou trois fois, on l'accusa même à l'évêché, où il fut mandé afin de justifier sa conduite; et son évêque le renvoyait chaque fois avec des bénédictrices nouvelles et de nouveaux encouragements. Ces oppositions étaient sa croix principale, plus pénible que toutes ses privations, et il me disait qu'il les offrait au bon Dieu pour obtenir la conversion de tel ou tel de ses pécheurs les plus récalcitrants.

Il fit deux ou trois voyages à Paris, obtint de quelques pieuses et riches familles les ornements et secours nécessaires pour compléter le mobilier de son église: un bel autel en pierre, une belle chaire, des vases sacrés en vermeil, des chasubles, chapes, etc., un beau chemin de croix, une cloche (à l'occasion de laquelle il fit un clocher), une bibliothèque paroissiale que lui donna l'Œuvre de Saint-François de Sales, avec d'autres bons livres à distribuer dans chaque famille pour les veillées d'hiver. Et aujourd'hui, père cheri de cette nombreuse famille spirituelle engendrée au prix de

tant de sacrifices, il se repose dans un incessant travail, poussant de plus en plus les âmes à JÉSUS-CHRIST, ne comptant jamais ses peines, que l'amour du très-saint et très-doux Sauveur change en consolations et en joies intimes.

Daigne Notre-Seigneur susciter ainsi parmi nous beaucoup de prêtres à l'esprit apostolique, féconder leurs sueurs et leurs travaux, par leur ministère ressusciter les morts, réveiller les endormis, réchauffer les tièdes, fortifier les faibles et les lâches, et, ce qui est d'un prix supérieur encore, perfectionner les bons et faire germer des saints !

HISTOIRE D'UNE CULOTTE

Le curé d'une petite ville de Picardie revenait un soir chez lui. Il récitait son bréviaire en marchant. Deux jeunes officiers, dont le régiment était caserné dans la ville, suivaient le même chemin. Ils ricanèrent en passant près du prêtre, qui continua sa prière, et, comme ils allaient d'un bon pas, ils le laissèrent bien-tôt loin derrière eux. Ils se mirent à parler religion, ou plutôt irréligion. « Je n'aime pas les prêtres, dit l'un d'eux. — Ni moi, répondit l'autre. — Ils ne croient pas à ce qu'ils disent. — C'est un pur métier qu'ils font là. — La religion est bonne pour les femmes. — Ou pour les petits enfants. — Les dévots ne valent pas mieux que les autres. — Ils sont même bien pires. —

On donne plus aux pauvres à la sortie du spectacle qu'à la sortie de la messe. » Etc., etc.

Cette édifiante conversation fut interrompue par la voix d'un mendiant assis près d'une haie : les deux militaires lui donnèrent quelques sous. Le malheureux était presque nu, pâle, défait, languissant...

« Je parie, dit un des officiers, que le curé ne lui donnera rien !

— Si nous attendions pour voir ?

— Oui, mais cachons-nous, car ces gens-là, vois-tu, ils font le bien quand on les regarde ; il donnerait à cause de nous. Viens, passons derrière la haie. Nous serons là aux premières loges. »

Trois ou quatre minutes après, le prêtre arrive, toujours récitant son office. Le pauvre lui demande l'aumône... Le curé lève les yeux, ferme son livre et s'approche du mendiant : « Hélas ! mon pauvre enfant, lui dit-il en fouillant dans sa poche, je crois n'avoir rien sur moi... » Les deux amis se poussèrent le coude. « Je te le disais bien, » dit l'un d'eux. Le curé chercha de tous côtés ; pas un sou. « Je n'ai rien ; j'en suis bien fâché, » répéta-t-il. Mais, voyant la nudité de ce pauvre : « N'avez-vous donc rien pour vous couvrir ? — Non, mon bon monsieur. — Alors, attendez. » Il pose son livre par terre, regarde des deux côtés de la route pour voir si quelqu'un n'arrive pas, disparaît un moment, et revient tenant entre ses mains cet indispensable vêtement qu'un Anglais n'oserait nommer, mais qu'en bon français j'appelle tout sim-

plement... sa culotte. — « Tenez, mon pauvre ami, dit-il au malheureux en la lui présentant; voici du moins de quoi vous vêtir un peu. Ne parlez de cela à personne, et priez le bon Dieu pour moi. » — Le pauvre prit la culotte, et remercia le prêtre, qui, enveloppé dans sa soutane, continua son chemin et reprit sa prière...

Le lendemain, les deux jeunes officiers venaient se confesser. La naïve charité du bon prêtre avait converti deux âmes. Deux âmes pour une culotte: en vérité elle était bien payée.

EXÉCUTION DU CARABINIER GUTH

Le 3 février 1850, un soldat, le carabinier Jean Guth, âgé de 30 ans, a été condamné à mort et fusillé, pour meurtre commis sur la personne de son capitaine. J'étais alors aumônier des prisons militaires de Paris.

Je vis pour la première fois le pauvre Guth, à la prison du Conseil de guerre, lorsqu'il n'était encore que prévenu. — Il me reçut avec joie. « J'ai eu, me dit-il, un moment d'égarement et de folie... c'était une punition de Dieu que j'avais abandonné. — Maintenant, je n'ai plus que lui, il est tout pour moi désormais; je ne tiens qu'à lui seul. » Je lui dis que je reviendrais le réconcilier avec le bon Dieu le lendemain. Il me remercia et m'embrassa avec effusion. « Oh ! que

vous me faites du bien ! ajouta-t-il ; j'ai besoin d'être remonté. »

Il communia le dimanche, 26 janvier, veille de sa condamnation. L'impression qu'il ressentit fut si vive qu'il manqua se trouver mal. — Il croyait que je ne viendrais que le soir, et il trouvait tout simple de rester à jeun, pour communier, jusqu'à cinq heures du soir, tant sa foi était vive....

On le crut impassible aux débats ; il n'était que résigné et paisible. Il avait même l'intention de déclarer au tribunal qu'il reconnaissait la justice de sa punition, mais il ne l'osa pas dire ; il parlait mal français, étant Alsacien, presque Allemand d'origine. — « C'est mieux comme cela, me dit-il, en me rendant compte de la séance ; j'aurais peut-être dit quelques mots de trop. Il suffit que Dieu sache tout. Que me font les hommes ? je n'ai plus que le bon Dieu. » — Puis il ajouta : « Si j'avais toujours prié comme maintenant, je n'aurais pas fait cela. Mon père me le disait bien : Crains toujours Dieu ; prie-le. Il n'y a que lui de bon. Tout le reste n'est rien. Mais au régiment, c'est si difficile ! On est entouré de jeunes hommes qui ne parlent que de mauvaises choses ! »

Il refusa d'en appeler au conseil de révision. « *Mon jugement est juste*, me dit-il plusieurs fois. *Ce serait aller contre le bon Dieu.*

« On me donnerait ma grâce que je n'en voudrais pas ; *il faut faire de la punition*. Il faut expier ce que j'ai fait. Seulement, je ne voudrais pas être

fusillé de suite, pour pouvoir faire pénitence. »

Quand le concierge de la prison lui demanda s'il voulait se pourvoir en cassation : « Pourquoi faire, dit-il, ce n'est pas là qu'est mon espérance ! »

Le vendredi 31, il fut transféré à la prison de l'Abbaye pour y attendre l'effet d'un pourvoi en grâce que j'avais adressé, en son nom, au président de la République.

Il était toujours calme et paisible. Le dimanche matin, 2 février, je lui apportai une seconde fois la sainte communion. J'ignorais que sa fin fût si prochaine. Il était plein de recueillement. Il pleurait en communiant.

Ce fut le soir, à six heures un quart, que M. le commandant Dupont lui annonça la fatale nouvelle. J'étais auprès de Guth. Il écouta avec résignation. — Il déclara de nouveau que sa sentence était juste et qu'il se repentait beaucoup. — Je restai seul avec le pauvre condamné. « Je m'y attendais bien, me dit-il, mais pas tout à fait si tôt; dans quelques jours. Eh bien ! cela ne me fait pas grand'chose, c'est singulier, je suis tout tranquille. Je n'ai plus rien sur mon cœur.... »

Je demeurai près de deux heures avec lui. Je lui indiquais quelques passages de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et je voyais son visage s'épanouir à la lecture de certaines paroles. Il disait peu de choses; mais je sentais une pleine correspondance aux sentiments de foi et d'amour de Dieu les plus purs et les plus élevés.

Quand je lui appris que je viendrais avec lui jusqu'à Versailles, il m'embrassa à plusieurs reprises : « Oh ! mais vous me faites trop de peine, » me répétait-il.

Je le quittai vers dix heures et demie, et comme je l'exhortais à beaucoup prier : « Il faut profiter du temps qui reste. Qu'est ce que cela fait, la fatigue ? J'aurai le temps de me reposer avec le bon Dieu. »

Le matin, vers trois heures et demie, je lui apportai le saint Viatique. — A quatre heures, nous montâmes dans la voiture cellulaire. Il remercia le concierge des bontés qu'il avait eues pour lui. — Tout le monde pleurait. — « Adieu, Guth, lui dit le digne concierge ; mourez en bon soldat et en bon chrétien ! »

Pendant les trois heures et demie que dura le trajet, il conserva son même calme. — Dieu était là. — « Notre-Seigneur est entre nous deux, mon pauvre enfant, lui disais-je : avec le bon Sauveur on est toujours bien. — Oh ! oui, me répondait-il, j'ai le cœur tout content. » Et, un moment après : « Je ne voulais pas vous le dire ; mais c'est comme si j'allais à une noce. — Dieu a permis tout cela pour mon bien, pour sauver mon âme. — Ce qui me console, c'est que mon pauvre capitaine est mort chrétientement. Je vais le revoir. Il prie pour moi. » .

Il récitait le Rosaire, les yeux attachés avec amour sur le crucifix : « Mon Dieu m'a sauvé, dit-il. Je crois qu'il me fera beaucoup de miséricorde. Il est monté au

Calvaire en portant sa croix. Je suis avec lui. Je ne refuserai rien, comme lui, si on veut me lier ou me bander les yeux. »

« Les pauvres soldats se perdent, dit-il encore, parce qu'ils ne vous écoutent pas. Sans vous, sans la religion, le monde serait tout perdu. »

Nous passâmes devant la caserne où il avait commis son crime. Il dit une prière pour le capitaine. « Je ne sais comment j'ai pu faire cela ! Je ne lui en voulais pas. » — Et un peu après : « *S'il fallait faire un péché pour éviter d'être fusillé, je ne voudrais pas le faire. C'est comme cela que je pense. Je n'ai plus rien. Je vais voir Dieu.* »

A sept heures et demie, la triste voiture s'arrêta dans la plaine de Satory, près Versailles. C'est le champ des manœuvres militaires.

Toute la garnison était rangée en bataille. Nous descendîmes. Guth était pâle, mais tranquille. Un officier lui lut sa sentence. — « Mon commandant, lui dit le condamné, je reconnais la justice de ma punition, je me repens de mon crime; je prie Dieu de me pardonner; je l'aime de tout mon cœur... »

Puis il s'agenouilla. — Une dernière fois, je lui donnai le Crucifix à baiser. « Mon Père, répéta-t-il avec moi d'une voix altérée, je remets mon âme entre vos mains... J'unis ma mort à celle de mon Sauveur Jésus ! Adieu ! Adieu !... »

Je l'embrassai. Il étendit les bras en croix et inclina la tête.

Une minute après, la justice humaine était satisfaite, et l'âme du pauvre criminel, purifiée et transfigurée par la religion, entrait dans le sein de Celui qui pardonne *tout* au repentir !

TEL EST PRIS, QUI CROYAIT PRENDRE

Deux jeunes officiers se promenant dans Paris, entrèrent un jour à l'Église de l'Assomption. Après avoir regardé les tableaux, l'architecture, après avoir pensé à tout, excepté au bon Dieu, ils allaient sortir quand ils aperçurent un prêtre, revêtu de son surplis, agenouillé près d'un confessionnal. Il semblait attendre quelqu'un.

« Tiens, regarde donc ce curé, dit en riant un des deux militaires à son camarade ; qu'est-ce qu'il fait donc là ?

— C'est peut-être toi qu'il attend, lui répond l'autre.

— Peu probable, lui répond le premier. Mais veux-tu parier que je vais lui parler ?

— Je parie que non.

— Mieux que cela ; et que je me confesse !

— Je parie que non.

— Je parie que si. Que veux-tu parier ?

— Un bon dîner.

— Avec du champagne ?

— Avec du champagne.

— Tope là... C'est dit... Attends-moi et vois un peu la manœuvre. »

Et voici mon jeune étourdi qui s'avance effrontément vers le ministre du Seigneur. Il lui dit un mot à l'oreille. Celui-ci se lève, entre au confessionnal, et l'officier s'agenouille à un des côtés, comme on fait en pareille circonstance.

« A-t-il du front ! » pensait l'autre; et, le sourire de l'admiration sur les lèvres, il s'assit pour attendre le pénitent improvisé.

Il y avait sept ou huit minutes que cela durait. Le camarade trouvait que la plaisanterie se prolongeait un peu trop. Enfin, après un grand quart d'heure, l'officier se lève, quitte le confessionnal, et sort de l'église après avoir fait un signe à son ami. Son visage était sérieux, et il paraissait tout ému... Il plaisanta cependant de l'aventure avec son compagnon; mais il ne voulut pas lui dire ce qui l'avait si longtemps retenu. Sous le premier prétexte venu, il le quitta et rentra chez lui.

Deux jours après, il rentrait à l'Assomption, et, après avoir prié longtemps, il s'approchait de ce même confessionnal où le même prêtre venait d'entrer...

Il y resta une demi-heure cette fois, et, en sortant, de grosses larmes roulaient dans ses yeux... La paix, la joie et l'émotion du bonheur étaient peintes sur son visage... Il venait de recevoir le pardon de ses fautes... .

Que voulait dire tout cela ? et qu'était-il arrivé l'avant-veille ?

Le voici tel que le militaire l'a raconté.

Le prêtre auquel il s'adressait vit bien vite, au ton de son pénitent, qu'il ne s'agissait point là d'une confession sérieuse.

« Vous vous moquez de moi, monsieur, lui dit-il avec douceur en l'interrompant. Vous avez tort, car il ne faut point railler les choses de Dieu ni ses ministres. Mais je vous pardonne de bon cœur et je prie Dieu de vous pardonner de même. »

L'officier, un peu déconcerté, voulut s'excuser...

« Non, non, lui dit en souriant le bon prêtre. Vous avez mal fait : n'en parlons plus. Seulement, puisque vous êtes venu me trouver, permettez-moi de causer un moment avec vous, de vous demander ce que vous êtes, quel est votre état ?

— Volontiers, monsieur, répond le jeune homme, je suis militaire.

— Ah ! c'est un bel état. Et quel est votre grade ?

— Je suis sous-lieutenant ; je sors de Saint-Cyr.

— Et après cela que deviendrez-vous ?

— Après, je serai lieutenant

— Et après ?

— Après, capitaine.

— Et après ?

— Après, commandant ; puis, lieutenant-colonel ; puis, colonel ; puis, général ; puis, lieutenant-général... peut-être.

- Et à quel âge cela peut-il vous arriver ?
- Mais, si j'ai de la chance, et si je vais en Afrique, à 40 ou 45 ans.
- Et ne comptez-vous pas vous marier ?
- Oh ! si fait ; je me marierai...
- Vous voici donc général et marié ; et après, que deviendrez-vous ?
- Après ? après ?... Il n'y a plus que le grade de maréchal...
- Et, supposé que vous l'obteniez, que ferez-vous après ?
- Oh ! ma foi, après je ne ferai plus rien. Je me reposerai, avec ma femme, avec mes enfants.
- Et après ?
- Comment, après ? »
- Le ton sérieux du prêtre embarrassait de plus en plus le jeune militaire.
- « Eh bien... je mourrai, après.
- Et après ? »
- Un frisson parcourut les membres du jeune homme. Il n'avait jamais pensé à cet *après*.
- « Vous ne me répondez point, monsieur, lui dit gravement le confesseur. Vous ignorez peut-être ce qui se passera *après*. Vous m'avez appris ce qui se passera *avant*. À mon tour maintenant, je vais vous dire ce qui se passera *après*. — Après votre mort, monsieur, votre âme paraîtra devant JÉSUS-CHRIST, sera jugée, non point selon sa gloire humaine qui aura passé comme un songe, mais selon ses œuvres bonnes

ou mauvaises. Si vous avez été vertueux, fidèle observateur des lois de Dieu et de son Église, si vous avez été humble, pur, chaste, bon pour les autres, juste ; en un mot, si vous avez été un bon et vrai chrétien, vous serez sauvé et vous entrerez dans l'immuable bonheur de l'éternité. Si, au contraire, vous avez suivi vos passions, si vous avez oublié le service de Dieu, si vous avez été orgueilleux, impudique, négligent, dur pour les autres, injuste ; en un mot, si vous n'avez pas été un chrétien fidèle, vous serez damné, entendez-vous, monsieur, tout général, tout maréchal que vous pourrez être ; vous serez jugé par *Celui* qui n'a peur de personne, et vous entendrez le tonnerre de sa sentence : Retire-toi loin de moi, maudit, au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses serviteurs.

« Maintenant, il me reste encore un mot à vous dire.

« Vous m'avez gravement manqué, en venant ainsi vous moquer de moi en face. J'exige une satisfaction, vous ne pouvez me la refuser, si vous avez de l'honneur.

« *Je veux*, entendez bien ; *je veux* que pendant huit jours, tous les soirs avant de vous coucher, vous pensiez à ce que je viens de vous dire ici ; et que vous prononciez ces paroles : *Je mourrai ; mais je m'en moque.* *Après ma mort, je serai jugé ; mais je m'en moque.* *Après mon jugement, je serai damné et éternellement damné ; mais je m'en moque.*

« Telle est la réparation que j'exige. Me donnez-vous votre parole d'honneur que vous n'y manquerez pas ?»

Le pauvre pénitent, plus attrapé qu'un renard pris par une poule, n'osa point refuser. Il promit sur l'honneur de faire ce qu'on lui demandait.

« Allez donc, monsieur, lui dit alors le prêtre ; je vous pardonne du fond du cœur, et je vous promets de ne pas vous oublier devant le bon Dieu. »

Par un sentiment d'honneur et de loyauté, le militaire avait fait la pénitence imposée... Il n'y avait pas résisté ; et deux jours après, le cœur tout changé et plein d'un sincère repentir, il était revenu *tout de bon* au confessionnal où il était naguère entré pour rire.

Il est devenu depuis un excellent chrétien.

Si nous étions sages, nous penserions tous chaque jour à la brièveté de la vie et à l'immuable éternité qui nous attend, et bien promptement nous deviendrions chrétiens comme ce jeune officier.

LE GÉNÉRAL CAMBRONNE

Le célèbre Cambronne, un des plus braves généraux de l'Empire, commença sa carrière militaire par les grades les plus humbles.

Il était caporal en 1795, et en garnison à Nantes. Malgré sa jeunesse (il avait à peine 20 ans), il avait déjà contracté la déplorable habitude qui perd tant de nos soldats, l'habitude de boire et même de s'enivrer souvent. Et comme le jeune homme avait du sang dans les veines, il ne faisait pas bon de le contrarier quand

les vapeurs du vin excitaient son ardeur déjà trop grande.

Un jour, étant ivre, il s'oublia jusqu'à frapper un officier qui lui donnait un ordre. Il passa devant le conseil de guerre et fut condamné à mort, comme il est de règle en pareil cas. Il était puni par où il avait péché.

Le colonel de son régiment avait su cependant apprécier l'énergie, la bravoure et l'intelligence du jeune condamné. Il va trouver un représentant du peuple, commissaire du Gouvernement, alors à Nantes, et lui demande la grâce de Cambronne.

« Impossible, répond le commissaire. Il faut un exemple ; sans cela la discipline est perdue dans l'armée. Le caporal Cambronne mourra. »

Néanmoins le colonel insiste, et fait si bien qu'il obtient la grâce de son soldat, mais à une condition expresse, c'est que celui-ci *ne s'enivrera jamais plus de sa vie*.

Le digne colonel se rend à la prison militaire. Il fait venir Cambronne.

« Tu as commis une grande faute, caporal, lui dit-il.

— C'est vrai, mon colonel ; aussi vous voyez où je suis. Je vais la payer de ma vie.

— Peut-être, dit le colonel

— Comment ? peut-être ? Vous savez la rigueur de la loi militaire. Je n'ai point de grâce à attendre ; et je n'ai plus qu'à mourir.

— Non, mon ami; tu ne dois pas mourir encore. Je t'apporte cette grâce dont tu désespères; je l'ai arrachée à grand'peine au commissaire du Gouvernement. Il te remet ta peine et te rend même ton grade, mais à une condition.

— Une condition! Parlez, mon colonel, parlez! je ferai tout pour sauver ma tête... et surtout pour sauver mon honneur!

— C'est à condition que tu ne te griseras jamais à l'avenir.

— Oh! mon colonel, ça, c'est impossible!

— Comment, impossible! pour échapper à la mort! Tu vas être fusillé demain; penses-y donc!

— Voyez-vous, mon colonel, il faudrait pour que je ne m'enivrasse plus, que je ne busse jamais plus de vin; car Cambronne et la bouteille, ça s'aime tant, qu'une fois que c'est commencé, il faut que cela finisse. Impossible de s'arrêter! Je ne peux donc pas promettre de ne plus me griser.

— Mais, malheureux, ne peux-tu pas promettre de ne plus boire de vin?

— Plus du tout?

— Sans doute.

— Hum! c'est une grande affaire que vous me proposez là, mon colonel. Ne plus boire de vin... ne plus jamais, jamais boire! » Et il baissa la tête.

« Mais, mon colonel, si je vous promettais de ne plus boire de vin de ma vie, qui est-ce qui vous garantirait cette promesse?

— Ta parole d'honneur. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Je te connais, et je sais que quand tu la donnes tu n'y manques pas. »

Et comme le condamné baissait encore la tête, sans rien dire : « Eh bien ! Cambronne ? que choisis-tu ?... »

— Vous êtes trop bon pour moi, mon colonel, lui répond Cambronne, d'un ton grave et pénétré. Merci de votre confiance ; je l'apprécie plus encore que la grâce que vous m'apportez... Dieu nous entend. » Et levant la main : « Moi, Cambronne, je jure que jamais de ma vie une goutte de vin ne touchera mes lèvres... Êtes-vous content, mon colonel ?

— Oui, mon ami, lui dit celui-ci ému et heureux de ce qu'il venait d'entendre. Oui, je suis content de toi. Demain, tu seras libre. Sois un brave soldat, et emploie au service de la patrie la vie qu'elle te rend aujourd'hui. »

Le lendemain le caporal Cambronne rentra au corps et reprit son service.....

Vingt-cinq ans après, le *caporal* Cambronne était devenu le *général* Cambronne ; il avait commandé la vieille garde impériale à Waterloo, et avait déployé un merveilleux courage dans cette retraite héroïque que chacun connaît.

Rentré dans ses foyers, après la chute de l'Empire, il vivait paisiblement à Paris, aimé et honoré de tous.

Son ancien colonel, brisé par l'âge et plus encore par les fatigues du service, s'était, lui aussi, retiré dans sa famille. Il sut que le *général* Cambronne était

à Paris, et il voulut un jour l'inviter à dîner. Il convoqua plusieurs vieux frères d'armes, et leur prépara le meilleur repas qu'il put imaginer. La place d'honneur fut pour Cambronne, à droite du maître de la maison.

Étant à table, celui-ci offre à son hôte un verre de vieux vin, d'un prix très élevé et conservé précieusement pour les grandes occasions. — Cambronne regarde le colonel, et avec surprise et vivacité : « Que me présentez-vous là ? lui dit-il.

« — Mais du vin du Rhin, mon général ; et du fameux encore ; il a plus de cent ans ; vous n'en trouverez guère de semblable à Paris. » — Et comme Cambronne semblait s'irriter de ces paroles. « Mais, mon général, je vous assure qu'il est excellent. Goûtez plutôt et vous...

— Et ma parole d'honneur, colonel, ma parole d'honneur ! s'écria Cambronne, en frappant sur la table. Et Nantes ! et la prison ! et la grâce ! et mon serment ! Avez-vous donc oublié tout cela, mon excellent ami ? Pour qui prenez-vous Cambronne ? Depuis ce jour, pas une goutte de vin n'a touché mes lèvres. Je vous l'avais juré, et j'ai tenu ma parole. »

Le colonel, admirant cette énergique fidélité, se garda bien d'insister, et s'applaudit une fois de plus d'avoir conservé un tel homme à la France.

On se corrige de ses vices quand on le veut. Le mot *impossible* n'est pas français. Il est encore moins chrétien. — *Tout est possible à qui veut FORTEMENT.*

L'HISTOIRE DU VIEUX MENDIANT

A la porte d'une des églises de Paris, un vieux mendiant, connu sous le nom de Jacques, venait chaque jour, depuis nombre d'années, s'asseoir sur un des degrés du temple, et recevoir l'aumône. Il était triste et sombre. Il ne parlait presque jamais et se contentait d'incliner la tête quand on lui donnait quelque chose. Une croix dorée se voyait sur sa poitrine, quand ses haillons venaient à s'ouvrir.

Un jeune ecclésiastique, M. l'abbé Paulin de ***, célébrait habituellement la messe dans cette église, et ne manquait jamais en entrant de donner sa petite offrande au pauvre Jacques.

Issu d'une noble et riche famille, M. Paulin de *** s'était consacré à Dieu dans le sacerdoce, et il répandait tout son bien dans le sein des malheureux. Sans le connaître, le vieux Jacques l'aimait beaucoup.

Un jour, l'abbé Paulin ne vit plus Jacques à sa place accoutumée ; et comme il remarquait que cette absence se prolongeait, il s'inquiéta du sort de son vieux protégé, et demanda son adresse pour aller le voir.

On la lui indiqua, et un matin, après la sainte messe, il se dirigea vers la demeure de Jacques.

Il frappa à la porte d'une mansarde, au sixième étage. Une voix affaiblie lui répondit ; il entra.

C'était bien Jacques. Il était malade, dans son lit, ou plutôt sur son mauvais grabat; le teint pâle, l'œil éteint...

« Ah ! c'est vous, monsieur l'abbé, dit-il au bon prêtre quand il l'aperçut. Vous êtes bien bon de venir voir un misérable comme moi... Je ne le mérite pas.

— Que dites-vous là, mon bon Jacques, dit l'abbé. Ne savez-vous pas que le prêtre est l'ami des malheureux ? D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, nous sommes de vieilles connaissances...

— Oh ! monsieur, si vous saviez !... Si vous me connaissiez... vous ne me parleriez pas ainsi... Non, non ; ne me parlez pas avec bonté ; je suis un misérable... maudit de Dieu...

— Maudit de Dieu ! Y pensez-vous ? Ah ! mon pauvre Jacques, ne me dites jamais de ces choses-là. Si vous avez fait du mal, repentez-vous ; confessez-vous ; Dieu est la bonté même ; il pardonne tout au repentir.

— Oh ! non ; il ne me pardonnera pas, à moi.

— Et pourquoi donc ? Ne vous repentez-vous pas ?

— Si je me repens ! si je me repens ! s'écria Jacques en se levant sur son séant et en ouvrant des yeux égarés... Si je me repens ! Oh ! oui, je me repens, voici trente ans que je me repens... et cependant je suis un maudit !... »

Le bon prêtre tâcha de le consoler, de l'encourager, mais en vain. Un mystère terrible était caché au fond de ce cœur, et le désespoir empêchait le coupable de découvrir son crime...

Enfin, vaincu par la douceur, par la bonté de l'abbé Paulin, le malheureux Jacques se décide, et, d'une voix étouffée, il lui dit ces paroles :

« J'étais intendant du château d'une riche famille, lorsque la sanglante révolution du dernier siècle éclata. Mes maîtres étaient la bonté même... M. le comte, madame la comtesse, leurs deux filles et leur fils... Je leur devais tout; ma position, mon éducation, l'aisance dont je jouissais... Quand vint la Terreur..., je les ai trahis!... Ils étaient cachés..., je savais où..., je les ai dénoncés pour avoir leurs biens, que l'on promettait aux dénonciateurs... Ils ont été condamnés à mort, tous!... excepté le petit Paulin... qui était trop jeune... »

Un cri involontaire sortit de la poitrine du prêtre; une sueur froide coula sur son front. « Monsieur, continua le vieux mendiant, qui n'avait point aperçu l'émotion de son confident, monsieur, c'est horrible!.... je les ai enfendu condamner à mort..... Monsieur, je les ai vu mettre, tous les quatre, dans la charrette... et j'ai vu leurs quatre têtes tomber sous le couteau... Monstre! monstre que je suis... Et depuis ce temps, je n'ai plus de paix ni de repos. Je pleure, je prie pour eux... Je les vois toujours, là, devant moi. Tenez, ils sont là, sous cette toile... »

Et en parlant ainsi, Jacques montrait de sa main tremblante un rideau qui voilait un pan du mur. « Ce crucifix que vous voyez à mon lit, c'était celui de Monsieur...; cette petite croix d'or, que je porte sur moi,

c'était celle que Madame avait toujours avec elle... O Dieu! quel crime! quelle horreur! quel repentir!!! Monsieur l'abbé, ayez pitié de moi! ne me repoussez pas! priez pour le plus criminel et le plus malheureux des hommes!!! »

Le prêtre était à genoux près du lit, pâle comme un mort. Il resta près d'une demi-heure immobile. Puis, se levant avec calme, il fit le signe de la croix, et tirant le rideau de la muraille, il vit deux portraits...

Jacques poussa un *cri* en les voyant, et se rejela sur son grabat.

Le prêtre pleurait.

« Jacques, dit-il d'une voix tremblante, je viens vous pardonner de la part de Dieu... Je vais vous confesser... » Et, assis près du lit, il confessait le vieux Jacques.

Quand le moribond eut achevé : « Jacques, lui dit l'abbé Paulin, Dieu vient de vous pardonner... Mais... ce n'est pas tout..., *moi aussi* je vous pardonne... pour l'amour de lui. Car vous avez tué... *mon père, ma mère et mes deux sœurs!!!* »

Les cheveux de Jacques se dressèrent sur sa tête... Il ouvrit les lèvres ; quelques sons inarticulés seuls en sortirent... Il s'affaissa sur son lit...

Le prêtre s'approcha. Le mendiant était mort.

LE VIEIL HOMME

Tout le monde connaît, au moins de réputation, le grand séminaire de Saint-Sulpice, établi à Paris, près de la magnifique Église du même nom.

Ce séminaire fut fondé du temps de Louis XIII, par un homme d'une vertu et d'une sainteté admirables, nommé l'abbé Olier.

Avant de s'établir à Paris, M. Olier et ses premiers confrères demeuraient à Vaugirard, dans une maison commune, et se préparaient, par la pratique de la pénitence, de la prière, de la pauvreté, du soin des malheureux, en un mot, par la pratique de la vie chrétienne, à devenir, entre les mains de Dieu, des instruments propres aux grands desseins qu'il avait formés sur eux.

M. Olier réunissait souvent ses pieux compagnons dans une salle commune, et les exhortait, avec un zèle infatigable, à avancer dans la voie de la perfection, à devenir de saints prêtres, et, pour cela, à combattre sans cesse, à mortifier, à immoler le *vieil homme*, c'est-à-dire les mauvaises inclinations de la nature corrompue par le péché et inclinée au mal par la concupiscence. La maison était gardée par un vieux jardinier nommé Thomas, qui vivait avec sa femme dans une petite cabane au bout du jardin. Thomas avait remarqué ces réunions secrètes des disciples de M. Olier, dans la salle commune ; il en avait parlé à sa femme, et

tous deux se demandaient ce que ces bons Messieurs pouvaient faire ainsi assemblés.

Le vieux Thomas, aussi curieux que sa femme, résolut un jour de pénétrer le mystère, et, faute de mieux, d'aller écouter à la porte.

Le soir même du jour où il avait pris cette belle résolution, il y eut réunion chez M. Olier. Thomas avait tout remarqué. Il s'avance sur la pointe des pieds, colle son oreille sur la porte et entend parler. Il écoute, il distingue la voix de M. Olier ; et comme le silence des auditeurs était profond, il distingue ces paroles : « Messieurs, messieurs, qu'attendons-nous ? mettons-nous à l'œuvre aujourd'hui même ; voilà trop long-temps que notre lâcheté recule. Immolons le vieil homme, sans pitié, sans écouter ses murmures et ses cris. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrons avoir la paix. C'est un ennemi toujours prêt à nous perdre, toujours près de nous, qui nous tuera si nous ne l'immolons point avec courage. A quoi bon prendre des résolutions pour n'en jamais venir à l'exécution ? C'est assez hésiter, le moment est venu. Il ne faut plus que le vieil homme vive, tout doit être pour le nouveau, etc. »

Thomas était le seul vieillard de la maison ; que l'on juge de sa surprise, de sa terreur quand il entend M. Olier exhorter ses compagnons à immoler *le vieil homme !* Évidemment, c'est de lui qu'il s'agit, et cela de suite, le jour même, pour le remplacer par un nouveau jardinier. Pâle comme la mort, il se sauve chez lui :

« Ma femme ! s'écrie-t-il, ma femme, nous sommes perdus ! vite, sauvons-nous d'ici ! nous sommes dans un coupe-gorge. Ils vont nous tuer, je les ai entendus; ce soir même ! nous avons juste le temps de faire nos pauvres paquets ! O mon bon Dieu ! qui aurait jamais pu croire ça ? Des hommes qui avaient l'air si bon, qui me témoignaient tant d'amitié ! Fiez-vous donc à la mine ! »

Et tout en se lamentant, et en racontant à sa femme épouvantée ce qu'il vient d'entendre, Thomas entasse dans deux ou trois grands paniers ce qu'il a de plus précieux... Mais il est trop tard ! Pendant qu'il fait ses préparatifs de fuite, la porte s'ouvre et M. Olier paraît sur le seuil.— « Thomas, lui dit-il avec douceur, nous vous sonnons depuis cinq minutes pour le souper; n'avez-vous point entendu ? Mais... que faites-vous donc ? qu'est-ce que ces paquets ? où allez-vous ainsi ?

Le vieux Thomas se croit à son dernier moment, ses cheveux se hérissent sur sa tête ; il balbutie quelques paroles... Il cherche à apercevoir quelque arme, quelque poignard dans les mains de M. Olier ; puis ne pouvant se contenir davantage : — « Méchant homme ! je vous connais enfin ! hypocrite, traître, assassin ! j'ai tout entendu... au secours ! à la garde !!! »

Le pauvre abbé Olier stupéfait : « — Mais qu'avez-vous, Thomas ? lui dit-il, êtes-vous fou ?

— Non, non, je ne suis pas fou ! s'écrie le vieux jardinier. Plut à Dieu que je fusse fou ! à la garde ! à la garde ! au secours !!! Ce n'est pas la peine de s'indire

plus longtemps ; je vous le répète ; j'ai tout entendu, j'étais à la porte pendant que vous encouragiez vos traitres de compagnons à me tuer ce soir même. Oh ! monsieur, comme c'est mal ! moi qui vous aimais tant ! Pourquoi me tuer ? ne pouviez-vous pas me renvoyer tout simplement, si vous aviez un nouveau serviteur que vous voulez mettre à ma place ?

— Mais je ne sais, en vérité, ce que tout cela signifie, répond M. Olier, de plus en plus surpris. Expliquez-vous ; qui pense à vous tuer ?

— Vous !

— Moi ?

— Oui, vous, vous ; j'ai bien reconnu votre voix de *sainte-n'y-touche*, quand vous leur disiez tout à l'heure d'immoler le vieil homme, qui était toujours comme un ennemi dans la maison, et de ne plus hésiter à suivre vos conseils... »

A ces mots, M. Olier comprend le quiproquo, et riant de tout son cœur, il sort de la cabane et va raconter l'histoire à ses confrères.

Ils revinrent tous chez Thomas, et eurent grand-peine à lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de lui. Ce ne fut qu'à la longue, et quand il eut causé plusieurs fois avec le bon abbé Olier, qu'il reconnut tout à fait son erreur et qu'il cessa de porter des armes cachées pour se défendre contre une surprise.

Ce qui prouve que les vieilles gens ne doivent pas être curieux.

LE CALIFE, LE BERGER ET LE BONHEUR

Un calife de Bagdad, dans je ne sais quel siècle, étant un jour à la chasse, fut jeté à bas de son cheval ; il se fût tué infailliblement sans un pâtre qui arrêta le coursier, au risque d'être tué lui-même.

Couvert de plaies et de bosses, le calife fut reporté dans son palais ; car les califes, tout califes qu'ils sont, se font des bosses et se meurtrissent en tombant. — Quand les premières souffrances furent passées, il voulut voir son sauveur. On alla chercher le pauvre berger, on l'amena au palais, et il fut introduit près du prince malade.

« Tu m'as sauvé la vie, mon fils, dit celui-ci ; je veux reconnaître ton assistance ; je jure donc par ma barbe que je te donnerai tout ce que tu me demanderas. Tu vois que ma générosité est digne de ma puissance.

— Oh ! Seigneur, répondit le berger, je n'ai pas long-temps à chercher. Il ne me manque pour être heureux qu'une seule petite chose, c'est d'avoir une cabane à moi avec un petit jardin, pour y vivre en paix avec ma femme et mes enfants.

— Tu n'es pas difficile, dit en souriant le calife, et appelant son vizir, il fit donner au pâtre, sur-le-champ, une maisonnette et un pré situés près de Bagdad.

Voilà mon homme enchanté, qui s'en va en sautant, racontant sa joie à tous les passants, et le soir même il prend possession de son nouveau domaine.

Non loin de sa maison, il y avait un voisin, logé à peu près de même ; ils firent connaissance. Le voisin avait un petit troupeau, et il s'en faisait un joli revenu.

« J'ai oublié de demander quelques bestiaux au calife, se mit à penser un jour notre pâtre ; mon voisin est bien plus à l'aise que moi. Que faire d'un champ sans vaches, sans moutons ? »

Et le lendemain matin le brave homme se rend au palais et demande à parler au calife. Il y avait ordre de le laisser toujours entrer.

« Eh bien ! mon ami, lui dit le prince avec bonté, es-tu heureux et ta maison est-elle commode ? »

— Très-commode, seigneur, dit le berger, et je suis fort heureux, mais il me manque une chose indispensable : un troupeau comme celui de mon voisin. Je ne serai jamais à mon aise si je n'ai quelques bestiaux. Je viens supplier Votre Hautesse de daigner m'en donner une petite douzaine.

— Au fait, reprit le calife, il faut du bétail pour un champ. Qu'on lui donne ce qu'il demande, et qu'il choisisse dans mes troupeaux. Va, mon ami, et sois heureux à ce prix. »

Et le berger choisit *deux petites douzaines et demie* des plus belles bêtes de Sa Hautesse. « Je serai plus riche que mon voisin se disait-il tout bas en se frot-

tant les mains. Maintenant, je suis le plus heureux homme du monde. »

Oui; mais c'est que son champ était bien petit pour un si beau troupeau. Et puis, à un quart de lieue, il y avait une métairie toute neuve, bien jolie, bien rapportante.

Notre homme n'y put tenir longtemps. Il était soucieux, triste. « Vois-tu, femme, dit-il un soir après sa journée, nous ne serons heureux que lorsque nous aurons une petite ferme comme celle d'à côté. Je vais aller à Bagdad pour mes affaires; je tâcherai de voir le calife et je lui demanderai qu'il me donne cette petite métairie-là. Qu'est-ce que cela pour lui? »

Qui fut dit fut fait. Le lendemain la demande était faite; le calife, après un reproche amical, donnait la métairie et conseillait à son protégé de ne pas trop suivre ses idées d'agrandissement. — « Oh! maintenant, répondit Ben-Adab (c'était le nom du pâtre-fermier), maintenant c'est fini à tout jamais et je n'ai plus besoin de rien. »

Et cependant, trois mois après, il reparaissait devant son bienfaiteur, un peu honteux, il est vrai, mais très-décidé à demander quelque chose encore. Il avait vu un riche seigneur du voisinage; la splendeur de sa suite, sa vie de plaisir et de repos, la magnificence de son palais avaient tellement séduit le cœur du fermier, que le fermier s'était dit: « Je ne serai jamais heureux que lorsque j'en serai là; » et le fermier, confiant en la promesse du tout-puissant calife, venait demander à devenir ~~grand~~ seigneur.

Le calife fit des objections, mais son serment lui fut rappelé ; il avait juré par sa barbe. — Voici donc Ben-Adab devenu seigneur, possesseur d'une magnifique terre de quinze lieues de tour, maître d'un des plus charmants châteaux des environs de Bagdad, servi par des milliers d'esclaves ; il n'a plus qu'un mot à dire, qu'un désir à exprimer, et tout arrive selon sa volonté. Mais il n'a rien à faire ; il ne sait ni lire ni écrire, il s'ennuie...

« Ma foi, se dit-il un beau jour, je ne tiendrai pas longtemps à une vie pareille. Un homme comme moi ne peut pas rester dans l'ombre. Il faut me jeter dans les affaires ; il faut acquérir de l'influence dans le monde politique. La politique, voilà ce qu'il me faut. »

Et après avoir ruminé son idée, après avoir formé des plans (absurdes, comme on peut bien l'imaginer), après avoir mûrement comparé ses capacités avec les divers emplois du gouvernement, il s'adresse un jour au calife et lui déclare que s'il veut le rendre heureux, s'il veut tenir sa parole jusqu'au bout, il doit le nommer son grand vizir, son premier ministre.

Le prince est sur le point de se fâcher et de faire expier à Ben-Adab son orgueilleuse témérité. L'idée cependant lui paraît plaisante. Qui sait ? il y a peut-être sous cette écorce inculte le germe d'un grand homme. — Bref, il accueille sa requête et lui fait donner immédiatement le turban de grand vizir.

Le grand vizir se met à l'œuvre. Et d'abord, il ne

comprend rien à rien. Il est obsédé d'affaires, de demandes, de plaintes, de solliciteurs. Il brouille tout; là où il faut refuser, il accorde; là où il faut accorder, il refuse. Le calife rejette quelques plans qu'il propose à son approbation. Il se dépète, il est soucieux, inquiet, jamais il n'a été si malheureux.

« Quelle vie! quelle vie! s'écrie-t-il en se couchant un soir; comment un vizir peut-il vivre un mois? Je ne suis que le premier esclave du calife. C'est lui qui me contrarie dans tout ce que je veux faire. Je vois bien maintenant ce qui en est; pour avoir la paix et être heureux, il faut être le maître... Si le calife voulait me céder sa place, comme tout irait... »

Il y pense toute la nuit. Il se convainc de plus en plus de la nécessité du pouvoir absolu pour le bonheur, et le calife n'était pas encore levé, que son grand vizir improvisé, introduit auprès du lit de repos de Sa Hautesse, lui demande humblement de lui donner sa place.

Le calife croit rêver; il se frotte les yeux. Il s'asseoit sur son séant. Il se fait mordre le doigt par un esclave (qui, ayant mordu trop fort, est condamné immédiatement à cent coups de bâton). « Que dis-tu? répète, » dit-il à Ben-Adab. « Je dis, seigneur, que vous devriez bien me laisser régner en votre lieu et place, et que tout le monde y gagnerait, l'empire, moi, vous-même. »

Le prince a bien entendu cette fois. Il se lève, passe sa robe et frappe dans ses mains. Quatre esclaves noir-

accourent. « Tourne-toi, » dit-il au vizir. Ben-Adab se tourne. Le calife prend son élan, lui donne un immense coup de pied là où on les donne d'habitude, fait un signe à ses nègres, qui empoignent le vizir ébahi et le conduisent, avec un accompagnement semblable, jusqu'à la porte du palais. Là, ils le dépouillent de ses vêtements et le laissent en chemise, exposé à la risée des passants.

Ben-Adab, honteux et confus, retourna à son pauvre métier de pâtre, où il mourut misérablement.

Et ce *Ben-Adab*, mon cher lecteur, savez-vous où il est ? Bien près de vous, peut-être ; dans votre maison ; plus que cela, dans votre chambre ; plus que cela encore, dans vos habits.

Oui, dans vos habits. Car cette histoire, c'est la vôtre, c'est la nôtre à tous.

Nous courons toujours après le bonheur, et nous le croyons toujours dans la position élevée d'un cran au-dessus de la nôtre. Quand nous avons goûté de cette position, nous regardons à l'échelon supérieur, et nous cherchons toujours sans jamais trouver.

Petit ouvrier, nous voulons, *pour être heureux*, devenir ouvrier célèbre ; ouvrier habile, nous voulons, *pour être heureux* toujours, devenir patron ; de patron, rentier, de rentier, gros propriétaire ; de gros richard, homme politique ; d'homme politique, ministre ; et qui sait ? de ministre, peut-être quelque chose de plus !...

Et nous sommes malheureux, malheureux par notre

faute! Parce que nous ne cherchons pas le bonheur *là où il est, dans notre cœur*. Parce que nous croyons que la *position* fait le bonheur, tandis qu'il consiste dans la *disposition* avec laquelle on vit dans sa position, quelle qu'elle soit. Tous, nous sommes appelés au bonheur, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, petits et grands; Dieu, dans sa bonté, a fait du bonheur pour tout le monde.

Celui-là seul est heureux, qui porte doucement et patiemment les peines inséparables de la vie humaine, qui puise dans l'amour de Dieu cette paix du cœur qui surpasse tout sentiment, qui sait que la vie de ce monde ne doit pas durer longtemps et qu'à ses misères, endurées chrétiennement, succéderont des joies merveilleuses que rien ne pourra troubler. Celui-là seul est heureux, en un mot, qui est *bon chrétien*. Puissions-nous tous être de ce nombre, et profiter de la petite histoire *du calife, du berger et du bonheur!*

MARTYRE DE SAINTE CÉCILE, DE SAINT VALÉRIEN, SON ÉPOUX, ET DE SAINT TIBURCE, SON FRÈRE

Sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, sous le pontificat de saint Urbain, l'an 230 de l'ère chrétienne, vivait à Rome une jeune fille nommée Cécile. Riche, noble et belle, Cécile unissait aux dons les plus précieux de la nature les dons bien plus chers encore de la grâce. Elle était chrétienne, quoique sa famille

fût idolâtre ; et les belles années de sa jeunesse se passaient dans la prière, dans la douce méditation de la loi de Dieu, dans les austérités de la pénitence et dans la pratique infatigable de toutes les bonnes œuvres.

Le livre des Évangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine ; et, brûlant pour Notre-Seigneur Jésus-Christ d'un saint et chaste amour, Cécile lui avait juré de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

Cependant l'heure approchait où la jeune chrétienne allait avoir à combattre pour garder sa promesse. Incapables de comprendre le sublime amour qui attachait au ciel le cœur de leur fille, ses parents lui avaient cherché un époux, et la fiancée du Christ avait été contrainte de recevoir un fiancé parmi les hommes.

Valérien était le nom du jeune Romain appelé, selon les pensées du monde, à recevoir la main de Cécile. Sa noblesse, sa beauté, les qualités de son cœur le rendaient digne d'un tel honneur. Il avait un frère, nommé Tiburce, et s'applaudissait, avec ce frère tendrement chéri, du bonheur qui lui était préparé. Ils ne savaient encore ni l'un ni l'autre l'éternelle durée et la nature divine de ce bonheur que Cécile devait leur apporter...

La vierge voyait arriver le jour de ses noces avec effroi, mais aussi avec un calme surhumain que la foi seule donne aux chrétiens. Elle avait redoublé ses prières, ses aumônes et ses pénitences ; sous les broderies d'or d'une robe somptueuse, un cilice meurtris-

sait sa chair innocente; par la souffrance volontaire, elle se préparait ainsi aux combats plus redoutables qu'elle aurait bientôt sans doute à soutenir pour Jésus-CHRIST.

Le Seigneur vint à elle, et, pour raffermir son courage, il permit que son ange gardien se montrât à ses yeux et lui promit, de la part Dieu, une continue assistance.

Cependant le jour fatal arrive; le cœur de Valérien tressaille de bonheur, et la noblesse de Rome tout entière assiste aux noces de la fille de Cécilius...

Le soir de ce grand jour, dès que Cécile fut seule avec Valérien, remplie de la vertu d'en haut, elle fit connaître à son époux, par de douces et naïves paroles, qu'elle était chrétienne, qu'elle avait voué sa vie au Seigneur, et qu'elle ne s'appartenait plus. Elle ajouta qu'un ange de Dieu veillait sur elle, et que, si son époux voulait entrer dans ses vues, cet ange l'aimerait comme elle-même, et lui manifesterait sa divine beauté.

Le jeune homme, troublé de ces paroles, mais captivé sous le charme de cette voix si pure, et touché déjà secrètement de la grâce de Dieu, répond à la vierge : « Que dis-tu, Cécile? et comment croire à ta parole? Fais-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'ange de Dieu, alors je pourrai t'obéir, mais si tu aimes un homme semblable à moi, je le percerai de mon glaive et te tuerai avec lui. »

La vierge reprend avec calme et douceur : « Si tu suis mes conseils, si tu te purifies à la fontaine des eaux jaillissantes à la vie éternelle, si tu crois au seul Dieu vivant qui règne dans les cieux, ton œil verra cet ange divin qui veille sur ton épouse.

— Et qui me purifiera, pour que je puisse voir ton ange? reprit Valérien surpris.

— Il existe près d'ici un saint vieillard qui purifie les hommes, dit Cécile, et après ils peuvent voir l'ange de Dieu.

— Où est ce vieillard?

— Sors de la ville; à la troisième colonne tu trouveras des pauvres que j'aime et qui me connaissent. Tu leur diras : « Cécile m'envoie vers vous; conduisez-moi au saint vieillard Urbain. » Tu verras le vieillard, et tu seras docile à sa parole. Il te revêtira d'habits nouveaux; et à ton retour tu verras le saint ange devenu ton ami, et tout ce que tu lui demanderas, il te l'accordera. »

Poussé par une force inconnue, le jeune Romain quitte sans effort la vierge, dont les accents si chastes ont changé son cœur. Il se met en marche, et aux premiers feux du jour il arrive aux Catacombes. Introduit auprès du pape saint Urbain, il lui raconte ce qui s'est passé. Le pape l'instruit du christianisme, lui parle de Jésus-Christ, répond à ses doutes... Pendant qu'il le catéchise, un vieillard vénérable, couvert de vêtements blancs comme la neige, et tenant un livre doré, paraît tout à coup au milieu d'eux; une

vive lumière brille autour de sa tête. C'était le grand Paul, l'apôtre des païens, la seconde colonne de l'Église romaine. A cette vue imposante, Valérien, saisi de terreur, tomba, comme mort, la face contre terre. L'auguste vieillard le relève avec bonté et lui dit : « Lis les paroles de ce livre et crois; tu mériteras d'être purifié et de contempler l'ange de la très-fidèle vierge Cécile, ton épouse. »

Valérien lève les yeux et lit ce passage :

« *Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême : un seul Dieu, père de toutes choses, qui est au-dessus de tous et en nous tous.* » — « Crois-tu, lui dit le vieillard, crois-tu qu'il en est ainsi? » Valérien s'écria avec transport : « Rien n'est plus vrai sous le ciel; rien que je croie plus fermement! »

Comme il achevait ces paroles, le vieillard disparut, et Valérien resta seul avec le pontife. Urbain ne tarda point à conduire à la fontaine du salut celui que le ciel avait instruit lui-même; et quand il l'eut admis aux mystères les plus augustes de la foi du CHRIST, il lui dit de retourner auprès de son épouse.

Elle n'avait point quitté la chambre nuptiale, toute embaumée du sublime entretien du soir. Elle avait prié toute la nuit.....

Valérien, couvert encore de la robe blanche des néophytes qu'il vient à peine de revêtir, entre dans la chambre de Cécile, et ses regards respectueux rencontrent sa jeune épouse prosternée; debout auprès d'elle, le visage éclatant de mille feux, l'ange du Sei-

gneur tenait dans ses mains deux couronnes de lis et de roses. Il en posa une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien. « Méritez, leur dit-il, de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs et la sainteté de vos corps. Maintenant, ô Valérien, fils de la vérité du CHRIST, parce que tu as acquiescé au pudique désir de Cécile, le Fils de Dieu m'a envoyé vers toi pour exaucer toutes tes demandes. »

Valérien, saisi de reconnaissance, demande uniquement que la même lumière qui l'éclaire éclaire aussi et régénère l'âme de son frère.

« Béni sois-tu, enfant de Dieu, lui répond l'ange, Le Seigneur aime ta demande. Il t'accorde l'âme de ton frère chéri, et bientôt tous deux vous serez glorifiés de la palme du martyre. »

Rien ne peut exprimer la sainte joie de Cécile et de Valérien. Tiburce entra peu après pour féliciter, le premier de tous, son frère et sa sœur. « Qu'est-ce donc, dit-il, que cette odeur enivrante que l'on respire ici? Il me semble que je suis au milieu des lis et des roses, et nul n'en possède à cette époque de l'année. » Valérien saisit cette circonstance pour lui dévoiler les mystères de cette nuit sacrée. Tiburce ne peut en croire ses oreilles. Il fait des objections, il discute. Cécile lui expose le Christianisme avec l'autorité d'une foi éprouvée, et avec cette grâce ravissante qui accompagne utes ses paroles.....

Et au bout de deux heures, vaincu par la vérité, Tiburce, aspirant après la grâce du baptême, part,

conduit par Valérien, pour aller, lui aussi, trouver le saint vieillard des Catacombes.....

.... Quelques mois après, mandés devant le tribunal du cruel Almachius, préfet de Rome, qui sévissait avec fureur contre les chrétiens, Valérien et Tiburce confessaient généreusement le nom de leur divin maître.

Tout sanglant sous les fouets des bourreaux, Valérien criait aux assistants d'une voix vibrante : « Romains, mes frères, soyez fermes dans la foi ! Que la vue de mes tourments ne vous ébranle point. Confessez la vérité. Tout passe rapidement en ce monde, la douleur comme le plaisir !... Attachez-vous à celui-là seul qui demeure, le Christ, fils du Dieu vivant ; — lui seul est le Seigneur, et les idoles ne sont que du bois et de la pierre ! »

Condamnés à avoir la tête tranchée, les deux frères furent conduits hors de Rome. En chemin, ils parlent du Dieu véritable au centurion Maxime, qui les conduisait, et le gagnent à Jésus-Christ. Ils passent la nuit dans une maison voisine du lieu du supplice. Là, Cécile vient leur donner le dernier baiser d'adieu. Aidée de Valérien et de Tiburce, elle prêche la troupe des soldats. Tous demandent le baptême. Des prêtres, mandés par elle, instruisent et baptisent ces nouveaux enfants de Dieu. La nuit se passe en prières, en actions de grâces, en touchants adieux.

Au lever du jour, le sacrifice des deux nobles martyrs était consommé ; leurs têtes sanglantes avaient

roulé aux pieds de l'idole de Jupiter. Maxime ne tarda point à les suivre. Ayant refusé de prêter son ministère au supplice impie des deux héros, il avait été cité à la barre d'Almachius, avait confessé JÉSUS-CHRIST, et le préfet l'avait immédiatement fait tuer à coups de fouets plombés....

Saintement fière de ces triomphes, Cécile recueillit elle-même les sacrées dépouilles de son époux, de son frère et de Maxime, et le pape saint Urbain les déposa avec honneur dans les cryptes des Catacombes.

Cécile, sachant que son heure était proche, se prépara avec ferveur à son combat. Elle donna aux pauvres tout le reste de ses biens. Elle prêcha JÉSUS-CHRIST avec une nouvelle ardeur, et pendant ces derniers jours de sa vie, elle gagna à la foi chrétienne plus de quatre cents personnes, que le pape Urbain vint lui-même baptiser dans la maison de la vierge, épouse du Christ. C'est au milieu de ces saintes œuvres qu'arriva l'ordre de comparaître au Prétoire...

C'était le 19 novembre. Cécile, parée comme les dames de la noblesse romaine aux jours de fêtes, se rendit au tribunal.

« Quel est ton nom ? lui demanda le cruel préfet, frémissant à la vue d'une victime si douce et si fière.

— Devant les hommes, je m'appelle Cécile, répondit la vierge ; mais Chrétienne est mon plus beau nom.

— Quelle est ta condition ?

— Citoyenne de Rome, de race noble et patriarcale.

— Je le sais ; c'est sur ta religion que je t'interroge.

— Ton interrogation n'était donc pas exacte, puisqu'elle exigeait deux réponses. »

Almachius déconcerté. « Et d'où te vient, dit-il, cette assurance ?

— D'une conscience pure et d'une foi certaine au CHRIST, Fils de DIEU.

— Ne sais-tu pas, femme orgueilleuse, que nos divins empereurs m'ont donné sur toi le pouvoir de vie et de mort ? Ignores-tu qu'ils ont défendu de confesser ce nom ?

— Autre chose est l'orgueil, autre chose est la fermeté, reprit Cécile. Tes empereurs sont dans l'erreur aussi bien que Ton Excellence. Leur loi prouve notre innocence. Si ce nom était un crime, il faudrait nous le faire avouer dans les supplices. Avoue-t-on autre chose que les crimes ? Si tu ne craignais d'entendre la vérité, je te montrerais, en outre, que tu viens de dire une insigne fausseté.

— Voyons, dit le préfet étonné.

— Tu as dit que tes princes t'avaient donné le pouvoir de vie et de mort. Tu as menti en disant cela.

— J'ai menti en disant cela ? reprit Almachius avec stupéfaction.

— Oui, répondit Cécile. Tu n'as que le seul pou-

voir de mort, tu peux tuer ; mais peux-tu donner ou rendre la vie ? Dis donc que tes empereurs t'ont fait un ministre de mort, mais rien de plus. »

Almachius contient sa fureur. « Malheureuse, lui dit-il, laisse là tes vaines chimères. Tu es dans l'erreur, et ton exemple séduit les autres. Pourquoi préférer souffrir, quand tu peux jouir des richesses et des plaisirs ?

— Tu parles comme un homme peu sage, dit la vierge avec une sévère majesté. Tu ignores ce qui est. Pour nous, enfants de la lumière, nous le connaissons. Nous nous préparons par le travail au repos à venir. Nous vivons, il est vrai, dans les privations et dans la pénitence ; mais voici venir le jour où nous recueillerons le fruit de nos sacrifices. Souffrir et mourir pour JÉSUS-CHRIST nous est un gain. Nous nous réjouirons alors ; mais ils pleureront éternellement, les aveugles qui triomphent maintenant dans leurs plaisirs.

— Ainsi, répliqua le préfet, nous et nos invincibles empereurs, nous n'avons pour partage qu'un deuil éternel ?

— Et qui êtes-vous donc, toi et tes princes ? s'écria Cécile. N'êtes-vous point des hommes, et ne devez-vous point mourir ? DIEU vous jugera comme les autres hommes, et vous lui rendrez un compte terrible de votre puissance.

— Assez de discours, » dit le préfet hors de lui-même. Et lui montrant les statues de Jupiter, de

Mars et de Romulus : « Sacrifie aux dieux, ou tu vas mourir.

— Aux dieux ! dit gravement Cécile. As-tu perdu les yeux ? Où vois-tu là des dieux ? Je n'y vois, pour ma part, que des pierres sculptées de main d'homme, et pour deux talents d'or je te ferai de ces dieux tant que tu en désireras. DIEU est au ciel. Depuis que tu me parles, tu ne m'as rien dit dont je ne t'aie fait voir l'injustice ou la fausseté. Fais de moi ce qu'il te plaira. Le CHRIST est dans mon cœur et il me fera triompher de tout l'univers. »

Frémissant de rage, il fit reconduire la généreuse chrétienne dans sa maison ; des bourreaux la suivaient, avec ordre de l'étouffer dans la vapeur embrasée de la chaudière de la salle de bains. Almachius craignait une émeute, si le supplice avait lieu en public.

La vierge fut enfermée dans cette salle, que l'on voit encore à Rome. Pendant tout le jour et toute la nuit, les bourreaux activèrent vainement le feu de la chaudière. Comme les jeunes Hébreux de la fournaise ardente de Babylone, Cécile, miraculeusement préservée, chantait les louanges du Seigneur et ressentait les douceurs d'une rosée céleste.

Almachius apprit avec terreur ce prodige. Éperdu, il envoya un licteur, avec l'ordre de cesser d'inutiles efforts, et de trancher la tête de cette femme, que le feu ne pouvait atteindre.

Le bourreau la frappa trois fois ; mais sa main, mal

assurée, ne put lui donner la mort, et il s'enfuit, laissant Cécile étendue sanglante sur les dalles de la salle de bains.

La sainte martyre vécut encore trois jours, et se consuma dans une lente agonie. Entourée de pauvres dont elle était la mère, elle leur prêchait Jésus-Christ de sa voix mourante.

Le pape saint Urbain reçut ses derniers soupirs. Auparavant, elle avait donné sa maison à l'Église romaine pour en faire une église.

Le pape, par respect pour ce saint corps, défendit que l'on y touchât, et il le déposa lui-même dans un cercueil de cyprès, dans la même posture où l'avait laissé l'âme bienheureuse de la vierge martyre, lorsqu'elle s'était envolée dans le sein de Dieu. Il fut porté solennellement dans les Catacombes, non loin des corps de saint Valérien, de saint Tiburce et de saint Maxime.

On le retrouva intact il y a trois cents ans environ, sous le pontificat de Clément VIII; il était couché sur le côté droit, les deux mains jointes et rapprochées des genoux, la tête labourée par le glaive et la face tournée contre terre. Il était revêtu d'une robe blanche richement brodée en or. Des linge teints de sang étaient aux pieds de la vierge martyre.

Ses précieuses reliques furent jointes à celles de son époux, de son frère, de saint Maxime et du pape saint Urbain, et transportées dans la basilique de Sainte-Cécile (à Rome) : c'est la maison même où Cécile mou-

rut. On les vénère sous le maître-autel de cette célèbre église, et quarante lampes brûlent nuit et jour devant elles.

La fête de sainte Cécile se célèbre le 22 novembre.

Que cette vierge sacrée daigne prier pour la France, et lui obtenir la grâce de la foi, de la conversion et de la persévérance!

LES CATACOMBES DE ROME

On appelle *Catacombes* les immenses souterrains que les chrétiens de Rome creusèrent tout autour de la ville pendant les trois premiers siècles de l'Église, afin d'y enterrer religieusement leurs morts, de s'y réfugier pour échapper aux fureurs des persécutions, et d'y pouvoir célébrer sans crainte les saints mystères.

On ne peut se faire idée de l'immensité de cette ville souterraine, composée de longs et étroits corridors creusés dans le tuf, qui se croisent en tout sens, et au milieu desquels on se perdrait infailliblement si l'on n'avait pour se conduire le secours d'un guide ou d'une longue expérience.

Il y a environ trente catacombes connues. La plus célèbre de toutes et la plus vaste est appelée catacombe (ou cimetière) de Saint-Calixte, du nom du pape saint Calixte, qui y fut déposé en 222, après son martyre. Dans ce cimetière furent enterrés une quantité de papes et de martyrs célèbres, entre autres la fameuse

vierge romaine sainte Cécile, et les glorieux compagnons de son combat. On ne sait pas au juste le nombre de chrétiens qui reposent dans les galeries des catacombes, mais ce nombre est immense. La seule catacombe de Saint-Calixte en renferme plusieurs millions. On ne parcourt aujourd'hui que quelques corridors de cette catacombe, et, quoique cette visite dure environ deux heures, on en voit à peine la *centième partie*.

On entrait jadis dans les Catacombes par des trous et des escaliers secrets, creusés dans les jardins ou dans les caves de quelques riches chrétiens. La nuit, on extrayait la terre enlevée par les fossoyeurs, on la portait dans les campagnes voisines ou on la vendait; on profitait également de la nuit pour porter les restes des chrétiens, surtout les restes plus vénérables des martyrs qui avaient souffert la mort en confessant la foi.

Le pontife ou le prêtre, caché dans les profondeurs de la catacombe, averti par quelqu'un des frères, se tenait prêt à l'heure indiquée. Accompagné de quelques pieux fidèles, parents ou amis du martyr, il s'avancait à l'entrée de la catacombe; il recevait la précieuse dépouille du soldat du CHRIST; à la lueur des lampes et des torches, il la conduisait à la place qui avait été désignée pour le lit de son repos, et là, après avoir récité avec les assistants les dernières prières d'adieu, et aussi les cantiques des éternelles espérances, il faisait déposer le corps saint dans une cavité creusée, comme la case d'un tiroir, dans les pa-

rois de la galerie ou de la chambre ; les fossoyeurs apportaient la plaque de marbre ¹ préparée à cet effet, ils l'appliquaient sur l'ouverture de la tombe, la scellaient avec du ciment, dans lequel on incrustait d'ordinaire une petite fiole pleine du sang du martyr ou quelque instrument de son supplice ; puis, on gravait à la hâte sur le marbre le nom de celui qui dormait à son ombre, on y ajoutait une palme ou une couronne, signe de son triomphe, et quelquefois l'âge, les belles qualités de ce chrétien, et quelques autres paroles ou symboles de foi, d'affection ou de regret.

Les galeries des Catacombes sont assez étroites ; il en est peu où deux personnes puissent commodément marcher de front ; leur élévation varie, elle est de sept ou huit pieds ; l'air y est lourd et humide. De chaque côté, superposées horizontalement les unes aux autres, sont les tombes des anciens fidèles. Dans la plupart, on voit au milieu des débris d'ossements une poudre blanche provenant du mélange de ces ossements vénérables et de la chaux dont on se servait souvent pour envelopper les corps.

A chaque pas on retrouve des marbres avec des inscriptions, dont plusieurs offrent un haut intérêt pour la science religieuse.

Les savants et les antiquaires chrétiens qui étudient ces inscriptions s'en servent pour confondre les protestants et pour leur prouver, par des arguments

¹ Le marbre est très-commun à Rome et en Italie.

sans réplique, que les premiers chrétiens avaient les mêmes croyances et les mêmes habitudes religieuses que nous.

Les Catacombes sont remplies de chapelles, qui offrent presque toutes le plus haut intérêt à cause des peintures qu'elles renferment. Quoique ces peintures soient souvent bien détériorées par le temps, par l'humidité, par les terres éboulées et par le salpêtre, elles suffisent pour établir de la manière la plus certaine plusieurs de nos dogmes catholiques, que les protestants attaquent comme des innovations; entre autres, le culte des images, le culte de la sainte Vierge et celui des saints, la rémission des péchés par le sacrement de la pénitence, la célébration solennelle de la messe, la présence réelle du corps et du sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le sacrement d'Eucharistie, le Purgatoire, la prière pour les morts, la foi en l'intercession des saints, la charge pastorale de saint Pierre et de ses successeurs à l'égard du troupeau des disciples du CHRIST, la mission des Apôtres pour enseigner et sauver les âmes, etc.

Ces vénérables peintures, faites à fresque sur les parois des chapelles, sont assez imparfaites, et on y sent l'empressement d'artistes qui craignent à tout moment une surprise de l'ennemi et qui travaillent, non pour flatter l'œil des spectateurs, mais pour lui rappeler des pensées de foi. L'expression de toutes les figures a quelque chose de grave et de solennel, on dirait presque de sauvage. L'impression des sentiments

de la persécution des hommes, de l'approche toujours imminente de la mort, du détachement de la terre et de l'amour de Jésus-Christ crucifié se retrouve dans les physionomies de leurs peintures.

Nous disions qu'on rencontre souvent des chapelles dans ces souterrains; dans la plupart, on remarque les traces du culte divin que nos pères célébraient jadis. On voit la place de l'autel principal, sous lequel reposaient ordinairement trois corps de martyrs plus célèbres, déposés à côté les uns des autres. L'autel, enfoncé dans la paroi et cintré, avait quatre ou cinq pieds de profondeur; sa voûte était ornée de peintures, représentant le plus souvent le Bon Pasteur rapportant sa brebis sur ses épaules, ou bien les saints martyrs dont les corps étaient sous la pierre sacrée. Les fidèles assistaient au saint sacrifice, et les diacres portaient la communion à ceux qui, unis d'intention, priaient dans les galeries ou chambres voisines, n'ayant pu entrer dans la chapelle où la messe se disait, à cause du manque d'espace.

On trouve, dans les principales chapelles des Catacombes, les sièges de pierre qui servaient aux anciens papes dans la solennité des messes; on voit entre autres celui où le pape saint Étienne fut surpris et décapité par les soldats de l'empereur Décius, dans la terrible persécution que suscita ce prince en 257. Il célébrait les saints mystères au lieu même où reposaient les corps de saint Pierre et de saint Paul.

Autour de ces chaires pontificales, on voit aussi le

banc creusé dans le tuf où s'asseyait le *presbytère*, c'est-à-dire le collège des prêtres cardinaux qui assistaient le pontife dans toutes les nécessités de son auguste ministère.

De nos jours encore, à toutes les chapelles papales, le Souverain Pontife ne se montre au pied des autels qu'entouré du Sacré Collège des cardinaux de l'Église romaine, successeurs de ces antiques *presbytères*.

Rien ne peut exprimer l'impression que laisse dans l'âme le pèlerinage des Catacombes. C'est un mélange de sentiments divers qui sont tous très-salutaires : le néant des choses de ce monde, la sagesse de la vie chrétienne, qui n'estime que les choses stables de la vie éternelle et ne s'arrête point aux bagatelles du monde : la force immuable de l'Église, qui a vaincu dans de pareils combats, et qui, aujourd'hui, toujours la même dans sa foi et dans ses pratiques, domine seule par sa grandeur, par son immobilité et par sa vie puissante, les siècles et les générations humaines ; le bonheur d'être chrétien, comme les héros dont on voit ici les cendres ; la honte de leur ressembler si peu par la servile, par le détachement, par le mépris de la vie présente et la vigueur de la foi ; tels sont, et bien d'autres encore, les sentiments qui se pressent dans l'âme quand on visite les Catacombes.

Lorsqu'on en sort, ébloui par la brillante lumière du soleil de l'Italie, on regrette de quitter ces grands et solennels témoins du passé, et on est heureux, cepen-

dant, de quitter ces demeures de la mort et de se retrouver au milieu des vivants...

SOUVENIRS DE ROME

I

A mesure que le temps s'écoule et que nous nous éloignons des premiers siècles de l'Église, la foi diminue ; et il semble qu'étant plus loin de nous, la vie de NOTRE-SEIGNEUR et de ses apôtres devienne moins vraie, moins intéressante, moins touchante pour nos cœurs.

Moins distraits par les affaires et les plaisirs de ce monde, nos pères allaient retremper leur foi à Rome ou à Jérusalem. Il n'y avait ni chemins de fer ni bateaux à vapeur ; mais ils partaient à pied, armés d'un bâton de voyageur, demandant l'hospitalité aux couvents ou aux simples fidèles, réduits quelquefois à mendier leur pain le long de la route, mettant des mois ou des années à accomplir leur pèlerinage.

Je viens vous proposer de faire avec moi en pensée le voyage de Rome, que Dieu m'a fait la grâce d'accomplir, de venir vous agenouiller aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, de descendre dans les catacombes où ont reposé les corps de tant de martyrs, et de visiter les églises où l'on vénère maintenant ces reliques glorieuses.

Rome est une ville presque aussi grande que Paris, et qui n'a pourtant que 150,000 habitants. Elle est en grande partie couverte de ruines qui attestent son ancienne puissance, d'églises qui élèvent de toutes parts leurs dômes et leurs clochers, et de couvents qui étendent au loin leurs vastes jardins.

Il y a dix-neuf siècles, quand Jésus-Christ vint au monde et que Paris n'était qu'un petit village de pêcheurs, Rome était la maîtresse de l'univers. Les Romains possédaient l'Italie, la France, l'Espagne, la moitié de l'Allemagne, la Turquie d'Europe et d'Asie, l'Égypte, l'Algérie, etc. Après chaque nouvelle conquête, ils élevaient dans leur capitale un arc de triomphe, ou bien un temple aux faux dieux des vaincus. Aussi leur ville était la plus belle, la plus riche, la plus ornée qui fut jamais.

A en juger par les ruines qui restent de cette antique cité, la vie de ses habitants se passait en grande partie aux bains et au spectacle. Un seul établissement de bains (et chaque empereur se faisait gloire d'en éléver un nouveau) occupait la place d'un quartier tout entier ; une seule salle des thermes de Dioclétien, restaurée par Michel-Ange, est devenue la grande église de Sainte-Marie-des-Anges. Ces bains étaient ornés de colonnes, de statues, de mosaïques, et assez grands pour recevoir gratuitement tous ceux qui venaient y passer leur temps.

Les amphithéâtres, destinés aux spectacles et aux jeux, n'étaient pas moins vastes, et le Colisée, dont les

murs et les gradins sont encore en partie debout, contenait 200,000 spectateurs assis.

Ce fut dans cette grande cité, tout occupée de ses conquêtes et de ses plaisirs, que saint Pierre arriva pour prêcher l'Évangile. Entreprise vraiment divine ! qu'on se figure en effet un étranger venant du fond de l'Orient sans armes ni trésors, annonçant une doctrine nouvelle au nom d'un Dieu crucifié, et prêchant la mortification et la charité à des hommes voluptueux et cruels.

La vieille église de Sainte-Pudentienne indique encore l'endroit où saint Pierre reçut l'hospitalité chez le sénateur Pudens, et l'on y conserve une simple table qui servit d'autel au prince des apôtres. Bientôt sa parole convertit les Romains par milliers, comme elle avait converti les Juifs à Jérusalem, et il était visible pour tous que la main de Dieu le conduisait.

Pendant ce temps-là, un autre Simon (Pierre s'appelait également Simon avant sa vocation) excitait la curiosité des Romains par de faux miracles et des tours de magie, et les attirait en foule autour de lui. Secrètement jaloux de saint Pierre, qui avait refusé de lui vendre le don des miracles, il ne s'adressait qu'au démon pour opérer ses prodiges, et ne manquait jamais de les donner comme preuve de la fausseté du christianisme.

Un jour, il publia qu'il s'élèverait dans les airs en pleine place publique ; jugez de la foule immense qu'il y eut pour ce spectacle nouveau ! L'empereur

Néron lui-même y vint avec toute sa suite. Saint Pierre, averti comme les autres, y vint aussi, mais avec de tout autres pensées. Il s'agenouilla dans un coin à l'écart, sur une dalle de la rue, et se mit à prier Dieu de confondre cet imposteur et cet ennemi de Jésus-CHRIST.

Cependant, à l'heure dite, le magicien Simon s'éleva majestueusement dans les airs au milieu des applaudissements de tous les spectateurs...

II

Les prières de l'apôtre l'emportèrent sur la puissance infernale du magicien, et tout à coup celui-ci tomba comme frappé de la foudre et se brisa la tête par terre. La foule se sépara stupéfaite, mécontente, et accusant tout haut de ce malheur les chrétiens dont Simon était l'ennemi.

Ainsi de ces deux Simon, l'un, en se donnant au démon, périt misérablement le jour où il croyait atteindre au faite des honneurs et de la fortune; l'autre, en se donnant à Dieu, acquit une gloire immortelle par ses humbles vertus et sa foi courageuse. Il faut choisir entre ces deux destinées; il n'y a pas de milieu, il faut se donner à Dieu ou au démon.

Saint Pierre avait prié avec tant d'énergie, que Dieu voulut en conserver le souvenir par un nouveau prodige, et que la pierre où l'apôtre s'était agenouillé conserva, profondément gravée, l'empreinte de ses genoux. Elle est précieusement conservée dans l'église

de Sainte-Françoise-Romaine, élevée à l'endroit même où arriva ce miracle.

Cependant les païens, secrètement jaloux des vertus des chrétiens, les accusaient de tous les malheurs publics, et ne cherchaient qu'un prétexte pour déchaîner leur haine contre eux. La vertu se fait toujours détester de ceux qui n'ont pas le courage de l'imiter.

L'empereur Néron, véritable monstre de cruauté, meurtrier de sa propre mère, conçut, pour se débarrasser de ces importuns disciples de Jésus-Christ, le projet le plus odieux et le plus cruel que l'on puisse imaginer. Un soir il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome.

Des terrasses de son palais, dont on voit encore les immenses ruines sur le mont Palatin, il contempla avec une joie féroce cet horrible spectacle. Séparé de l'incendie par de vastes jardins, il voyait s'étendre à ses pieds les flammes que lui-même avait allumées, et il savourait les gémissements des malheureux surpris par cette catastrophe.

Le lendemain, il accusa les chrétiens de son propre crime; il donna l'ordre de les arrêter tous et de les livrer à la vengeance des lois et à la fureur du peuple. On inventa, pour les faire périr, les supplices les plus affreux; les uns furent jetés aux tigres et aux lions; d'autres noyés dans de l'huile bouillante; d'autres déchirés par des peignes de fer, d'autres, enfin, enduits de poix fondu, et allumés comme des torches dans les jardins de Néron.

Au premier bruit de cette persécution, la pensée de saint Pierre fut de fuir une ville ingrate et d'aller porter ailleurs la parole de Dieu. Il reprit son bâton de voyage, et déjà il se dirigeait vers une des portes de Rome, quand tout à coup Jésus-Christ lui apparut, venant à sa rencontre et entrant dans la ville. « Seigneur, où allez-vous ? s'écrie l'apôtre à la vue de son divin Maître. — Je vais me faire crucifier une seconde fois, » répond Jésus. Et à ces mots, il disparaît, laissant seulement, comme trace de son apparition, la marque de ses pieds sur une dalle de la route.

Saint Pierre comprit que Jésus-Christ allait souffrir dans ses membres, c'est-à-dire dans son Église persécutée; il sentit que c'était le moment de réparer la faiblesse qu'il avait montrée lors de la Passion du Sauveur, et qu'il aurait peut-être le bonheur de laver dans son sang cette faute qu'il pleurait toujours amèrement, mais dont toutes ses larmes ne pouvaient effacer le souvenir. Il retourna sur ses pas, et peu de jours après il était arrêté et jeté en prison.

La dalle où sont restés marqués les pieds de Jésus-Christ est encore conservée de nos jours, et, pour mieux garder la mémoire de cet événement, on a élevé une petite église au lieu même de l'apparition.

Descendons maintenant dans le cachot où saint Pierre est prisonnier; c'est un caveau obscur, humide, étroit, sans autre ouverture qu'un misérable escalier. Dans un coin, une colonne marque la place où était enchaîné le prince des apôtres. Ses chaînes elles-mêmes sont

vénérées dans une église située non loin de là, et qui porte leur nom, Saint-Pierre-aux-Liens. Ce sont de lourds anneaux de fer, formant deux chaînes et venant se lier à un collier également de fer.

C'est ainsi que le premier pape était attaché dans un ~~zachot~~, au milieu d'une foule de malfaiteurs, qui, comme le mauvais larron, l'accablaient de railleries et de blasphèmes. Lui, cependant, leur enseignait Jésus crucifié, et au son de sa voix si calme et si sainte, voleurs et faussaires, geôliers et soldats, se sentaient émus, touchés, convertis. Bientôt plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême, et, comme il n'y avait pas d'eau dans la prison, l'apôtre renouvela pour eux le miracle de Moïse. Une source sortit de la terre, qui n'a pas cessé de couler depuis dix-huit siècles, et où les pèlerins vont tous boire sans jamais l'épuiser. Presque tous ces nouveaux fidèles payèrent leur conversion de leur sang, et partagèrent avec leur père dans la foi la gloire du martyre.

Saint Pierre était resté longtemps en prison, mais son procès ne fut pas long; il était le chef des chrétiens: cela suffisait. Comme juif, il fut condamné à être crucifié. On le conduisit au pied du mont Vatican, dans le cirque de Néron. Arrivé au lieu de son martyre, il ne demanda qu'une grâce à ses bourreaux, c'était de le crucifier la tête en bas; il ne se croyait pas digne de mourir de la même manière que Jésus-CHRIST. On le lui accorda, et, cherchant cette fois sa force et son courage en Dieu, il mourut avec une héroïque résignation

et une sainte joie. Heureux qui sait ainsi apprécier la grâce de souffrir à l'exemple de son Sauveur, et qui trouve encore trop belles les croix que Dieu lui envoie!

III

Une simple pierre, avec cette inscription : **Ici PIERRE A ÉTÉ CRUCIFIÉ**, indique au pèlerin l'endroit où saint Pierre mourut. C'est la place même où sa croix fut plantée.

Quand on a ainsi suivi pas à pas les traces de l'apôtre, quand on a vu son premier autel, baisé ses chaînes, visité sa prison et le lieu de son supplice, il semble qu'on se rapproche de lui, et que sa vie glorieuse vient seulement de finir. Et qu'importe après tout que ces choses se soient passées il y a dix-huit siècles? doivent-elles moins nous intéresser? ne sommes-nous pas fils de cette église dont Pierre fut le premier vicaire? N'est-ce pas de Rome que saint Denis a apporté la foi dans notre patrie? Et aujourd'hui encore, n'est-ce pas du tombeau de saint Pierre que nous viennent les paroles qui conduisent à la vie éternelle?

Allons maintenant à ce glorieux tombeau; c'est là que se manifeste toute la grandeur de l'apôtre, et, pour l'honorer dignement, l'Église a surpassé tout ce que les forces humaines avaient produit de plus colossal: Saint-Pierre de Rome est la plus grande, la plus haute, la plus vaste église du monde; par son étendue, elle semble couvrir les pèlerins de l'univers

entier, et, quel que soit le nombre des fidèles, elle semble toujours déserte. Les murs sont tous revêtus des marbres les plus riches et les plus variés ; les tableaux eux-mêmes ont la solidité de l'édifice, et sont à l'abri des ravages du temps ; car ils sont composés de mosaïques, c'est-à-dire d'un tissu de pierres de diverses couleurs jointes et nuancées avec un art infini. Plusieurs églises de Rome sont ornées de mosaïques du temps de Constantin, c'est-à-dire qui ont plus de quatorze siècles, et elles n'en ont pas moins conservé leur éclat.

A droite, dans la basilique, se voit la fameuse statue de saint Pierre, dont un des pieds est usé par les bâsers des pèlerins. Au fond, tout enchassé dans le bronze, se trouve le siège antique où le saint apôtre s'asseyait pour prêcher l'Évangile. Enfin, au milieu de l'édifice, sous la coupole gigantesque, chacun vient s'agenouiller au tombeau même de saint Pierre. Douze douzaines de lampes, qui brûlent jour et nuit, entourent ce monument sacré et sont comme le symbole de la gloire toujours vivante du premier chef de l'Église.

Il y a longtemps qu'il est mort, disent avec indifférence ceux qui méconnaissent JÉSUS-CHRIST et son Église ; mais, au lieu d'être un motif d'oubli ou de dédain, les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis le martyre de saint Pierre sont une des plus belles preuves de la vérité catholique. Tandis que les palais des empereurs, les temples des faux dieux, les amphithéâtres et les

salles de bains sont tombés en poussière, le tombeau de l'apôtre crucifié n'a pas cessé de subsister ni de grandir. Et aujourd'hui encore, la magnifique coupole sous laquelle il repose domine majestueusement les tombeaux oubliés de ses persécuteurs.

Le souvenir de saint Paul et de son séjour à Rome est aussi vivant que celui de saint Pierre. Sous l'église de Sainte-Marie *in via lata*, au centre de la ville, se trouve un souterrain composé de trois petites pièces. C'était autrefois un rez-de-chaussée; mais les ruines et les débris se sont partout accumulés sur le sol de Rome, en ont fermé les fenêtres, et ne permettent plus d'y arriver que par un escalier d'une vingtaine de marches. C'est là que saint Paul habita pendant trois ans, là qu'il écrivit plusieurs de ses épîtres aux fidèles de la Grèce et de l'Orient. Saint Luc y était avec lui, et y composa le livre des Actes des Apôtres.

Il se glorifiait d'être dans les chaînes pour Jésus-CHRIST; il était sévèrement surveillé par plusieurs soldats, et, s'il jouissait d'un peu plus de liberté que d'autres chrétiens, il ne le devait qu'à son titre de citoyen romain. Mais bientôt la persécution devint plus dure, et il alla rejoindre saint Pierre dans la prison Mameleine, dans cet affreux cachot privé d'air et de lumière où le pêcheur de Galilée baptisait les nouveaux convertis dans une fontaine miraculeuse.

Jugés en même temps, ils furent condamnés à périr le même jour, seulement, au lieu d'être crucifié, saint Paul, comme citoyen romain, devait avoir la tête

tranchée. Ils sortirent ensemble de leur prison pour marcher au supplice, et, après s'être entretenus quelque temps de la récompense qui les attendait, ils furent séparés par leurs bourreaux, et se dirent adieu pour se revoir quelques heures après dans le ciel. Le lieu où ils s'embrassèrent une dernière fois a été marqué par la construction d'une église, au fronton de laquelle on lit les derniers mots qu'ils s'adressèrent.

Arrivé hors de la ville, au lieu de son supplice, saint Paul se mit courageusement à genoux, et attendit sans trembler le coup du glaive qui devait trancher sa vie. Sa tête, en tombant, rejaillit comme poussée par une force extraordinaire, et frappa la terre en trois endroits d'où sortirent trois fontaines, figure des grâces abondantes dont il devait être la source, même après sa mort. Ces fontaines sont aujourd'hui renfermées dans une église où l'on vénère également la pierre sur laquelle la tête de l'apôtre fut tranchée.

Non loin de là, et également hors de la ville, s'élève la magnifique basilique de Saint-Paul, à l'endroit même où il fut enseveli. Ce vénérable monument, qui remonte au quatrième siècle, et qu'un déplorable incendie avait presque entièrement détruit il y a une trentaine d'années, sort aujourd'hui de ses ruines, plus riche et plus beau que jamais. Les schismatiques et les infidèles même ont voulu rendre hommage à l'apôtre des nations, et le grand autel en malachite donné par l'empereur de Russie se trouve placé entre quatre colonnes d'albâtre envoyées par le pacha d'Égypte.

Tout autour de l'église, les portraits des papes sont représentés dans une longue série de médaillons en mosaïque. Chacun de ces portraits est comme un anneau de cette chaîne ininterrompue et vénérable qui nous rattache aux apôtres de Jésus-CHRIST. Soyons fiers d'appartenir à cette église toujours vivante et immuable contre laquelle les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu.

SAINT-PIERRE DE ROME

Ce que Rome est au monde, la basilique de Saint-Pierre l'est à Rome.

Rome est la ville sainte, le centre de la religion catholique, le foyer de la vérité et de la religion chrétienne. La basilique de Saint-Pierre est le sanctuaire capital de ce grand sanctuaire, le centre religieux de Rome et sa couronne la plus magnifique.

Chacun sait pourquoi.

Dans les murs sacrés de cette basilique reposent les reliques du Prince des Apôtres, de ce grand saint Pierre, le premier des évêques de Rome, le premier des papes, le premier des Vicaires de Jésus-CHRIST. A ses côtés et dans un immense palais attenant à l'église, demeure le Pape, successeur de saint Pierre, comme lui vicaire du Fils de Dieu et souverain pasteur de tous les chrétiens répandus sur la face de la terre.

Après avoir évangélisé Rome pendant vingt-cinq ans, saint Pierre, auquel s'était joint l'apôtre saint Paul, fut arrêté par les ordres de Néron, dans la première persécution que ce cruel empereur fit subir aux chrétiens.

Les somptueux jardins et le vaste cirque que Néron avait consacré aux jeux publics et aux courses de chars, furent le théâtre des premières et sanglantes victoires du christianisme. Ces héros d'un nouveau genre triomphaient en mourant.

La place de cet ancien cirque est actuellement occupée par la célèbre colonnade de Saint-Pierre; aussi raconte-t-on qu'un empereur d'Allemagne étant venu à Rome visiter le pape, et lui demandant des reliques du Prince des Apôtres : « Toucher à ces ossements sacrés, lui répondit le pontife, je ne le puis, ni ne l'ose. » Puis, se baissant et présentant au prince une poignée de poussière qu'il venait de ramasser : « Mais si vous voulez des reliques, en voici, car cette terre que nous foulons a été arrosée par le sang des premiers martyrs du Christ. »

Après avoir signalé sa fureur contre les chrétiens en en faisant périr une multitude, les uns égorgés par le glaive, les autres couverts de peaux de bêtes et dévorés par des chiens furieux, d'autres enfin enduits de soufre et de poix, attachés à des pieux et brûlés le soir pour éclairer les plaisirs de leur persécuteur, Néron voulut frapper le pasteur dont il venait de décimer le troupeau. Depuis neuf mois saint Pierre et saint Paul

étaient gardés dans les affreux cachots de la prison Mamertine. Ils furent tous deux condamnés à mort, et le 29 juin de l'année 66 de l'ère chrétienne, saint Paul eut la tête tranchée, à un endroit que la piété des fidèles vénère encore sur la voie d'Ostie, et saint Pierre, son père et son ami, après lui avoir donné le baiser d'adieu à une place dont la tradition a également conservé le touchant souvenir, fut conduit au jardin de Néron pour y mourir crucifié. Par humilité, l'apôtre demanda et obtint d'être attaché à la croix la tête en bas, ne se jugeant pas digne de ressembler si complètement dans sa mort à son divin Maître....

Les chrétiens élurent saint Lin pour son successeur. Et ainsi commença la série glorieuse des papes, qui ne finira qu'avec le monde.

Le corps de saint Pierre fut recueilli par les fidèles de Rome; ils le déposèrent dans une catacombe voisine, creusée dans les flancs du mont Vatican.

Là, plus encore qu'au tombeau de saint Paul, les chrétiens se donnèrent rendez-vous pour la prière, pour la célébration du Saint-Sacrifice, et pour la participation aux mystères eucharistiques.

A mesure que la foi se répandit, l'affluence au tombeau sacré augmenta. La Providence permit cependant qu'il ne fût jamais violé par les païens, et que les générations chrétiennes jouissent pleinement de cet inestimable trésor.

A la paix de l'Église, vers l'an 320, Constantin le

Grand voulut honorer la mémoire du Prince des Apôtres, et éleva à ses frais une magnifique basilique sur son tombeau. Il fit couper une partie du mont Vatican, n'osant point déranger la tombe de saint Pierre. Il fit entourer la caisse qui conservait ses ossements d'une châsse de porphyre, et sur le couvercle il posa une croix d'or, qui existe encore aujourd'hui, avec cette inscription : **A SAINT PIERRE, CONSTANTIN EMPEREUR ET HÉLÈNE IMPÉRATRICE. DIVO PETRO, CONSTANTINUS AUGUSTUS ET HELENA AUGUSTA.**

Le pavé seul de cette première basilique de Saint-Pierre subsiste encore. Il y a 360 ans, son antiquité même, qui la rendait si vénérable, fit craindre une ruine complète. On se décida à la reconstruire, et le pape d'alors éleva sur le tombeau de l'Apôtre (auquel on ne toucha point) l'immense et merveilleuse basilique que les pèlerins du monde entier visitent aujourd'hui.

Dix mille corps de saints et de martyrs reposent dans les cryptes de Saint-Pierre de Rome. Et dans les rangs de cette légion, quels noms ! quels souvenirs !... Ce sont les quinze premiers papes, tous martyrs. C'est saint Jean Chrysostome ; c'est saint Grégoire de Nazianze ; c'est saint Grégoire le Grand ; c'est saint Léon le Grand ; saint Léon II ; saint Léon III ; saint Léon IV ; saint Léon IX ; c'est sainte Pétronille, disciple de saint Pierre ; saint Processus et saint Martinien, les deux chefs de la cohorte qui gardait l'Apôtre dans la prison Mamertine, et qui, maintenant, reposent avec

leur ancien captif, devenu leur père dans la foi, dans le premier temple de l'univers. En face, de l'autre côté du tombeau, sont les apôtres *saint Simon* et *saint Jude*, compagnons de saint Pierre, et que la mort n'a point séparés de leur premier chef, etc.

Ce sont là pour un cœur chrétien les vraies beautés de la basilique de Saint-Pierre. Les touristes, les voyageurs, n'y font pas attention et ne voient que les mabres, que l'or, que les merveilles de l'architecture et de la mosaïque. Ils regardent les pierres, et nous, nous regardons les saints. Ils admirent la matière et les trésors qui passent ; nous, nous portons plus haut notre cœur, et les yeux éclairés de nos âmes entrevoient des splendeurs que la lumière de Dieu seule peut découvrir. Aussi quel sentiment, quelles émotions profondes pour un vrai catholique, lorsque s'approchant de ce tombeau vénéré, devant lequel brûlent nuit et jour cent quarante lampes, il incline son front sur ce pavé qui recouvre les cendres du premier vicaire de son Dieu ! Qu'il fait bon, là, réciter l'antique Symbole de la foi véritable, ce *Credo* composé par les saints apôtres et tant de fois récité par le même saint Pierre, qui dans les jours de son apostolat le prêcha et le fit répandre dans tout l'univers.

Lorsque le pèlerin a terminé sa prière et qu'il lève les yeux, il aperçoit soudain au-dessus du tombeau de saint Pierre, et comme formant la ceinture de la gigantesque coupole, la sentence tombée des lèvres du Fils de Dieu, écrite en immenses lettres de mosaï-

que sur un fond d'or: « **TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET C'EST A TOI QUE JE DONNERAI LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX.** » « **TU ES PETRUS, ET SUPER HANC PETRAM ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM, ET TIBI DABO CLAVES REGNI CÆLORUM.** »

Alors il se sent fier de sa foi, et il voit dans toute leur inanité ces petites sectes protestantes éparses, qui, abandonnant la chaire pastorale de Pierre, se sont séparées du bercail unique de JÉSUS.

Les quatre piliers qui soutiennent la coupole ont de telles proportions, qu'un architecte a pu, par une ingénieuse pensée, dans un autre endroit de Rome, construire une vaste chapelle et un petit monastère dans l'espace de terrain qu'un seul de ces piliers occupe. Dans chacun d'eux sont renfermées de précieuses reliques. Dans l'un d'eux repose le corps de sainte Véronique, et le voile avec lequel elle essuya la face du Seigneur pendant qu'il montait au Calvaire. Dans l'autre, on vénère le corps entier de saint Longin, soldat romain, qui après la mort du Sauveur perça son cœur sacré d'un coup de lance, et un fragment de cette lance est conservé dans une châsse qui s'ouvre le Vendredi-Saint, et qu'encadrent deux magnifiques colonnes venues du temple de Jérusalem. Dans le troisième pilier on conserve une relique insigne de la vraie croix, et dans le quatrième la tête de saint André, frère ainé de saint Pierre.

Mais que dire des sentiments de foi et de reconnaissance qui se pressent dans le cœur du chrétien, lors-

qu'aux jours des grandes cérémonies pontificales, on voit le pape, successeur de saint Pierre, dépositaire de sa puissance et héritier de ses promesses, offrir au Seigneur, sur le corps de l'Apôtre, ce sacrifice de l'Eucharistie que saint Pierre célébra lui-même dans le cénacle, au jour de la Pentecôte, et que, depuis dix-huit siècles, tous les pontifes et tous les prêtres offrirent à leur tour ! Le plus sublime spectacle qu'il soit, ce semble, donné à l'homme de contempler sur la terre, c'est le corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent et voilé dans la sainte Eucharistie, offert à l'adoration des fidèles entre les mains du Souverain Pontife sur l'autel de saint Pierre. Malheur à l'homme qui ne comprendrait point un pareil spectacle !

UNE JOURNÉE DU PAPE

En général, plus un homme est élevé en dignité, plus sa vie est pénible. Je le sais, on s'imagine tout le contraire. Mais ce n'en est pas moins vrai, et la vie est encore plus amère en haut qu'en bas. Il y a encore moins de liberté dans les palais des princes que dans les humbles demeures de l'ouvrier.

Le plus grand dignitaire de ce monde est, sans contredit, le Pape, chef suprême de la religion sur la terre, grand prêtre de DIEU, évêque et pasteur de tous les fidèles, père spirituel des monarques aussi bien que de leur sujets. Aussi n'y a-t-il pas un homme qui

mène une vie plus astreignante que le Pape, plus laborieuse, plus pénible et plus difficile. Du matin au soir, et depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier, il est, à la lettre, l'esclave de son sublime devoir et le *serviteur des serviteurs de Dieu*, ainsi que s'intitulent les souverains pontifes dans leurs bulles et leurs décrets..

Voici comment se passe une journée du Pape. Notre Saint-Père le Pape Pie IX est un beau et majestueux vieillard, à la taille élevée, au visage doux et grave, à la voix sonore et sympathique. Il habite à Rome un immense palais qu'on appelle le Vatican et qui touche à la basilique de Saint-Pierre. Les vastes salles du Vatican sont ornées avec grandeur et simplicité, les murailles sont uniformément couvertes de tentures rouges, et, sauf le trône pontifical, on n'y voit d'autres sièges que des escabeaux de bois. Après une longue enfilade de chambres dans lesquelles se tiennent, suivant leur rang, les serviteurs et les gardes d'abord, puis les différents prélatis qui composent la maison du Pape, on arrive aux appartements particuliers de Sa Sainteté.

Ces chambres sont petites et plus simples encore que les autres. La première est le cabinet de travail du Saint-Père. C'est là qu'il donne durant tout le jour ses nombreuses audiences, dont nous parlerons tout à l'heure. Le Pape est assis sur un fauteuil de bois doré et de velours rouge; devant lui est une grande table carrée, couverte de soie rouge semblable à la tenture

des murailles, et au-dessus du fauteuil est suspendu un dais de même couleur, insigne de la majesté pontificale et royale ; les tabourets pour les cardinaux et pour les princes, puis deux ou trois sièges de bois, tel est l'ameublement de ce cabinet.

Cette première pièce communique avec une seconde de même grandeur, absolument semblable, sauf qu'au fond est un lit tendu de soie rouge. C'est la chambre à coucher du Pape. Puis vient une troisième chambre, toujours meublée de même ; c'est la salle à manger. Le Saint-Père mange toujours seul, sur une table couverte d'un tapis de soie rouge comme celle de son cabinet de travail. Enfin vient la bibliothèque, qui est une grande et belle pièce, à quatre ou cinq fenêtres, et où le Pape tient habituellement le conseil de ses ministres.

Le Pape est toujours habillé de blanc. Il porte sur la tête une calotte de soie blanche, sa soutane est de drap blanc pendant l'hiver, de laine légère ou de soie blanche pendant l'été. Sa large ceinture est également en soie blanche avec des glands d'or. La chaussure à laquelle on a conservé l'ancien nom de *mule* est de couleur rouge, avec une croix d'or brodée sur le cou-de-pied. C'est cette croix que l'on baise toutes les fois que l'on s'approche de la personne sacrée du vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Quand il sort de ses appartements, le Pape met sur sa soutane un rochet de dentelles, une pèlerine rouge garnie de fourrure blanche et qu'on appelle mo-

zette, et enfin une étole brodée d'or. Il se couvre la tête d'un grand chapeau de soie rouge un peu relevé de chaque côté, et garni d'un gland d'or. L'usage de la cour pontificale ne permet pas qu'il sorte dans les rues de Rome autrement qu'en voiture; hors des portes de la ville il fait souvent de longues promenades à pied, s'arrêtant volontiers pour parler aux pauvres et aux enfants, et donnant sa sainte bénédiction à tous ceux qu'il rencontre. Dès qu'on aperçoit le Pape, on se découvre et on se met à genoux en témoignage du respect dû à son caractère de pontife suprême.

Le Saint-Père se lève de bonne heure. Après ses prières, il passe dans sa chapelle pour célébrer la sainte messe. Cette chapelle est petite et voisine de l'appartement du Pape. Le Saint-Sacrement y est toujours conservé, et Pie IX, dans sa piété envers la divine Eucharistie, veille lui-même à l'entretien des deux lampes qui brûlent perpétuellement devant le tabernacle. Le Pape Pie IX célèbre la messe lentement et saintement, souvent son auguste visage est baigné de larmes pendant qu'il tient entre ses mains sacrées le Dieu caché dont il est le vicaire. Ordinairement il dit la messe à sept heures et demie, et assiste en action de grâces, à une seconde messe célébrée par un de ses chapelains. Puis il récite à genoux, avec l'un des prélates de son entourage, une partie du bréviaire, et rentre dans ses appartements.

Le déjeuner du Pape consiste en une simple tasse de café noir. La sobriété italienne est connue, et c'est

là le premier repas de presque tous les Romains. Jusqu'à dix heures environ, le Saint-Père travaille tous les jours avec son premier ministre, qui est un cardinal, et qu'on appelle le secrétaire d'État. C'est lui qui est principalement chargé de l'administration temporelle des États de l'Église. A dix heures commencent les *audiences*, tâche laborieuse, qui serait bien pénible et bien épuisante, si là ne s'agitaient les questions les plus importantes et les plus graves intérêts de la religion et de la société. Cardinaux, évêques, princes, ambassadeurs, missionnaires, prêtres, fidèles, viennent de tous les points du monde porter aux pieds du chef de l'Église leurs requêtes, leurs hommages ou leurs besoins. Le Pape demeure assis pendant toutes ces audiences ; on se tient en sa présence à genoux, ou, s'il le permet, debout. Les cardinaux et les princes ont le privilége de s'asseoir sur le tabouret dont nous avons parlé tout à l'heure. En entrant dans le cabinet du Pape, on fait trois genuflexions : la première au seuil de la porte, la seconde à moitié chemin, et la troisième aux pieds du Pape. On baise son pied ou sa main, puis commence l'audience. Dès qu'elle est finie, le Saint-Père agite une sonnette, et une autre personne est annoncée et introduite aussitôt par un des prélats de service. Les hommes seuls sont admis de la sorte dans les appartements du Pape ; c'est une règle invariable. Quant aux dames, elles sont reçues en audience une ou deux fois par semaine, dans une grande salle faisant partie des musées publics du Vatican.

Les audiences du matin durent habituellement plus de quatre heures de suite. Quand elles sont terminées, vers deux heures et demie, le Pape passe dans sa salle à manger et prend un frugal repas. Puis il récite, encore à genoux, la suite de son bréviaire; et, après quelques instants de repos, il sort en voiture, afin de prendre un peu d'exercice. Souvent le Pape prend pour but de ses promenades quelque sanctuaire vénérable où l'on célèbre une fête, quelque hôpital, ou quelque prison. Quand il fait mauvais temps, le Saint-Père se contente de marcher pendant quelques instants dans sa bibliothèque, ou dans une des galeries couvertes du Vatican. A la chute du jour, indiquée en Italie par le son de l'*Angelus*, et, pour cette raison, appelée l'*Ave Maria*, le Pape rentre au Vatican, récite avec sa suite la Salutation angélique, et y joint le *De profundis* pour tous les fidèles du monde entier morts dans le courant du jour. Puis recommencent les audiences. On soumet au Pape les pièces à signer; on propose à son approbation souveraine et à sa décision dernière les décrets des diverses congrégations romaines qui se partagent l'examen des affaires religieuses de tout le monde catholique. Ces audiences durent ainsi jusqu'à dix ou onze heures du soir, après quoi le Saint-Père fait une légère collation, composée de quelques fruits ou de quelques légumes; il termine la récitation de son bréviaire, et va prendre quelques heures de repos si sainement et si laborieusement gagné.

Sauf de rares exceptions, telles sont les journées

du Pape. Une pareille vie, malgré les honneurs dont elle est entourée, à cause même de ces honneurs, est un continual assujettissement, un renoncement continual de soi-même. Aussi, lorsqu'un Souverain Pontife entre dans les vues de Dieu, comme le fait notre Saint Père le Pape actuel, le pieux et admirable Pie IX, sa vie est-elle pleine devant Dieu et mérite-t-elle, plus que toute autre vie, la grande récompense bienheureuse promise au serviteur fidèle.

LES PRÉTENDUS SCANDALES DE ROME

« Rome est la ville du pape; le pape est l'Antéchrist. Donc Rome doit être la ville des abominations, la Babylone de perdition, » etc., etc. Tel est le jugement que portent sur Rome une foule de protestants peu éclairés et de mauvais catholiques qui ne valent guère mieux que ces protestants. A cette calomnie, je n'opposerai qu'un seul fait, incontestable pour qui connaît Rome : c'est qu'à Rome, plus que dans aucune autre ville du monde, les protestants se font catholiques. Et notez-le bien, ces protestants sont l'élite du protestantisme. Ce sont des ministres anglicans de la haute église, des membres de l'université d'Oxford, célèbres dans leur pays par l'étendue de leur science, par l'honorabilité de leur caractère, par la sincérité de leurs convictions. Ce sont des docteurs allemands dont les laborieuses études font l'admiration des ca-

tholiques eux-mêmes ; des penseurs sérieux dont la bonne foi est à l'abri de tout soupçon. Ce sont des membres éminents des différentes églises protestantes d'Amérique, etc.

Je le demande, si le contact de Rome a la puissance d'opérer en ces esprits le changement le plus difficile et le plus important qui se puisse concevoir dans la vie d'un homme, est-il possible d'expliquer ce phénomène sans reconnaître que Rome, loin d'être *scandaleuse*, respire au contraire un je ne sais quoi de sainteté chrétienne et de vérité qui convainc, qui pénètre jusqu'à l'intime de l'âme et qui la remplit de DIEU ?

Il n'y a pas de mois, pour ne pas dire de semaine, où Rome ne soit témoin de quelque abjuration de protestants. Il y a peu d'années, un ministre américain avait fait tout exprès la traversée de l'Atlantique pour venir « évangéliser » Rome. L'occasion était belle pour lui, Pie IX venait de définir l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, on était en pleine *idolâtrie*, en pleine *mariolâtrie*. CHRIST était oublié, le pur Evangile allait enfin briller au milieu des ténèbres ! Le brave ministre choisit, sans tarder davantage, un petit emplacement pour y bâtir un temple où il prêcherait le christianisme aux Romains. Le temple s'élève..... avant qu'il fût terminé, l'Américain se faisait catholique, et le temple, achevé, devenait une charmante chapelle dédiée à la Vierge Immaculée.

Un fait à peu près semblable arriva lors de la conversion du ministre anglican Wilberforce, connu dans

toute l'Angleterre par ses lumières et ses talents. Il tint à Rome protestant et très-protestant, y prêcha contre le papisme, et, quelques semaines après, il abjurait humblement l'hérésie dans l'église des Pères jésuites.

J'ai connu moi-même plusieurs personnages de haut rang et de grand savoir à qui le séjour de Rome a procuré cette même grâce. Entre autres, un jeune ministre d'Oxford qui y était venu pour prendre sur le fait *l'erreur romaniste*. « Tel fut pris, qui croyait prendre. » Ce bon jeune homme fut tout étonné de trouver dans le haut et bas clergé romain, chez les cardinaux et les prélates aussi bien que chez les plus pauvres religieux, des vertus d'autant plus solides qu'elles étaient plus modestes ; il découvrit une foule d'ecclésiastiques de science profonde, de mœurs intactes, aux relations pleines d'aménité. Il eut avec plusieurs des conversations approfondies sur la foi, et il se fit catholique et prêtre.

Je pourrais citer mille faits semblables qui répondent, mieux que tous les raisonnements, aux bruits calomnieux que l'impiété, l'hérésie et la légèreté mondaine ne cessent de répandre contre la ville pontificale. Je ne prétends certes pas que tout soit parfait à Rome, que tous les ecclésiastiques et les religieux y soient des saints ; il faut être raisonnable et, là comme partout, faire la part de la faiblesse humaine. Mais ce que je dis et ce dont je suis assuré, pour l'avoir connu par une expérience personnelle de quatre années consé-

cutives, c'est que Rome est une ville édifiante où Dieu est bien servi, où croissent d'incomparables vertus et où le bien domine surabondamment le mal. Ce que j'affirme, c'est que le clergé romain est, dans son ensemble, un clergé exemplaire, aussi remarquable par sa piété et son zèle que par sa pauvreté et sa modestie.

Ce que j'affirme, et cela je le répète, d'après mon expérience, c'est qu'il est impossible de trouver plus d'affabilité, plus d'exquise politesse et plus d'égards que chez les cardinaux et chez les prélat s du haut clergé romain.

Rien n'est édifiant comme de pénétrer dans la vie intime de la *plupart* d'entre eux; ils donnent à la prière une large part de leur temps, travaillent avec une assiduité et une conscience incomparables; leur sobriété quotidienne est une véritable et austère mortification; leur luxe de pure étiquette couvre une vie simple et sans faste, et si, vers la fin du jour, on les voit se promener comme tout le monde et prendre un peu de repos, ne faut-il pas avouer qu'ils l'ont bien gagné?

On les accuse d'aller dans le monde. Outre que beaucoup d'entre eux consacrent au travail toutes leurs soirées, il faut dire, à la décharge des autres, que Rome étant avant tout une ville ecclésiastique au temporel comme au spirituel, les cardinaux et les prélat s y occupent un rang qui les astreint à d'indispensables devoirs de *société*. Il faut dire encore que leur tenue, dans ces soirées, est toujours irréprochable et que,

dans le monde même, ils sont ecclésiastiques. Les cardinaux sont les princes de l'Église et de Rome. Plût au ciel que tous les grands seigneurs leur ressemblassent ! Je voudrais pouvoir citer ici nombre de traits qui les feraient connaître, mais c'est un livre entier qu'il faudrait faire sur Rome.

Le peu que je viens de dire suffira, je l'espère, pour faire comprendre combien on calomnie la capitale du monde catholique. On applique au clergé tout entier les fautes isolées de quelques-uns de ses membres, on attribue à la religion et à l'Église ce qui est le propre de l'infirmité de l'homme ; on juge à la légère, on condamne avec passion ; et le public répète ce qu'il entend dire, et prend pour un fait avéré, incontestable, ce qui n'est qu'un amas de contes à dormir debout.

LES DEUX JUBILÉS

A l'ouverture du jubilé de l'année 1775, célébré dans la ville d'Osimo (près Lorette en Italie), on avait organisé une magnifique procession à laquelle assistaient tous les enfants des colléges et des séminaires. Les riches chandeliers d'argent qui accompagnaient la croix étaient portés par deux jeunes clercs du séminaire âgés d'environ quinze ans, appelés, l'un *della Genga*, l'autre *Castiglione*, tous deux de familles nobles et illustres.

Je ne sais à quel propos les deux acolytes se prirent

de querelle, et, emportés par l'ardeur de la colère, passèrent d'une manière fort peu édifiante des paroles aux coups devant toute l'assistance. Les deux champions, à défaut d'armes, avaient leurs chandeliers, et, malgré la promptitude avec laquelle on les sépara, on ne put empêcher le pauvre della Genga de recevoir un coup qui le mit hors de combat.

Cinquante ans après, au jubilé de 1825, della Genga, devenu pape sous le nom à jamais célèbre et vénérable de *Léon XII*, descendait du Vatican, entouré de toute la cour romaine, pour présider à l'ouverture du jubilé par l'antique cérémonie de la démolition de la *Porte-Sainte*. On appelle ainsi une des portes, habituellement murée, de la basilique de Saint-Pierre, et qui ne s'ouvre que pendant l'année du jubilé. Le pape, recevant des mains du cardinal grand-pénitencier un marteau d'argent, frappe d'un premier coup le mur de la porte, que l'on achève ensuite d'enlever, et donne ainsi le signal de l'ouverture de l'année sainte.

Devenu évêque et cardinal, Castiglione avait été promu à la charge de grand-pénitencier de l'Église romaine ; l'honneur de présenter au pape le marteau d'argent du Jubilé lui revenait donc de droit. En le lui remettant, Léon XII lui dit à demi-voix et avec un malin sourire : « Monsieur le cardinal, il y a cinquante ans, jour pour jour, qu'en pareille circonstance vous m'offriez d'une manière un peu moins gracieuse un autre instrument d'argent. — Je me le rappelle, très-Saint-Père, lui répondit le cardinal un peu déconcerté,

et j'espère que Votre Sainteté me l'aura pardonné depuis longtemps. »

Quatre ans plus tard, après un règne, hélas! trop court, Léon XII mourait, et le cardinal Castiglione lui succédait sous le nom de Pie VIII.

Bien étonné eût été le public témoin de la procession et de la bataille de 1775, s'il eût pu prévoir l'avenir ! Qui commence mal peut bien finir, et il ne faut jamais désespérer de rien.

LA PROPAGATION DE LA FOI

Il est peu de chrétiens qui n'aient entendu leur bon Curé en chaire demander un sou par semaine pour une belle Œuvre, la *Propagation de la Foi*. Un sou par semaine, c'est bien peu en fin de compte, vous êtes généreux et vous avez donné. Toutefois, tout le monde ne sait pas encore assez ce que c'est que la Propagation de la Foi ; il importe de le dire.

Tous les peuples ne sont pas heureusement placés comme le peuple français, car tous n'ont pas reçu du Ciel cet inappréciable don de la véritable foi. Tous les hommes répandus sur la surface du globe n'ont pas, comme les moindres villageois de notre pays, un prêtre catholique pour accueillir dans la vie leur nouveau-né et pour le baptiser, un curé pour leur apprendre à connaître Dieu et à se connaître eux-mêmes, un pas-

teur charitable pour les soulager dans leurs misères, dans leurs maladies, pour les consoler au terrible moment de la mort, et, lorsqu'ils ne sont plus, pour prier sur leur tombe et honorer leur mémoire. Sur le nombre immense d'hommes qui vivent sur la terre, plusieurs centaines de millions sont encore privés de ces bienfaits, les plus inappréciables de tous.

Or, dans les pays païens les crimes les plus étranges déshonorent l'humanité, à tel point que l'on pourrait presque se demander si ceux qui agissent ainsi sont des hommes ou des monstres à figure humaine. Ainsi, dans la Chine, ce pays si célèbre par sa civilisation, ses arts, sa richesse, chaque année des centaines de milliers d'enfants sont jetés à l'eau, dans les égouts, parmi les immondices, ou livrés en pâture aux chiens. Dans l'Afrique, dans l'Océanie, dans l'Amérique centrale, il y a des milliers de peuplades anthropophages, où le meilleur repas est celui qui consiste à manger son ennemi vaincu. Chez ces malheureux peuples, la dégradation est telle, que lorsque le père est devenu vieux et infirme, *son fils* le massacre et *le mange*, sans que personne, pas même la victime, songe à s'en étonner. Dans l'Inde, le berceau de la civilisation, à la mort de certains chefs, on immole et on brûle leurs femmes, leurs esclaves, au nombre quelquefois de plusieurs centaines. — Partout enfin où l'Évangile n'est pas prêché, pratiqué, partout où l'on n'adore pas Jésus-Christ, le sauveur et le réparateur de l'humanité, ce sont les désordres les plus affreux, la superstition la

plus absurde, l'asservissement de la femme, l'oppression des pauvres, l'immoralité la plus dégoûtante, et bien souvent la misère la plus complète!

Cependant JÉSUS-CHRIST est le Sauveur de *tous* les hommes. Dans son amour pour eux, il ne fait aucune distinction entre l'Européen et l'Asiatique, le nègre de l'Afrique et le *peau-rouge* de l'Amérique. Il veut tous les sauver, les amener à la possession de la vie éternelle, et, pour y parvenir, il a mis, dès le commencement du Christianisme, dans le cœur de ses ministres le désir d'annoncer sa parole à tout l'univers. « *Allez, leur dit-il au moment de monter au ciel, dans le monde entier, prêcher l'Évangile à toute créature,* » et à partir de ce moment la Propagation de la Foi a commencé. Chacun sait les prodigieux travaux des Apôtres; on pourrait décrire ici ceux de tous les saints qui les ont suivis depuis dix-huit siècles dans cette carrière; il suffira de dire que ce que faisaient saint Pierre, saint Paul, saint Thomas, etc., l'Église le fait encore par les missionnaires, qu'elle répand constamment *dans tout l'univers* pour prêcher l'Évangile à toute créature.

Chaque année donc il part des ports de France, d'Angleterre, d'Italie, de Belgique, d'intrépides missionnaires qui vont dans tous les pays connus, dans ceux même qui sont encore inexplorés, pour évangéliser les nations. Parmi ces missionnaires, les uns sont moissonnés, en arrivant, par la faim, par la peste, par le choléra; les autres sont en butte aux persécutions

les plus cruelles : on les jette en prison, on les bat de verges, on les déchire avec des tenailles, on les étrangle, on les brûle, on les coupe en morceaux ; ceux qui échappent à ces extrémités sont en proie à la misère la plus grande, plus dénués de tout que le plus dénué de tous les pauvres d'Europe, et cependant chaque année il se trouve des hommes riches, des hommes de talent, des hommes qui pourraient faire une belle carrière dans leur pays, qui vont combler les vides faits par les épidémies et par la main du bourreau, et qui quittent leur fortune, leurs amis, leur famille. Car avant tout ils veulent sauver leurs frères qui gémissent dans la misère, dans l'immoralité, et qui ne connaissent pas le vrai Dieu !

Voilà donc ce qu'est la *Propagation de la Foi* : c'est une œuvre généreuse ; car, pendant que les missionnaires demandent aux fidèles de France une obole par semaine et un *Ave Maria* par jour, ils prodiguent leur vie et leur sang ; c'est une œuvre française, puisque c'est la France qui a donné, il y a trente ans, le signal de cette association qui couvre aujourd'hui l'univers ; c'est une œuvre souverainement agréable à Dieu, puisqu'elle n'est que la continuation de la mission de Jésus-CHRIST sur la terre. Il n'est donc pas de chrétien qui ne doive s'y associer, aujourd'hui surtout que par une faveur récente le Souverain Pontife l'a rendue accessible aux plus pauvres en permettant d'y inscrire ceux qui ne pourraient faire que la plus minime aumône et qui remettraient chaque mois aux collecteurs

la plus légère offrande selon leurs facultés et suivant leur conscience.

L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

Une grande entreprise fut conçue, il y a quelques années, par un évêque français, Mgr de Forbin-Janson. Profondément attristé à la pensée de la multitude d'enfants qui, dans les pays idolâtres, périssent par l'infanticide, il résolut de les arracher à la mort cruelle qui les attendait, d'ouvrir le ciel par le baptême au plus grand nombre d'entre eux, et de faire des autres, par une bonne éducation, les instruments de la propagation de l'Évangile dans leur propre pays.

Cette pensée était généreuse et digne du cœur d'un évêque.

Il se trouve, en effet, des contrées où n'a point encore triomphé cet Évangile de paix et d'amour qui nous montre Jésus caressant et bénissant les petits enfants. là, au contraire, règne un profond mépris pour l'enfance ; là on l'expose, on la vend comme une vile marchandise, on la tue si elle gêne, et, à cet égard, la Chine se fait douloureusement remarquer par sa barbarie. Dans ce vaste pays, où la cruauté de l'état sauvage s'unit à l'immoralité d'une vieille civilisation, l'usage donne à tout chef de famille droit de mort sur l'enfant nouveau-né, et les pauvres, innombrables dans cet empire, ne profitent que trop de ce droit affreux pour se débarrasser de la gêne d'une famille nombreuse.

Voici sur ce sujet le témoignage d'un auteur anglais :

« Ou les sages-femmes, dit-il, étouffent les enfants dans un bassin d'eau chaude et se font payer pour cette exécution ; ou on les jette dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore longtemps avant d'expirer. Les cris qu'ils poussent alors feraient frémir partout ailleurs la nature humaine ; mais là on est accoutumé à les entendre, et on n'en frémît pas. La troisième manière de s'en défaire est de les exposer dans les rues, où il passe tous les matins, et surtout à Pékin, des tombereaux sur lesquels on charge ces enfants ainsi exposés la nuit, et on va les jeter dans une fosse, où on ne les recouvre point de terre, dans l'espérance que les mahométans en viendront retirer quelques-uns. Mais, avant que les tombereaux qui doivent les transporter à la voirie soient arrivés, très-souvent les chiens, et surtout les cochons qui remplissent les rues dans les villes de la Chine, mangent ces enfants tout vivants. Pour la seule ville de Pékin, on assure qu'en trois ans on a compté 9,702 enfants ainsi destinés à la voirie, et cela sans parler de ceux qui avaient été écrasés sous les pieds des chevaux ou des mulets, ni de ceux que les chiens avaient dévorés, ni de ceux qu'on avait étouffés au sortir du sein de leur mère, ni de ceux dont les mahométans s'étaient emparés, ni de ceux qu'on avait jetés dans les eaux, que divers auteurs évaluent à dix ou douze milliers chaque année, pour la seule ville de Pékin. »

Ces faits sont confirmés par le témoignage récent de nos missionnaires. « C'est par centaines de milliers, disent-ils, qu'on les détruit ainsi. Le gouvernement chinois ne met aucun obstacle à cette affreuse coutume. Tous nos missionnaires s'occupent à recueillir ces pauvres petites créatures. On en apporte souvent pour 6 francs, 3 francs, et même pour rien, en disant que, *si on ne les accepte pas, on les fera mourir.* »

A ces récits douloureux, qui ne sentirait ses entrailles émues?... On est saisi d'une profonde compassion pour ces pauvres enfants; on demande, on cherche les moyens de les arracher à la mort... Voilà précisément la pensée du vénérable évêque de Nancy; voilà l'œuvre de la *Sainte-Enfance*.

Dans toutes ces contrées idolâtres les plus populaires de l'Asie, la Chine et le royaume de Siam, la Cochinchine et le Tong-King, là où l'argent est rare, et où la nourriture d'un homme coûte à peine deux ou trois sous par jour, ce qui manque pour sauver un très-grand nombre d'enfants, ce n'est que l'argent, souvent même bien peu d'argent, puisque, selon le calcul des missionnaires, chacun des associés, par sa faible *cotisation*, douze sous par an, peut sauver un enfant. Comment ne trouverait-on pas une si faible somme pour un si beau résultat!

Le mode d'organisation de l'Œuvre est à peu près semblable à celui de la *Propagation de la Foi*. Les associés se partagent en séries de douze membres, pour honorer les douze années de l'*Enfance du Sauveur*. La

cotisation pour chaque membre est de cinq centimes par mois (douze sous par an). Chaque membre de l'Association récite tous les jours (ou s'il est trop jeune on voudra bien réciter pour lui) 1^o un *Ave Maria*; 2^o l'invocation suivante : *Vierge MARIE, priez pour nous et pour les pauvres petits enfants infidèles*. Et comme lien spirituel entre les enfants bienfaiteurs et ceux que l'Œuvre s'efforce de sauver, les noms de baptême à donner aux enfants infidèles sont choisis, autant que possible, parmi ceux de leurs jeunes protecteurs. Enfin les souscripteurs sont engagés, lorsqu'ils auront atteint un âge plus avancé, à s'enrôler dans l'œuvre de la *Propagation de la Foi*, qui, chaque année, envoie de si intrépides missionnaires dans tous les pays infidèles.

Quelques personnes se sont dit parfois au sujet de la *Sainte-Enfance* : « Mais pourquoi nous occuper des petits Chinois? N'avons-nous pas près de nous des enfants abandonnés et auxquels il faut avant tout pourvoir? » A cette objection, la réponse est bien simple. Oui, sans doute, avant d'aller sauver à plusieurs milliers de lieues l'enfant qui est exposé, réchauffons dans notre sein celui qu'on dépose à notre porte! C'est le premier devoir; c'est le premier cri du cœur. Mais, une fois ce devoir rempli, et grâce à Dieu, en France et dans les pays chrétiens, la charité ne fait pas défaut à cette mission, songeons que ces centaines de milliers d'enfants qui périssent chaque année dans le monde idolâtre sont nos semblables, qu'ils ont une âme comme nous, et allons les sauver! Volontiers nous dirions ici des paroles à

peu près semblables à celles de saint Vincent de Paul, lorsqu'il détermina par son éloquence la fondation du premier établissement des enfants trouvés :

« Les voici, oui, les voici, ces pauvres petits enfants dont nous vous demandons de devenir les mères ! Voyez-les, malgré la distance, étendant vers vous leurs petites mains suppliantes, vous demandant, non plus seulement la vie de ce monde, mais surtout le baptême... Ils mourront, à jamais privés de voir DIEU, si vous les abandonnez... Ils mourront par centaines de milliers, étouffés, noyés, écrasés, dévorés tout vivants par les chiens et les pourceaux !... Ils vivront, au contraire, si vous les adoptez ; ils vivront, *monuments vivants* de votre charité, grandissant comme vos enfants, et, par leurs prières, ne cessant d'attirer sur eux et sur vous des grâces nouvelles ; ou bien, mourant encore, et en grand nombre sans doute, mais couverts du sang et des mérites de JÉSUS-CHRIST, le Ciel recueillera pour vous, pour vos enfants, cette riche moisson de petits anges. Ils veilleront sur vous, sur tout ce que vous avez de plus cher, revenant se mêler à vos grands jours de fête, aux fêtes de vos enfants ; et, au dernier jour de la vie, ils vous encourageront, vous fortifieront, et viendront enfin vous introduire dans la commune patrie, et là, là même où le parfait bonheur éteint tous les désirs, ils augmenteront le vôtre de toute la félicité dont vous les verrez éternellement jouir. »

L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

Parmi les œuvres générales qui se dévouent aux intérêts sacrés de l'Église, il en est certainement peu qui soient plus urgentes que l'*Association de Saint-François de Sales*, fondée en 1857, d'après le désir formel de notre Très-Saint-Père le Pape Pie IX, qui l'appelait « *la Propagation de la Foi au dedans.* »

Son but est d'exciter, dans les pays chrétiens d'Europe et en particulier en France, le zèle des catholiques, de les unir dans une sainte ligue de prières et d'aumônes autour de leurs pasteurs, afin de fournir à ceux-ci les moyens efficaces de *conserver, préserver et défendre la foi* des fidèles.

Dans les pays mixtes où la propagande protestante, soutenue par des ressources étrangères, fait de si profonds ravages, l'*Association* a pour objet de s'opposer à cette propagande, en répandant des livres catholiques et populaires, en aidant les curés à faire prêcher des missions, en soutenant ou en développant les écoles et orphelinats catholiques.

Dans les diocèses où la propagande hérétique est nulle ou presque nulle, l'*Association de Saint-François de Sales* a pour objet de soutenir, d'encourager les pauvres curés dans une lutte plus pénible encore, la lutte contre l'indifférence religieuse et l'oubli de Dieu. Elle

tâche de former autour d'eux un noyau de chrétiens fervents, dont les bons exemples puissent entraîner les autres ; et là encore, pour dissiper l'ignorance et les préjugés, pour secouer l'apathie, pour ranimer la foi défaillante et ramener les âmes à la pratique des sacrements, elle aide le prêtre à fonder des écoles chrétiennes, à faire venir le missionnaire, à répandre dans sa paroisse de bons livres, simples et courts, à maintenir ou même à rétablir dans sa pauvre église l'exercice du culte divin ; en un mot, à conserver et à ranimer autour de lui l'esprit religieux.

Enfin, dans les bons diocèses où, grâce au ciel, la foi est encore vivante et l'Église honorée, l'*Oeuvre de Saint-François de Sales* demande aux prêtres et aux catholiques fidèles l'aumône pour leurs frères moins heureux ; elle leur demande de venir au secours de tant de nos provinces exposées à perdre la foi, et de faire, pour les populations qui sont à leur porte, dont le salut doit leur être cher au premier titre, ce qu'ils font si généreusement pour propager cette même foi dans les pays infidèles et pour sauver les pauvres petits enfants de la Chine et des Indes. Quoi de plus naturel et en même temps de plus catholique que cette solidarité fraternelle ?

Cette Oeuvre, qui se résume en deux mots : **CONSERVATION** et **DÉFENSE DE LA FOI**, s'est développée rapidement et est visiblement bénie de Dieu. En peu d'années elle a eu le bonheur d'être érigée canoniquement en plus de quatre-vingts diocèses, de recueillir et de don-

ner près de six cent mille francs, et d'assister, toujours sous la direction immédiate de chaque évêque dans son diocèse (c'est la règle fondamentale dont l'Œuvre ne s'écarte jamais), un nombre considérable de pauvres paroisses, d'écoles, d'orphelinats, d'asiles pour l'enfance, d'œuvres de zèle et de piété.

Son organisation est des plus simples, elle a été soumise au Saint-Père qui a daigné l'approuver et la bénir : un Conseil, résidant à Paris, composé d'ecclésiastiques et de laïques habitués aux bonnes œuvres, correspond dans chaque diocèse avec un ecclésiastique désigné par l'Évêque, par lequel arrivent au Conseil les demandes et les renseignements, et par lequel aussi arrivent au diocèse les réponses et les secours de la Caisse centrale.

A son tour, le Directeur diocésain se met en rapport, dans les principales paroisses et localités du diocèse, avec des chrétiens zélés, prêtres ou laïques, et ceux-ci s'efforcent de faire connaître et de répandre l'Association par tous les moyens que suggère l'amour de Notre-Seigneur ; ils recueillent les aumônes, organisent des *dizaines* (un sou par mois, douze sous par an), répandent le plus possible le bulletin mensuel qui est le Moniteur de l'Œuvre ; et concentrent une ou deux fois par an, à des époques fixées, entre les mains du Directeur diocésain, toutes les offrandes qu'ils ont eu le bonheur de recueillir. Les élèves des grands et petits séminaires, des collèges chrétiens et des pensionnats ou des communautés religieuses tâchent, non-

seulement de coopérer à l'Œuvre par leur petite cotisation personnelle, mais encore de l'établir dans leurs familles. Ordinairement, le Directeur diocésain est assisté dans sa tâche par un Comité nommé ou approuvé par l'Évêque.

L'influence immense et directe de la religion sur la société et sur les mœurs publiques, donnent à l'*Association de Saint-François de Sales* un caractère qu'il est inutile de faire ressortir, et qui la recommande puissamment aux sympathies et à la charité, non-seulement du clergé et des chrétiens fervents, mais encore de tous les cœurs élevés à qui le bonheur public n'est pas indifférent. Comme la *Propagation de la Foi*, comme la *Sainte-Enfance*, elle est exclusivement religieuse et catholique.

Les prêtres et toutes les âmes dévouées à l'Église sont instamment priés de prendre en main les intérêts de l'*Association de Saint-François de Sales*, de la constituer autour d'eux et de coopérer le plus efficacement possible au ministère principal de l'Église, qui consiste à préserver la foi de ses enfants, et à repousser avec une fidélité constante les incessantes attaques des ennemis de Jésus-CHRIST.

A Paris, l'Œuvre de Saint-François de Sales est plus importante peut-être que partout ailleurs. Outre les dangers si connus de tous, qui menacent la foi des populations ouvrières au milieu de cette immense cité, et contre lesquels le zèle des prêtres et des pieux fidèles lutte dans des conditions si difficiles, la propa-

gande protestante y est très-active, et dispose de ressources considérables.

Cette propagande, à laquelle certaines personnes refusaient de croire, commence à attirer l'attention sérieuse du clergé et des catholiques. Le nombre des écoles et des temples hérétiques se multiplie, en effet, d'une manière étrange, principalement dans les faubourgs les plus populeux. En 1856, la statistique portait à *dix-sept* le nombre de ces établissements ; c'était déjà beaucoup relativement aux treize mille protestants que constatait cette même statistique : quatre ans après, en 1860, le nombre des écoles hérétiques était déjà monté à *cinquante*. Aujourd'hui, en 1863, il dépasse *soixante-dix*. En 1860, *cinq mille cent cinquante* pauvres petits enfants fréquentaient ces écoles ; en 1863, le nombre de ces enfants doit dépasser *sept mille* ; plus des trois quarts appartiennent à des familles catholiques et n'ont pu trouver place dans nos écoles.

Les librairies protestantes se multiplient avec une égale rapidité : au lieu de deux ou trois qui existaient à Paris, il y a quelques années, il y en a maintenant une quinzaine, dont plusieurs très-considerables, semées à dessein dans tous les quartiers de Paris. C'est par centaines de mille que les sectaires répandent de tous côtés les bibles falsifiées et les pamphlets protestants.

Pour paralyser ces efforts acharnés qui réussissent, non à faire des protestants, mais à défaire nos catholi-

ques, n'est-il pas indispensable que les fidèles servants de DIEU s'unissent plus étroitement que jamais, sous la direction de l'autorité ecclésiastique, pour conserver et défendre la foi menacée ? Aux écoles protestantes il faut opposer des écoles vraiment chrétiennes, aux livres impies et anticatholiques, de bons livres populaires, capables de dissiper les préjugés, d'affermir les croyances, de ranimer l'esprit religieux, de seconder l'action du clergé.

1 C'est à quoi tend directement l'Œuvre de Saint-François de Sales, qui, dans le diocèse de Paris, se propose non pas exclusivement, mais principalement, de combattre l'action délétère des sectaires protestants. Elle a eu le bonheur d'y faire déjà un bien notable, en fondant, soutenant ou développant des écoles, dont plusieurs ont produit un vide presque immédiat dans les écoles protestantes voisines ; en distribuant près d'un million de bons livres ; en faisant prêcher dans les faubourgs des retraites populaires, etc.

C'est à ces titres qu'elle se recommande aux sympathies et à la protection de MM. les curés et de tous les vrais catholiques, riches et pauvres.

LES PETITS SAVOYARDS

Il existe à Paris environ trois cents pauvres petits ramoneurs, venus des montagnes de l'Auvergne ou de la Savoie, pour gagner leur pauvre vie, depuis l'âge de

sept ou huit ans jusqu'à quatorze ou quinze. Ce sont peut-être les êtres les plus abandonnés, les plus souffrants de la grande ville; et cependant, l'expérience le démontre chaque jour, ce ne sont ni les plus méchants ni les plus vicieux. Sous la noire enveloppe qui couvre leur visage et leur corps, il y a souvent de bonnes petites âmes, pleines de candeur et d'innocence.

Quelques jeunes gens chrétiens ont été touchés du profond abandon où ils voyaient réduits les pauvres petits ramoneurs, et, sans autres ressources que leur charité, ils se sont mis à l'œuvre pour les tirer de la double misère de l'âme et du corps.

Le succès a dépassé leurs espérances. Ils ont vu accourir à eux de toutes parts ces pauvres enfants, qui ne savaient où aller, dans leur sale costume, pour apprendre à prier le bon Dieu, pour se préparer à faire leur première communion, et aussi pour trouver de l'affection et de l'appui.

Avec un dévouement vraiment chrétien, ces jeunes hommes, aidés de deux bons prêtres de l'église de Saint-Étienne du Mont, à Paris, se sont partagé les soirées de chacun des jours de l'année. Ils consacrent *chaque jour* deux heures à instruire leurs petits protégés, à leur apprendre à connaître Dieu, à l'aimer de tout leur cœur, et à le servir fidèlement. De temps en temps ils donnent aux plus sages des récompenses, bien minimes sans doute, mais qui paraissent admirables aux ramoneurs; tant il est vrai que tout est relatif en ce monde. Quand leurs enfants sont malades, ils vont

les visiter chez eux, grimpent jusque dans leurs pauvres greniers, et remplacent ainsi le père et la mère.

Le grand jour de fête de la petite société, c'est le jour de la première communion. Ce jour-là tout le monde est bon, tout le monde est beau. Les petits ramoneurs sont ramonés à leur tour quant à l'âme et quant au corps. Semblables au divin Sauveur, qui s'abaissa avec amour jusqu'à laver les pieds à ses apôtres, ces vrais chrétiens surmontent leurs répugnances et lavent eux-mêmes, ou plutôt étrillent, peignent, brossent, etc., ces malheureux enfants qui ne se sont pas lavés ni peignés une seule fois, peut-être, depuis qu'ils ont quitté le pays. Souvent, après la toilette, ils ne les reconnaissent plus, si ce n'est au son de voix. On met de côté, pour les laver et nettoyer, les habits noirs, et on revêt chaque ramoneur d'un habillement complet de velours bleu foncé, selon la mode de Savoie : chemise blanche, bas, souliers, mouchoirs, cravate, casquette, rien n'y manque.

Le lendemain matin, maîtres et élèves, pères et enfants, tout le monde se rend à l'église de Saint-Étienne du Mont, où l'excellent curé s'associe à la fête, et entoure cette humble première communion de toutes les solennités du culte catholique. Après les ramoneurs, leurs catéchistes s'approchent à leur tour de la sainte Table, et reçoivent de Dieu même leur récompense anticipée. Après la cérémonie, on conduit les enfants chez quelque personne généreuse, ou bien dans quel-

que communauté religieuse, et là on déjeune, on joue, on passe dans une joie parfaite ce jour, le plus grand et le plus beau de la vie.

Voilà comment avec de la foi et de la charité, et presque sans aucune ressource matérielle, les chrétiens savent faire de grandes choses. Bien qu'il faille un peu d'argent pour les bonnes œuvres, ce n'est pas sur l'argent mais sur la charité qu'elles reposent.

Nous terminerons cette petite notice sur l'Œuvre charitable des petits ramoneurs, en citant un trait bien touchant arrivé à son occasion.

Dans une assemblée pieuse, où l'on traitait des intérêts de cette Œuvre, et où l'on prit la résolution de fonder une maison pour réunir, loger et nourrir les plus abandonnés, une dame, qui s'y intéressa, avait amené avec elle son petit garçon, Odon de V..., âgé de dix ou onze ans. Ce bon petit enfant fut touché de ce qu'il entendit et de ce qu'il vit, et voici la lettre qu'il écrivit au chef de l'Œuvre, en lui envoyant une aumône de 40 francs :

Paris, 28 janvier.

« Monsieur,

« Voici pour faire un lit pour vos petits ramoneurs, dans la nouvelle maison dont on nous a parlé dimanche, car je pense que vous allez faire tout ce qui sera possible pour l'avoir, et continuer à faire tant de bien à ces pauvres petits enfants.

« Étaient-ils heureux d'avoir leurs brioches, dimanche ! Ça faisait plaisir.

« Comme je n'avais pas grand'chose dans ma bourse, j'ai fait un marché avec papa ; je lui ai donné ma parole *d'honneur* de faire tout mon possible pour mériter d'ici à Pâques, toutes les semaines, la note *très-bien* à la pension où je vais, et tout de suite papa a eu la bonté de m'avancer de quoi payer un lit à un petit ramoneur. Mais, maintenant, il faut que je tienne ma parole avec honneur, et pour cela j'ai besoin de la grâce du bon Dieu, et je pense qu'il me serait bien utile que mes petits amis, les pauvres petits ramoneurs, la demandassent un peu pour moi.

« Dites-leur un peu, je vous prie, Monsieur, vous qui êtes leur bon père, de prier pour

« O. DE V.,

« Qui vous en sera bien reconnaissant. »

FÉNELON ET LE PAUVRE PIERROT

Vous connaissez sans doute le nom de *Fénelon*, ce pieux et savant archevêque de Cambrai. Voici l'histoire de son premier sermon.

Il y a deux cents ans, du temps de *Fénelon*, c'était l'usage, pour les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, de s'essayer à parler en public au moyen de certains exercices oratoires ; et dans ce but

on réunissait souvent, dans les plus grands hôtels de Paris, une brillante assemblée de seigneurs et de dames chrétiennes, en présence desquels on faisait parler les jeunes aspirants.

Fénelon avait quinze ans et portait déjà l'habit ecclésiastique. Il était pieux comme un ange, plein de grâce et de modestie, laborieux, déjà savant, et surtout très-charitable envers les pauvres. Son père, le marquis de Fénelon, choisit l'hôtel de Boufflers pour les débuts de son jeune abbé, assuré qu'il était d'un succès éclatant. En conséquence le jour fut fixé, malgré les résistances du modeste Fénelon, et la plus brillante compagnie fut invitée pour former l'auditoire.

Déjà tous les seigneurs et grandes dames de la cour de Louis XIV avaient pris place dans le grand salon préparé à cet effet, et l'on s'étonnait de ne pas voir paraître le jeune prédicateur. Son père, fort impatienté de ce retard qu'il ne comprenait pas, tâchait d'excuser l'abbé auprès de madame de Boufflers et des principaux personnages de la compagnie.

Enfin le jeune Fénelon entre dans la salle, et, le front couvert d'une modeste rougeur, il prend place devant une table préparée à cet effet. Chacun fait silence.

« Messieurs et Mesdames, dit-il, je vous demande pardon d'avoir fait attendre un aussi illustre auditoire ; mais eût-il fallu vous faire attendre une heure de plus, et le roi lui-même eût-il été présent ici, je n'eusse point hésité à le faire. En arrivant à l'hôtel de

Boufflers, j'ai aperçu dans l'angle d'une maison un pauvre petit Savoyard, couché par terre et à moitié couvert par les flocons épais de la neige qui tombe en ce moment. Douloureusement surpris de ce spectacle, je me suis arrêté et me suis approché de ce malheureux enfant. — Que fais-tu là, mon petit ami ? lui ai-je dit. — Il se mit à fondre en larmes, et, sans répondre à ma question, il a murmuré ces paroles de désespoir : « Je veux mourir. » — Mourir, mon pauvre petit ! Tu es donc bien malheureux ? tu n'as donc personne qui t'aime ? — Oh ! oui, mon bon Monsieur, je suis bien malheureux, s'écria l'enfant. Je suis perdu ! Je ne puis plus retourner chez ma mère ; je n'ai plus qu'à mourir. » — Je lui demandai son nom, son âge et les causes de son chagrin ; et voici comment il m'a raconté son histoire : « Je m'appelle Pierrot, j'ai douze ans. Je suis Savoyard, et j'ai quitté le pays et ma mère depuis bientôt cinq ans. J'ai travaillé tant que j'ai pu à ramoner les cheminées, et j'ai mis de côté ce que j'ai gagné, afin de pouvoir le plus tôt possible revenir au pays et rapporter à ma bonne mère un petit magot. J'avais économisé sou sur sou, liard sur liard, et j'avais trois cent quinze livres, cachées sous une brique dans le pauvre grenier où je couche. Le cœur tout content, je m'apprêtais à partir avec deux parents qui retournent en Savoie ; et voici que ce matin, quand j'ai levé ma brique pour prendre mon trésor et le réunir dans un sac pour l'emporter, j'ai trouvé la place vide... On m'a tout volé. Je n'ose plus

retourner au pays: On dirait que j'ai fait le mauvais sujet, et que j'ai oublié mes parents. Je n'ai donc plus qu'à mourir, car je suis trop malheureux. »

« Tel est, Messieurs et Mesdames, continua Fénelon, l'abrégé du récit que m'a fait le pauvre petit Pierrot, qui pouvait à peine parler, tant il sanglotait et tant il avait froid. Je l'ai pris dans mes bras et l'ai porté jusque chez le concierge de cet hôtel, auquel je l'ai confié. Puisque la Providence m'a fait rencontrer sur mon chemin cette occasion de faire une bonne œuvre, je n'ai pas voulu la laisser échapper; et, puisque ce petit pauvre de Jésus-CHRIST a pour asile momentané l'hôtel même où vous êtes tous réunis pour m'entendre, j'ai cru devoir vous demander de coopérer à cette bonne action, et j'ai préféré vous parler du pauvre Savoyard, plutôt que de vous adresser le discours que vous attendiez de moi. Je vous demande donc au nom de Notre-Seigneur Jésus-CHRIST, père des pauvres, consolateur des affligés, de réunir en ce moment vos aumônes en faveur de mon petit protégé, dont le sort est ainsi entre vos mains. Une pièce d'argent ou d'or est peu pour vous; mais pour ce pauvre enfant, c'est beaucoup, c'est la joie, et la vie et le bonheur. Donnez, Mesdames, Dieu lui-même vous le rendra. »

Pendant ce sermon improvisé, et d'autant plus touchant qu'il était plus simple, bien des yeux se mouillèrent de larmes que n'aurait point provoquées un autre discours. Le jeune abbé de Fénelon, tout ému lui-même, et, il faut le dire, un peu confus de sa

témérité, s'apprêtait à faire la quête en faveur du pauvre Pierrot, lorsque celui-ci, conduit par la marquise de Boufflers, qui l'avait fait querir par un de ses gens, fut introduit au milieu de la noble et brillante assemblée. La vue du pauvre enfant, dont le visage gracieux et naïf exprimait à la fois la douleur et l'ébahissement, ranima les bons sentiments que le récit de Fénelon avait excités dans tout l'auditoire. On interrogea l'enfant, et dans son patois original il raconta de nouveau les détails que nous venons de dire. Madame de Boufflers à son tour plaida sa cause avec autant d'esprit que de charité, et déclara qu'elle voulait elle-même faire la quête dans le bonnet brun du petit Savoyard.

« Je vous avertis seulement, dit-elle, avant de commencer, que je ne reçois que de l'or. »

N'en ayant point sur elle, elle détacha une de ses boucles d'oreilles qui fut son offrande. Les louis et les doubles louis tombèrent comme grêle dans le vieux bonnet, qui n'avait jamais assisté à une pareille fête. Le bon Fénelon pleurait de joie dans une chambre voisine, où il avait été cacher son émotion.

La quête fut de plus de deux mille livres. L'enfant croyait rêver et ne voulait pas croire que tout cet or fût pour lui. Quand il en fut bien convaincu, il se mit à sauter en pleurant et en riant, oubliant toutes les personnes qui l'entouraient et ne pensant plus qu'à sa mère. La marquise de Boufflers, après avoir affectueusement remercié Fénelon, au nom de toute l'assemblée, de la soirée vraiment excellente qu'il venait de leur

faire passer à tous, garda pour quelques jours le petit Savoyard dans son hôtel, où il fut soigné par ses ordres. Elle l'habilla de la tête aux pieds, lui donna de beaux cadeaux pour son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, lui paya son voyage, et, complétant la somme de 3,000 livres, elle se chargea de la faire parvenir en sûreté à la mère de l'enfant.

Tel fut le premier sermon de Fénelon. Dans la suite, quand il fut prêtre et archevêque de Cambrai, il est possible qu'il en ait fait d'aussi bons ; mais je suis bien sûr qu'il n'en a jamais fait de meilleur.

UN SOUVENIR

Dans l'année 1841, j'étais à Paris, et je faisais partie d'une Conférence de Saint-Vincent de Paul. Quelques-uns des jeunes gens qui la comptaient avaient la pieuse habitude de visiter une ou deux fois par semaine les pauvres malades des hôpitaux du quartier.

L'hôpital Necker, dans la rue de Sèvres, m'était échu en partage. Je commençais toujours mes visites par la chapelle, et j'allais demander au Seigneur de bénir l'œuvre que, pour l'amour de lui, je venais accomplir, et d'accompagner de sa bénédiction les paroles, les conseils que j'allais donner à mes malades; et, quand j'avais fini ma tournée dans les salles, je venais encore en déposer le succès aux pieds de ce bon Maître.

Je fus obligé de quitter Paris au printemps, et je me rappellerai toujours le trait touchant dont j'ai été le témoin à ma dernière visite aux malades de Necker.

La salle que je devais visiter ce jour-là était confiée aux soins d'une Sœur de Charité vieillie dans cet admirable ministère, et non moins infatigable pour soulager les souffrances de ses malades que zélée pour le salut de leurs âmes. En arrivant j'allai, selon mon habitude, prendre les ordres de cette bonne Sœur. Elle me recommanda spécialement six ou sept malades : l'un, nouvel arrivé, et encore inconnu d'elle ; l'autre, comme moribond, ayant besoin d'être fortifié et consolé ; un autre, comme ébranlé déjà, et prêt à se convertir, etc.

« Et puis, ajoute-t-elle, allez donc au n° 39 ; c'est un homme de 32 ou 33 ans, poitrinaire au dernier degré, qui sera mort dans trois jours. J'ai eu beau faire, je n'ai pu rien en tirer ; il m'a envoyée promener trois ou quatre fois, et n'a jusqu'ici reçu M. l'aumônier qu'avec des paroles grossières. Un de vos confrères de Saint-Vincent de Paul, qui l'a déjà visité plusieurs fois, n'a pas mieux réussi que nous. Il est probable qu'il vous enverra promener aussi ; mais enfin il ne faut rien épargner. Il s'agit ici de la gloire de DIEU et d'une pauvre âme à sauver.

— Eh ! mon DIEU, ma bonne Sœur, répondis-je, s'il m'envoie promener, j'irai me promener, voilà tout ; cela ne me fera pas grand mal. Dites seulement pour

ce pauvre homme un *Ave Maria* pendant que j'irai lui parler. »

Je fis ma visite; et de lit en lit j'arrivai à mon n° 39. Je fus tout saisi en le voyant. La mort était peinte sur son visage. Trois ou quatre coussins le soutenaient assis sur son lit; sa face était hâve et d'un blanc jaunâtre, et son affreuse maigreur donnait à ses yeux noirs une apparence étrange.....

Je m'approchai de son lit. Il me regarda fixement sans rien dire. Je lui demandai de ses nouvelles: « La sœur m'a appris, mon pauvre ami, que vous souffriez beaucoup, et qu'il y avait bien longtemps déjà que vous étiez malade. »

Pas de réponse; seulement le regard de mon nomme devenait de plus en plus dur, et il semblait me dire: « Je n'ai que faire de vos condoléances; donnez-moi la paix. »

Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir: « Souffrez-vous beaucoup en ce moment, pourrais-je vous soulager en quelque manière? »

Pas un mot.

« Que voulez-vous, mon pauvre ami! il faut faire de nécessité vertu, et offrir vos souffrances au bon Dieu en expiation de vos fautes; comme cela du moins elles vous seront utiles. »

Toujours même silence et même accueil. La position commençait à devenir embarrassante. L'œil du malade était de plus en plus menaçant, et je voyais le moment où il allait me dire quelque injure... La Pro-

vidence de Dieu m'envoya tout à coup une inspiration. Je me rapprochai vivement du malheureux, et je lui dis à demi-voix : « Avez-vous fait une bonne première communion ? »

Cette parole fit sur lui l'effet d'une commotion électrique. Il fit un léger mouvement ; sa figure changea d'expression, et il murmura plutôt qu'il ne dit : « Oui, monsieur.

— Eh bien ! repris-je, mon ami, n'étiez-vous pas heureux dans ce temps-là ? — Oui, monsieur, » me répondit-il d'une voix émue, et au même instant je vis deux grosses larmes couler sur ses joues. Je lui pris les mains. « Et pourquoi étiez-vous heureux alors, si non parce que vous étiez pur, chaste, aimant et craignant Dieu, en un mot bon chrétien ? Mais ce bonheur peut revenir encore, et le bon Dieu n'a pas changé ! » Il continuait à pleurer. « N'est-ce pas, ajoutai-je, que vous voulez bien vous confesser ?

— Oui, monsieur, » dit-il alors avec force ; et il s'avança vers moi pour m'embrasser. Je le fis de grand cœur, comme vous pouvez penser, et je lui donnai quelques petits conseils pour faciliter l'exécution de son bon dessein. Je le quittai ensuite, et j'annonçai à la Sœur le succès inespéré de ma visite. Je ne sais ce qui s'ensuivit ; mais ce qui m'est resté profondément gravé dans l'esprit, ou plutôt dans le cœur, c'est la force merveilleuse de la miséricorde de Dieu, qui changea en un instant, et à l'aide d'une seule parole, ce cœur si endurci !

Le seul souvenir de sa première communion suffit pour convertir et probablement pour sauver ce pauvre mourant. Heureux de l'avoir bien faite ; car, s'il eût accompli, comme tant d'autres, hélas ! avec négligence, ce grand acte de la vie chrétienne, le souvenir que je lui en rappelai n'eût fait sans doute sur son cœur qu'une impression bien insignifiante !

Ainsi le bien produit le bien, et avec Dieu rien ne demeure perdu.

Avis aux jeunes gens qui entrent dans la vie , avis aux parents qui sont chargés de veiller sur eux, et de déposer dans leurs jeunes âmes les impressions salutaires qui seront un jour peut-être la cause de leur salut!

MARTYRE DES SOLDATS PROCESSUS ET MARTINEN

GARDIENS DES SAINTS APÔTRES PIERRE ET PAUL

Un des sanctuaires les plus vénérés de Rome, un de ceux dont la vue cause au visiteur chrétien les émotions les plus saisissantes, je dirai même les plus terribles, est, sans contredit, la *prison Mamertine*, voisine du Capitole au Forum. C'est là que les deux grands apôtres de la foi, saint Pierre et saint Paul, furent enfermés pendant neuf mois par ordre du cruel Néron, empereur romain; c'est de là qu'ils partirent pour recevoir, avec la mort, la couronne des martyrs, après avoir eu le bonheur de convertir à Jésus-Christ et de baptiser leurs deux gardiens, Processus et Martinien,

et les quarante-sept soldats que le sénat avait préposés à leur garde.

Avant de raconter le drame sublime dont le souvenir est attaché à ce saint lieu, il est nécessaire de dire quelques mots du lieu lui-même.

La prison se compose de deux étages souterrains de forme circulaire, creusés dans le roc vif. Le jour n'y pénétrait jamais ; les malheureux condamnés à mort étaient descendus dans le premier caveau par un trou circulaire de trois pieds de diamètre environ, pratiqué au milieu de la voûte ; de là, ils étaient descendus avec des cordes par une ouverture semblable dans le second caveau placé au-dessous du premier. Là Jugurtha, ce terrible ennemi de Rome, fait prisonnier en Afrique, mourut de froid et de faim. Là furent jetés et massacrés Lentulus, Céthégus, et les autres complices de Catilina qui avaient voulu renverser le sénat, du temps de Cicéron.

L'étage supérieur, lors de l'emprisonnement des saints apôtres, était occupé par les gardiens et les soldats romains ; on y avait pratiqué un escalier, lequel descendait jusqu'à la prison inférieure, réservée aux apôtres eux-mêmes. Ce fut dans cette affreuse prison, privée de lumière, où l'air ne se renouvelait jamais, haute à peine de six pieds, longue et large de quinze pieds environ, que, pendant neuf mois, les deux grands saints vécurent d'une vie presque miraculeuse, enchaînés à un tronçon de colonne. On voit encore aujourd'hui, et je laisse à juger de l'impression que

cette vue inspire, cette colonne précieuse et les deux anneaux où la chaîne était attachée. On voit aussi la fontaine qui jaillit miraculeusement, à la parole de saint Pierre, du roc lui-même, sans qu'aucune ouverture, aucune fissure semble donner passage à l'eau, qui n'a, cependant, jamais cessé de jaillir du sol. Ce fut dans cette fontaine que les apôtres baptisèrent leurs gardiens et les soldats romains, qu'ils eurent la gloire et la consolation de convertir à la foi chrétienne, semblables en cela à JÉSUS-CHRIST qui, du haut de sa croix, au milieu de ses dernières souffrances et des cruelles ignominies dont l'abreuvait les Juifs, convertissait, par le seul spectacle de sa résignation et de son divin amour pour les hommes, le larron crucifié à ses côtés, et l'officier romain préposé à sa garde.

Processus et Martinien, en recevant le baptême et en embrassant le christianisme, n'ignoraient pas que leur sainte audace serait bientôt récompensée, par Néron, du dernier supplice ; par Dieu, de la palme du martyre. Les tortures affreuses infligées par le cruel tyran à des milliers de chrétiens qui avaient rougi déjà de leur sang tous les cirques de Rome, la vue des traitements subis par les deux prisonniers illustres qu'ils avaient mission de garder, et les graves avertissements qu'ils avaient reçus des apôtres eux-mêmes en recevant le baptême, ne pouvaient leur laisser de doute sur le sort qui les attendait. Mais la foi, dit l'Écriture, soulève les montagnes : elle se rit de la mort, des supplices, et leur donne un attrait qui fait courir à leur rencontre.

Lorsque le magistrat, nommé Paulin, auquel Néron avait confié la garde de Pierre et de Paul, et qui lui-même les avait confiés à Processus et à Martinien, apprit leur conversion, il les fit arrêter et amener devant lui. Ils commencèrent alors à rendre grâces à Dieu qui les appelait à l'honneur de confesser sa foi.

« Qu'êtes vous? leur demanda Paulin.

— Nous sommes chrétiens, dirent-ils, et nous confessons la foi de Jésus-Christ.

— Sacrifiez aux dieux, redevenez nos amis, et César vous comblera d'honneurs.

— Reste avec tes dieux! ou plutôt sacrifie, comme nous, au Seigneur Jésus-Christ, afin d'éviter les tourments et les flammes éternelles de l'enfer! »

Paulin, irrité dè leur sainte opiniâtreté, ordonna qu'on leur brisât la bouche et les dents à coups de pierre; mais eux, au milieu des gémissements que leur arrachait la douleur, célébraient la gloire de Dieu et disaient: « Non, nous ne sacrifierons pas à tes dieux, qui ne sont que des démons: nous sommes chrétiens; le Christ est le Fils de Dieu! »

Un trépied fut ensuite apporté, sur lequel était une petite statue de Jupiter. Paulin leur ordonna de brûler de l'encens devant l'idole, et de renier Jésus-Christ. Mais eux se mirent à rire, et crachèrent sur cette divinité de métal, en répétant: « Nous sommes chrétiens! »

Enflammé de colère, Paulin les fit attacher au chevalet, instrument choisi pour leur supplice; les bourreaux

leur disloquaient les membres avec des cordes, et les frappaient à coups de bâton. « Reniez votre Christ, leur criait le juge, et vous serez délivrés. » Au milieu du craquement de leurs os, ils répondaient : « Nous sommes chrétiens ! nous ne renierons jamais le Dieu qui a été crucifié, abreuvé de fiel, couronné d'épines, percé de clous, et qui est mort pour nous ! »

Pendant ce temps, une noble dame romaine nommée Lucine les encourageait par ces mots : « Persévérez, soldats du Christ, ne craignez pas des supplices qui vous conduiront au ciel ! »

Détachés du chevalet, ils y furent étendus une seconde fois, et leurs corps déchirés avec des verges armées de pointes de fer. On les emporta à moitié morts dans leur prison, où Lucine vint les soigner. Sur ces entrefaites, le magistrat Paulin fut frappé de mort subite. A cette nouvelle, Néron ordonna que les deux martyrs fussent immolés sur-le-champ. Tirés de leur cachot, ils furent conduits hors de Rome et décapités. Lucine recueillit leurs corps, les embauma précieusement et les ensevelit dans les catacombes.

Lorsque le temps arriva où la foi chrétienne put sortir de ses retraites mystérieuses, et quand le culte du Christ, devenu celui des empereurs romains, put s'exercer en liberté à la lumière du soleil, lorsqu'enfin la Rome des catacombes vint détrôner la Rome des Césars et planter la croix sur les ruines de leurs palais, les corps des innombrables martyrs que la piété des fidèles avait soustraits à la profanation sortirent aussi de

leur retraite souterraine, et purent recevoir les témoignages publics de la vénération des chrétiens. Parmi les temples qui s'élèverent de toutes parts, un des premiers fut, comme il était juste, consacré aux deux grands apôtres, martyrs et fondateurs de l'Église, et reçut leurs précieuses reliques.

Mais, dans la basilique de Saint-Pierre, leurs corps ne sont pas isolés. Une touchante pensée des souverains pontifes a été de réunir dans une vénération commune ceux qui avaient marché de concert au martyre. Ils ont voulu que les deux corps de Processus et de Martinien gardassent en quelque sorte ceux de Pierre et de Paul, comme ils avaient eu pour mission de veiller à leur garde pendant les derniers jours de leur vie.

Le chrétien, prosterné devant le tombeau des deux apôtres, sous le dôme de Saint-Pierre, voit à sa droite un autel qui recouvre les reliques de leurs gardiens. Saint Processus et saint Martinien sont là pour rendre témoignage à leurs maîtres et aux miracles que Dieu accomplissait par leurs mains. Les fils n'ont pas été séparés de leurs pères; les gardiens n'ont pas quitté leurs prisonniers!

LE MARTYR GÉRONIMO

Le 27 décembre 1852, des artilleurs, en démolissant le rempart du fort des Vingt-Quatre-Heures, à

Alger, remarquèrent une excavation où l'on apercevait des ossements humains. Le squelette avait conservé sa forme et sa position ; les bras étaient croisés derrière le dos, les jambes rapprochées, et une corde, qui avait servi à attacher les mains, était adhérente au mortier.

On reconnut sans peine les précieuses dépouilles d'un martyr du seizième siècle, nommé Géronimo, qu'on savait enseveli dans cet endroit, et qu'on recherchait en vain depuis de longues années. L'histoire de ce martyr est édifiante ; la voici, telle qu'elle résulte des documents les plus authentiques :

Géronimo était Arabe de naissance. Les Espagnols, alors maîtres de la ville d'Oran, le prirent tout enfant dans une razzia ; un bon prêtre l'acheta, l'instruisit dans la religion catholique, le baptisa et lui donna son nom de Géronimo.

A l'âge de huit ans, Géronimo fut repris par les Arabes, et, de gré ou de force, redévint mahométan. Mais les souvenirs de la religion chrétienne le poursuivaient toujours, et, vers l'âge de vingt-cinq ans, ne pouvant plus résister à la voix de la vérité qui le pressait de revenir à elle, il retourna à Oran, abjura de nouveau l'islamisme, épousa une chrétienne, et vécut plusieurs années dans la pratique des vertus et de la religion catholique.

Mais la Providence l'avait destiné à sceller de son sang la foi qu'il avait embrassée volontairement, et qu'il pratiquait avec une ferveur qui le plaçait d'avance au nombre des élus.

Au mois de mai 1569, Géronimo, faisant une excursion en mer avec neuf compagnons, fut surpris par des pirates arabes, qui les firent tous prisonniers et les conduisirent à Alger, où ils furent vendus comme esclaves. Alger était alors au pouvoir des Arabes, et Ali-Pacha, qui gouvernait la ville, devint le maître de Géronimo.

Il sut bientôt que son esclave était Arabe de naissance, qu'il était devenu chrétien et catholique, et il employa tout, menaces, châtiments, promesses séduisantes, pour le faire apostasier; mais Géronimo préféra sa foi à la liberté et aux richesses qu'on lui promettait; et à toutes les séductions, à toutes les menaces, il ne répondait que ces mots : Je suis chrétien.

Ali-Pacha, furieux de ce qu'il appelait son obstination, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Il faisait alors construire ce fort, qu'on appelle aujourd'hui le fort des Vingt-Quatre-Heures, et visitait souvent les travaux.

Un jour qu'il examinait les manœuvres qui foulaien la terre dans ces grandes caisses qui servent à la confection des blocs de pisé, une pensée diabolique lui survint tout à coup.

Il appelle Michel de Navarre, son maître maçon, et lui montrant une caisse toute préparée, mais qui n'avait pas encore été chargée de terre :

— Michel, lui dit-il, laisse cette caisse vide jusqu'à demain; car je veux faire du pisé avec le corps de ce

chien d'Oran, qui refuse de revenir à la religion de Mahomet.

Après ces paroles, Ali-Pacha retourna à Dar-Soulthan, que nous appelons aujourd'hui Djenina et qui était alors le palais des gouverneurs d'Alger.

La fin de la journée approchait ; Michel, après avoir préparé la caisse, assembla ses ouvriers et retourna avec eux au bagne. Il alla aussitôt trouver Géronimo, et lui apprit ce qui venait de se passer, l'exhortant à la résignation.

— Dieu soit bénî pour toutes choses ! s'écria le futur martyr ; que ces infidèles ne se flattent pas de m'effrayer par le supplice horrible qu'ils ont inventé, et de me faire renoncer par peur à la véritable religion. Tout ce que je demande au Seigneur, c'est qu'il ait pitié de mon âme et me pardonne mes péchés.

Dès ce moment, Géronimo se prépara à l'éclatant témoignage qu'il devait rendre le lendemain. Il y avait dans le bagne une chapelle, et parmi les esclaves un prêtre. Géronimo se confessa, communia, se fit donner l'extrême-onction, et passa la nuit en prières.

Le 18 septembre 1569, quatre chaouchs d'Ali-Pacha vinrent de bonne heure au bagne et demandèrent Géronimo, qui, en les entendant, sortit de la chapelle où il priait encore.

— Eh bien ! chien, juif, traître, pourquoi ne veux-tu pas redevenir musulman ? lui crièrent-ils à l'envi en l'apercevant.

Le saint esclave ne répondit pas un mot, et se remit entre leurs mains. Il arriva, au milieu d'eux, devant le fort des Vingt-Quatre-Heures, où se trouvait déjà Ali-Pacha, accompagné d'un grand nombre de Turcs, de renégats et de Maures, tous gens altérés de sang chrétien.

— Holà ! chien, lui cria Ali, ne veux-tu pas retourner à la religion musulmane ?

— Pour rien au monde, répondit Géronimo. Je suis chrétien, chrétien je resterai.

— Eh bien ! hurla le pacha exaspéré, tu vois cette caisse ; je vais t'y faire piler et enterrer vivant.

— Fais ce que tu voudras, répliqua courageusement le martyr de Dieu, je suis préparé à tout, et rien au monde ne me fera abandonner la foi de mon Seigneur Jésus-Christ.

Ali-Pacha, voyant que rien, en effet, ne pouvait vaincre cette énergique résolution, ordonna qu'on débarrassât Géronimo de ses chaînes et qu'on lui liât les pieds et les mains. En cet état, il fut saisi par les quatre chaouchs, qui le jetèrent au fond de la caisse.

On vit, en cette occasion, que, parmi ces hommes féroces, les plus cruels n'étaient pas ceux qui étaient nés dans le pays. Un Espagnol, appelé Tamango, qui s'était fait musulman sous le nom de Djafar, sauta à pieds joints dans la caisse sur Géronimo, prit un des pilons de piseur, et demanda instamment qu'on lui apportât de la terre, ce qui fut exécuté aussitôt. Ce

misérable commença alors à frapper violemment sur le pauvre martyr, qui ne poussa pas un cri, ne laissa pas échapper une plainte.

D'autres renégats, ne voulant point paraître moins bons musulmans que Tamango, saisirent des pilons à leur tour, et finirent d'étouffer Géronimo sous les couches de pisé.

La caisse était remplie jusqu'aux bords; le martyr reposait pour trois siècles dans sa glorieuse tombe. Tous ces tigres, repus par la vue de l'horrible supplice, rentrèrent joyeux à Alger, à la suite d'Ali-Pacha, qui répeta plus d'une fois en chemin : « Je n'aurais vraiment pas cru que ce chrétien recevrait la mort avec tant de courage. »

Tel est le récit de la mort du martyr Géronimo. C'est ainsi que savent mourir les chrétiens; c'est ainsi qu'ils préfèrent les supplices et la mort à la honte et au crime de l'apostasie, sachant que Dieu les récompensera dans le ciel, par des félicités infinies et éternelles, des souffrances passagères qu'ils auront supportées sur la terre pour l'amour et la gloire de son saint Nom.

DERNIERS MOMENTS ET MORT DE SAINT CHARLES BORROMÉE

I

Saint CHARLES BORROMÉE est un des plus grands hommes qui aient paru sur la terre. Né en Italie en 1538,

il appartenait à une des familles les plus célèbres et les plus puissantes du Milanais. Une tendre piété préserva son enfance des fautes qu'entraîne d'ordinaire la légèreté de cet âge; et comme la sainteté crût en lui avec les années, il passa dans l'innocence, sans avoir jamais commis une faute grave, les quarante-six années qu'il vécut en ce monde.

Appelé au service de Dieu et au ministère du saint autel, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et son oncle ayant été élevé à la dignité du souverain Pontificat, sous le nom de Pie IV, saint Charles, tout jeune encore, se trouva élevé lui-même, sans le vouloir, aux charges les plus brillantes de l'Église romaine. A vingt-trois ans, il était cardinal, et se distinguait dans les rangs du sacré Collège par sa fervente piété, son amour pour la justice, son zèle pour la sanctification des âmes, sa tendresse inépuisable pour les malheureux, sa prudence et sa force d'âme.

Nommé archevêque de Milan, il quitta Rome, malgré les instances de son oncle, et pendant les vingt-trois ans que dura son épiscopat, il se consacra tout entier au salut des âmes de son immense troupeau. Rien ne lui coûtait quand il s'agissait de faire le bien. Une fortune de plus de cinq cent mille livres de rentes passait tout entière en bonnes œuvres, en fondations utiles et chrétiennes, en aumônes. On vit une fois ce grand évêque donner en un seul jour quatre-vingt mille écus (quatre cent trente mille francs).

Nous ne pouvons ici raconter en détail son admirable

vie. Écrite par son secrétaire, témoin oculaire des faits qu'il raconte, elle a suffi pour convertir à la foi catholique un ministre protestant, entre les mains duquel le volume était tombé par hasard. Ce ministre déposa tous ses préjugés contre le clergé catholique, et suivit, en rentrant dans le sein de l'Église, le cri de sa conscience qui lui disait : une religion qui produit de pareils héros est évidemment la religion véritable. Voici en quelques paroles le récit des derniers moments et de la mort glorieuse du saint archevêque de Milan.

Quoique toute la vie de saint Charles se passât dans la prière et les bonnes œuvres, et fût pour ainsi dire une retraite continue, il n'omettait cependant point d'en faire une tous les ans ; et là, en présence de Dieu, il employait quelques jours à faire une revue sévère de sa conscience, pour prendre un nouvel esprit de zèle, de sacrifice et de piété.

L'année 1584, qui fut celle de sa mort, il fit cette retraite avec plus de ferveur encore que d'ordinaire, dans une maison religieuse devenue célèbre à cause du séjour qu'il y fit, et appelée le *Mont-Varelle*, sur le bord du lac Majeur, à vingt lieues de Milan. Dans une étroite cellule qu'il avait choisie pour sa chambre, il dormait sur des planches, couvertes seulement d'un vieux morceau de toile piquée ; encore ne reposait-il que trois ou quatre heures pendant la nuit : il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Ses austérités, déjà très-rigoureuses, étaient devenues effrayantes. Il faisait

six et huit heures d'oraison par jour, et il passait en prières une grande partie de la nuit. Le cinquième jour de sa retraite, il fit sa confession annuelle avec un cœur si brisé de douleur et un tel torrent de larmes, que son confesseur lui-même ne put s'empêcher d'en pleurer. Il s'y était préparé la nuit précédente, en demeurant huit heures en oraison à genoux, sans s'appuyer, et comme immobile et ravi en extase. Il trouva ce temps si court, qu'il crut qu'on avait avancé l'horloge. Comme un laboureur robuste redouble son travail lorsqu'il voit approcher la fin du jour, ainsi ce saint homme, considérant qu'il lui restait peu de temps, s'y adonna de toutes ses forces. On l'avait toujours vu très-uni à Dieu durant ses retraites, mais en celle-ci il parut plus que jamais abîmé en Jésus-Christ, et plus détaché des choses du monde. Lorsqu'il disait la sainte Messe, il était tellement pénétré de Dieu, et les larmes lui tombaient des yeux en telle abondance qu'il lui fallait interrompre le saint sacrifice pour les essuyer. Son visage transfiguré paraissait alors comme éclatant de lumière; écoulement sans doute de la lumière intérieure qui remplissait sa grande âme.

A la fin de cette retraite, le 24 octobre, Notre-Seigneur, écoutant les désirs de son fidèle serviteur, lui envoya un accès de fièvre, commencement de la maladie qui, dans peu de jours, devait mettre un terme à son exil en ce monde. Saint Charles, toujours dur pour lui-même, continua ses exercices de pénitence; et ce ne fut que sur l'ordre de son confesseur qu'il consentit à

adoucir un peu ses austérités, à abréger son oraison et ses veilles. Il souffrit qu'on lui fit cuire son pain dans de l'eau pure, sans sel et sans beurre, ce qui était une grande délicatesse pour lui. Il permit encore que l'on mit un peu de paille sur les planches où il couchait, et il abrégea son oraison de quelques heures. Le 28, il eut un nouvel accès qui le fit beaucoup souffrir; mais, la force et la vigueur de son esprit soutenant la faiblesse d'un corps exténué par la maladie et l'austérité de la pénitence, le saint cardinal résolut de cesser ses exercices spirituels, afin d'être à Milan pour la fête qui était proche et y dire la messe pontificalement, selon sa coutume.

Sur son chemin, se trouvaient deux ou trois villes où il voulut passer pour y terminer des fondations charitables et des réformes dont il avait jeté les fondements dans une de ses visites pastorales. Malgré la fièvre, il voyagea toute la nuit et traversa le lac Majeur. Il fit avec les bateliers et avec les personnes de sa suite la prière du soir, et il demanda à ces bonnes gens s'ils avaient soin de prier Dieu quand ils partaient. Il leur fit promettre qu'à l'avenir ils diraient toujour le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Credo* au commencement de chaque voyage. Il passa presque toute la nuit en oraison, et, étant arrivé à la petite ville de Canobbio, but de cette première partie de son voyage, il récita son office, se confessa et célébra la messe. Après son action de grâces, il prit encore une soupe de pain et d'eau pour se fortifier un peu, régla les affaires religieuses de l'endroit,

et, malgré l'excès de la fatigue, monta en chaire pour prêcher au peuple.

De Canobbio, il se rendit à Ascona, malgré le mauvais temps. Lorsqu'il y arriva, il était en proie à une fièvre ardente ; on voulut le faire reposer dans un lit, mais, par esprit de pénitence, il n'accepta que de la paille. L'accès étant passé, il crut qu'il pourrait continuer son voyage, afin d'être à Milan le jour de la Toussaint. Mais les médecins s'y opposèrent, et il passa la nuit dans ce lieu. Le lendemain, on le trouva levé de grand matin, et récitant son office à genoux. Il se prépara pour dire la sainte messe, et, après s'être confessé dans l'église, il la célébra, quoiqu'il fût si faible, qu'en faisant les génuflexions il ne pouvait se relever sans l'assistance d'un des siens. Il voulait pourtant jeûner tout ce jour, parce que c'était la veille de la Toussaint, et il prit seulement une potion amère, par ordonnance du médecin.

Il partit ensuite pour une ville appelée Arona, et passa une partie du voyage à prier et à exhorter les bateliers à vivre chrétiennement. Il leur parla de la fête de la Toussaint avec tant de ferveur, qu'il ne put retenir leurs larmes. Pendant le peu de temps qu'il demeura à Arona, il traita de graves affaires qui concernaient la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le lendemain, fête de la Toussaint, il se leva sur les deux heures après minuit, et fit son oraison jusqu'au jour ; puis, comme la veille, il récita son office, se confessa (ce qu'il faisait chaque jour), et se prépara à dire la

sainte messe à sept heures. Il s'y trouva une grande quantité de personnes qui voulaient communier à cause de la fête. Cette messe fut la dernière qu'il célébra. Un remède pris mal à propos augmenta beaucoup son mal; la fièvre devint très-violente et ne le quitta plus jusqu'à sa mort.

Le lendemain, jour des Morts, il voulut encore célébrer la sainte Messe, mais il se trouva si faible qu'il ne put le faire. Il voulut du moins aller à l'église pour l'entendre, et il se confessa et communia avec beaucoup de ferveur, récitant ensuite son office, toujours à genoux. Après avoir pris quelque nourriture, il se mit dans sa barque et arriva le soir à Milan par le Tésin.

II

Plus le moment qui devait détacher saint Charles de la terre s'approchait, plus son cœur et son esprit s'unissaient à Dieu. Il avait toujours eu une grande dévotion aux mystères de la Passion de Notre-Seigneur, et c'était l'occupation ordinaire de ses pensées. Cet attrait s'accrut en lui dans ces moments suprêmes; et comme il ne pouvait plus appliquer fortement son esprit à la méditation des douleurs de son divin Maître, il fit mettre près de lui deux tableaux où le Fils de Dieu était représenté dans son sépulcre et pendant son agonie au jardin des Oliviers. Il lui suffisait ainsi d'un regard pour se rappeler l'amour de son Sauveur et unir ses souffrances aux siennes.

C'était le 3 novembre. Les médecins, après avoir bien examiné l'état de l'auguste malade, déclarèrent qu'il était en danger. Vers deux heures, la fièvre devint encore plus violente et fut accompagnée d'un grand assoupiissement. Il fallut penser à annoncer au cardinal qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. Son confesseur s'approcha de son lit et, le cœur navré de douleur, lui dit en sanglotant que sa dernière heure était venue, et qu'il lui faudrait bientôt paraître devant son Sauveur. Sa grande âme ne fut point ébranlée de ce coup, et il répondit avec calme qu'il désirait seulement se fortifier du saint Viatique et de l'Extrême-Onction. On alla aussitôt à la cathédrale pour chercher le Saint-Sacrement, et l'on fit sonner toutes les cloches de Milan pour avertir les fidèles de l'extrême où se trouvait leur évêque bien-aimé. Pendant ce temps, sa famille, ses amis et ses serviteurs arrivaient avec un nombre considérable d'ecclésiastiques pour recevoir une dernière fois la bénédiction de ce bon pasteur. Il voulut lever la main pour la leur donner, mais il fallut qu'on lui aidât à faire le signe de la croix, tant sa faiblesse était grande. Lorsque le Saint-Sacrement entra dans sa chambre, il recueillit tout ce qui lui restait de forces pour recevoir plus dignement son Sauveur. On le revêtit de ses habits sacrés : par respect, il voulait sortir de son lit et communier à genoux; mais il se trouva trop faible pour cela. Pendant qu'on lui donnait l'Extrême-Onction, on remarqua qu'il faisait tous ses efforts pour répondre au

prêtre. Incontinent après, il entra dans l'agonie.

Ses chapelains, se souvenant de lui avoir entendu dire plusieurs fois qu'il désirait mourir dans la cendre et le cilice, comme saint Ambroise, son glorieux prédecesseur, le revêtirent, deux heures avant sa mort, d'un cilice couvert de cendre bénite. La chambre était pleine d'ecclésiastiques, les uns faisant les prières de la recommandation de l'âme, les autres lisant la Passion, tous obligés par leurs larmes d'interrompre à tout moment leurs prières. Le Père Adorns, confesseur de saint Charles, était auprès de lui, le crucifix à la main, suggérant de temps à autre au moribond quelques paroles courtes et affectueuses. Quand on le vit privé de connaissance, les pleurs, les cris et les gémissements éclatèrent de toutes parts. L'on ne peut imaginer un plus triste et plus pitoyable spectacle : ce grand cardinal, aux prises avec la mort, étendu sur son lit, les yeux élevés au ciel, sans sentiment et sans connaissance, revêtu d'un cilice et couvert de cendre!...

Après être demeuré, depuis cinq heures du soir jusqu'à huit, dans une agonie paisible, le serviteur de Dieu, les yeux toujours arrêtés sur l'image du Sauveur, qu'il avait fait placer devant son lit, et le visage beau et radieux, rendit son âme bienheureuse pour aller recevoir dans le Ciel la récompense des immenses travaux qu'il avait soufferts pour son divin Maître.

Ses serviteurs ne pouvaient se lasser de baiser son corps et de le laver de leurs larmes. On remarquait sur ses épaules de grandes meurtrissures causées par ses

disciplines. Sa chair était dure à cause du cilice qu'il portait toujours, et son corps si maigre et si épuisé, qu'il n'avait que la peau collée sur les os. On le revêtit de ses habits blancs pontificaux, et on l'exposa, suivant l'usage, dans la cathédrale de Milan. Pendant les trois jours que le saint corps fut exposé, il y eut un concours si prodigieux de peuple que les rues et les places publiques ne pouvaient le contenir, et que les abords du palais archiépiscopal semblaient le flux et le reflux d'une mer agitée. Les pauvres surtout, les veuves et les orphelins se désolaient d'avoir perdu leur père. Le visage de saint Charles conserva pendant tout ce temps une expression de joie et de bénédiction qui parut un signe manifeste de sa sainteté, et qui augmenta encore la douleur des Milanais.

On l'enterra, selon ses ordres, dans son église cathédrale, au bas des degrés qui montaient au chœur, dans l'endroit le plus foulé aux pieds.

De nombreux et éclatants miracles valurent à ce tombeau vénérable une dévotion si universelle, que le Saint-Siège apostolique fut comme obligé d'ouvrir presque aussitôt les informations de la béatification et de la canonisation du cardinal Borromée, lequel fut, en effet, déclaré *saint*, et proposé aux pasteurs et aux fidèles comme un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales.

LETTRE D'UN FORÇAT

Durant les sanglantes et lugubres journées de juin 1848, un horrible assassinat fut commis par les insurgés sur la personne du courageux et excellent général de Bréa, qu'ils avaient fait prisonnier par trahison. Lorsque la guerre civile fut apaisée, la justice poursuivit les coupables, et parmi un grand nombre d'accusés traduits devant les conseils de guerre, cinq furent condamnés à mort comme coupables de ce meurtre.

En mars 1849 deux d'entre eux furent exécutés, et la peine des trois autres fut commuée en travaux forcés à perpétuité. Parmi ces derniers, le plus intelligent et le plus distingué d'esprit était un jeune commis de librairie, nommé André C..., âgé seulement de vingt-trois ans. Durant sa captivité, il s'était converti à Dieu de tout son cœur ; mais les infâmes influences du bagne de Rochefort, où il fut transporté après l'exécution de ses deux camarades, altérèrent bientôt la pureté reconquise de son âme et le rejetèrent dans l'abîme du mal.

En 1852, transféré à Cayenne, où il est mort depuis, il échappa en partie à l'atmosphère abominable au milieu de laquelle il vivait, et revint enfin, après une cruelle expérience, à des sentiments plus dignes d'un homme et d'un chrétien. Il m'a écrit une lettre si tou-

chante, si admirable de foi, de résignation, de vraie piété, que je crois rendre un vrai service au lecteur en la mettant sous ses yeux. Sa lecture a suffi pour changer le cœur d'un jeune homme fort peu chrétien, qui la lut par hasard à son père, non moins indifférent que lui; ils ne purent ni l'un ni l'autre retenir leurs larmes, et prirent aussitôt la généreuse résolution de pratiquer une foi qui sait régénérer les hommes d'une manière aussi divine. Ils allèrent tous deux confesser leurs péchés, et tout donne lieu de croire qu'ils resteront fidèles à un aussi beau commencement.

Voici cette lettre, écrite de Cayenne, en juin 1856.

Cayenne, le 15 juin 1856.

« Très-cher Père,

« Je profite de la complaisance des Pères Jésuites pour vous adresser cette lettre, et sans crainte de vous importuner, je vais remplir autant que possible ces quatre grandes pages.

« Depuis cinq mois je suis au chef-lieu de la colonie, à Cayenne, à peu près complètement libre; je travaille dans un bureau toute la journée; j'ai une chambre pour moi seul; je ne gagne absolument rien; je vis comme je peux, pas très-bien; mais, pour ceci, à la grâce de Dieu.

« Au bagne et sur les pénitenciers, c'est-à-dire pendant sept ans, j'ai négligé mes devoirs religieux, et j'ai vécu comme vivent ceux qui n'ont pas la foi, et qui

cherchent par des sophismes mondains, prétendus moraux, à remplacer la pratique des devoirs religieux par cette morale de convention, si indulgente pour le vice et qui trouve même des excuses pour toutes les turpitudes.

« Pendant ces sept années, j'ai bu mes iniquités comme de l'eau, et je n'ai cessé d'offenser le bon Dieu par une vie coupable et déréglée sous tous les rapports.

« Le Seigneur, dans sa miséricordieuse bonté, a bien voulu attacher continuellement à mes fautes le remords et la honte, et sans cesse ma conscience inquiète m'avertissait qu'un châtiment éternel serait la récompense d'une vie aussi coupable. Le bon Dieu soit béni mille fois de sa grande miséricorde envers moi! car combien d'autres qui, comme moi, pèchent continuellement, n'ont pas eu ces salutaires avertissements !

« Sans que je l'aie sollicité, sans qu'aucune protection mondaine y ait été pour rien, j'ai tout à coup été l'objet d'une faveur qui, en me retirant de cette masse ignoble de transportés, ne me laissait aucun prétexte pour continuer ma vie coupable. Dieu m'attendait là. Gloire à lui seul !

« Je puis le dire sincèrement, mon très-cher Père, si j'ai conservé la foi en menant une pareille vie, j'attribue ce miracle de bonté à la protection de la sainte Vierge, et aussi aux excellentes lettres que vous m'avez écrivites plusieurs fois et que je relisais souvent, même dans mes plus grands égarements.

« Depuis Pâques de cette année, j'ai eu le bonheur de m'approcher plusieurs fois de la sainte Table. Ah ! comme je désirais ardemment mener une vie assez pure pour pouvoir m'approcher chaque jour du divin banquet ! Mais hélas ! je suis toujours un grand pécheur, et mes péchés, pour être moins grossiers qu'autrefois, n'en sont pas moins nombreux. Si j'étais plus soumis à la sainte volonté de Dieu, je pourrais acquérir encore quelque mérite dans ma position présente, car les croix ne me font, Dieu merci ! point faute ! Mais non..... comme si je ne devais pas remercier le bon Dieu d'avoir bien voulu me frapper en cette vie, afin d'expier mes péchés.

« Chaque fois que je m'approche de la sainte Table, je ne manque pas de faire mémoire de vous et de prier le bon Dieu de bénir et de faire fructifier vos efforts et vos travaux pour l'exaltation de la sainte Église. Je n'oublie jamais de conjurer le Seigneur de veiller sur son Épouse bien-aimée. Matin et soir je récite un *Souvenez-vous* à votre intention, et j'espère fermement que la bonne Mère m'entend, car je ne lui demande pas des faveurs temporelles pour vous, mon très-cher Père, mais bien de vous donner toujours le courage de défendre la vérité, comme dans les *Réponses*, où j'ai cru me trouver désigné à un certain passage. Il est question d'un condamné pour crime horrible, qui se trouve honteux d'être enchaîné avec un voleur. Ce passage, que j'ai pris pour moi, m'a toujours fait beaucoup de peine ; mais mon Dieu, mon bon Père, je vous

ai bien autrement contristé ; et puis, je me suis peut-être trompé.

« Maintenant, permettez, très-cher Père, que je lève un doute qui peut-être se présentera à votre esprit : ma conversion peut-elle m'être utile humainement parlant ? Non..... La pratique des devoirs religieux par un transporté semble un acte d'hypocrisie.....

« Au milieu de tout cela, le chrétien éprouve un certain orgueil à servir son bon Maître ; et pour mon compte, je remercie Notre-Seigneur, qui a voulu, malgré mon indignité, me trouver digne d'entendre sa voix et d'essayer de le servir dans un lieu où ce n'est pas lui qui règne. Je le remercie surtout de ce que ce malheureux état de choses ne permet pas qu'aucune faveur temporelle soit la récompense d'une vie chrétienne, mais bien plutôt l'occasion de petites persécutions sourdes et malignes. Que le saint nom de Dieu soit bénî !

« Vous me demandiez, très-cher Père, dans votre lettre datée de Rome, quels étaient les secours religieux de la Guyane.

« Les RR. PP. Jésuites sont chargés des pénitenciers. Ils sont, ces bons Pères, continuellement au chevet des malades, et je ne pense pas que leurs détracteurs soient disposés à venir les remplacer, pour les empêcher d'extorquer les successions des transportés ; en tout cas, si l'envie leur en prend, on peut les avertir que ces successions se composent de fièvres jaunes, pernicieuses et typhoïdes.

« Le Seigneur frappe plus cruellement ses amis dans cette vie que ses ennemis. La vie des religieux de la Compagnie de Jésus à la Guyane en est une preuve: ils sont très-peu nombreux, et tout dernièrement, en quinze jours, deux sont morts, le R. P. Stumpf, supérieur, et le R. P. Dabadie, que vous avez peut-être connu, car il était de Paris; depuis leur arrivée à la Guyane, ils ont perdu sept ou huit Pères, je crois.

« Le clergé colonial est composé de prêtres séculiers et de religieux des Saints-Cœurs de Jésus et MARIE. Ce clergé est dirigé par un préfet apostolique.

« Les enfants du saint et bon Libermann sont de bons et excellents religieux, avec lesquels je suis très-bien. Ils ont une bonne bibliothèque que je dévore le plus possible. Leur charité et leur zèle pour les malheureux noirs ne sont pas toujours couronnés de succès, car les blancs sont là.... et puis les noirs sont de grands enfants. Néanmoins, le Seigneur a là, comme partout, ses élus. Il y a parmi ces jeunes gens des âmes d'élite, dont la foi simple et candide fait pleurer de joie les chrétiens.

« Dans nos livres de prières, il est souvent écrit : le sceau du chrétien, le signe du chrétien, la figure du chrétien. Je vous assure, mon cher Père, que ces expressions sont loin d'être des métaphores. Tous ces pauvres noirs sont laids à faire peur; mais, malgré leur laideur, on distingue facilement ceux qui sont pieux de ceux qui ne le sont pas; la figure des pre-

miers est douce, bienveillante et bonne; quand ils communient, ils sont pour ainsi dire transfigurés; alors, je vous assure que je les trouve beaux. En général, le noir n'est point encore philosophe; il pratique ou il ne pratique pas, mais il a la foi, et sans les blancs, ils pratiqueraient tous.

« Dans la Vie du bon P. Libermann, par Dom Pitra, j'ai remarqué la gravure qui représente le juste après sa mort, et au bas j'ai lu : G. de S.... prêtre; cette gravure m'a fait du bien, et je crois que si je n'avais pas été converti, elle eût contribué à me faire détester mes péchés.

« Avant de terminer, j'ai deux grâces à solliciter de votre charité, très-cher Père: la première, c'est que je voudrais bien posséder une médaille de l'Immaculée Conception, un petit CHRIST, ainsi qu'un chapelet bénit par Sa Sainteté.

« La seconde grâce que j'ai à solliciter de votre charité, mon cher Père, c'est de faire prier un peu pour moi après ma mort. Je m'arrangerai de manière que vous en soyez instruit. — Je n'aurai personne pour me rendre ce service, et pourtant, en considération de mes nombreux péchés, je puis bien dire comme Bayard: Que mille ans de jeûne au pain et à l'eau dans le désert ne les expieraient pas.

« Si je vous fais cette demande, monseigneur et cher Père, c'est que je ne verrai pas toujours mourir les autres, et que mon tour viendra aussi. Du reste, la mort ne m'effraye pas; non pas que je croie être saint

par mes propres mérites, mais bien seulement par la grande miséricorde de Dieu.

« Pour les petits objets que je vous ai demandés, veuillez les remettre aux RR. PP. Jésuites de Paris, qui trouveront bien moyen de les faire passer par un convoi à la Guyane. Quant à une réponse, je n'en demande pas. Vous savez, cher Père, que ce sera du bonheur pour moi, quand vous jugerez à propos de m'adresser un petit mot.

« Je m'arrête, car je vois que j'ai été beaucoup trop long; mais il y a si longtemps que je n'ai causé avec vous, que j'ai voulu rattraper le temps perdu.

« Je suis, très-cher Père, avec le plus profond respect, votre très-humble et très respectueux fils en NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

« ANDRÉ C. »

**ADMIRABLE MARTYRE
DU VÉNÉRABLE AUGUSTE CHAPDELAINE ET DE DEUX
AUTRES CHRÉTIENS DE CHINE**

Martyr veut dire *témoin*. Le témoignage du sang, c'est-à-dire de l'extrême dévouement, n'a jamais manqué à la religion véritable, et de nos jours, comme aux premiers siècles de l'Église, les disciples du Christ savent mourir pour leur divin Maître.

Un prêtre missionnaire, Auguste Chapdelaine, a reçu en Chine, le 29 février 1856, la palme glorieuse du martyre, et a joint son nom au catalogue si long déjà

des héros de la foi et de l'amour de JÉSUS-CHRIST. Né en France, à la Rochelle, en 1814, Auguste Chapdelaine s'était consacré à Dieu dans l'état ecclésiastique, et depuis trois ans seulement il avait commencé, au milieu des provinces idolâtres de la Chine, la vie apostolique du missionnaire. Dieu avait bénî d'une manière sensible ses premiers efforts, et la chrétienté naissante qu'il dirigeait donnait les plus belles espérances, lorsque la vengeance aveugle d'une femme vint tout détruire. Une chinoise, païenne encore, épouse d'un chrétien nouvellement converti, ayant eu avec son mari une querelle de ménage, alla dans son dépit le dénoncer au *mandarin* (magistrat chargé de la justice criminelle) et dénoncer avec lui tout ce qu'elle savait de la mission chrétienne en ce pays-là.

Le mandarin, ennemi furieux des chrétiens, envoya une troupe de satellites pour arrêter le missionnaire européen et vingt ou vingt-cinq chrétiens dont les noms lui avaient été principalement signalés. Le vénérable Chapdelaine, averti du danger, s'était caché avec un pieux néophyte, nommé Laurent Pé-Mou, dans une maison qu'il croyait sûre. Après d'affreux traitements, qui à eux seuls constituaient déjà un véritable martyre, tous les chrétiens accusés et quelques autres encore furent chargés de chaînes, amenés au mandarin et jetés en prison. Parmi eux se distinguait surtout une jeune veuve chrétienne, nommée Agnès, qui, née dans le christianisme, avait beaucoup contribué par

la générosité de son zèle à la conversion d'un grand nombre de femmes chinoises idolâtres.

Le missionnaire était toujours caché. Cinq ou six femmes, sœurs ou épouses de quelques-uns des chrétiens arrêtés, vinrent le trouver pour lui demander ce qu'elles devaient faire, et s'il leur était opportun d'aller réclamer leurs maris ou leurs frères au tribunal. Le missionnaire le leur conseilla ; mais comme elles n'osaient le faire, le courageux Laurent Pé-Mou, le cher néophyte et compagnon du prêtre de JÉSUS-CHRIST, se mit à leur tête et, bravant tous les dangers, se présenta devant le mandarin. Celui-ci, ayant appris que Laurent était chrétien, ainsi que les femmes qui l'accompagnaient, ne voulut pas même écouter sa demande et les fit tous charger de fers.

Durant ce temps on avait découvert l'asile du missionnaire ; on fit cerner sa maison ; le chef des gardes entra dans sa chambre, où il le trouva prosterné dans la prière et se préparant au sacrifice, comme le Sauveur au Jardin des Olives. Les satellites s'emparent du saint prêtre, l'enchaînent avec deux autres chrétiens qui se trouvaient dans la maison ; puis ils les conduisent tous trois au tribunal du mandarin ; en sorte que le 25 février au soir nos dignes confesseurs, au nombre de vingt-quatre ou vingt-cinq, étaient tous réunis pour rendre hommage à la sainteté de leur foi. Quel spectacle ! Qu'il dut être beau pour la cour céleste et touchant pour ces pauvres néophytes qui, dès leur entrée dans le christianisme, partageaient si volontiers

les opprobes de la vie du Sauveur. C'est alors qu'ils purent comprendre la signification d'un signe miraculeux que le ciel leur avait donné, sans doute pour fortifier leur courage. Le jour même où l'arrestation eut lieu, à Yao-chan, on aperçut au-dessus de ce village une couronne éclatante avec une croix au milieu, laquelle fut vue des idolâtres aussi bien que des fidèles. Les païens en tirèrent mauvais augure pour les accusateurs ; les chrétiens, au contraire, sans se prononcer alors, purent comprendre plus tard que la couronne leur viendrait par la croix, et ils se soumirent humblement à tout ce que le ciel daignerait décider de leur sort. Dès leur arrivée en prison on les chargea de fers, on fit gémir leurs membres sous les coups redoublés du rotin, et on les soumit à un premier interrogatoire dont nous n'avons que quelques fragments, recueillis par des témoins oculaires. Aux chaînes on ajouta la cangue, qu'ils eurent le bonheur de porter toute la nuit pour le nom de JÉSUS-CHRIST.

Le lendemain 26, Laurent Pé-Mou parut le premier à la barre du tribunal. Celui qui s'était offert avec tant de spontanéité à suivre le missionnaire dans ses tribulations eut la gloire, le premier, de confesser JÉSUS-CHRIST avec le courage et la fermeté qu'une foi vive inspirait à son âme. Le mandarin, s'adressant à lui, essaya dès le début de l'effrayer par des menaces terribles.

« Pourquoi, lui dit-il, pratiques-tu la religion du Seigneur du ciel, qui est une religion perverse, et qui porte le peuple à la révolte ?

— Non, répondit le généreux néophyte, la religion du Seigneur du ciel n'a rien de ce que vous lui reprochez. Ce qu'elle nous enseigne, c'est de fuir le mal, de pratiquer le bien et de sauver nos âmes.

— Pourquoi suis-tu le maître *Ma* (nom chinois de M. Chapdelaine) ?

— Je le suis, parce qu'il nous apprend à connaître le vrai Dieu et à pratiquer sa sainte religion.

— Veux-tu le suivre encore ?

— Je ne l'abandonnerai jamais !

— Si tu ne le quittes, et si tu ne renonces pas à ta religion, je te ferai couper la tête.

— Le mandarin peut me trancher la tête, non-seulement la mienne, mais encore celle de ma femme et de mes enfants ; mais renoncer à ma religion, à la religion du Seigneur du ciel, cesser de lui adresser mes prières, oh ! non ; jamais je ne me rendrai coupable d'une si noire trahison ! Mandarin, coupez-moi la tête, si vous voulez, je n'apostasierai jamais ! »

Le mandarin, irrité, fit décharger sur lui force coups de rotin ; puis, voyant que Laurent persistait dans sa résolution : « Eh bien ! lui dit-il en colère, tu veux avoir la tête tranchée, tu l'auras. » Et appelant un de ses farouches satellites, il le fit décapiter !!!

On n'a pas encore pu découvrir ce que sont devenus les précieux restes de ce glorieux martyr de JÉSUS-CHRIST. Quelques-uns disent qu'ils ont été inhumés ; d'autres, au contraire, en plus grand nombre, assurent qu'ils ont été jetés à la voirie. Mais qu'importe !

Dieu saura bien les retrouver un jour, et environner de la gloire qu'ils méritent ces membres qui ont si généreusement souffert pour lui. Il n'y avait que cinq jours que ce digne athlète de la foi avait été régénéré dans les eaux sacrées du baptême ; il avait reçu alors le nom du saint Martyr Laurent, dont il devait si bien imiter la constance. Comme son saint patron ne voulut jamais se séparer de saint Sixte marchant au supplice, de même Laurent Pé-Mou n'a jamais voulu se séparer de son cher maître Ma. Comme lui, il resta inébranlable devant la fureur des tyrans ! comme lui aussi, son âme purifiée et embellie par le sang qu'il a si noblement répandu, est allée se réunir à la troupe glorieuse des martyrs, pour partager leur gloire dans les splendeurs de l'éternité !

Après l'exécution de Laurent Pé-Mou, vint celle de la jeune Agnès. Mais avant de rapporter le triomphe de cette jeune héroïne, disons quelques mots sur ses premières apnées.

Née en 1833, dans la province du Kouei-Tcheou, d'un vieux et pauvre médecin chrétien, Agnès Tsaou-Kong se fit remarquer, dès ses plus tendres années, par son goût pour la piété et la pratique constante de la vertu. Devenue orpheline à l'âge de quinze ans, et par là privée de tout secours, elle fut recueillie par la charité des missionnaires de la province, qui l'envoyèrent à l'école, où elle fit des progrès remarquables dans la lecture et l'écriture des livres chinois. L'année suivante, elle fut mariée à un chrétien qui, trois ou

quatre ans après, mourut et laissa la jeune Agnès pauvre, sans aucun appui, mais toujours fervente et résignée à la sainte volonté de Dieu. Sur ces entrefaites, la province du Quang-Si s'ouvrant à la foi, et le nombre des néophytes s'accroissant rapidement, à la prière de M. Chapdelaine, on lui envoya cette jeune femme pour instruire dans la religion chrétienne les personnes de son sexe. Agnès s'acquitta parfaitement de la charge qui lui était confiée. D'une vertu à toute épreuve, douce, modeste, toujours contente de son sort, soit qu'elle fût bien ou mal, elle ne songeait qu'à gagner des âmes à Dieu et à les diriger dans les voies du salut. Ainsi se préparait-elle, par la pratique des devoirs propres à sa position, à entrer dans la lice des héroïnes de la foi, et à combattre les glorieux combats du Seigneur.

Saisie le 24 février, sans doute parce qu'elle se distingua des autres par son courage, elle fut enchaînée et conduite devant le juge, qui essaya par mille moyens d'ébranler sa constance ; mais Agnès se montra toujours invincible dans sa foi. Ni les promesses, ni les menaces, ni les malédictions dont le brutal mandarin la chargeait, ni la vue des supplices qu'il était allé à ses regards, ne purent ébranler sa résolution d'être toute à Dieu et de lui rester fidèle jusqu'au dernier moment de sa vie. Parmi les diverses interrogations que lui adressa le mandarin, on a surtout remarqué celles-ci, qui montrent tout le calme et la simplicité de son âme.

« — D'où es-tu ?

— Du Kouei-Tcheou, de Hyn-y-Fou.

— Qui t'a enseigné la religion chrétienne?

— Ce sont mes parents, qui ont toujours été chrétiens. Ensuite, on m'a envoyée à l'école, où j'ai un peu appris à lire.

— Qu'es-tu venue faire ici?

— Il y a deux ans, un grand nombre de personnes ayant embrassé la religion chrétienne dans ce pays, je suis venue pour enseigner aux femmes et aux filles à prier et à servir DIEU!

— Pourquoi leur apprends-tu à voler comme les oiseaux?

— Je ne leur enseigne pas à voler, mais à prier. Le mandarin voit bien que c'est là une calomnie inventée contre nous.

— Pourquoi les instruis-tu pendant la nuit, et non pendant le jour?

— C'est que le jour elles travaillent soit aux champs, soit au métier, et que le soir elles sont libres.

— Dis-moi, ajouta-t-il, sans même chercher à cacher sa véhémence, dis-moi, combien maître Ma a-t-il d'argent?

— Je n'en sais rien.

Il lui fait encore d'autres questions, et finit par lui dire : — Si tu ne renonces point à la religion de ton maître Ma, je te ferai mourir.

— Faites-moi mourir, si vous voulez, mais jamais je ne renoncerai à la religion du maître Ma, qui est la religion du Seigneur du ciel.

INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

— Comment veux-tu que je te fasse mourir?

— Du même supplice que mon maître Ma.

En effet, le mandarin consentit à son choix, et lui fit aussitôt préparer une cage semblable à celle du missionnaire, dont nous verrons la description tout à l'heure. Elle y entra le 28 février, en même temps que M. Chapdelaine. Placés à peu de distance l'un de l'autre, ils pouvaient se voir, mais non se parler : circonstance touchante pour ces deux martyrs de Jésus-Christ, qui, voués à la même œuvre, se voyaient éprouvés par les mêmes tourments, et avaient l'espoir d'aller ensemble en recevoir la récompense. Après avoir passé quatre jours au milieu de cette cruelle torture, cette sainte et illustre héroïne, consumée par la faim, la soif, toute mutilée et brisée, remit son âme entre les mains de son Créateur, et alla recevoir des mains de Jésus-Christ la brillante couronne des martyrs. Il est assez probable que son corps a été enseveli, mais on n'a pas encore pu découvrir le lieu où il repose. Espérons qu'un jour Dieu permettra qu'il soit rendu à la vénération des fidèles!

Enfin, après avoir contemplé de ses propres yeux les combats de ses généreux néophytes, il était juste que le prêtre de Jésus-Christ, l'apôtre de la foi, parût à son tour sur la scène, et fit voir le courage dont la grâce divine remplissait son âme. Interrogé d'abord sur sa religion, le vénérable Chapdelaine répondit comme il devait à ces questions préliminaires; ensuite le mandarin lui faisant plusieurs questions imperti-

nentes, telles que celles-ci : Combien as-tu d'argent ? Pourquoi enseignes-tu à tes sectaires à voler ? — le missionnaire, soit qu'il ne comprit pas clairement le mandarin, comme quelques-uns l'ont pensé, ou plutôt voulant imiter Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST devant Hérode, se taisait et ne répondait rien à ses invectives. Le juge irrité lui fit administrer cent coups sur la joue avec la semelle meurtrière de cuir, dont un seul coup suffit pour mettre la mâchoire en sang ; en sorte que ces cent coups, administrés avec toute la force que peuvent donner le fanatisme et la vengeance, durent, à la lettre, faire sauter les dents et briser la mâchoire du glorieux martyr. Ainsi mis hors d'état de parler et de répondre, on le fit coucher sur le ventre, et on lui déchargea encore trois cents coups de rotin sur le dos. Pendant ces horribles tortures, il ne lui arriva pas de pousser un soupir ou de proférer la moindre plainte, au point que le mandarin et les assistants en étaient dans l'admiration et la stupeur. Car, selon l'usage des patients en Chine, lorsqu'on les frappe par ordre de l'autorité, ils doivent pousser de longs gémissements et supplier le grand mandarin de leur faire grâce ; mais, pour notre digne confesseur, uni de cœur et d'âme à Notre-Seigneur souffrant, il put endurer tout ce que la torture a de plus cruel, sans que sa bouche décelât la douleur dont il était accablé. Le mandarin, attribuant un silence si extraordinaire à quelque art magique, fit à l'instant égorger un chien, et ordonna que de son sang on aspergeât le corps du martyr ; puis on conti-

nua de le frapper, sans compter désormais les coups, jusqu'à ce qu'on le vit incapable de se remuer; alors on le reporta dans la prison, car il eût été impossible de le faire marcher. Mais, ô bonté compatissante de Dieu! voilà qu'un instant après il se lève, et se met à se promener comme il l'eût fait en pleine santé. Les satellites, témoins de ce prodige, s'approchent de lui et lui demandent comment il se fait que, ne pouvant se remuer un instant auparavant, il marche maintenant en toute liberté? Le Père répond en souriant: « C'est le bon Dieu qui m'a protégé et bénî! » Il n'en fallait pas davantage pour montrer toute l'innocence, toute la beauté de l'âme du généreux martyr de Jésus-Christ; mais ces aveugles forcenés, ne voyant dans cette nouvelle merveille qu'une raison de plus de croire à sa puissance magique, lui font servir un repas composé des viandes réputées les plus immondes du pays, afin de détruire en lui l'effet de ses enchantements. Comme il savait que les affidés des sectes secrètes ont en horreur ces sortes de mets, qu'ils regardent comme un antidote à leurs pratiques mystérieuses, il prit de tous, pour faire voir qu'il n'appartenait à aucune société proscrire, mais en fort petite quantité, et ce fut là tout ce qui lui fut offert, depuis le premier instant de son arrestation jusqu'au moment de son entrée au banquet céleste, le mandarin ayant défendu, sous peine de mort, de lui présenter quoi que ce fût.

Le saint martyr fut condamné à mort, et, le 28 février, enfermé vis-à-vis d'Agnès, ainsi que nous l'avons

dit, dans une cage de bois exposée à l'ardeur du soleil. Il était là; les mains liées derrière le dos, la tête passée dans un trou, comme suspendu par les os des mâchoires et de la nuque, pouvant à peine toucher le bas de la cage du bout des pieds. Le sauvage satellite le gardait à vue jour et nuit.... Agnès mourut le quatrième jour. Le saint missionnaire ne succomba que le jour suivant.

Dès qu'il fut mort, ses gardes le décrochèrent, le coupèrent en morceaux, prirent son cœur qu'ils mangèrent après l'avoir fait frire dans une poêle.

Son corps sacré n'a pu être retrouvé. La tête seule du martyr est en possession des chrétiens. Détachée du tronc, et placée dans une petite cage, elle fut suspendue aux branches d'un arbre par la tresse de cheveux que les Chinois conservent sur le sommet de la tête et laissent croître de toute sa longueur. Après une quinzaine de jours, cette tresse se rompit, demeura attachée à la branche où elle fut recueillie par les fidèles et envoyée à Paris, à la Chapelle des Martyrs. La tête, dépouillée de ses chairs, fut pendant quelque temps l'objet des outrages et des jeux cruels des enfants infidèles qui la roulaient sur le sable... Elle fut enfin enlevée par des mains plus dignes et respectueusement déposée dans un lieu secret. Le Pape Pie IX a déjà déclaré *Vénérable* le martyr Auguste Chapdelaine, et a ordonné qu'on donnât suite au procès de sa béatification.

Tel est le récit abrégé du cruel et admirable mar-

tyre subi de nos jours en Chine par un prêtre catholique que la France a eu l'honneur de donner au monde et à l'Église. Espérons que ce nouveau saint se souviendra, dans les joies divines de la céleste patrie, des misères et des besoins sans nombre de la patrie qu'il eut ici bas, et qu'il nous obtiendra, ainsi que les compagnons de son triomphe, les bénédictions de Dieu qui peuvent seules rendre la foi au monde et arrêter le torrent dévastateur de l'impiété !

MARTYRE DU JEUNE PRÊTRE POLONAIS STANISLAS ISZORA

La cause première et principale de l'implacable haine des Russes contre la Pologne, c'est que la Pologne est catholique. Le schisme est encore plus féroce dans ses colères que l'hérésie. A plusieurs reprises, depuis un siècle, le schisme russe a déchiré et ensanglanté la Pologne, espérant l'anéantir ; d'abord, sous la célèbre et détestable impératrice Catherine, l'amie de Voltaire ; puis, sous le czar Nicolas I^{er}, de terrible mémoire ; de nos jours enfin, des massacres, des cruautés dignes des Druses ou des anciens Césars persécuteurs, déciment la Pologne, et des gouverneurs, des généraux, des popes, instruments de la colère impie du czar, fusillent, incendent, torturent, couvrent de sang et de ruines cette nation fidèle qui aime mieux mourir que d'apostasier.

Les prêtres sont, comme jadis dans les âges primitifs de l'Église, l'objet principal de la persécution. Un d'entre eux, tout jeune encore (il n'avait pas trente ans), vient de donner à sa foi et à sa glorieuse patrie le témoignage du sang. C'est le jeune abbé Stanislas Iszora, issu d'une antique et noble race, et martyrisé à Wilna, en Lithuanie, le 3 juin 1863.

Stanislas Iszora, après ses études ecclésiastiques et sa promotion au sacerdoce, avait été donné pour vicaire au vénérable curé de Zoludko, dans le district de Lida. Pour conserver la paix et la concorde fraternelle entre les propriétaires et les paysans de Zoludko, il avait lu en chaire une déclaration des propriétaires et seigneurs polonais, qui concédaient aux paysans les terres qu'ils cultivaient jusqu'alors à titre de fermiers, paralyssant ainsi les perfides menées des schismatiques qui prêtaient aux seigneurs catholiques une foule de desseins pervers, afin d'ameuter contre eux le pauvre peuple et de semer la division parmi les Polonais.

L'abbé Iszora, ayant appris que le féroce Murawieff, nouveau gouverneur russe de Varsovie, avait lancé contre lui un mandat d'arrêt comme rebelle *aux lois*, se cacha et s'ensuit auprès d'une troupe de pauvres Polonais, fugitifs comme lui, et errant dans les bois. Il devint leur aumônier. L'autorité, n'ayant pu saisir le prétendu coupable, prit à sa place le curé de la paroisse, vieillard infirme, entièrement innocent de la faute reprochée à son vicaire. Celui-ci, pour délivrer le vénérable prisonnier, quitta ses compagnons d'in-

fortune, et vint de son propre mouvement se remettre entre les mains des Russes. Il faut remarquer que c'était avant le 1^{er} mai, avant le terme fixé par l'ukase d'amnistie, qu'il s'était constitué prisonnier ; et quoique son but n'ait pas été d'obtenir sa grâce ni de profiter de l'amnistie, mais de faire rendre la liberté à son curé, détenu à cause de lui, il n'en devait pas moins, d'après les termes de l'ukase impérial, être gracié complètement et mis aussi en liberté.

Mais la *justice* des Russes est schismatique ; elle ne lâche pas facilement sa proie. Sans s'inquiéter du décret d'amnistie, on a gardé l'abbé Iszora en prison, on l'a traduit devant une commission militaire, qui l'a condamné à la peine de mort. Nazimow, gouverneur de Pologne avant Murawieff, avait commué cette peine en cinq années d'exil en Sibérie, et Murawieff a déchiré les lettres de grâce et a fait revivre arbitrairement la sentence de mort !

Le doyen de Wilna fut averti de se rendre à la prison le 3 juin, à six heures du matin, pour confesser l'abbé Stanislas Iszora. Il le trouva enfermé dans une cellule avec l'abbé Szyrwid, curé de Wasilew. Le jeune prêtre, à la vue du doyen, se leva précipitamment et se jeta au cou de son ancien professeur à l'Académie. Comprenant quel pouvait être le but de cette visite si matinale, il pria le doyen de s'occuper d'abord de l'abbé Szyrwid, vieillard avancé en âge : « Quant à moi, dit-il, je suis jeune, j'espère avoir le courage de souffrir, soutenu par l'espérance du bonheur prochain de

ma patrie. » Le doyen lui ayant répondu qu'il n'était appelé que pour lui seul, il se disposa à se confesser, et reçut le sacrement de pénitence avec une ferveur admirable.

Le doyen ayant rempli sa mission, et ne pouvant penser qu'il s'agissait pour le prisonnier d'une exécution prochaine, se retira en lui promettant de revenir le voir. En traversant la cour de la prison, il rencontra un vieillard septuagénaire qui lui demanda s'il était vrai que l'abbé Iszora allait être fusillé. C'était le père du jeune prisonnier; son cœur paternel pressentait le sort de son malheureux fils. Le doyen lui répondit qu'il n'en savait absolument rien. Cette conversation de quelques instants avait attiré le général cosaque Szamszow. Il s'informa auprès du doyen s'il avait confessé et fait communier le prisonnier. « Je n'ai reçu aucun ordre pour le faire communier, » lui dit celui-ci. — « Hâtez-vous de le faire, » répondit le général. Le doyen rentra dans la cellule de l'abbé Iszora, et lui dit qu'il venait d'être averti de lui apporter la sainte communion. « Je me doute de ce qui va arriver, dit le jeune prêtre : je suis prêt à boire le calice jusqu'à la lie. Dites-moi seulement si je dois mourir par une balle ou par la potence. Ne me cachez rien, je m'attends à tout. » Le doyen lui répondit avec émotion : « Je prends Dieu à témoin que je ne sais rien. Seulement, ne vous préoccupez pas sans raison. Ne pensez qu'à vous préparer à recevoir Notre-Seigneur. » — « C'est ce que je vais faire, » repartit le prisonnier.

Une demi-heure après, le doyen lui administrait la sainte communion, qu'il reçut avec une piété angélique.

L'heure qui suivit se passa en conversation entre le jeune martyr et son confesseur. L'abbé Iszora était plus tranquille que le doyen et cherchait à dissiper la tristesse qu'il remarquait en lui. Tout à coup la porte s'ouvre, et le gardien de la prison, en s'adressant au condamné, ne lui dit que ce seul mot : « Venez ! » Les deux prêtres se levèrent, et avant de sortir, l'abbé Iszora glissa secrètement dans la main de son confesseur une somme de 16 roubles (c'était tout ce qu'il possédait) pour être distribuée aux pauvres. Ils trouvèrent dans la cour de la prison une escorte nombreuse, au milieu de laquelle ils furent placés, et on se dirigea vers le faubourg où devait avoir lieu l'exécution. Le trajet dura plus d'une heure. Quiconque a vu Stanislas Iszora, écrivait un témoin oculaire, quiconque l'a vu marchant à la mort, entouré de ses bourreaux, avec une sérénité de visage et une tranquillité d'esprit admirables, n'oubliera jamais ce touchant spectacle, et demandera à Dieu d'avoir à sa dernière heure la même foi et le même courage.

Le jeune prêtre avait un extérieur agréable et distingué, le teint frais et vermeil, les yeux bleus ; son visage serein et souriant annonçait le calme et la résignation de son âme. Il était vêtu de la soutane et marchait à pied. Il traversa une foule immense dont les yeux pleins de larmes étaient tournés sur lui. On ne remarqua pas en lui pendant tout le trajet, qui fut

long, le moindre signe de défaillance ou d'appréhension; son attitude était grave et digne. A le voir s'avancer ainsi en récitant avec son confrère les prières de l'Église, on eût dit qu'il allait rendre les derniers devoirs à un frère défunt, et c'étaient les oraisons de sa propre agonie qu'il récitait, c'était son convoi funèbre qu'il conduisait lui-même.

La place du Marché était encombrée de paysans, et la population de Wilna y était accourue en masse. Les soldats de l'escorte eurent peine à se frayer un passage à travers la foule pour arriver au cercle formé par la cavalerie et l'infanterie autour du poteau fatal. L'abbé Iszora salua avec un sourire les commissaires qui l'attendaient au pied du poteau, et s'avança vers eux sans hâter ni ralentir sa marche. Après la lecture de la sentence, il pria à genoux, reçut l'absolution de son confesseur, se releva ensuite, donna sa bénédiction au peuple, dont il entendait les sanglots et les cris d'indignation, embrassa tendrement le confrère qui l'assistait, et le pria de célébrer le Saint-Sacrifice à son intention. Celui-ci, les yeux baignés de larmes, l'embrassa à son tour avec effusion, et lui présentant la croix à baiser : « Nous prierons pour vous, lui dit-il, mais c'est plutôt à vous de prier pour nous dans le ciel, où vous allez entrer. » L'abbé Stanislas répondit en baisant la croix, la rendit à son confesseur en lui serrant la main une dernière fois, et se livra aux exécuteurs.

On le lia à un poteau. Il avait demandé à mourir le

visage découvert. On le lui refusa. Il dut donc se soumettre à être enveloppé dans un long voile qui le couvrait jusqu'aux pieds. Ce fut encore le doyen de Wilna qui le revêtit lui-même de ce funèbre linceul. Mais avant l'accomplissement de cette formalité qui lui fermait pour la dernière fois la vue de la terre, le saint prêtre leva vers le ciel un visage radieux, où resplendissaient déjà les joies du séjour divin qui s'ouvrait pour lui.

Alors douze soldats s'avancèrent, et immédiatement une décharge retentit. Un long gémississement sortit de toutes les poitrines. La victime ne poussa pas un cri, ne fit pas un mouvement; elle vivait encore. Chez les Russes, on ne tue pas du premier coup; une mort trop prompte paraîtrait trop douce. On torture la victime par des décharges successives qui lui font de cruelles blessures, et prolongent pour elle une horrible agonie. Après la première décharge, restée sans résultat, le général Szamszow, qui commandait les troupes, s'aperçut que les soldats composant le peloton avaient les yeux baignés de larmes. Il s'approcha d'eux pour les réprimander. Mais leur émotion le gagna, et, chose rare pour un cosaque, il s'attendrit lui-même, et ne dut que leur faire signe de tirer de nouveau. On rechargea donc les armes, on ajusta à la tête et au cœur, et l'on fit feu. Un nouveau cri d'horreur retentit dans la multitude. L'abbé Iszora pencha la tête et le haut du corps en avant. Il serait tombé sans les liens qui le retenaient au poteau. Il était mort.

Sur-le-champ les soldats le dépouillent de ses vêtements, et le jettent dans une fosse creusée à l'avance, près du lieu du supplice. Cette fosse est remplie de chaux, de terre et de fumier; on la fait piétiner à plusieurs reprises par les chevaux des Cosaques, afin qu'elle ne laisse pas de traces, et les troupes se retirent.

Alors la douleur et l'indignation de la foule firent explosion, et plus d'une voix s'écria, à la vue de cette tombe encore fraîche : « Dieu vengera la mort de ce martyr. »

A la suite de cette horrible exécution, le père du jeune martyr polonais est devenu fou, et la mère est morte de douleur.

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Le célèbre docteur Dupuytren, l'un des plus grands chirurgiens qui aient honoré la science, cachait un cœur bon sous une grande brusquerie de manières; et voici à quelle bonne œuvre il dut sans doute la plus grande grâce que Dieu lui ait faite, la plus grande qu'il puisse faire à tout homme, celle de mourir en chrétien.

Un jour, le grand chirurgien vit entrer dans sa salle de consultations un prêtre à l'aspect timide, au regard doux et simple, à la mise presque pauvre, aux chausures couvertes de poussière, qu'il reconnut du pre-

mier coup d'œil pour un curé de village. Il lui demanda ce qu'il voulait avec son accent de brusquerie habituelle. Le bon curé lui expliqua en quelques mots qu'il était desservant d'une petite paroisse du diocèse de Versailles, qu'il souffrait cruellement d'une loupe à la tête, et que, cédant aux instances de ses bons paroisiens, il était venu le prier d'examiner son mal et de lui indiquer le remède.

Dupuytren jeta les yeux sur le siège du mal, y porta la main et dit au pauvre prêtre : « Vous n'avez pas besoin de revenir, votre mal est sans remède, et je n'y puis rien. »

Le bon curé se leva, demanda pardon au docteur de l'avoir dérangé, et se retira d'un pas tranquille, murmurant seulement à demi-voix : « Mes pauvres paroisiens vont avoir bien du chagrin ! »

Dupuytren, frappé du calme et de la naïve réflexion du prêtre, le rappelle brusquement, l'examine de nouveau plus attentivement et lui dit : « Si vous voulez revenir jeudi à l'Hôtel-Dieu, je tenterai une opération douteuse, mais qui peut vous sauver si elle réussit. »

« Je serai jeudi matin à l'Hôtel-Dieu, » répondit le curé, et il prit congé du docteur.

Le jeudi, à l'heure dite, Dupuytren arriva à l'hôpital, et le premier visage qu'il aperçut fut celui de son curé de village.

Il alla droit à lui, lui demanda s'il était prêt à subir la douloureuse opération qui pouvait le sauver, et sur

la réponse affirmative du prêtre, fit les préparatifs nécessaires en pareille circonstance. Ses élèves, qui l'entouraient, remarquèrent que son visage, habituellement impassible, était fort ému, et qu'un léger tremblement agitait sa main, tandis qu'il choisissait l'instrument le plus propre à l'opération.

Au moment de commencer, le docteur dit à deux des assistants de tenir le patient ; mais le saint prêtre leva les yeux vers lui et lui dit avec un accent plein de fermeté et de calme en même temps : « C'est inutile, docteur, je ne bougerai pas. »

Il ne bougea pas en effet, et durant toute l'opération, tandis que son sang coulait à flots sous l'acier du chirurgien, il demeura immobile, les yeux fixés sur l'image du Sauveur crucifié.

L'opération terminée, le docteur Dupuytren serra la main du courageux ecclésiastique avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler, et s'éloigna de son lit, aussi pâle que le patient lui-même.

Le lendemain, il revint, leva lui-même l'appareil, parut satisfait et dit au prêtre : « Cela va bien, et vous êtes sauvé. »

Le bon curé leva les yeux aux ciel, prit les mains du docteur entre les siennes et lui dit : « Je vous remercie pour mes pauvres paroissiens, monsieur, ils seront bien heureux et prieront Dieu pour vous. »

Quelques jours après, le digne curé, complètement guéri, quittait l'hôpital et retournait à sa chère paroisse.

L'été suivant, Dupuytren le vit de nouveau entrer dans son cabinet, tenant un panier à la main. Cette fois, il alla au-devant du bon prêtre et l'accueillit avec un visible plaisir. Le pauvre desservant apportait à son sauveur un cadeau de ses paroissiens : la primeur des fruits de leurs humbles jardins. Le docteur reçut ce touchant témoignage de reconnaissance avec émotion, et le bon curé repartit joyeux avec son panier vide....

Plusieurs années se passèrent, et Dupuytren semblait avoir oublié le curé de village ; mais cette figure si douce, si naïve et si ferme à la fois, s'était gravée profondément dans son cœur, et il l'y retrouva, grâce à Dieu, quand le grand moment de la mort fut venu pour lui.

Lorsqu'avec son coup d'œil qui le trompait rarement, il vit avec certitude que son heure approchait, Dupuytren se souvint qu'il y avait un Dieu auquel il allait rendre compte de ses œuvres, et il se souvint aussi que ce Dieu avait un ministre humble et saint auquel il avait rendu service autrefois, et qui lui avait promis de ne pas l'oublier. Il n'hésita pas, et demanda qu'on fit venir le pauvre desservant du village.

Quelques heures après, le bon prêtre était à son chevet, assistant à son tour celui qui l'avait secouru, et lui apportait en échange de la vie du corps, que le grand chirurgien lui avait conservée, la vie de l'âme avec ses espérances éternelles... Dupuytren se confessa humblement, reçut avec foi et amour les derniers sa-

crements de l'Église, et l'illustre docteur expira doucement entre les bras et sous la bénédiction du vénérable curé.

C'est ainsi que Dieu le récompensa de sa bonne œuvre et c'est ainsi que s'accomplit une fois de plus cette céleste parole du Dieu de miséricorde et de bonté infinie : « En vérité, je vous le dis, quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à un de ses frères en mon nom, celui-là ne perdra pas sa récompense. »

UN PETIT CIERGE A MARIE

Deux pauvres vieillards, le mari et la femme, vivaient à grand'peine dans un misérable petit galetas qu'ils payaient 20 francs par an. Ils se couchaient bien souvent sans souper, et souvent aussi, ces jours-là, leur déjeuner avait consisté en quelques croûtes dures, détrempeées dans de l'eau.

Ils n'osaient pas faire connaître leur pauvreté. Ils avaient été à leur aise autrefois. Peu à peu ils avaient tout vendu...

Un jour, c'était un samedi, ils se trouvèrent sans un sou, sans pain, sans aucune nourriture.

La femme était impotente ; le mari, malade et obligé de garder le lit... La journée se passa dans l'angoisse, et la nuit survint sans qu'ils eussent rien mangé.

Ils pleuraient et priaient. La journée du dimanche

fut encore plus affreuse. Le soir, le besoin fit sortir de chez elle la pauvre percluse. Mais la honte l'arrêta quand il fallut demander, et elle revint dans sa chambre plus épuisée et plus découragée qu'auparavant. Il y avait quarante-huit heures qu'ils n'avaient rien pris. La sueur ruisselait sur leurs visages hâves et pâles.

« Nous allons mourir, ma pauvre femme, dit le vieillard, Dieu nous abandonne ! »

La pauvre vieille ne répondait point. Quelque temps après, cependant, elle relève la tête, et comme frappée d'une inspiration subite : « Mon ami, s'écrie-t-elle, invoquons la sainte Vierge. Elle est la consolatrice des affligés et le refuge de ceux qui souffrent. » C'est elle qui nous sauvera. » — « Tiens, ajoute-t-elle, il me reste un petit cierge dans le tiroir. Faisons-le brûler devant son image ; Marie viendra à notre secours. »

Les deux infirmes, ranimés par ce dernier espoir, se lèvent avec peine, et au milieu des ténèbres de la nuit, ils trouvent le cierge, l'allument, et le plaçant devant une petite statue de la sainte Vierge, qui n'avait point trouvé d'acheteurs, parce qu'elle n'avait point de valeur matérielle, ils se mettent à genoux ; et, appuyés l'un sur l'autre, ils appellent à leur aide *Celle* que jamais, dit-on, on n'invoque en vain. Ils pleuraient amèrement...

Une ouvrière, qui demeurait en face, dans la même cour, avait un enfant malade. Elle se lève au milieu

de la nuit pour lui donner à boire, et en regardant par sa fenêtre, elle aperçoit de la lumière à la petite fenêtre des deux pauvres vieillards.

Elle les connaissait un peu, et ils se saluaient toujours quand ils se rencontraient.

« Ces pauvres gens sont-ils donc malades ? » se demande-t-elle. Et poussée par je ne sais quel instinct, elle passe ses vêtements, prend sa lanterne et monte jusque chez eux.

Elle pousse la porte... quel douloureux spectacle !...

Les deux infortunés, haletants, défaits, pouvant à peine se tenir, étaient plutôt affaissés qu'agenouillés devant l'image de la Mère du Sauveur !...

Ils avouent leur position.

La charitable voisine court aussitôt leur chercher du bouillon, du pain, et quelques autres petites provisions. Elle les embrasse, les console.

Le lendemain, elle va avertir le curé et le président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. L'un et l'autre se rendent de suite chez ces malheureux, et tout en leur reprochant affectueusement de ne pas être venus à eux plus tôt, ils leur donnent un secours provisoire suivi bientôt d'une assistance plus sérieuse.

Pour comble de bénédictions, quelques jours après un petit héritage leur survint d'un parent éloigné, et désormais à l'abri de la misère, ils racontent à qui veut l'entendre, l'assistance vraiment miraculeuse qu'ils ont reçue de la sainte Vierge Marie.

Sans le petit cierge, ou plutôt sans la confiance en Marie qui leur suggéra la pieuse idée de le brûler devant son image, la bonne voisine ne fût point venue à leur aide, et ils fussent morts de besoin avant l'arrivée de l'héritage.

LE PETIT EUKOLOGE

.... C'était en 1851 ; je demeurais à Paris. Je revenais un soir au logis, m'arrêtant de temps à autre devant les riches magasins où le luxe de la capitale tente les passants sous toutes les formes et à toutes les heures.

Chez un bouquiniste, sur l'étalage duquel j'avais feuilleté machinalement quelques livres, je me mis à marchander sans trop savoir pourquoi, un petit *Eucologe* perdu au milieu d'une foule de mauvais livres. Jamais un ouvrage de ce genre n'était entré dans ma maison. Ce qu'il contenait m'avait paru jusqu'alors un ramassis de contes et de sornettes, indignes d'occuper l'attention d'un homme.

J'achetai néanmoins celui-ci, je le répète, sans me rendre compte de ce que je faisais. Rentré chez moi, je me mis au lit, et avant de m'endormir je pris ma nouvelle acquisition et j'en ouvris les pages au hasard. Je tombai, non point par hasard (car le hasard n'est rien), mais par un effet de l'infinie miséricorde de Dieu, sur la *prière du soir*. Elle commençait ainsi :

*Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !
Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le.*

Je vous adore, ô mon Dieu, avec la zoumission que m'inspire la présence de votre souveraine grandeur. Je crois en vous, parce que vous êtes la Vérité même. J'espère en vous, parce que vous êtes infiniment bon. Je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes souverainement aimable, et j'aime le prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

Remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites

Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour tous les biens que j'ai reçus de vous ? Vous avez songé à moi de toute éternité, vous m'avez tiré du néant, vous avez donné votre vie pour me racheter, et vous me comblez encore tous les jours d'une infinité de faveurs. Hélas ! Seigneur, que puis-je faire en reconnaissance de tant de bontés ? etc...

La lecture de ces paroles si simples, si profondes, si consolantes et à la fois si graves, me fit une impression incroyable : je sentis des larmes rouler dans mes yeux, et une paix inconnue jusqu'à ce jour vint me remplir le cœur. C'était la première fois, depuis bien des années, que je goûtais ce que tout le monde cherche, *un peu de vrai bonheur*.

Le lendemain matin, je rouvris mon livre. *La prière du matin* me toucha comme avait fait la veille la prière du soir, et je me sentis poussé par une force secrète à aller à l'église. Je m'agenouillai dans un coin, et là je me mis à prier, ou pour mieux dire à pleurer. Je ne sais en vérité ce qui se passait en moi ; je n'avais aucune pensée distincte, mais Dieu touchait mon âme... Je commençais à être chrétien ; j'entrevois une vie nouvelle et comme un monde jusqu'à ce jour inconnu. Je restai dans cet état de transition pendant plusieurs semaines ; je priais en secret, n'osant encore manifes-

ter mon changement à mes amis, ni même à ma femme et à mes enfants. Je sentais que c'était une faiblesse, et néanmoins le respect humain me retenait toujours. Le regret de mes fautes augmentait cependant de jour en jour. D'un autre côté la perspective de la confession m'effrayait. Cet aveu, si bienfaisant mais en même temps si pénible, quand il s'agit de longues années passées loin de Dieu, ne m'apparaissait que sous son point de vue austère et humiliant. Heureusement Dieu fut le plus fort, et je pris un jour mon courage à deux mains. J'entrai le soir dans l'église, dont je connaissais maintenant le chemin, et je priai un prêtre qui s'apprêtait à en sortir de vouloir bien m'entendre un instant. Il m'accueillit avec une bonté qui me toucha, et bientôt après j'étais agenouillé à ses pieds, violemment combattu par la honte de ce que j'allais dire, par le bonheur qui allait résulter de cet aveu. Je voulais et je ne voulais pas ; puis je ne savais par où commencer. Le bon prêtre m'aida, m'interrogea, m'arracha pour ainsi dire la confession de toutes mes fautes, adoucissant l'humiliation avec une miséricorde toute paternelle et m'encourageant à espérer. Il y avait trente-deux ans que je n'avais accompli aucun devoir de religion. Mon repentir était sincère et profond. Je reçus avec une consolation indicible ce pardon miséricordieux que Notre-Seigneur donne à tous ses enfants prodiges par le ministère de ses prêtres, et qui nous rétablit dans la gloire perdue de notre innocence. « Les péchés seront pardonnés, a dit le Fils

de Dieu, à ceux à qui vous les pardonnerez; » et j'entendis un des dépositaires de ce divin pouvoir prononcer sur ma tête ce jugement de vie et de résurrection : « Je te pardonne au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Je n'oublierai jamais ce moment solennel, non plus que le ministre charitable qui fut pour moi l'instrument de la miséricorde de Dieu. « Allez en paix, » me dit-il avec effusion quand la sentence fut prononcée ; « allez en paix, mon enfant, ne péchez plus, et désormais restez fidèle à votre Sauveur. »

Depuis ce temps je suis chrétien. Je me glorifie d'une foi et d'une vie qui me gardent du mal, qui m'élèvent au-dessus de mes passions, et me font pratiquer avec facilité et avec joie tous mes devoirs. Je crois, j'espère et j'aime ; je prie, je me confesse, et je communie. Que celui-là en fasse autant, qui n'est point heureux et qui veut l'être ! Qu'il ouvre son livre de prières depuis longtemps négligé peut-être ; qu'il lise, comme je l'ai fait, les prières du matin et du soir. Elles l'amèneront, je l'espère, là où elles m'ont amené moi-même.

(Un officier en retraite).

UNE MÉPRISE

A Douai, dans les Flandres, il y avait un bon prêtre dont la vie était absorbée par des œuvres incessantes de bienfaisance et de piété. Du soin religieux des sol-

dats qu'il aimait comme un père, il passait au soin des malheureux de toute espèce, montait dans leurs greniers, leur donnait tout ce qu'il possédait et, ce qui vaut mieux que l'aumône, il leur apportait les secours de la religion, la paix de l'âme et la joie de la conscience.

Un soir de décembre 1855, après une laborieuse journée, il était rentré dans sa modeste demeure et se reposait de ses travaux apostoliques en récitant l'Office divin. On vint frapper à sa porte ; il ouvrit, et une petite fille se présenta devant lui, le priant de passer, le plus tôt qu'il lui serait possible, chez une pauvre dame qui se mourait et qui demeurait rue ***, n° 28. Le bon abbé voulut interrompre sa prière et se rendre aussitôt avec l'enfant à l'adresse indiquée ; mais la petite messagère lui dit que la chose n'était pas urgente à ce point, et qu'on lui demandait seulement de ne pas remettre sa visite au lendemain, de peur d'accident. Le prêtre prit donc l'adresse de la malade et dit à l'enfant de le précéder et d'annoncer sa visite très-prochaine.

Quant il eut terminé la récitation de son office, le pieux abbé se mit en route, sans faire attention seulement qu'il pleuvait à verse et que le froid était vif. Il s'agissait de sauver une âme, de consoler une douleur ; qu'est-ce que le froid et la pluie devant un but pareil ? Arrivé dans la rue indiquée par l'enfant, le prêtre entra au n° 18, convaincu que c'était bien là le numéro qu'on lui avait donné. La maison était pauvre ; il n'y avait pas de concierge. Le prêtre monta

l'escalier à tâtons et frappa à la première porte qu'il trouva sous sa main. Un homme vint lui ouvrir et,apercevant l'habit ecclésiastique, entra dans une brutale colère, répondit par trois ou quatre injures à la demande polie du charitable prêtre, qui s'informait si ce n'était point ici la chambre de la pauvre femme malade, et enfin lui ferma la porte au nez.

Patient et doux comme le divin Maitre, le prêtre frappa à la porte suivante, où il ne fut guère mieux accueilli. On est en effet parvenu à rendre dans la classe ouvrière le prêtre sinon odieux, du moins suspect à beaucoup de pauvres gens; et il ne faut rien moins que l'inépuisable charité de Jésus-Christ, pour que le prêtre ne se dégoûte point de travailler au salut d'âmes si ingrates et si injustes.

L'abbé monta au second étage, un petit garçon était dans le corridor. « Mon enfant, lui dit le bon prêtre, pourrais-tu m'indiquer la chambre d'une pauvre dame qui demeure dans cette maison et qui est bien malade ? Elle s'appelle madame G. — Il y a bien à la porte là-bas au bout du corridor une pauvre dame très-malade, monsieur le curé; papa disait même qu'elle ne passerait pas la nuit; mais il me semble qu'elle ne s'appelle pas comme vous dites. — Le nom importe peu. Fais-moi le plaisir de me conduire à sa porte. » Et l'enfant le conduisit.

L'abbé ouvrit la porte, entra dans la chambre. Auprès d'un lit où était en effet une femme malade à l'agonie, était assis un homme d'une cinquantaine

d'années, qui se leva et parut fort étonné à la vue d'un prêtre. Celui-ci le salua avec affabilité et lui demanda comment allait sa pauvre femme ; « car c'est sans doute votre femme, et vous êtes monsieur G.? — Moi? répondit brusquement le maître de la chambre; point du tout. Qui vous a dit de venir ici et de vous mêler de nos affaires? — Mais on vient de m'envoyer chercher, repartit le prêtre fort étonné. On m'a dit qu'une pauvre dame G., malade à l'extrême, m'envoyait quérir pour recevoir les derniers secours de la religion. Si je me suis mépris de rue, ou de maison, ou de chambre, il me semble du moins que la pauvre dame que voici n'a pas moins besoin de mon saint ministère. C'est le bon DIEU, sans doute, qui m'a conduit ici et qui a permis cette méprise. »

« Oh ! oui, monsieur ! murmura d'une voix affaiblie la pauvre mourante, c'est DIEU qui vous a conduit ici. — Point du tout, dit le mari avec empörtement. Voici plus de dix ans qu'un prêtre n'a mis les pieds chez moi, et vous ne confesserez pas ma femme ; elle est à moi, mêlez-vous de vos affaires ! — Vous vous trompez fort, monsieur, dit le prêtre avec douceur et fermeté. Votre femme est à DIEU avant d'être à vous, et vous n'avez pas le droit de disposer de son âme. Si votre femme veut se confesser, je la confesserai ; et mon devoir est de ne l'abandonner que si, de sa propre volonté, elle refuse mon ministère. »

Et s'approchant de la malade : « Madame, lui dit-il, désirez-vous vous réconcilier avec DIEU et mourir chré-

tiennement ? » La pauvre femme leva les mains au ciel et se mit à pleurer de joie. « C'est le bon Dieu qui a tout fait, dit-elle. Depuis plusieurs jours je prie mon mari d'appeler un prêtre, et il m'a toujours refusé. Je veux me réconcilier avec le bon Dieu, qui a eu pitié de moi. — Vous l'entendez, monsieur ? dit le prêtre en se tournant vers le mari : Veuillez pour quelques moments me laisser seul avec cette pauvre dame. » — Et ces paroles furent prononcées avec tant de fermeté et de résolution, qu'il fut comme forcé de se retirer ; ce qu'il fit en grommelant.

« Voici, monsieur, ce qui m'a sauvée, » dit en pleurant la mourante. Et montrant au prêtre un chapelet suspendu auprès de son lit : « J'ai eu la faiblesse de craindre mon mari plus que Dieu, et pour éviter des scènes, j'ai depuis dix ou onze ans abandonné la pratique de mes devoirs religieux ; mais je n'ai jamais cessé de me recommander à la bonne sainte Vierge. Tous les jours, ou à peu près, j'ai dit un bout de mon chapelet, et j'ai toujours conservé l'amour de la sainte Mère de Dieu. C'est elle, monsieur l'abbé, qui vous amène à moi ; c'est elle qui sauve ma pauvre âme ! » — Profondément touché de cette scène attendrissante, le bon prêtre consola la malade, l'aida à se confesser, lui donna l'absolution de ses péchés, et lui dit, en la quittant, de se préparer de son mieux à recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il allait chercher à la paroisse voisine.

En sortant il voulut serrer la main du mari qui la

retira, et qui rentra fort mécontent auprès de son heureuse femme.

L'abbé avait regardé dans son calepin l'adresse de la malade pour laquelle on était venu le chercher, et il avait vu qu'au lieu du n° 18 c'était le n° 28 qui lui avait été indiqué. Tout en bénissant le bon Dieu de son erreur bienheureuse, il se hâta d'aller à ce n° 28, où il trouva en effet la malade qui l'attendait. Il la confessait à son tour ; puis, sans perdre de temps, il alla réveiller le sacristain de la paroisse ; et prenant le Saint-Sacrement avec les saintes huiles, il revint auprès de ses deux malades ; mais quand il entra à son cher n° 18, sa pénitente venait d'expirer... Elle avait eu dans l'absolution sacramentelle le pardon de ses péchés, et la ferveur de sa bonne volonté avait sans doute supplié aux yeux du Dieu de miséricorde aux autres secours que le prêtre lui apportait.

Rempli de foi et de reconnaissance envers la sainte Vierge, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, le ministre de Dieu termina auprès de l'autre malade ce qu'il avait à faire ; et c'est lui-même qui m'a raconté cette touchante aventure. Elle montre une fois de plus quels trésors de bénédiction sont renfermés dans la piété envers Marie, et combien *Jésus est miséricordieux pour ceux qui aiment sa Mère !*

PIÉTÉ FILIALE

Dans une pauvre maison d'un pauvre quartier de Paris habite une famille digne d'intérêt par ses malheurs et par ses infortunes. Cinq personnes la composent : le père, la mère et trois jeunes garçons, dont l'ainé a quinze ans à peine. C'est un jeune apprenti... Je ne dirai ni son nom, ni l'état qu'il apprend depuis trois ans; mais ce que je dirai, c'est qu'à l'atelier où il travaille, tout le monde l'aime, camarades et patron, parce qu'il est aussi complaisant et aimable pour les premiers, qu'il est respectueux et soumis pour le second. Ce que je dirai encore, c'est qu'à la réunion du Patronage¹ on le cite comme un modèle; ce que je dirai surtout, c'est qu'à la maison paternelle il est comme l'ange et la providence de la famille..... Et vous allez voir jusqu'où sa piété filiale a su le porter.

Depuis trois mois le père de notre jeune apprenti était malade et sans ouvrage; les petites économies de l'été allaient s'épuisant et s'épuisant toujours... Il ne restait plus un sou au logis... et le mont-de-piété avait déjà reçu tous les objets du ménage qui avaient quelque valeur.

C'était pendant les longs jours d'hiver... Un soir, à cinq heures, le jeune apprenti, en rentrant de l'atelier,

¹ Le Patronage est une maison où de pieux jeunes gens de la Société de Saint-Vincent de Paul reçoivent tous les dimanches un certain nombre d'apprentis et de jeunes ouvriers.

trouva son vieux père accablé... ; sa mère pleurait ; ses deux jeunes frères, à quelque distance, pleuraient aussi en voyant pleurer leur mère...

Louis a bien vite compris le sujet de cette douleur.. Il n'y a point de pain à la maison, et la pauvre mère souffre deux fois, pour elle et pour ses enfants. Que faire ? que devenir ?

Après un instant de silence, la famille étonnée voit Louis s'affubler, par-dessus le modeste paletot qui le couvre, d'une mauvaise blouse, et il sort en annonçant qu'il sera bien deux ou trois heures absent, mais qu'il apportera du pain, qu'il sait où en trouver. Il parle avec tant d'assurance, et le besoin est si pressant, qu'on n'ose insister..., on le laisse partir.

Il était onze heures ou minuit quand le jeune apprendi rentra... mais il revenait avec une moitié de pain. On le regarde, on le questionne... Qu'est-il devenu ? qu'a-t-il fait ?

Qu'est-il devenu ? qu'a-t-il fait ? Si le hasard ou quelque occupation vous eût fait sortir de vos demeures ce soir-là, vous eussiez peut-être rencontré, sur votre chemin, un jeune homme en blouse, cherchant et rasant auprès des maisons et des riches magasins dont nos rues sont ornées, les débris de chiffons et de papiers qu'on y jette le soir... Vous l'eussiez aperçu, et peut-être vous l'eussiez pris pour un de ces jeunes faînânts que la paresse conduit à l'infime métier dont je n'ai pas besoin de prononcer le nom... Quelle méprise n'eût pas été la vôtre ! Ce jeune homme, c'était Louis.

Hélas! il en avait coûté, et beaucoup, à son amour-propre... Mais il avait tout mis sous les pieds, et se rappelant qu'il n'y a rien d'humiliant et de honteux que ce qui offense Dieu, il s'était mis à l'œuvre; je veux dire que, suivant la trace de quelques vieux chiffonniers, il avait été comme eux recueillir des chiffons et des papiers.

Dieu avait béni son travail; la moisson avait été abondante... Et soit qu'il eût vendu à ceux dont il s'était fait l'imitateur, soit qu'il eût été jusqu'aux boutiques où l'on achète ces débris des rues... il avait pu réaliser quelques sous... Voilà d'où venait cette moitié de pain.

L'enfant l'apportait avec bonheur.

Et pourquoi n'eussiez-vous pas été heureux, enfant béni? Vous avez pu vous endormir en vous disant que vous aviez soutenu les jours de votre père et consolé les douleurs de votre mère... Peut-être la pensée de l'abaissement où vous vous étiez mis a pu faire rougir votre front! Mais non, pourquoi rougir? Je vous souhaite d'être toujours aussi grand que vous l'avez été dans cette nuit de détresse. Je voudrais voir cette blouse qui vous couvrait, ces vieux chiffons que vous avez recueillis, je les contemplerais avec respect...

LA PREMIÈRE COMMUNION

L'empereur Napoléon I^{er} causait un jour familièrement avec plusieurs de ses illustres compagnons de

victoire : on demandait à chacun quel était le plus beau jour de sa vie. Celui-ci répondait par de ces noms de bataille devenus dans le monde entier synonymes de gloire et d'honneur : Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram. L'Empereur était devenu pensif et avait cessé de se mêler à la conversation. Un des assistants prit la liberté d'interrompre sa rêverie : « Et vous, sire, lui dit-il, quel est donc le plus beau jour de votre vie ? Entre tant de journées triomphales, Votre Majesté a sans doute de la peine à choisir ? — Le plus beau jour de ma vie, répondit le grand homme, avec une voix grave, a été le jour de ma première communion. »

L'empereur avait raison ; après le jour de la mort, où le chrétien est affranchi pour toujours des peines de cette vie, et entre dans la bienheureuse éternité, le plus beau jour de la vie est sans contredit le jour de la première communion. Quel bonheur plus profond, quelle joie plus pure et plus suave, que le bonheur, que la joie d'un enfant qui s'approche de la Table Sainte, l'innocence dans l'âme, la paix dans le cœur, les larmes dans les yeux ? Quel souvenir comparable à celui de ces journées préparatoires où nous nous disposions, par de ferventes prières et une parfaite bonne volonté, à recevoir pour la première fois le Seigneur Jésus dans notre poitrine ! Rien pourra-t-il jamais égaler la paisible et profonde émotion qui nous dominait tout entiers, lorsqu'après avoir reçu l'absolution du prêtre, nous sommes allés nous agenouiller aux pieds de notre Père et de notre bonne Mère, pour leur de-

mander, avec le pardon de nos offenses, leurs bénédictions ! Et le réveil de ce grand jour, si impatiemment attendu ! et l'air joyeux de cette solennité religieuse, dont nous étions, avec Jésus lui-même, les bienheureux acteurs ! et ces beaux cantiques, dont jamais nous ne pourrons oublier les échos, et qui semblent nous redire encore au fond de l'âme, que Dieu nous aime et que nous devons l'aimer !

La première communion est une fête de famille, tout le monde doit y prendre part. La bénédiction de Dieu entre dans la maison avec ces chers petits enfants, tout resplendissants d'innocence. Qu'elle n'en sorte jamais ! Et pour cela, que les parents veillent attentivement sur leurs petits anges gardiens, afin qu'ils ne perdent pas ce qui les rend si agréables aux yeux du Seigneur ! La piété n'a pas seulement les promesses de la vie à venir ; elle a encore celles de la vie présente, et elle est la seule gardienne fidèle du bonheur.

AYONS CONFIANCE EN MARIE

En 1843, j'eus le bonheur de faire connaissance à Rome avec un saint et admirable prêtre nommé Dom Biaggio. Il venait de succéder, comme supérieur de la société des Missionnaires du Précieux-Sang, au vénérable fondateur de cette société, Gaspard del Buffalo, mort en 1839, après une vie non-seulement apostolique et très-sainte, mais encore toute resplendissante de l'éclat des miracles.

Entre plusieurs éclatants prodiges que Dom Biaggio me rapporta et dont il avait été le témoin oculaire, quelquefois même l'acteur et l'heureux instrument, en voici un qui intéressera sans aucun doute la piété du lecteur. Je laisse parler Dom Biaggio, et je rapporte, à bien peu de choses près, ses propres expressions :

« J'avais vingt-trois ans, me dit-il ; c'était en 1814. Pie VII venait de rentrer triomphant dans sa chère Rome. Depuis mon enfance, j'avais voulu me faire prêtre ; mais l'application et le travail avaient insensiblement altéré ma santé. J'avais pu néanmoins franchir les premiers pas du sanctuaire ; j'étais diacre. Ma poitrine, qui me faisait principalement souffrir, avait fini par se prendre tout à fait ; la fièvre ne me quittait presque plus, et les médecins me manifestaient des craintes sérieuses...

« Je ne me faisais pas illusion sur le déclin de ma santé ; et, dans la probabilité d'une fin prématurée, je demandai et obtins la grâce d'être ordonné prêtre un an avant l'âge canonique. Les fatigues de l'examen et de la retraite préparatoires de mon ordination usèrent le peu de forces qui me restaient encore ; je tombai gravement malade ; et les médecins, appelés en consultation, me déclarèrent, après un examen attentif, que j'étais arrivé au troisième degré de la phthisie pulmonaire, qu'il n'était pas possible que je guérisse, et que j'avais à me pourvoir en conséquence et sans retard. (A Rome, les médecins ont encore de la foi ; ils n'ont pas, comme chez nous, l'affreuse habitude de

laisser mourir les gens sans qu'ils s'en doutent, et par conséquent, sans qu'ils puissent se préparer à paraître devant le bon DIEU).

« Je me décidai à aller mourir à Lorette, sous les yeux de la sainte Vierge, à l'ombre de la *Santa-Casa*. Le voyage fut pénible; mais pour un mourant, souffrir un peu plus, un peu moins, il importait peu... Arrivé à Lorette, je me traînai à la sainte Maison, priant avec ferveur la Madone de me garder en ce redoutable passage.

« J'étais là depuis peu de jours; mon mal augmentait; un matin que je me sentais un peu moins anéanti que d'habitude, je me rendis de bonne heure dans le sanctuaire bénî de MARIE très-sainte. Selon mon usage, je m'y agenouillai un instant, appuyé sur le mur... Un jeune prêtre, que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu, vint alors s'agenouiller près de moi. Nous étions seuls ou à peu près seuls. Il se mit à dire à demi-voix, en regardant la Madone miraculeuse et comme en me désignant : « *Bisogna anchè che questo faccia la missione*; il faut aussi que celui-ci fasse la mission. » Je regardai; il était évident que c'était de moi que parlait mon voisin. Encore à genoux, je lui répondis donc : « Je le ferais bien volontiers, si je le pouvais... Mais je ne suis pas venu ici pour prêcher; je suis poitrinaire; je suis ici pour mourir. » — « Bah! répliqua le prêtre avec un doux sourire; ayons confiance en MARIE! *abbiamo fede in MARIA*; » et il ajouta. *Dite meç un' Ave Maria*; dites avec moi un

Ave Maria. » Je récitai avec lui la salutation angélique, sans trop savoir ce que tout cela voulait dire...

« Quand nous eûmes fini, Gaspard del Busalo (car c'était lui), se leva, me fit signe de le suivre, et nous sortîmes tous deux de la *Santa-Casa*. Nous traversâmes en silence la grande Basilique, au milieu de laquelle est enchâssée, comme une relique, la sainte Maison de Nazareth ; et quand nous fûmes arrivés sous les parvis extérieurs, del Busalo se tourna vers moi avec un visage grave et tout céleste... Il me dit que le Saint-Père venait de lui confier la charge de prêcher sans relâche des missions dans les Marches, pour tâcher d'y effacer les traces funestes qu'y avaient laissées la révolution, le voltaïrianisme et l'occupation étrangère ; qu'il avait voulu commencer par Lorette, afin de mettre la Sainte-Vierge dans ses intérêts ; mais qu'il était seul encore et qu'il lui fallait des compagnons. « Vous viendrez avec moi, ajouta-t-il avec une autorité singulière ; nous commencerons la mission demain ; vous prêcherez à telle heure, moi à telle autre, et il organisa, séance tenante, l'ordre des exercices... Je croyais rêver. Je n'avais rien senti en mon corps, ni pendant l'*Ave Maria*, ni après.

« Subjugué par une force secrète, et confiant en MARIE qui peut tout obtenir de son divin Fils, je ne fis pas d'objection ; et le lendemain matin, DIEU aidant et la Vierge MARIE, je commençai avec le serviteur de JÉSUS-CHRIST une série de missions qui dura presque sans interruption pendant vingt-trois ou vingt-quatre

ans, jusqu'à sa bienheureuse mort. Jamais, depuis ce jour, je n'ai été malade ; jamais je n'ai senti ma poitrine. »

Dom Biaggio mourut à son tour peu d'années après, en 1845, en odeur de sainteté. Je tiens ce récit de sa propre bouche. C'était, disait-il, avec cette simple parole : « Ayons confiance en MARIE, *abbiamo fede in MARIA*, » que le vénérable Gaspard del Busalo opérait ses plus grands miracles. »

NOTRE-DAME DES VICTOIRES

On appelle Notre-Dame des Victoires une église de Paris, située ou plutôt cachée au milieu du quartier le plus commerçant, le plus agité, le moins chrétien de cette grande ville. Cette église, d'assez pauvre apparence, était inconnue même des Parisiens avant l'année 1836. C'était une paroisse, mais une paroisse sans paroissiens ; malgré les soins de respectables prêtres, pas un homme, pas un seul ne faisait ses pâques ! Personne ne venait jamais aux grand'messes ; et quinze ou vingt femmes à peine, sur dix-sept mille habitants de la paroisse, s'approchaient des sacrements !

Aujourd'hui cette petite église est connue dans le monde entier ; son nom fait battre des milliers de cœurs catholiques, non-seulement à Paris et dans toute la France, mais dans toute l'Europe, mais en Amérique, en Afrique, et dans les îles lointaines où nos mission-

naires vont porter la foi. Notre-Dame des Victoires est comme le centre religieux des âmes pieuses de Paris et de toutes nos provinces; sa nef est toujours pleine de fidèles fervents, et ses assemblées sont si nombreuses, qu'il faut y arriver longtemps d'avance pour y trouver une place.

Que s'est-il donc passé qui ait pu amener en si peu d'années une pareille métamorphose? Écoutez; le doigt de Dieu est là!

Le digne curé de Notre-Dame des Victoires, M. Desgenette, vieillard octogénaire, était, en 1836, chargé depuis quatre ans de cette triste paroisse. Voyant inutiles tous ses efforts pour convertir les âmes dont la Providence lui avait confié le soin, et attribuant, dans son humilité, le peu de succès de son ministère à l'indignité du ministre, il pensait depuis quelque temps à remettre sa démission entre les mains de Mgr l'Archevêque de Paris.

Un jour, c'était au mois de décembre, il commença la messe sous l'impression de cette pensée. Un trouble extraordinaire s'empara de son âme; si bien que, arrivé au *Sanctus*, il fut obligé de s'arrêter pour se soustraire à sa préoccupation, et se recueillir comme il convient. Pendant qu'il s'efforçait ainsi de reprendre la paix de son cœur, voici que tout à coup, sans que personne fût auprès de lui, une voix claire et distincte lui fait entendre ces paroles : « *Consacre ton église et ta paroisse au Très-Saint et Immaculé Cœur de MARIE!* » — Le pauvre prêtre tout étonné prit cette voix pour

une illusion de ses sens troublés. « Je ne suis donc pas seulement un mauvais curé, se dit-il à lui-même en gémissant; voici que je perds la tête et que je deviens fou. Il n'y a plus à hésiter, il faut que je donne ma démission sans tarder davantage. » — Et, un peu rassuré par cette détermination, il acheva la sainte messe avec assez de calme.

Son action de grâces fut plus longue que d'habitude. ~~La~~ préoccupation et ses angoisses lui étaient revenues de plus belle, et il s'affermisait dans la résolution de se démettre d'une charge dont il se croyait si évidemment indigne. Il était seul dans le chœur, agenouillé dans une stalle. Il allait se relever pour rentrer chez lui et écrire à l'Archevêque, lorsque la même voix mystérieuse retentit de nouveau à ses côtés, lui disant avec un accent de commandement et de majesté : « *Consacre ton église et ta paroisse au Très-Saint et Immaculé Cœur de MARIE!...* »

Le saint prêtre, ému jusqu'au fond de l'âme, ne peut plus douter de la réalité de ce qui lui arrive. Il se prosterne, s'humilie, demande à Dieu son secours, invoque, pour savoir ce qu'il doit faire, ce *Très-Saint et Immaculé Cœur de MARIE*, auquel il n'avait jamais eu recours jusque-là, et dont il avait parlé, il l'avoua depuis naïvement, comme d'une dévotion singulière, impraticable et inutile. « Après tout, se dit-il, je puis bien essayer. »

Il essaya en effet. Rentré chez lui, il écrit, avec une facilité qu'il ne s'était jamais connue, les statuts d'une

confrérie de Notre-Dame des Victoires en l'honneur du Très-Saint et Immaculé Cœur de MARIE. Tout étonné lui-même de l'étrange rapidité avec laquelle il venait de faire ce travail, il le porte à Mgr de Quélen, de pieuse et sainte mémoire, alors Archevêque de Paris. Celui-ci lit les statuts, et non-seulement il autorise le curé à ériger sa confrérie nouvelle, mais il le lui ordonne de la manière la plus impérative : « Vous commencerez dimanche prochain, » ajouta-t-il. On était au vendredi

Le dimanche venu, le bon curé monte en chaire au moment du prône, au milieu de son église déserte, et il annonce aux quelques femmes qui componaient son auditoire que, le soir même, commencerait les réunions et exercices de la confrérie du Cœur Immaculé de MARIE...

Au bas de la chaire, il est arrêté par un homme qu'il n'avait pas vu en montant, et qui lui demande quand il pourrait recevoir sa confession. C'était un riche négociant de la paroisse, que le curé connaissait, mais qui ne venait jamais à l'église. Le bon prêtre ne put s'empêcher de regarder cette conversion inespérée comme un *signe* que le Seigneur lui envoyait pour lui donner confiance et lui témoigner que son œuvre venait du ciel.

Le soir, lorsque le curé entre plein d'appréhension dans sa pauvre église, il est stupéfait de la voir remplie d'hommes, de femmes, de jeunes gens, plus nombreux que dans aucune solennité. Il fait l'instruction qui est suivie du chant des litanies de la sainte Vierge. Quand

on arrive à cette invocation, si chère à nos cœurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* — « Refuge des pécheurs, priez pour nous, » une émotion involontaire et surnaturelle s'empare de toute l'assemblée, qui d'une voix unanime répète à trois reprises comme un grand cri de confiance et de repentir : *Refugium peccatorum, ora pro nobis!* Le curé saisi, lui aussi, d'une profonde émotion, admire la bonté de Dieu qui change les cœurs et attire les âmes...

La sainte Vierge, refuge des pécheurs et mère de miséricorde, avait choisi sur la terre un nouveau sanctuaire pour verser de là sur la France et sur le monde les grâces de son divin Fils. La confrérie (érigée plus tard en archiconfrérie) de Notre-Dame des Victoires était fondée, et, à partir de ce jour, pas un mois, pas une semaine ne s'est écoulée sans que des prodiges de toute espèce, des conversions subites de pécheurs endurcis, des guérisons évidemment miraculeuses, des grâces de tout genre, ne soient venues prouver au monde que le bras de Dieu n'est point raccourci, et que la sainte Vierge est toujours notre Mère.

Plus de trois millions de fidèles, à la tête desquels s'est placé Notre Saint-Père le Pape Pie IX, sont inscrits dans les rangs de cette archiconfrérie admirable, et, comme signe de reconnaissance et d'amour, portent sur leur poitrine cette médaille qu'on a surnommée *médaille miraculeuse*, à cause des grâces insignes dont elle a été comme l'instrument. Notre France, surtout, aime cette médaille et ce sanctuaire de Notre-

Dame des Victoires, gages précieux des desseins miséricordieux du Seigneur sur notre patrie. Elle lui est redevable de cette résurrection religieuse qui se remarque de tous côtés, et dont elle est fière et heureuse de rapporter toute la gloire au TRÈS-SAINT ET IMMÉCULÉ CŒUR DE MARIE.

PIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

— SUITE —

Premier et deuxième commandement de l'Église.	1
Troisième et quatrième commandement de l'Église.	4
La Communion pascale.	9
Cinquième et sixième commandement de l'Église.	13
Le Carême.	17
L'Énigme de la vie.	23
Le Secret du Bonheur.	27
Le Plaisir et le Bonheur.	30
A ceux qui souffrent.	33
Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie tant de peines?	37
De la patience dans les maladies.	41
Compensations	44
En quoi consiste la vraie joie.	46
Les petites vertus.	49
La Douceur.	52
L'Humilité.	56
Bienheureux les pauvres d'esprit.	62

QUATRIÈME PARTIE

Le Signe de la Croix.	67
Du respect pour le signe de la Croix.	72
Le Pater.	74
L'Ave MARIA.	88
Le Credo.	97
Le Confiteor.	101

Le Chapelet	105
La Messe	110
Les Cérémonies de l'Église	115
Les Églises	119
Les Autels et les Vases sacrés	122
Les Ornements sacrés	125
Cérémonies de la Messe (depuis le commencement jusqu'à l'Épitre)	130
Cérémonies de la Messe (depuis l'Épitre jusqu'au Canon)	134
Cérémonies de la Messe (depuis le Canon jusqu'à la fin)	139
Cérémonies de la Grand'Messe	144
Le Gloria in Excelsis	149
Les Vêpres et le Salut	152
Les Psaumes	158
Le Bixit Dominus	165
Le Laudate, pueri, Dominum	173
Le De Profundis	178
Le Magnificat	182
Les Lampes du Saint-Sacrement	192
Les Indulgences et les Jubilés	196
Le Scapulaire	199
Le Tiers-Ordre de Saint-François	202

CINQUIÈME PARTIE

La Résurrection de Lazare	213
L'Aveugle de Jéricho	217
L'Aveugle-né	221
Jésus ressuscité et Madeleine	225
Zachée	229
Le Repentir de Madeleine	231
L'Obole de la Veuve	235
Le Père de famille	238
L'Enfant prodigue	243
Le Champ et le bon Grain	248
Le Parabole du Samaritain	252
Lazare et le mauvais riche	256
Saint Pierre délivré par l'Ange	259
Miraculeuse conversion de saint Paul	262

SIXIÈME PARTIE

Pierre l'apprenti	267
Conversion et mort d'un jeune protestant	274

Régénération d'une paroisse.	282
Histoire d'une culotte.	287
Exécution du carabinier Guth.	289
Je l'est pris, qui croyait prendre.	294
Le général Cambronne.	299
L'histoire du vieux mendiant.	304
Le vieil homme.	308
Le calife, le berger et le bonheur.	312
Martyre de sainte Cécile.	318
Les Catacombes de Rome.	330
Souvenirs de Rome.	336
Saint-Pierre de Rome.	347
Une journée du Pape.	353
Lesprétendus scandales de Rome.	359
Les deux Jubilés.	363
La propagation de la foi.	365
L'œuvre de la Sainte-Enfance.	369
Association de Saint-François-de-Sales.	374
Les petits Savoyards.	379
Fénelon et le pauvre Pierrot.	383
Un souvenir.	388
Martyre des soldats Processus et Martinien.	392
Le Martyr Géronimo.	397
Derniers moments et mort de saint Charles Borromée.	402
Lettre d'un forçat.	412
Admirable martyre du Vénérable Auguste Chapdelaine et de deux autres chrétiens de Chine.	419
Martyre du jeune prêtre Polonais Stanislas Iszora.	431
Un bienfait n'est jamais perdu.	438
Un petit cierge à Marie.	442
Le petit Eucologe.	445
Une méprise.	448
Piété filiale	454
La première Communion.	456
Ayons confiance en Marie.	458
Notre-Dame des Victoires.	462